

ANNA PREMOLI

# Je déteste tellement t'aimer !

Roman



« Bonne humeur, sentiments et optimisme :  
un roman anti-déprime. » (Il Messaggero)

Il City

# Je déteste tellement t'aimer !

Anna Premoli

Traduit de l'anglais  
par Hélène Tordo

City  
*Roman*

À mon mari Alessandro : il y a dix ans, je lui dédiais  
ma première œuvre, une thèse sur le backtesting  
de la value at risk relative ; à présent, un roman d'amour.  
Tu vois, mon chéri, il ne faut jamais désespérer.

© City Editions 2014 pour la traduction française

© 2013 Newton Compton editori s.r.l

Publié en Italie sous le titre *Ti prego lasciati odiare*

Couverture : © John Lund/Getty Images

ISBN : 9782824641010

Code Hachette : 80 9999 8

Rayon : Roman

Collection dirigée par Christian English et Frédéric Thibaud

Catalogues et manuscrits : [www.city-editions.com](http://www.city-editions.com)

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : avril 2014

Imprimé en France

# Sommaire

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

Épilogue

Remerciements

*Le gentilhomme campagnard anglais en plein galop après un renard :  
l'indicible en pleine poursuite de l'immangeable.*

Oscar Wilde

Je vais y arriver ! Je vais y arriver ! Je dois y arriver ! Et voilà que je fais une nouvelle erreur : je regarde l'heure... Non, je ne vais pas y arriver !

Je suis en train de courir comme une dératée dans les rues de Londres parce que, pour la première fois en près de neuf ans de carrière plus qu'honorable, je suis en retard comme jamais. Moi, employée modèle et responsable de la meilleure escouade de cerveaux spécialisés dans le conseil en fiscalité de toute la banque, j'ai des siècles de retard le jour d'une présentation fondamentale. Dès que j'aperçois les tourniquets, je vide tout le contenu de mon sac sur le sol, histoire de gagner du temps. La nervosité et ma course épique m'ont coupé le souffle, mais il faut que je mette la main sur le fichu badge – et vite ou on va me virer.

Pratiquement couchée sur le dallage, je fouille désespérément parmi les mille objets indispensables à toute femme digne de ce nom, jusqu'à ce que je déniche enfin la carte plastifiée qu'il me faut. Sans hésiter, je remballer toutes mes affaires dans mon sac – ou presque toutes, mais qu'importe : ce brillant à lèvres qui est en train de se faire la malle n'a rien de spécial. Voilà, c'est tout moi ! Avec deux heures de retard sur la marche du monde !

— Quelle amusante entrée en scène ! C'est pour la *Caméra cachée* ? demande une voix dans mon dos.

Ma main reste suspendue en l'air tout en serrant furieusement mon badge d'identification que j'étais sur le point de glisser dans la machine. Inutile de me retourner pour deviner à qui appartient cette voix chargée de perfidie.

OK, cette fois, c'est officiel : je ne vais pas y arriver.

\*\*\*

Une part de moi serait tentée de passer mon badge et de poursuivre mon chemin sans même me retourner, mais cela pourrait donner l'impression que je cherche à fuir.

Et le jour où je prendrai la fuite devant Ian St John sera le jour où sonnera la fin du monde. Or, malgré toutes les malédictions et les prophéties chères aux Mayas et aux films hollywoodiens, il semble que nous n'y sommes pas encore.

— Je fais de mon mieux pour divertir mes collègues, dis-je en jetant à peine un coup d'œil par-dessus mon épaule.

Coup d'œil qui me permet de constater que sa silhouette haute et menaçante est en train de s'approcher dangereusement. Je passe d'un geste vif ma carte magnétique et je traverse le hall à grandes enjambées avant d'appuyer comme une furie sur le bouton de l'ascenseur. Au cas où vous ne l'auriez pas compris, je suis très pressée.

— Je n'aurais jamais cru assister à une pareille scène ! lance la voix qui, de mon dos, est passée juste à côté de moi.

Malédiction ! Voilà que nous sommes tous les deux plantés devant un ascenseur qui, soit dit en passant, n'a pas l'intention d'arriver tout de suite. Toute cette technologie pour se retrouver coincée avec un collègue que l'on voulait absolument éviter ! Je me demande pourquoi on n'a pas encore

inventé une appli pour éviter de se retrouver dans une situation aussi merdique que celle que je vis.

Je n'ai pas besoin de le regarder pour sentir que le sieur St John me dévisage avec une évidente curiosité. À sa place, je ferais la même chose. Je lève discrètement les yeux pour brûler sous le regard le plus bleu de toute la Création. Aussitôt, je baisse la tête, comme si j'étais éblouie par tant de lumière. Quel gaspillage quand même, ô Créateur, d'avoir donné des yeux si bleus et si profonds à une créature aussi égocentrique, aussi hautaine, aussi odieuse ! Toutefois, la curiosité étant ce qu'elle est, même chez une fille aussi cérébrale que moi, je lui lance un dernier coup d'œil sans pouvoir réprimer un éclat de rire très net. Réaction automatique de défi : St John fronce ses sourcils noirs de jais. D'ailleurs, c'est une expression que je l'ai vu si souvent adopter que je suis sûre qu'il s'entraîne devant son miroir pour paraître ainsi le plus sinistre possible. À dire vrai, on ne peut pas dire que ce soit raté.

— Je suis ravi de te faire rire aujourd'hui, une journée si difficile pour toi. Tu ne devais pas faire une présentation il y a..., disons, une bonne heure, Jenny ? me demande ce bouffon prétentieux.

Salaud, me dis-je en entrant enfin dans l'ascenseur.

Aïe ! J'ai dû penser trop fort, car Ian me suit en ricanant. Je réplique d'une voix aussi acide qu'une prune cueillie bien trop tôt :

— Oui, je suis terriblement en retard, mais je ne comprends pas qu'un type comme toi arrive à cette heure. Où est donc passé ton noble sens du devoir professionnel ?

— Petit-déjeuner de travail avec une cliente, lâche-t-il d'un ton neutre comme s'il n'était pas le moins du monde touché par mon accusation.

C'est vrai, Ian déjeune ou petit-déjeune avec toutes ses *clientes*. Qui plus est, on raconte qu'elles se pâmeraient devant lui. Pour être sincère, il est probable que toute la population féminine de l'immeuble se pâme aussi, de même que celle de l'immeuble d'en face ou celui de la rue voisine...

Toutes sauf moi. Et j'en suis très fière. Derrière moi, une main presse sur le bouton du cinquième étage.

— Étant donné ton retard, tu pourrais au moins penser à appuyer sur le bouton de l'ascenseur, me fait-il noter dans un sarcasme.

La vérité, c'est que j'ai été distraite par mes pensées à son sujet. Enfer et damnation ! Comme si je n'avais déjà pas assez de problèmes !

Un léger sursaut et nous voici en chemin.

— Allons, Jenny, insiste-t-il. Dis-moi ce qui ne va pas. Tu n'es jamais en retard...

Je me tourne pour lui faire face et je constate qu'il me regarde comme un chasseur sur le point de tirer sur sa proie. Une mèche rebelle de cheveux noirs lui barre le front et, d'un geste étudié (sans doute le produit d'un autre entraînement devant son miroir), il la repousse pour révéler ses yeux intenses. Si j'étais objective, je devrais bien admettre que le contraste est particulièrement remarquable, mais, par bonheur, je ne suis pas du tout objective lorsqu'il s'agit de Ian. Je peux donc demeurer parfaitement insensible à son aspect physique. La bave de mes collègues féminines lui suffit largement.

— Mettons les choses au point, lui dis-je d'un ton agacé. Primo, mon retard de ce matin ne te concerne en rien. Deuzio, ne fais pas comme si ça t'intéressait parce que je sais parfaitement que tu n'en as strictement rien à faire.

D'abord, ma belle phrase semble ne trouver aucun écho, jusqu'à ce que, sur ses lèvres bien dessinées, apparaisse un sourire des plus impertinents.

— Jenny, Jenny... Comment peux-tu imaginer pareille chose de moi ? déclare-t-il comme s'il s'adressait à une enfant.

Heureusement, l'ascenseur a enfin atteint sa destination et je m'apprête à fuir mon calvaire quand je sens, dans mon dos, un net changement de registre.

Cette fois, la voix est plutôt sèche. Avec une certaine satisfaction, je commence à me dire qu'il ne m'a fallu que deux petites minutes et demie pour lui faire perdre son flegme. Impressionnant, mais peut mieux faire.

— Ça me concerne, d'autant que j'ai été appelé pour calmer l'ire de lord Beverly qui attend sa conseillère fiscale depuis exactement une heure.

Sur cette déclaration accablante, il se dirige d'un pas vif vers la salle de réunion. Quant à moi, je reste pétrifiée pendant une seconde avant de partir au pas de course pour le rattraper. J'y parviens au moment précis où il ouvre la porte d'un geste déterminé et c'est avec l'air d'une coureuse de cent mètres que je le suis à l'intérieur. Pas le choix, non ?

Nous découvrons une scène qui tient autant du salon de thé que du spectacle de cabaret – d'autant plus choquant lorsque vous savez être la seule responsable de ce spectacle hors programme. Le très redoutable lord Beverly est, en effet, en train de siroter son thé alors que notre patron, Colin, fait de son mieux pour entretenir la conversation. Un Colin rouge comme une pivoine et tendu comme un arc (et Colin n'est *jamais* tendu). Là, je dois admettre qu'il a une excuse plus que valable parce qu'il est de notoriété publique que tout le monde est toujours tendu en face de lord Beverly. Ce type parvient à conjuguer une allure pompeuse et un air menaçant, avec toute la suffisance à laquelle on peut s'attendre de la part d'un aristo anglais qui croit vivre encore au XVIII<sup>e</sup> siècle, sans parler de la morgue que lui procurent ses monceaux d'argent.

Aujourd'hui, la plupart des nobles ont tout misé (et perdu) depuis des générations, et nous, pauvres communs des mortels que nous sommes, en sommes réduits à les plaindre.

Pas lord Beverly, non. Le très honorable s'estime supérieur autant par sa naissance que par sa fortune, fortune dont il a certes hérité, mais qu'il a su également faire fructifier de manière remarquable grâce à des mines dont on sait seulement qu'elles se trouvent en Nouvelle-Zélande.

— Ian, mon garçon ! s'exclame Beverly en se levant pour le saluer d'un ton affable.

Pendant un instant, j'ai l'impression de rêver : Beverly, affable ? Qu'est-ce que Colin a bien pu lui mettre dans son thé ?

Ian lui serre la main d'une poignée ferme et sourit d'un air naturel. Oui, oui, naturel... Du jamais vu !

— Lord Beverly ! Quel plaisir de vous revoir ! s'exclame Ian d'un air parfaitement détendu.

Bien sûr, il peut se permettre d'être détendu, ce n'est pas lui qui est en retard.

— Tout le plaisir est pour moi ! Et comment se porte ton grand-père ? Cela fait un moment que je ne l'ai pas croisé au club. J'espère qu'il va bien, s'informe courtoisement Beverly comme s'il était un être humain comme vous et moi.

Colin et moi échangeons un regard impatient. Je suis sûre qu'il vient de penser comme moi que nous pourrions les laisser à leurs politesses d'aristo pour décamper. Hélas, juste au moment où je m'apprête à battre en retraite, lord Beverly s'aperçoit de ma présence. Manque de réactivité patent, Jenny !

— Ah ! Miss Percy... Vous voici... Enfin.

Sa phrase est une constatation qui sonne comme une condamnation à mort. En l'espace d'une



seconde, son ton a changé pour devenir froid comme le pôle Nord.

— Lord Beverly, je ne sais comment me faire pardonner...

Mes explications sont interrompues sur-le-champ par un geste vif de la main et un regard de pierre. Quelqu'un devrait lui rappeler que je ne suis pas son chien.

Je suis sûre qu'il va me dire mes quatre vérités lorsque Ian intervient :

— Lord Beverly, j'espère que vous excuserez ma collègue. Elle a dû s'occuper d'un grave problème familial.

Voilà donc que le lord, qui était prêt à m'envoyer au diable quelques secondes plus tôt, s'arrête dans sa lancée et m'observe d'un œil qui me fait comprendre qu'il a été battu sur son propre terrain. Tout comme il est parfaitement clair qu'il se fiche de mon problème comme d'une guigne.

En revanche, il est prêt à s'attirer les grâces du sieur St John, ce qui ne peut que m'étonner : je n'aurais jamais cru que lord Beverly aurait eu besoin de s'attirer les bonnes grâces de qui que ce soit.

— Eh bien, j'imagine que tout le monde doit, de temps à autre, faire face à un problème familial, concède-t-il enfin.

Malgré la méchanceté du ton, je comprends qu'il accepte l'explication. Incroyable ! J'en suis tellement secouée que je demeure bouche bée pendant au moins une minute. Réellement bée. St John contre Beverly : un à zéro. Une part de moi est presque déçue tandis que l'autre, la part rationnelle, est soulagée. Vraiment. Je me remets à respirer normalement, soudain consciente que cela faisait au moins dix minutes que j'étais en apnée.

— Je vous remercie de votre compréhension, lui dis-je d'un air théâtral.

Tiens, Colin se décide enfin à intervenir.

— Puisque nous avons abordé les points préliminaires, je vous propose, lord Beverly, de vous laisser entre les mains de votre avocat fiscaliste. Ian et moi, nous allons vous laisser travailler en paix.

Cela dit, il se dirige avec empressement vers la porte, mais on dirait que lord Beverly n'en a pas tout à fait terminé avec ses exigences.

— Colin, pendant que j'y pense, vous ne pensez pas que Ian pourrait être présent à notre réunion ?

Ma mâchoire supérieure dégringole tandis que ma bouche s'ouvre tout grand. Une réunion avec Ian ? Personne n'a mis Beverly au courant ou quoi ? Le client a toujours raison, mais, là, il ne se rend pas compte de ce qu'il est en train de demander.

Colin, en revanche, ne se rappelle que trop bien les périodes apocalyptiques au cours desquelles nous avons travaillé ensemble, Ian et moi. Querelles, sarcasmes, insultes...

Tout y est passé. Le visage du boss est d'ailleurs blanc comme un linge, et sa panique, totale. Pauvre homme ! Je suis sûre que cette matinée entrera direct dans le *top ten* des plus malheureuses de toute son existence.

— Désolé, lord Beverly, je crois que Ian a déjà un rendez-vous..., balbutie Colin en tentant de sauver la situation.

Beverly n'est pas le genre de type à se laisser intimider par un quelconque engagement avec un autre que lui. Au fond, il faut le comprendre, le pauvre homme : ça fait une heure qu'il est assis là, dans la salle de réunion, à siroter du thé et à grignoter des sablés bourrés de beurre, et il sait parfaitement qu'il va obtenir tout ce qu'il demande.

— Je dois insister, Colin, se contente-t-il de dire.

Maudit soit-il ! Il sait parfaitement qu'il n'a pas besoin d'en dire plus. Résigné, notre patron opine de la tête.

— Tu crois que tu peux te libérer, Ian ? demande-t-il bêtement.

— Donnez-moi deux minutes. Je vais me libérer. Excusez-moi juste un petit moment, dit l'homme le plus réclamé de la journée.

Et il disparaît.

\*\*\*

Non, non, je ne vais pas y arriver. Le temps de sortir mes dossiers de mon sac, et Ian est déjà de retour, parfaitement à l'aise, souriant et avec son regard déterminé.

Il est vraiment en train de se réjouir de cette matinée (et c'est entièrement ma faute). Voilà ce qui va être la journée la plus merdique de toute mon existence. Jusqu'à présent, la primauté avait été donnée à celle où j'avais été opérée de l'appendicite et que j'avais vomi sans trêve après l'anesthésie, mais aujourd'hui..., aujourd'hui est vraiment pire !

Mon ennemi numéro un s'est installé confortablement dans un beau fauteuil de cuir à côté de lord Beverly, sans doute mon ennemi numéro deux pour l'heure, comme s'il était impatient d'entendre mes brillants projets pour l'optimisation fiscale de son immense patrimoine.

Pendant un moment, j'ai l'impression d'avoir été catapultée en arrière, au temps où c'était la noblesse contre la plèbe, point barre. Lord Beverly, fils de marquis, et Ian St John, petit-fils du duc de Revington, futur héritier du titre, et comte de quelque chose dont je ne me souviens pas sur le moment, me scrutent depuis leur trône, certainement impatients de voir ce que diable j'ai bien pu concocter.

OK ! C'est parti. Au fond, je suis et je demeure l'esprit le plus brillant que cette banque ait à son actif – et ce, malgré l'opinion contraire du comte de pacotille. Je démarre ma présentation géniale et leur montre ce que je vaux.

Je suis éreintée et j'ai la tête qui va exploser. La douleur continue de m'accompagner depuis le moment où j'ai ouvert les yeux ce matin et que j'ai pris conscience que :

- a) je n'avais pas entendu sonner mon réveil (deux heures plus tôt) ;
- b) j'étais en retard à mon rendez-vous de travail avec le B majuscule ;
- c) je traversais la première gueule de bois de toute ma misérable existence.

J'ai toujours été une personne résistante, énergique, déterminée, et rien ni personne ne m'a jamais fait peur, mais, hier soir, j'étais au désespoir en raison de mon nouvel échec amoureux. Le coup de grâce n'étant pas tant d'avoir été larguée par mon dernier fiancé en date que la monstrueuse prise de conscience que je n'en avais cure. Aucunement.

Au moment même où Charles m'a déclaré qu'il ne se sentait pas vraiment capable de venir vivre avec moi, j'ai effectivement ressenti un vif soulagement. J'ai presque laissé échapper un sourire. Une fois de plus.

Cela fait la troisième relation sérieuse qui fait naufrage juste avant que nous envisagions la cohabitation. Hier soir, j'ai enfin compris que la faute ne venait pas de mes fiancés mollassons, mais bien de moi. Je suis la seule et unique cause de mes échecs amoureux. Je suis entièrement responsable : à un moment ou à un autre, le petit copain en cours se rend compte que je me soucie peu de lui et que je me raconte des histoires à notre sujet. Fin de l'histoire, ils prennent la poudre d'escampette.

Moi, à leur place, j'aurais pris la fuite tout de suite.

Cette prise de conscience m'ayant mise KO hier soir, Laura et Vera ont décidé qu'il fallait me changer les idées, ce qui s'est terminé par une tournée générale des pubs et une consommation alcoolique digne de la légendaire éponge.

Consommation qui a effectivement réussi à me changer les idées au point que j'ai oublié qui j'étais. J'ai descendu une telle quantité de verres que j'ai effectivement oublié tous mes petits copains plus barbants les uns que les autres et tous mes échecs.

Pendant un moment, je suis même arrivée à oublier la raison qui m'a poussée dans leurs bras – sans doute parce qu'ils étaient insignifiants au point qu'ils ne risquaient pas d'écorner le moins du monde ma petite vie bien organisée.

Je déteste ne pas avoir le contrôle de la situation et, dans les relations à deux, disons de couple, je finis toujours par choisir des personnes qui ne peuvent en aucune manière entraver mes plans, des personnes que je peux dominer.

Il est cependant dommage qu'une soirée aussi thérapeutique se solde au réveil par un retour si brutal à la réalité. Une réalité aussi cruelle.

Tout cela me revient alors que je suis en train de débiter données et informations devant lord Beverly et Ian, deux crétins patentés sans doute aucun, mais qui, pour quelque paradoxale raison, ont la réputation de comprendre ce que je dis. Comme s'ils pouvaient atteindre mon niveau !

Pour en revenir à mon dernier fiancé, pendant une très brève période, j'ai quand même cru que Charles était parfait pour moi : il enseignait la philosophie à l'université et il était incroyablement sérieux et réfléchi ; il détestait les conservateurs et rêvait de changer le monde. Certes, c'était surtout un idéaliste qui ne faisait pas grand-chose, mais, au moins, il avait les rêves qu'il fallait.

Ma famille l'a adoré et, sur-le-champ, a trouvé chez lui cette affinité qui avait toujours manqué chez moi. Je suis en effet une erreur génétique qu'ils n'ont pas encore intégrée.

Ce nouvel échec avec Charles m'a obligée à travailler sérieusement sur moi-même. Je sais que je dois trouver la bonne personne, une personne qui me plaît à moi et pas seulement à ma famille.

Le coup de téléphone de Vera me sort de mes ruminations. En reconnaissant son numéro, je réponds aussitôt à son appel.

— Salut, ma belle, lui dis-je en souriant.

— Alors, tu es toujours vivante ! répond-elle

— En quelque sorte, dois-je avouer.

— Comment s'est passée la fameuse présentation ?

— Oh ! Ça n'aurait pas pu mieux se passer ! dis-je d'un ton ironique. Je me suis réveillée avec deux heures de retard et j'ai eu du mal à me traîner au boulot. Après quoi, j'ai découvert que mon client adorait s'entourer de ses semblables et j'ai dû faire comme si j'étais parfaitement à l'aise pendant que je lui ai présenté tout ce qu'il fallait non seulement à lui, mais aussi à son royal égal, j'ai nommé Ian en personne.

— Hou là là !

Vera est parfaitement au courant de toute l'affaire qui dure depuis des années entre Ian et moi. Elle a dû endurer mes récriminations pendant des siècles et connaît le moindre détail de nos désormais célèbres querelles.

Je crois qu'elle le raconte à tous les nouveaux embauchés afin qu'ils sachent qu'il est inutile de s'approcher lorsque nous sommes dans la même pièce.

Elle est convaincue que la hargne qui nous oppose n'est qu'une question de lutte de classes. Pour ma part, je pense que la différence de classes n'a rien à voir. C'est seulement parce que Ian est un crétin patenté et que son origine noble ne modifie en rien sa substance, c'est-à-dire qu'il est et demeure un crétin patenté, plein de suffisance, de surcroît.

— Mais oui, tu peux le dire à haute voix ! Oui, hou là là !

— C'était si terrible ? insiste-t-elle prudemment.

— Ma chérie, ça a été plus que terrible. Mais tu sais bien que je ne manque jamais de ressources et je me suis rattrapée en corner. Je dois cependant admettre que Ian n'en a pas profité et qu'il s'est même montré étrangement silencieux.

— C'est plutôt bon signe, non ? interroge Vera.

— Je n'en suis pas si sûre. S'il s'était agi de n'importe qui d'autre..., peut-être. Mais de la part de Ian, il ne faut pas s'y fier, tu le sais bien. J'ai l'impression qu'aujourd'hui il a évité de me poignarder uniquement parce qu'il a un plan plus diabolique en tête.

Vera éclate de rire.

— Tu es complètement parano, ma belle ! On ne te l'a jamais dit ?

— Bien sûr que je suis parano ! Je suis avocate fiscaliste, nom d'un chien ! Je suis *obligée* d'être parano.

Vera est encore en train de rire lorsque j'aperçois Colin qui se rapproche de mon bureau et me fait

signe de le rejoindre.

— Il faut que j’y aille, ma belle, dis-je à Vera. Le grand chef me réclame. Croise les doigts pour moi.

— C’est comme si c’était fait !

— À plus.

\*\*\*

Je rejoins aussitôt Colin, qui s’est arrêté devant la machine à café.

— Sauvée d’un cheveu pour aujourd’hui, commence le chef, mais son ton ne manifeste pas le moindre reproche.

— Je le sais, Colin. Ne crois pas que je ne mesure pas ce que j’ai risqué. C’était une erreur, l’une de celles que je n’ai pas du tout l’intention de commettre de nouveau.

Colin glisse deux pièces dans la machine, appuie à toute allure sur une série de boutons et me tend un instant plus tard un café bouillant. Je le goûte pour constater qu’il est très sucré.

— Extrasucré ?

— Tu vas en avoir besoin, me répond-il d’un ton mystérieux.

— Alors, ça va être ma fête.

— Tu es une femme de caractère. Je suis sûr que tout se passera bien, dit-il en ajoutant un clin d’œil.

— Allez, Colin, tu sais bien que je suis capable d’encaisser n’importe quelle mauvaise nouvelle, lui fais-je remarquer d’un ton stoïque.

En vérité, je commence à deviner où il veut en venir et je peux dire que l’idée ne me plaît pas du tout.

— Toi, Jenny, tu sais parfaitement de quoi il s’agit ou tu ne ferais pas cette mine acide après avoir bu le café le plus sucré de toute ton existence.

En apparence, mon chef est un grand sage.

— Je sais bien de quoi il s’agit, mais je m’en voudrais de te retirer la joie de me le dire.

— Quelle perfidie ! Alors, puisque tu refuses de me faciliter les choses, sache que lord Beverly insiste pour que ce soit Ian et toi qui suiviez son portefeuille.

— Ah !

J’ai bien capté les vibrations sonores, mais je ne suis pas sûre d’avoir compris le sens et je ne trouve rien de mieux à dire.

— De toute évidence, notre client n’est pas au courant de vos problèmes passés et, sincèrement, après aujourd’hui, je préférerais qu’il ne l’apprenne jamais, précise-t-il.

— Écoute, Colin, dis-je avec sérieux, je suis capable d’assumer mes responsabilités. Je comprends parfaitement que j’ai fait une bourde et que, d’une manière ou d’une autre, je dois payer, mais là..., là, c’est trop. Peut-être que lord Beverly l’ignorera toujours, mais toi, tu sais ce qui s’est passé ! Tu sais parfaitement quels sont les risques !

Colin remue nerveusement son café sans me regarder.

— Ça fait plus de quatre ans, Jenny. J’espérais que deux personnes intelligentes et adultes pourraient surmonter leurs divergences avec le temps.

— Certainement, si Ian était même un minimum adulte ou intelligent, mais, pour l’heure, je crois

que les caractéristiques nécessaires lui font défaut.

Je débite ça avec un visage d'ange, un ange peut-être un peu insolent, mais un ange quand même.

En revanche, on peut déceler dans les yeux de Colin une certaine nervosité.

— Jenny..., me rabroue-t-il.

Je ne lui laisse même pas achever sa phrase, parce que je sais trop bien ce qu'il va dire.

— Tu as raison, aujourd'hui, je me suis comportée comme une gourde et je dois en subir les conséquences.

Il cherche alors à changer de tactique.

— Essaie de voir les choses de cette manière. Toi, tu subis les conséquences d'une erreur que tu as commise alors que Ian... Lui, il se trouve embarqué dans cette situation contre son gré. Je ne pense pas qu'il soit en train de sauter de joie, là, tout de suite.

Sous cet angle, la situation redevient intéressante. Au fond, qui suis-je pour priver Ian de l'immense joie de devoir travailler avec moi ?

— Et lui ? Il est déjà au courant ? dis-je, soudain animée d'une nouvelle énergie.

Il ne faut jamais sous-estimer la satisfaction que procure la mission de rendre la vie impossible à autrui.

Rassuré, Colin sourit.

— Je vois que certaines astuces marchent toujours aussi bien. Vous êtes deux gamins, Jenny, me réprimande-t-il avec bonhomie.

— Pardonne-moi, mais vu que j'ai deux ans de plus que lui, le gamin, ce n'est pas moi.

— Certes, ces fameuses deux années de différence...

Je le coupe pour rappeler très sérieusement :

— Ces *fondamentales* deux années de différence.

La vérité est que, il y a cinq ans, tout a commencé par une question d'âge. La banque ayant décidé de fonder le premier binôme mixte de conseil en fiscalité, soit un économiste et un juriste, l'alternative – délicate – fut la suivante : qui mettre aux commandes ?

À l'époque, j'avais vingt-huit ans, une carrière fulgurante derrière moi, alors que Ian n'avait que vingt-six ans et il était une « acquisition » plus récente, même si on racontait déjà des histoires incroyables à son sujet, par exemple qu'il était un petit génie de la finance, un esprit brillant et que les clients étaient déjà pendus à ses lèvres.

Alors, après avoir éliminé plusieurs candidats potentiels, la banque s'est retrouvée avec nos deux noms. Dure décision s'il en fut ! D'autant que nous nous attendions tous les deux à cette reconnaissance.

La décision fut certainement extrêmement difficile, mais, à la fin, le conseil d'administration étant dans l'incapacité fondamentale de choisir, il finit par désigner la personne la plus adulte, soit votre servante. La raison qui fut alors évoquée était qu'ils avaient besoin de quelqu'un avec un minimum d'« ancienneté ».

Au fond de mon cœur, je savais que cette raison n'était qu'un prétexte et que j'avais tous les atouts en main pour ce poste. Être responsable d'une équipe ne signifie pas seulement être le meilleur – bien qu'il n'y ait aucun doute quant à mes compétences –, mais aussi savoir guider et encourager le groupe. Pour ce qui me concerne, Ian ne sait guider et encourager que lui-même.

Toutefois, le *comte* accueillit fort mal la décision du conseil. Au premier abord, tout le monde crut qu'il allait démissionner pour aller exploiter ses talents ailleurs, mais non, il adopta une stratégie

beaucoup plus sournoise : il décida de rester. Seulement, à partir de cet instant, ses journées n'eurent plus qu'un seul objectif : me mettre des bâtons dans les roues.

Au cours des premiers mois, il réussit plutôt bien à déguiser son hostilité, mais elle finit par se transformer en véritable guerre à couteaux tirés. Nos réunions de binôme devinrent ainsi légendaires et interminables.

Si je disais « A », il disait forcément « B » ; si je disais « blanc », il disait « noir », et ainsi de suite. Jusqu'à la fin des temps – ou du moins de la journée.

Au bout d'une année de lutte sans merci, la situation était devenue ingérable. Au début, j'avais essayé de ne pas céder aux provocations et de continuer mon petit bonhomme de chemin sans me laisser perturber, mais, à la suite d'une nouvelle et énième incorrection, qui consista à me discréditer devant un client, je perdis mon sang-froid.

L'affrontement final eut lieu dans le bureau de Ian, où je m'étais rendue pour lui déclarer clair et net tout ce que je pensais de lui. Il répliqua par force insultes et autres noms d'oiseau, et l'affaire se termina très mal. Très. Dans le genre cocotte-minute, je lâchai soudain la soupape qui m'avait permis de me retenir pendant toute une longue année de provocations et je lui donnai un coup de poing sur le nez.

Apparemment, je réussis mon coup (si on peut dire) parce qu'il se retrouva avec une fracture de la cloison nasale, et moi, avec un hématome à la main qui mit au moins une semaine à se résorber.

Auparavant, je n'aurais jamais fait de mal à une mouche.

L'épisode fit un certain raffut, et, pour tenter de sauver les meubles, la banque décida sagement que nous ne travaillerions plus ensemble. Nous changeâmes de binôme.

À partir de là, la guerre se transforma en compétition sur le plan professionnel. Chaque binôme obtenait des résultats extraordinaires parce que nous voulions dépasser l'autre et que l'objectif était devenu de montrer qui était le « meilleur ».

Pour l'heure, nous étions bloqués sur un ex æquo permanent.

\*\*\*

— Alors, crois-tu que vous arriverez à travailler ensemble sans vous entre-tuer ?

La voix de Colin me ramène à la réalité.

— Il s'est écoulé près de cinq années. Nous pouvons au moins essayer d'être polis, dis-je, étonnée moi-même.

Colin a l'air agréablement surpris, d'autant que la veine diplomatique n'a jamais été un de mes points forts. Je vois que cela suffit à lui rendre le sourire. Il y en a qui ont de la chance !

— Je suis très content de te l'entendre dire, Jenny. Vraiment, tu n'as pas idée...

Mais si, bien sûr que je sais à quel point il est soucieux de pouvoir compter sur des personnes disponibles. J'admets qu'au cours des cinq dernières années, on n'a pas beaucoup vu de bon sens entre ces murs.

Peut-être, pour une fois, puis-je essayer de faire quelque chose pour lui puisqu'il m'a toujours défendue et que, après le fameux incident, il a sauvé mon poste.

Au fond, c'est moi qui avais donné le coup de poing et, techniquement, j'étais la coupable aux yeux des autres. Mais Colin savait parfaitement que, si j'avais réagi ainsi, c'était parce que l'adversaire avait largement dépassé les limites.

— Tu préfères que ce soit moi qui l’annonce à Ian ? me demande le chef.

J’ai trente-trois ans et je ne devrais pas avoir besoin d’une nounou. Ce serait sympa, mais, bien sûr, tout le monde doit prendre ses responsabilités à un moment ou à un autre.

— Non, merci. Je lui en parlerai moi-même, dis-je, résignée. C’est à moi de le faire.

Colin entoure mes épaules de son bras.

— Bonne chance !

Quelque chose me dit que je vais en avoir sacrément besoin.

\*\*\*

Lorsque je l’ai proposée à Colin, l’idée ne me paraissait pas si démente, mais, une fois de retour dans mon bureau, elle m’est apparue comme impossible à réaliser. C’est comme ça que je suis restée collée à ma chaise tout le reste de la journée.

Je suis lâche, je le sais..., et cela ne me ressemble pas. Cette pensée suffit à me réveiller de ma torpeur et à passer à l’action.

Comme nous sommes à la fin de la journée, les bureaux sont tous quasiment vides et il fait noir comme dans un four. L’heure du dîner est même passée depuis un moment et, grâce à Dieu, demain est un samedi. Par conséquent, ceux qui le peuvent sortent tôt pour s’en aller passer un week-end ailleurs ou pour un rendez-vous galant.

George, mon assistant, passe la tête dans mon bureau.

— Tu es encore là ? demande-t-il comme s’il ne me voyait pas.

— Apparemment...

Il me jette un rapide regard dans lequel je décèle – oui – de la compassion.

— Bonne chance, alors, me dit-il.

Je sais exactement à quoi il fait allusion. Probablement que tout le bureau est au courant.

— Super, George. Bon week-end. Amuse-toi bien.

Une part de moi voudrait que Ian soit déjà parti, ce qui me permettrait de passer les deux prochaines journées dans une tranquillité relative en attendant le lundi pour l’affronter, mais aujourd’hui, la malchance me poursuit.

Je me secoue en me levant de mon fauteuil et je m’apprête à envoyer au diable mes deux journées de sérénité.

Dans le bureau de Ian, la lumière est encore allumée, c’est un fait indéniable : elle est visible de loin, là-bas, tout au fond du couloir.

Je n’ai jamais été capable de renoncer à relever un défi, mais, aujourd’hui, pour la première fois de ma vie, je regrette ce talent inné que dame Nature m’a offert si généreusement.

Tandis que je longe le couloir d’un pas feutré, je constate que Tamara, l’assistante de Ian, a sagement levé le camp. Quel que soit son engouement pour son patron, il n’est pas assez fort pour qu’elle reste au bureau jusqu’à neuf heures un vendredi soir.

Aucune hésitation ni aucun changement d’avis lorsque je frappe avec détermination à la porte, que j’ouvre sans attendre de réponse. Mieux vaut le cueillir par surprise, cela me donnera un avantage psychologique.

D’ailleurs, j’ai effectivement dû le prendre par surprise, parce qu’il me lance un regard de stupeur authentique.



Mais cela ne dure qu'une seconde, parce qu'il passe presque aussitôt en mode méfiant et létal. Ses yeux clairs virent immédiatement au bleu le plus sombre.

Curieux, ça. Je ne m'étais jamais rendu compte jusqu'alors à quel point ma proximité physique le conditionnait. Une seconde plus tôt, c'était un homme détendu qui s'est métamorphosé instantanément en ennemi prêt à charger.

Ian est confortablement installé dans son fauteuil en cuir noir tandis que l'écran de son PC éclaire son visage méfiant. Je remarque tout de suite sa cravate dénouée et les premiers boutons de sa chemise défaites. Il tient dans une main une liasse volumineuse de feuillets qu'il pose fermement sur la table dès qu'il me voit entrer.

— Pourquoi frapper quand on n'attend pas de réponse pour entrer ? demande-t-il comme s'il pensait à voix haute.

— Pourquoi gaspiller une réponse ? dis-je en m'installant dans le fauteuil qui lui fait face.

Ian incurve un coin de ses lèvres dans une tentative avortée de sourire.

— Exactement, c'est ce que j'avais compris. Tu frappes pour respecter une certaine formalité, mais tu te fiches de ma réponse pour prendre l'avantage de la surprise, n'est-ce pas ?

J'affiche un sourire forcé. Évidemment, il a compris !

Ici, je dois faire preuve d'honnêteté : le cerveau de Ian m'a toujours posé un problème. En général, je parviens à dépasser n'importe qui en arguties, mais, dans son cas, son intelligence perfide arrive à égaler la mienne. Ce qui est extrêmement humiliant.

Ian se détend et recule dans son fauteuil.

— À quoi dois-je cet honneur ? demande-t-il en me scrutant de ses yeux plus bleus que bleus.

Maintenant que je suis là, je ne sais pas trop par où commencer. J'avais élaboré dans mon esprit une sorte de séquence logique, mais on dirait que j'ai comme un trou de mémoire.

— Tu n'es pas venue me remercier, non ? insiste-t-il ironiquement.

— Te remercier ? Et pourquoi donc ?

Sous l'effet de l'appréhension, ma voix est subitement devenue ridiculement stridente.

Ian en profite pour ricaner.

— Pour ce matin, pour t'avoir sauvé la mise avec Beverly, me fait-il remarquer.

Je le coupe aussitôt.

— En fait, je m'en suis parfaitement sortie sans ton aide avec Beverly.

— Peut-être, mais uniquement parce que ma présence l'a rassuré et adouci, ce qui t'a permis de t'en sortir *parfaitement* sans mon aide, insiste-t-il.

Une part de moi sait qu'il a raison, mais il m'a manigancé tellement d'autres pièges que même mille autres bonnes actions comme celles de ce matin ne suffiraient pas à ce que je l'en tienne quitte.

— Que les choses soient claires : je m'en serais sortie même sans ton insolente présence, Ian.

Il me lance un coup d'œil des plus dubitatifs.

— C'est encore à prouver, ma chère, déclare-t-il d'une manière qui me secoue d'un frisson glacé.

Pendant un moment, nous nous contentons de nous fixer et aucun de nous deux ne tient à baisser les yeux le premier. Pour finir, c'est Ian qui met un terme à l'attente.

— J'aimerais bien rester ici toute la nuit, mais, dans dix minutes, je dois retrouver une amie ; alors, je te prierais d'en venir au fait, dit-il d'une voix brusquement plus froide.

On dirait que le petit jeu des politesses est terminé.

Je prends donc une voix décidée.

— Le fait concerne Beverly, justement. Il veut que nous travaillions ensemble sur son portefeuille.

— Ça ne m'étonne pas, souligne Ian comme si c'était la chose la plus normale du monde. Il a entendu dire que nous étions les deux cerveaux les plus brillants de ce département et il veut toujours les meilleurs. Je peux le comprendre. Tu travailleras sur ton projet et, lorsque tu l'auras terminé, tu me le soumettras pour que je puisse te proposer quelques améliorations, dit-il avec le plus grand calme.

C'est très bizarre. En général, Ian est tout sauf un homme prévisible (prévisible dans le pire sens du terme).

— Je peux comprendre que la pouffiasse que tu as invité à dîner ce soir réduit déjà ton cerveau en bouillie, mais j'aimerais que tu te concentres encore pendant quelques minutes, dis-je d'un ton sec.

Ma phrase doit avoir fait mouche parce qu'aussitôt, il bondit de son siège, agrippe le bord de la table et se penche dangereusement près de mon visage.

— La pouffiasse ? répète-t-il, vert de rage, tandis que ses yeux lancent de véritables éclairs.

La chose me fait sourire et m'incite à insister avec un air de parfaite innocence :

— Ne le sont-elles pas toujours ? Sauf si tu as changé de genre récemment.

Ian prend mon visage entre ses mains et, en s'efforçant de ne pas le broyer, il me dit :

— Mon Dieu, comme j'aimerais te la fermer une fois pour toutes. Ce serait la plus grande satisfaction de toute mon existence.

Je vois dans ses yeux que sa fureur est difficile à contrôler. Bien. J'ai réussi à lui faire perdre tout sang-froid. Bonne opération.

D'un mouvement décisif, je parviens à me dégager et à reculer pour rétablir une distance de sécurité entre nous deux. Je lui ai cassé le nez une fois et j'ai horreur de devoir me répéter.

Je lui explique donc précisément :

— Premier point, Beverly veut que nous travaillions ensemble à ses dossiers et nous, deux grands professionnels et deux adultes responsables, nous le ferons. Deuxième point : pas d'équipe, nous ne serons que tous les deux sur cette mission. Nous sommes déjà suffisamment délirants sans devoir entraîner qui que ce soit d'autre dans notre intifada.

Son expression affiche un mélange d'irritation et de compréhension et je constate qu'il commence à comprendre où je veux en venir et qui j'ai l'intention de prendre pour cible.

— Troisième point, lorsque nous nous taperons dessus, au sens figuré, nous le ferons le plus loin possible de ces bureaux. Pour tous les autres, nous sommes exactement sur la même longueur d'onde pour toute la durée de la mission. Nos inévitables désaccords adviendront hors de ces locaux.

— En somme, tu ne veux pas de témoins, me répond Ian, imperturbable.

— Bien sûr que non. Toi non plus d'ailleurs. La dernière fois, nos querelles incessantes ont failli ruiner notre carrière et, cette fois, je ne veux pas que les choses prennent le même chemin.

— D'autant que l'on m'a redressé le nez..., fait-il remarquer d'un ton agacé.

— Et je ne tiens pas à abîmer celui que ton chirurgien esthétique a si bien imité, fais-je dans un sarcasme.

Je sais bien que Ian ne s'est pas fait opérer du nez après mon coup de poing, mais j'ai toujours trouvé une certaine satisfaction à l'insinuer, notamment parce que le sujet lui est plutôt sensible. Son obsession de son apparence est un fait connu de tous, de même que sa terreur des hôpitaux et des opérations.

— Celui que tu aurais voulu, toi, que le chirurgien imite ! me fait-il remarquer, toujours vert de

rage.

— C'est dingue, tu es encore plus obsédé que les femmes par la forme de ton nez. Moi, j'ai un nez très laid et je n'en fais pas toute une histoire, dis-je en éprouvant une profonde sagesse.

— Ton nez n'est pas du tout laid, dit-il d'un ton convaincant. Il est normal et parfaitement adapté à la forme de ton visage.

Sa phrase me laisse coite : Ian est-il vraiment en train de parler de *mon* nez ? Mais quelle tournure a donc prise cette conversation ?

— En revanche, si nous considérons tes cheveux, alors, il y en aurait, des choses à dire, s'empresse-t-il d'ajouter.

Ouf, je préfère les critiques. Je les comprends mieux. (Même si, pour la chronique, je tiens à préciser que j'ai des cheveux châtain, les plus banals possible, un châtain extrêmement commun, d'une longueur extrêmement moyenne. Il n'y a donc pas grand-chose à critiquer.)

— Alors, c'est un deal ? dis-je en me levant et en lui tendant la main au lieu de rebondir sur son commentaire.

Avec moi, c'est toujours très professionnel.

— Ai-je le choix ? demande-t-il d'un air résigné.

— Absolument pas.

J'ai repris un ton plus affable et il soupire.

— Alors, c'est un deal.

Il jette un regard dubitatif sur ma main, au point que je commence à penser qu'il ne va pas la serrer, mais il la serre. Une poignée ferme et sûre, qui ne laisse aucune place à l'hésitation.

Je lève alors les yeux sur lui. Une erreur fatale : ses yeux d'un bleu tristement célèbre m'envoûtent au point que j'ai du mal à quitter la pièce. Je comprends qu'il ait tout Londres à ses pieds (oui, je sais aussi être objective et reconnaître qu'un homme est objectivement désagréablement beau).

On me dit que les tabloïds parlent souvent de lui : un noble, futur duc, héritier principal d'un empire de valeur solide, avec une présence physique qui ne passe pas inaperçue. Il est facile de parler de lui et du cortège de femmes avec lesquelles il se fait photographier. Ce sont toujours des top-modèles ou des pseudo-chargées de com qui font mine d'avoir un job en attendant de mettre le grappin sur un type.

Il est vrai qu'à elles toutes, elles n'atteignent pas le QI d'une personne d'intelligence moyenne, mais cela ne compte guère. Ian ne demande rien d'autre que d'être idolâtré.

Je retire ma main comme si je m'étais brûlée et je détache mon regard de ses yeux. Mieux vaut revenir à la réalité en quatrième vitesse.

— Alors, bonne soirée et bon week-end, dis-je, magnanime et fière de ma supériorité.

Mais il relève comme d'habitude son sourcil en un geste ironique, et mes bonnes intentions d'enterrer la hache de guerre fondent comme neige au soleil. En me dirigeant vers la sortie, j'ajoute :

— Allez, bouge-toi. Tu sais bien que les pouffiasses ont horreur d'attendre.

Pour conclure en beauté, je lui fais un clin d'œil complice tandis que ma silhouette disparaît dans la pénombre du couloir.

Je retourne dans mon bureau et, pour la première fois depuis que j'ai ouvert les yeux ce matin, j'ai envie de sourire. Merci, Ian, merci de tout cœur.

J'accélère fermement l'allure tandis que ma voiture des plus utilitaires prend bruyamment le large à travers les champs à quelques kilomètres de Londres. Je vais à la campagne, dans la propriété de mes parents.

Ici, tout est biologique et politiquement correct.

Mes parents sont des créatures bizarres, en tout cas pour une cartésienne comme moi. Ils sont anglais, mais contre la monarchie ; ils sont végétariens, végétaliens pour être plus précise, anticléricaux ou peut-être plus proches du bouddhisme que de toutes les autres religions ; ils ne sont pas mariés, mais vivent à la colle ; et ils soutiennent toutes les organisations non gouvernementales qui puissent exister.

Ils ont mis trois enfants au monde : Michael, mon grand frère médecin qui travaille pour Amnesty International et d'autres groupes qui aident les réfugiés dans le monde entier, ma sœur Stacey, avocate qui défend gratuitement les personnes n'ayant pas les moyens de s'offrir l'aide juridique, et moi.

Il est donc facile de comprendre que j'aie l'impression d'être un poisson hors de l'eau au sein même de ma famille. Moi, une avocate fiscaliste ! À leurs yeux, j'aide les riches à devenir encore plus riches et je suis automatiquement l'incarnation de la méchante société, une sorte de Satan en jupe.

Sauf que, comme je suis la plus jeune, ils font l'effort de me tolérer. Si j'avais été l'aînée, je suis sûre qu'ils m'auraient répudiée depuis longtemps. Certes, lorsque Charles faisait partie de ma vie, ma famille me considérait avec des yeux plus indulgents. Las, sans Charles, je suis à présent certainement revenue tout en bas du classement familial.

\*\*\*

Dès que je me gare dans le petit chemin, je suis accueillie par l'habituelle horde d'oies qui m'attaquent pour essayer de me mordre. Pourquoi les miens élèvent-ils des oies qu'ils ne mangent pas ? Sincèrement, cela m'échappe totalement. Tout le monde sait que les oies sont des créatures vicieuses ; or, ma famille élève des oies dictatoriales et extrêmement méchantes. Ma mère considère en outre que, pour que les oies soient heureuses, elles doivent être libres. J'avoue que j'ai tendance à ne pas partager son avis sur la question, mais que je n'ai pas encore trouvé le courage de lui en parler.

Comme à mon habitude, je me dirige vivement vers la porte d'entrée, zigzaguant entre les chiens et les chats qui sommeillent sous la véranda. Bloquée par la porte, l'oie meurtrière qui m'a prise pour cible dès le début criaille de déception et j'en éprouve une certaine satisfaction.

— Maman, je suis arrivée !

J'ai hurlé pour me faire entendre, et la voix entraînée de ma mère me répond :

— Je suis à la cuisine.

Elle est en train de préparer une sorte de soupe aux arômes plutôt insolites. Ne demandez jamais ce qu'elle met dans ses préparations : vous risqueriez de mourir d'épouvante.

— Te voilà enfin, Jenny. On commençait à s'inquiéter. Tu as une heure de retard ! me fait remarquer aussitôt ma mère qui est aujourd'hui vêtue tout en jaune.

Si j'en crois la nuance éblouissante de jaune, il doit y avoir une sorte de salutation au soleil dans l'air.

— Je ne suis pas en retard. J'ai dit que j'arriverais à une heure et me voici, ponctuelle comme une horloge suisse.

Entre nous soit dit, j'ai toujours tendance à être à la seconde près quand il s'agit d'aller voir ma famille.

Jamais une minute d'avance, car je ne veux pas ajouter au flot de questions insidieuses qui ne manquent jamais de m'assaillir dès mon arrivée.

— Fais-toi voir un peu, ma chérie. Encore ce teint grisâtre. Mais qu'est-ce que tu peux bien manger ? Ce ne serait pas de la viande, par hasard ? demande ma mère, visiblement secouée rien qu'à cette idée.

Ayant été élevée par deux végétariens, je ne mange pas de viande, mais je m'accorde de temps en temps un œuf ou du poisson.

Cependant, je n'aurais jamais le courage de l'avouer à ma mère ; cela risquerait de la tuer de savoir que je suis une végétarienne laxiste et non une adepte du végétalisme intégral.

— Non, maman, dis-je aussitôt. Jamais de viande, seulement beaucoup de stress.

À son expression, je comprends que j'ai opté pour la mauvaise pioche.

— Eh bien ! franchement, c'est tout ce que tu mérites avec le job que tu as choisi. Vraiment, Jennifer, qu'est-ce qui t'est passé par la tête lorsque tu as choisi le secteur de la fiscalité ? Et travailler dans une banque d'investissement, en plus... Mais te rends-tu compte qu'elles sont responsables de l'écroulement de notre système financier et économique ? me répète-t-elle pour la millième fois.

J'ai entendu cette histoire si souvent que je pourrais anticiper chaque mot de ce qu'elle est en train de me reprocher. Avec une marge d'erreur minimale.

— Je croyais que tu te réjouissais de la dépression actuelle, lui fais-je remarquer.

Brandissant la louche, ma mère se tourne vers moi.

— Bien sûr que je m'en réjouis ! Enfin, les autres sont en train de réaliser ce que ton père et moi répétons depuis quarante ans !

Elle a les yeux brillants qui la font paraître beaucoup plus jeune.

— Alors, tu devrais l'être encore plus, sachant que je suis en train de contribuer à l'écroulement du système. D'une manière ou d'une autre, j'ajoute presque en souriant.

Je suis fine comme un renard, et ma mère le sait. Résignée, elle se retourne vers sa marmite.

— Et Charles, pourquoi n'est-il pas venu avec toi, hein ? demande-t-elle en continuant à touiller son mélange.

Au nom du ciel, j'espérais qu'elle n'allait pas s'en apercevoir, au moins pas si vite. Je pensais que les récriminations sur mon travail allaient m'aider à gagner encore quelques minutes.

— Mais oui, Jenny, où donc est Charles ? demande mon frère qui vient d'apparaître à mes côtés comme par magie.

— Hmmmm.

J'ai à peine eu le temps de marmonner que ma mère explose :

— Seigneur, vous vous êtes séparés !

— Eh bien...

Michael sent mon incertitude et tente de me venir en aide.

— Arrête, maman, ce n'est pas la peine d'être aussi dramatique ! Charles avait un autre engagement aujourd'hui, non ?

Il sait parfaitement que nous avons rompu, il n'est pas si bête, mais, apparemment, ce n'est pas le meilleur jour pour pareille nouvelle.

Ma mère, d'habitude si sereine, s'est transformée en furie à cette seule idée. Mieux vaut surseoir.

— Mais oui, il est parti en congrès, fais-je avec conviction.

Il faut dire que j'ai des années de pratique derrière moi.

— C'est dommage. Mais je te préparerai un sac avec les restes. Tu sais à quel point il adore ma cuisine.

J'admets que, rien que pour cela, j'aurais dû épouser Charles. Je ne trouverai plus jamais d'homme qui puisse réellement apprécier la cuisine de ma mère. Or, Charles ne feignait pas, il l'aimait vraiment, pas tant pour une question de saveurs que d'un point de vue philosophique : d'après lui, si les ingrédients sont éthiques et logiques, alors, le résultat l'est aussi. Abstraction faite du goût. Abstraction totale. Le goût n'est-il pas totalement discutable ? Et je le dis avec tout l'amour filial du monde.

— Allez, c'est prêt ! déclare maman peu après.

Nous la suivons dans la salle à manger, immense, car, conformément aux nouvelles règles du feng shui (nouvelles pour la famille), elle est extrêmement dépouillée.

Autour de la table en bois naturel (pas de matériaux froids chez mes parents), il y a déjà mon père plongé en pleine conversation avec Tom, le mari de ma sœur Stacey. Tous deux dirigent une ferme biologique à quelques kilomètres d'ici. Leurs deux enfants, Jeremy et Annette, sont en train de jouer à se poursuivre autour de la table.

Ma sœur bavarde avec Hannah, la fiancée de Michael, une Allemande médecin qu'il a rencontrée dans un camp de réfugiés. Depuis, ils s'aiment éperdument et ils devraient se marier bientôt (dès que leurs engagements professionnels le leur permettent).

Entre nous soit dit, ça fait plus d'un an qu'ils essaient de fixer une date, mais les guerres incessantes dont l'humanité semble ne pas pouvoir se passer finissent par les occuper tout le temps.

J'ai l'impression que, s'ils doivent attendre un moment de sérénité mondiale, ils ne se marieront jamais. Mais, au fond, qui suis-je donc pour gâcher les rêves d'autrui ?

Tous autant qu'ils sont, ils forment une famille de gens que rapprochent les mêmes idéaux et les mêmes convictions, des gens passionnés, déterminés, une famille où, moi, je suis comme un chien dans un jeu de quilles.

La vérité, c'est qu'ayant baigné dans un milieu aussi sensibilisé à toutes les atrocités du monde, j'ai dû me forger mes défenses personnelles. J'ai donc choisi de me lancer dans une chose aussi opposée que possible à leurs convictions, quelque chose qu'ils considèrent comme frivole et stupide, mais qui me permet de mettre un peu de distance entre eux et moi.

D'une certaine manière, j'ai découvert que j'étais seule après avoir coupé les ponts avec eux. D'ailleurs, j'ai toujours ressenti le besoin d'exister comme entité séparée et non comme partie intégrante d'une communauté où tout le monde doit partager les mêmes idées.

Le fait d'avoir été l'une des meilleures étudiantes d'Oxford m'a certainement permis de consolider cette distance qui a ensuite facilité mon installation à Londres pour me réinventer.

D'accord, pour l'instant, je n'y ai pas vraiment réussi, au moins humainement parlant. La carrière est la seule chose qui me tient à flot, et je n'aime pas devoir l'admettre.

— Bonjour, Jenny ! lance mon père. Pas de Charles aujourd'hui ?

Heureusement, le ton est plutôt enjoué et pas inquiet comme celui de ma mère tout à l'heure.

— Non, des engagements universitaires, dis-je en reproduisant habilement mon mensonge.

— Alors, il est excusé, commente-t-il d'une voix solennelle.

Charles est excusé ! C'est la meilleure, parce que, moi, je ne le suis jamais, même si je dois travailler pendant le week-end et que je ne peux pas me libérer pour venir dire bonjour.

— Alors, quelles sont les nouvelles de la City ? demande Tom.

— Pas grand-chose. Le train-train, je dirais, fais-je en m'asseyant à table.

— Vous n'allez pas faire faillite comme ceux de chez Lehman Brothers, demande Stacey d'un air vraiment soucieux.

Je touche du bois sous la table.

— Non, je ne crois pas que, pour le moment, nous soyons en train de faire faillite.

Plutôt qu'une autre grande banque d'investissement, il est plus probable que l'Angleterre fera faillite avant, me dis-je, mais je vous assure qu'il est inutile d'en rajouter en essayant de leur décrire les scénarios possibles. Ils en ont déjà suffisamment dans la tête.

— Tu sais, l'autre jour chez le coiffeur, j'ai lu un article sur un aristo qui travaille dans la même banque que toi, commence Hannah.

Elle, elle a le droit de lire les articles sur la vie mondaine « parce qu'elle est allemande ».

Je suis en train de mastiquer un morceau de pain de seigle qui se bloque soudain dans ma gorge. Il me poursuit ! J'entends parler de lui dans le seul coin d'Angleterre où j'espérais passer inaperçue.

— Comment s'appelle-t-il déjà ? Un très beau garçon. Tu ne peux pas l'avoir manqué, persiste Hannah dans son ignorance.

Tout le monde a les yeux rivés sur moi. Quel suspense !

— Ian St John, comte de Langley, dis-je de la voix la plus basse possible en toussant.

— C'est ça ! s'exclame Hannah, pleine de satisfaction. Tu le connais ?

Pendant une seconde, j'ai envie de dire à ma future belle-sœur que j'ai broyé le nez du beau compte de Langley, mais ce genre d'information pourrait engendrer un enthousiasme démesuré dans ma famille normalement pacifiste. Mieux vaut taire les détails sordides.

— Oui, je l'ai déjà croisé, dis-je seulement.

D'ailleurs, qui peut vraiment dire qu'il connaît Ian St John ? Personne, je crois.

On se demande, en effet, encore ce qu'il fabrique dans une banque d'affaires américaine alors que sa famille possède un nombre incalculable de sociétés à travers le monde.

Dans la presse, on a certes évoqué quelque conflit de famille qui l'aurait poussé à refuser toutes les propositions offertes par son grand-père. Ce qui est sûr, c'est que de rester au niveau d'employé (même grassement rétribué comme il l'est) ne peut guère rivaliser avec le statut de gestionnaire d'un patrimoine familial considérable.

La vérité, c'est qu'il pourrait parfaitement se tourner les pouces comme la majeure partie de ses pairs ; or, il marine au bureau pendant un nombre incroyablement élevé d'heures. Presque comme moi. Ce qui contribue à le rendre encore plus odieux.

Bientôt, la discussion revient heureusement sur des sujets plus sûrs comme le passage progressif de l'énergie atomique à l'énergie solaire ou éolienne que devra effectuer le Japon, à la nouvelle

politique britannique et autres futilités du même genre.

Quelques heures plus tard, je remonte dans ma voiture, non sans avoir chargé à mes côtés une belle portion soigneusement emballée de la pire soupe de toute l'histoire de la gastronomie.

Qui sait pourquoi, mais cette vision parvient à me donner l'élan nécessaire pour rentrer chez moi.



— Je suis rentrée ! dis-je dans un hurlement en franchissant le seuil de mon appartement.

Trois superbes chambres à coucher plus cuisine et salon que je partage avec Vera et Laura dans un quartier assez périphérique et pas trop coté de la capitale.

Au cours des dernières années, mes émoluments ont considérablement augmenté et je pourrais m'offrir de vivre dans un quartier plus proche du centre et plus sûr, mais mes amies ne peuvent se le permettre. Plutôt que de me vautrer dans le luxe, j'ai préféré rester avec elles jusqu'à ce que je m'installe éventuellement avec quelqu'un ou que je me marie. Sans doute resterai-je ici toute ma vie dans ce cas.

— Salut, Jenny ! lance Vera depuis le canapé où elle est allongée en train de lire.

Vera lit tout le temps, même lorsqu'elle cuisine, qu'elle fait le ménage ou les courses. Elle travaille dans une bibliothèque et elle a décidé, de manière inconsciente, certes, de lire tous les livres qui ont été écrits. Ce qui fait qu'elle ne doit pas perdre de temps. Jamais.

— Salut ! Un livre intéressant ? dis-je en me laissant tomber sur le fauteuil en face d'elle.

Elle hoche la tête sans détacher les yeux de sa page.

— Tout va bien chez toi ?

— Comme d'hab, dis-je en posant les restes sur la table basse.

— Qu'y a-t-il dans ce paquet ? demande-t-elle.

Je ne sais pas comment elle a fait pour le voir parce qu'elle n'a jamais levé le regard de son livre. De toute évidence, elle a des pouvoirs extrasensoriels.

J'éclate de rire avant de déclamer :

— Le minestrone spécial de mère pour Charles !

Ce qui la fait instantanément poser son livre sur la table en me lançant un regard inquiet de ses beaux yeux verts.

— Tu plaisantes ou quoi ?

— Pas du tout.

Ai-je l'air d'être sur la défensive ?

— Tu veux dire que tes parents ne savent pas que...

— Aujourd'hui n'était pas le jour idéal. J'étais trop fatiguée pour subir leurs récriminations.

Je sais que cela sonne comme une justification.

— Tu aurais besoin de prendre des vacances, me dit Vera à juste titre. Tu aurais besoin d'envoyer tout ça au diable et pendant au moins une semaine entière. Tu pourrais aller dans un bel endroit exotique comme Maurice ou les Seychelles.

— Je le sais, mais, si je pars, il faudra que je raconte à ma famille que je suis allée en Afghanistan aider les besogneux.

— Incroyable ! Tu te rends compte que, par rapport à ta famille, la mienne paraît presque normale ?

Étant donné que sa mère s'est mariée cinq fois et que son père a eu trois enfants de diverses épouses, je crois que c'est suffisamment significatif.

— Je le leur dirai, bien sûr. Je ne vais pas mentir tout le reste de ma vie. C'est seulement que

j'avais besoin de surmonter les tensions du boulot et profiter un peu d'un jour ordinaire, dis-je d'un ton las.

— Je suis vraiment désolée de ce que tu dois traverser en ce moment, me console mon amie.

— Je le sais, et je vous suis vraiment reconnaissante, à Laura et toi, pour votre soutien moral. Vraiment, sans vous, les prochaines semaines seraient insupportables pour une bourrique comme moi.

— Pourquoi ça ? Qu'est-ce qui s'est encore passé ? demande-t-elle d'un air soucieux.

— Je vais travailler avec un partenaire exceptionnel, dis-je en mimant la joie absolue.

Mais elle ne se laisse pas prendre.

— Ah oui ? Vraiment ?

Je suppose que mon expression suffit à lui ôter le moindre doute.

— Bon sang ! Avec...

Elle laisse sa phrase en suspens pour mieux exprimer le côté dramatique de l'affaire.

— Bien sûr que oui. Miss Percy, nous voici devant une grande occasion : vous et le comte de Langley êtes parfaits pour cette mission suicide.

J'ai décidé de prendre les choses à la légère et d'en rire, d'autant que je crois que je n'ai guère le choix.

— Grave ! Ma pauvre Jenny, je suis vraiment désolée pour toi, dit-elle sérieusement.

— Vera, ne te fais pas de mouron pour moi. Je suis capable de me défendre. Vraiment.

Elle semble réfléchir un moment avant d'éclater de rire, rassurée.

— Oui, mais qui va défendre l'aristocratie anglaise de tes assauts ? ironise-t-elle.

— Je t'en prie, ne va pas me dire qu'il s'agit juste de les traiter comme une espèce en voie d'extinction.

— Tu sais que, cette fois, tu ne peux pas lui fracturer le nez, même s'il le mérite ? me rappelle Vera. Et je ne dis pas ça pour son nez, pour lequel je n'ai aucune espèce d'intérêt, mais pour toi et pour ta carrière.

— Je sais, je sais. Je n'aurais d'ailleurs pas dû lui briser le nez la première fois. Et je ne le dis pas pour son nez, mais au nom de la non-violence. Gandhi ne serait pas fier de moi, pas plus que ma mère. Des années entières de *peace and love* et voilà comment je réagis dès la moindre difficulté ! À coups de poing ! OK, un seul, mais c'est d'une banalité...

— Quand même, ce n'était pas n'importe qui, me fait remarquer mon amie.

Le problème, c'est qu'elle a raison parce qu'au fond, je sais que Ian est la seule personne qui arrive à me faire sortir de mes gonds. Pour une rationnelle comme moi, ce n'est pas une grande satisfaction de l'admettre, croyez-moi.

— Non, c'est vrai. Ce n'était pas n'importe qui. Plutôt ma Némésis, on dirait, admetts-je en soupirant.

— Ou ton antithèse, me fait-elle remarquer.

— Ma chérie, je voudrais vraiment que ce soit le cas, mais je suis assez réaliste pour savoir qu'il est ma Némésis et non mon antithèse. Malgré nos différences phénoménales, nous avons beaucoup de choses en commun. C'est pour ça qu'il me fait perdre patience, parce qu'il raisonne de la même manière que moi et qu'il arrive ainsi à toucher les points sensibles.

Vera doit être frappée par la finesse de mon analyse.

— Ma belle, tu aurais dû être psy !

— Je croyais que tu savais que les juristes étaient de purs psychologues. D'ailleurs, nous devrions

tous être docteurs honoris causa de psychiatrie clinique !

En riant, elle me jette un coussin à la tête.

— Sauf que tu es fiscaliste et pas juge de paix !

— C'est justement pour ça que je connais la vie, la mort et les miracles de mes clients !

C'est à ce moment que Laura fait son entrée en scène avec un visage plutôt sombre.

— Que se passe-t-il ? lui demandons-nous en même temps.

— J'ai rompu avec David, répond-elle, mi-sérieuse, mi-désespérée.

Pour la petite histoire, Laura et David rompent une fois par semaine, et c'est chaque fois un drame.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'est un lâche qui refuse de s'engager ! Après plus de sept années de relation, il ne veut pas se marier ! Sept années... Non, mais vous vous rendez compte ? déclare-t-elle en se jetant sur le canapé à côté de Vera.

Pour être sincère, nous étions toutes au courant parce que cela fait sept ans que David répète à Laura qu'il ne veut pas se marier et qu'il n'est pas un type du genre époux, mais plutôt du genre cohabitation (pour ce que ça signifie...).

Et c'est là que le bât blesse : David veut cohabiter tandis que Laura refuse de quitter notre appartement autrement qu'en robe blanche. Deux positions difficilement conciliables s'il en est. Pourtant, ils s'aiment d'un amour véritable et, chaque fois, ils font la paix au bout de quelques jours... Pour recommencer aussitôt après à se disputer. C'est toujours comme ça depuis qu'ils se sont rencontrés.

— Et si, au lieu du mariage, vous commenciez par tenter de vivre ensemble ?

Quelle audace de poser une telle question ! J'ai aussitôt droit à un regard foudroyant.

— Jamais ! s'exclame Laura. J'ai des valeurs et des principes, et je serai une femme mariée ou rien du tout.

Je voudrais lui faire remarquer que la cohabitation n'est pas « rien du tout », que c'est un mariage dans les faits et que mes parents cohabitent en toute félicité depuis plus de quarante ans, mais je sais que ce serait inutile. Lorsque Laura est en colère, il vaut mieux laisser tomber. Le silence dans le salon devient pesant, jusqu'à ce que Vera s'écrie :

— Je sais ce qu'il nous faut, à toutes les trois !

Laura et moi lui adressons un regard effrayé.

— Une nouvelle coupe de cheveux ! continue-t-elle sur le même ton.

À ce jour, Vera a changé si souvent de couleur et de coupe de cheveux qu'elle doit battre tous les records en la matière. C'est une experte hors pair de la teinture et elle en sait davantage que les coiffeurs professionnels. Pour une fois, elle a peut-être raison.

— Je suis d'accord, dis-je. Je pense que j'ai effectivement besoin d'un changement radical dans ma vie.

Dans ma tête, j'essaie de chasser cette petite voix qui est en train d'affirmer que je suis en train de prendre en considération un changement uniquement parce qu'une certaine personne me l'a suggéré. Il est clair qu'il s'agit d'une chose parfaitement ridicule. Si je décide de faire quelque chose à mes cheveux, c'est uniquement parce que je le veux, moi, et non parce qu'un certain Ian m'a parlé de ça.

Brusquement, Laura est intéressée.

— J'ai toujours pensé que Jenny serait parfaite en blonde.

— Moi ? Blonde ? dis-je d'un air choqué.

Vera acquiesce.

— Oui, absolument, mais un blond soutenu, avec des mèches très claires, comme des rayons de soleil.

— Mais vous êtes folles ou quoi ?

Vera est déjà debout et se dirige vers la salle de bains.

— Je crois que j'ai tout ce qu'il nous faut ! s'exclame-t-elle quelques minutes plus tard. En avant, au travail !

— Les filles, vous êtes sûres que c'est une bonne idée ? Blond soutenu ? Et je ne veux pas remettre en cause tes compétences, mais, Vera, c'est toi qui vas me faire les rayons de soleil ?

À ce stade, je suis plus qu'inquiète. Pendant un instant, Vera affiche une expression offensée et croise ses bras sur sa poitrine d'un air de défi, mais elle finit par déceler le zeste de panique dans mes yeux et cherche à me rassurer :

— Ce qu'il te faut, c'est un changement radical. Pourquoi ne pas te lancer ? Tu sais très bien que je sais exactement ce qu'il faut faire. Pas de souci.

Pas de souci, pas de souci. Je ne me préoccupe pas tant de ses compétences que du résultat final.

— Parfait. Assieds-toi confortablement et ferme les yeux. Si tu veux, tu peux les garder fermés jusqu'à la fin. Avec mon assistante, Laura ici présente, nous nous occupons de tout.

Je me laisse faire. Pour la première fois de ma vie, je vais me teindre les cheveux.

En ce lundi, à sept heures et demie du matin, il n'y a pratiquement pas âme qui vive au bureau. C'est mieux ainsi, me dis-je avec soulagement en sortant de l'ascenseur et en scrutant l'horizon. Je dirais que ma Némésis n'est pas encore arrivée, d'autant que, pour un lundi, l'heure n'est pas vraiment adaptée à qui que ce soit. Cependant, il ne s'agit pas pour moi d'un lundi comme les autres. Aujourd'hui marque le premier jour de ma collaboration avec Ian. Quelle pensée réjouissante ! Alors que je suis sur le point de pénétrer dans mon bureau, Tamara surgit à l'improviste devant moi.

— Bonjour, Jennifer, me salue-t-elle d'un ton affable.

Elle est toujours gentille et douce avec tout le monde, c'est dans sa nature. Dommage que son chef soit un paltoquet de premier ordre ! J'espère que cela l'aidera à se fortifier le caractère.

— Bonjour, Tamara, dis-je tout aussi courtoisement.

Jusqu'à ce que je me rende compte qu'elle est comme pétrifiée devant ma porte et qu'elle me fixe bouche bée, avec une expression de totale stupéfaction.

— Quelque chose ne va pas ?

Je pose la question d'un air innocent parce qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir son expression extasiée.

— Rien du tout, assure-t-elle sans hésiter (mais sans cesser de me dévisager pour autant). Tu es si... différente, finit-elle par hasarder.

— Tu peux le dire à voix haute, fais-je en souriant.

Je sais que je suis complètement différente, et la chose m'amuse énormément. Vera est un véritable génie : j'ai la tête blonde comme les blés mûrs, les cheveux légèrement flous sur les épaules – moi qui ai porté la queue-de-cheval pendant les vingt dernières années de mon existence.

Sans compter que j'ai revêtu un tailleur noir avec une jupe audacieusement fendue et des talons hauts. Moi, la femme aux mille pantalons et aux mille chaussures à talons plats.

— Un changement – comment dire ? – radical, ajoute-t-elle. Mais c'est superbe, se hâte-t-elle de préciser.

— Merci, dis-je humblement tout en sachant qu'elle a raison.

Le changement esthétique devrait, en théorie, correspondre à un changement intérieur. Espérons que ce soit vrai. Espérons que j'en aie terminé avec les demi-portions et les ratés.

Quelques secondes plus tard, c'est le tour de George qui ne fait rien pour dissimuler son appréciation.

— Mais que diable t'est-il arrivé ? Ce n'est pas que je n'aime pas, mais c'est un changement vraiment radical.

— J'ai rompu avec Charles.

Inutile de tourner autour du pot, mais autant rester concise sur mes raisons.

Il hoche la tête.

— Je ne peux que m'en réjouir. Vraiment, Jenny, pourquoi es-tu allée chercher un professeur de philosophie à notre époque ? se moque-t-il.

Comme je dois admettre qu'il a raison, je réponds par un rire.

— Que veux-tu que je te dise ? Je dois avoir un flair spécial...

— La prochaine fois, tu devrais te choisir un type un peu plus vertébré. Pas autant que toi, parce que ce serait infernal, mais au moins la moitié, me suggère-t-il avec, je le sais, les meilleures intentions du monde.

— À vrai dire, je préfère faire un break pendant quelque temps. J'ai besoin de reprendre mon souffle et de me concentrer sur mon boulot. Le cas Beverly va me tenir suffisamment occupée pendant les prochaines semaines.

— Ian aussi a marqué son nom dans son agenda, annonce Tamara, perplexe.

— Je le sais.

J'ai pris un ton comme si cela m'était complètement indifférent et, mon Dieu, je le voudrais tant ! En réalité, cela me fait suer à mourir. Cet homme va me donner un ulcère avant quarante ans.

— C'est un dossier que nous suivrons tous les deux comme l'a expressément demandé le client.

George et Tamara ont la bouche grande ouverte comme deux carpes hors de l'eau.

— Vous allez travailler ensemble ? Tous les deux ? demande George. Heu..., j'ai bien entendu des rumeurs à ce propos vendredi dernier, ajoute-t-il, mais je pensais que vous auriez trouvé une manière d'éviter...

— Certes, c'était l'idée initiale, mais impossible à mettre en pratique, admetts-je.

Ils me lancent un regard stupéfait : pour des gens comme Ian et moi, rien n'est jamais impossible à leurs yeux.

— Bonne chance, alors, conclut George en riant.

— Merci. On ne cesse de me le répéter, mais je crois que je vais en avoir beaucoup besoin.

\*\*\*

Quelques heures plus tard, Colin apparaît à la porte de mon bureau et tombe lui aussi ébahi devant mon nouveau look.

— Bonjour, Jenny, dit-il en fixant mes cheveux.

Comme si c'était si étrange qu'une femme change de couleur de cheveux. Sa secrétaire le fait une fois par mois et personne n'en fait une affaire.

— Bonjour, dis-je sans lever les yeux des informations qu'affiche mon écran.

— Vous avez la salle de réunion toute à vous, annonce-t-il.

Bien sûr, je sais exactement qui est « vous ».

— Merci, c'est une bonne idée. Mieux vaut un terrain neutre.

Satisfait, Colin sourit.

— C'est ce que j'ai pensé. Je vous l'ai donc réservée pour deux heures. Toutefois, souviens-toi qu'elle n'est pas insonorisée ! lance-t-il.

— Je le sais, j'ai des années d'expérience derrière moi ! Tu as oublié ou quoi ?

Mon patron lève les yeux au ciel.

— Disons que vous avez donné suffisamment de spectacles entre ces murs, au point que les secrétaires se plaignent que, depuis que vous ne travaillez plus ensemble, tout est devenu terriblement ennuyeux et prévisible...

— Et, donc, notre nouvelle collaboration déchaîne les curiosités... Mais, dans notre cas, « ennuyeux » est plutôt un terme positif, non ?

— Je ne serais pas surpris que quelqu'un pose des micros dans la salle de réunion pour vous

écouter. Vous avez une manière de faire..., disons..., du genre fougueux, termine mon chef.

Je lui adresse un regard perplexe.

— Eh bien, ce n'est pas tout à fait le mot que j'aurais choisi, mais j'imagine qu'on peut voir les choses comme ça.

Sur le point de partir, Colin se retourne pour une dernière répartie.

— Blonde ! Que Dieu te garde !

Et il s'en va en me faisant un clin d'œil.

\*\*\*

La salle de réunion est dépouillée et ne contient que l'essentiel. On raconte qu'on l'a entièrement vidée à l'époque de mes querelles avec Ian, car on craignait que nous puissions nous jeter des objets contondants à la tête.

Vu la façon dont les choses se sont terminées, il faut admettre qu'ils n'avaient pas tout à fait tort.

Lorsque j'entre d'un pas décidé, je constate que Ian est déjà confortablement installé, en train de parler dans son téléphone mobile. S'il s'était agi de n'importe qui d'autre, je serais sortie pour lui accorder un peu d'intimité, mais Ian ne mérite aucun geste de courtoisie – qu'il aille au diable !

Sans cesser de parler, il me dévisage de manière inquisitrice. Son expression est indéchiffrable, sauf qu'il continue de me dévisager.

— Je dois te laisser, finit-il par dire à son téléphone. Je ne sais pas vraiment ce que seront mes projets pour cette date. Je ne peux rien te promettre, mais, si tu viens dans le coin, je te promets de faire un saut. Salut, maman, conclut-il enfin.

Il glisse rapidement son téléphone dans sa poche et se met en position d'attaque.

— Tamara m'a parlé de ton relooking impressionnant, me taquine-t-il, mais je n'avais certainement pas mesuré à quel point !

J'espérais vraiment le surprendre, de détenir au moins cet avantage psychologique sur lui, mais son assistante a tout gâché. Adieu l'effet de surprise, donc.

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'étrange. Les femmes changent souvent de coiffure.

— Mais toi, jamais, rétorque-t-il simplement.

Le débat est clos ? Pas du tout.

— Eh bien, je l'ai fait et il n'est pas dit que je ne recommencerais pas. Je pensais à quelque chose de roux. Y aurait-il un règlement qui m'impose de rester toujours la même et dont je n'aurais pas connaissance ?

— Le problème, répond-il, c'est que, malgré le changement extérieur, au fond, tu es toujours la même. C'est ton destin et tu ne peux y échapper, insiste Monsieur je-sais-tout.

Alors, ça, c'est le bouquet !

— Il ne t'est jamais venu à l'esprit que je n'avais aucune envie d'échapper à ce que je suis ?

— Peut-être pas toi, mais, de toute évidence, tes fiancés ont envie de s'échapper, réplique-t-il en tirant sur ses manchettes.

Une question : si je lui donne un direct du droit pour la seconde fois, vous croyez que je pourrais être condamnée ? Vous ne trouvez pas que ses coups de poing verbaux sont beaucoup plus graves dans l'échelle des crimes et délits ?

— Ah ! ah ! Et c'est l'homme qui ne se souvient pas du nom de sa dernière conquête qui nous

raconte ça ! Un véritable compliment que je prends comme tel, dis-je dans la même veine. J'ai pensé à une solution pour toi ! Tu n'as qu'à toutes les appeler « trésor » et, comme ça, tu ne courras pas le risque de les confondre. Se tromper de nom est une attitude tellement plébéienne, et toi, tu tiens beaucoup à tes manières d'aristo, n'est-ce pas ?

Son expression devient brusquement plus intense. Intensément coléreuse, devrais-je dire. Touché, coulé ! Pendant quelques secondes, nous échangeons des regards de manifeste antipathie, puis je décide de laisser tomber les politesses d'usage.

— Si nous en avons terminé avec les gentilleses, nous pourrions peut-être nous mettre au travail, non ?

Je m'installe à côté de lui et ouvre le dossier de la présentation de vendredi, mais je n'ai même pas le temps d'en sortir un seul feuillet qu'il se penche vers moi.

— Avant de commencer, je voudrais préciser une chose, dit-il d'un ton grave.

Mon silence est une nette invitation à poursuivre.

— Les gens comme lord Beverly sont habitués à traiter leurs affaires de manière traditionnelle. C'est une question de relations et non de solutions. Tu peux avoir les idées les plus géniales du monde, tout ce qui compte, c'est la manière dont tu sers le plat. C'est un homme qui est habitué à gagner, toujours, et il s'attend à ce que ça continue. S'il propose quelque chose, c'est parce qu'il veut qu'on le fasse, non pas pour qu'on lui propose autre chose à la place. Ne mets jamais en doute ses intuitions.

Je lui lance un regard pour m'assurer qu'il croit effectivement ce qu'il est en train de dire. Cette fois, je lis dans ses yeux bleus qu'il est parfaitement sérieux.

— Alors, je ne comprends pas pourquoi il nous paie s'il n'a pas besoin de conseils..., dis-je en scandant lentement mes paroles.

Ian est toujours si facile à mettre en rogne !

— Ne sois pas stupide, tu sais parfaitement comment ça marche. Le secret consiste à lui suggérer des idées qu'il nous présentera ensuite comme étant les siennes. Nous devons simplement lui mettre la puce à l'oreille.

— Tu plaisantes, n'est-ce pas ? Je n'ai aucune intention de soigner les manies de grandeur d'un quelconque vieux snob à quatre sous !

Moi aussi, je peux me mettre en rogne !

Ian soupire.

— On en revient toujours à la même chose, non ? Pour toi, c'est toujours seulement une lutte des classes ! m'accuse-t-il.

Je repousse violemment une mèche rebelle qui ne cesse de me retomber sur les yeux.

— Pas du tout, c'est une question de simple intelligence. S'il paie un expert, c'est pour *recevoir* ses conseils. S'il est capable de résoudre le problème tout seul, alors, il n'a pas besoin de demander de l'aide ! dis-je avec véhémence.

— D'accord. Voilà comment nous procéderons. Je propose que nous commençons par une période d'observation, une période « prédécisionnelle », au cours de laquelle nous évaluerons attentivement Beverly et sa manière de raisonner, avant de reprendre le débat sur cette question fondamentale. Parce que je peux t'assurer que toutes les solutions que nous serons en mesure d'élaborer ne vaudront rien si nous ne sommes pas capables de les présenter correctement.

— Tu n'oserais pas insinuer que je ne sais pas faire mon travail ?



— Je n'insinue rien du tout. C'est simplement un fait que tu as la sensibilité d'un rhinocéros.

— Moi ? Et que devrais-je dire de toi ? Tu es la sensibilité et la perspicacité incarnées ? dis-je en me penchant agressivement à mon tour dans sa direction.

— Je le suis toujours plus que toi ! On t'a sculptée dans le granit le jour de ta naissance ou quoi ?

— Ah ! Tu es jaloux de ma force de caractère, Ian ? Il suffisait de le dire.

Qui sait pendant combien de temps nous aurions pu continuer à nous invectiver ainsi si Colin n'avait pas fait irruption dans la salle de réunion ! Juste à temps, semble-t-il.

— Incidemment, j'ai effectivement frappé avant d'entrer, mais je ne crois pas que vous pouviez m'entendre avec tous ces hurlements !

On peut voir que Colin est furieux au mouvement frénétique de ses narines. L'air est chargé d'électricité et de tension, et elles ne proviennent pas uniquement de Ian et de moi.

— Vous avez exactement deux minutes pour vous reprendre et vous présenter dans mon bureau, heureux et souriants. Et quand je dis « souriants », ça signifie que je veux voir vos dents de sagesse dès que vous passerez dans le couloir, nous menace-t-il.

Sur ce, il sort en claquant bruyamment la porte derrière lui.

— Aïe !...

On dirait que, cette fois, nous allons y avoir droit.

— C'est ce que j'allais dire, acquiesce Ian.

Nous rassemblons nos affaires en hâte et nous dépêchons de sortir. Dans le couloir, tout le monde est en train d'attendre notre sortie. Il est clair que chacun a prêté l'oreille et tout entendu.

En cherchant à sourire du mieux que nous pouvons, nous nous précipitons vers le bureau de Colin. Ian ouvre la porte, me fait signe d'entrer et, pour une fois, je m'exécute sans discuter. Il reste sur mes talons. Toujours sans piper mot, nous nous installons dans les deux fauteuils faisant face au bureau de Colin, lequel continue de taper sur son clavier. Sa colère n'est pas tombée, mais, au bout d'une longue minute de silence funèbre, il se décide à lever les yeux sur nous.

— Je pensais avoir affaire à des adultes, mais, apparemment, nous sommes encore dans la cour de récréation, et je vais donc vous traiter en conséquence. Désormais, vous vous rencontrerez hors d'ici. Vous quitterez le bureau à dix-huit heures et vous vous octroierez un bel apéritif de travail là où vous voulez, mais loin de ces locaux. Le plus loin possible, vous avez compris ? Personne ne doit vous voir. Je vous suggère de choisir un endroit malfamé où vous vous rendrez incognito. Je vous conseillerais bien de vous réunir chez l'un ou chez l'autre, mais, sans témoin, je crains que la rencontre ne se transforme en véritable carnage. Alors, pour le moment, je m'abstiendrai de formuler de semblables suggestions.

Je suis sur le point de répliquer quand Colin me stoppe net d'un geste décidé de la main.

— Ma patience avec vous deux a atteint ses limites. Après cette année absurde, je pensais que vous seriez en mesure de faire preuve de davantage de maturité et de dépasser vos conflits, mais je découvre que je me suis lourdement trompé. Vous n'êtes que deux idiots et, croyez-moi, c'est un compliment. Toutefois, si vous souhaitez envoyer votre carrière au diable, libre à vous, mais il n'est pas question que je tombe avec vous. Suis-je bien clair ?

Je n'ai jamais entendu Colin parler ainsi et j'ai honte comme si j'avais été prise la main dans le sac.

Le visage rouge, je lui réponds :

— Tu as été très clair.

— Parfaitement clair, confirme Ian d'un air sombre.

— Parfait. Alors, fixez-vous un putain de rendez-vous pour demain soir et barrez-vous quand vous le voulez de ce bureau. Quand vous aurez fini, je vous prierais de vous en tenir à des questions de travail parce que Beverly vous attend samedi matin dans sa propriété en Écosse pour passer un merveilleux week-end avec ses deux conseillers en gestion de patrimoine préférés. Quant à moi, pour être sincère, je ne l'envie absolument pas.

Une fois qu'il a terminé, il se remet à taper comme un beau diable sur son clavier.

Il ne lui a fallu qu'une minute pour liquider l'affaire. Une leçon qui fait mal. Lorsque nous sortons du bureau de Colin, ce n'est pas avec une expression de soulagement et personne ne s'étonne que nous retournions chacun dans notre bureau sans proférer une seule parole.

\*\*\*

Le lendemain, lorsque j'ouvre la porte de la maison, Laura et Vera paraissent épouvantées. Il y a de quoi : il n'est que six heures et je ne suis jamais rentrée si tôt du boulot depuis le jour où j'ai été embauchée.

— Tu ne te sens pas bien ? s'informe Laura d'un air soucieux dès que j'entre.

— Cool, les filles, tout va très bien. J'ai simplement un rendez-vous de travail dans une demi-heure et je dois me changer. Quelque chose de moins formel.

Tout en disant cela, je me glisse dans ma chambre en quête de quelque chose d'adéquat. Bon sang, qu'est-ce qu'on met dans ce genre d'occasion ?

Cet après-midi, Ian m'a envoyé un mail avec l'heure et l'adresse. Je ne connais pas le lieu, mais j'en ai déjà entendu parler. Lorsque j'en parle à Laura qui m'a suivie dans ma chambre, elle a les yeux qui lui sortent de la tête.

— Et qui vas-tu rencontrer dans un endroit aussi branché ? demande-t-elle d'un ton soupçonneux.

— C'est seulement pour le boulot, me défends-je en m'emparant d'un jean et d'un tee-shirt noir.

— Ton tee-shirt est un peu décolleté, non ? me fait remarquer Vera qui vient aussi profiter du spectacle. Je ne veux pas être indiscreète, mais qui dois-tu rencontrer ?

Je laisse passer un instant avant de répondre :

— Si vous me jurez de ne pas vous faire des idées...

Dévorées de curiosité, elles opinent sans hésiter.

— Bon, c'est rien. Je dois retrouver Ian, mais c'est un rendez-vous exclusivement pour le boulot. Au bureau, il semble que nos disputes dérangent un peu trop, et le patron a proposé, ou plutôt ordonné, de nous trouver un terrain neutre.

— Et après vous être presque entre-tués au bureau, vous avez décidé de faire ça en public ? Je croyais t'avoir appris quelque chose, Jenny : jamais devant témoins ! souligne Vera.

— C'est juste pour le travail, point barre !

— Bien sûr, mais bien sûr..., intervient Laura. Et c'est parce qu'il ne s'agit que de travail que tu es tendue comme une corde de violon prête à claquer ?

— Je ne suis pas nerveuse !

Mais bien entendu que je suis nerveuse ! Cette lutte avec Ian est en train de m'achever, mentalement et physiquement. Quelques secondes plus tard, je suis prête. Je n'ai pas du tout l'intention de rajuster mon maquillage ou de me brosser les cheveux. Aujourd'hui, j'ai repris ma

queue-de-cheval dans l'espoir de retrouver une certaine normalité. Je ne voudrais pas que Ian se fasse des idées fausses. J'ajoute des talons plats, genre rase-mottes, qui ne devraient pas impressionner qui que ce soit. Salut, les filles, et hop ! Je file jusqu'au métro. Certes, Ian a sélectionné un lieu un peu voyant, me dis-je ironiquement, mais j'imagine que le type ne connaît même pas un pub peu fréquenté ou un endroit dans un quartier qui ne soit pas ultra-luxueux. Chez lui, tout semble l'être, depuis ses cheveux juste un peu trop longs, mais savamment coupés par son visagiste fidèle, à ses coûteux (très coûteux) costumes sur mesure. Je trouve facilement la boîte qui pullule, comme prévu, de gens branchés. Comme je hais ce genre de snobs ! Une des serveuses repère sur-le-champ mon regard égaré et vient à mon aide.

— Vous cherchez quelqu'un ? demande-t-elle tandis que je scrute l'horizon.

— Oui, un type grand, brun, les yeux bleus, décris-je vaguement Ian.

— Ah ! me coupe-t-elle. Vous êtes Jennifer !

Si jeune et tant d'assurance ! J'en suis tout émerveillée.

— Suivez-moi, il y a une salle plus calme à l'arrière.

Je n'ai d'autre choix que d'obtempérer puisqu'elle se lance dans un slalom entre les tables pour me conduire dans un petit salon plus intime, où les clients sont moins nombreux. À une table d'angle, dans une lumière tamisée, Ian est en train de lire les avalanches de e-mails qui continuent d'arriver sur son BlackBerry. Il ne m'a pas encore remarquée.

— C'est bien lui ? demande la fille.

— Hélas, oui, dis-je tandis que nous échangeons un sourire complice, comme si elle me comprenait.

Je la remercie et m'approche de la table. Ian est encore en tenue de travail, mais il a retiré son veston et sa cravate, et remonté les manches de sa chemise. Pour le reste, c'est toujours le même. Il pose son téléphone et me jette un regard surpris :

— Très sportive, je vois.

— Version pratique de l'incognito.

Une explication qui en vaut une autre.

— Même pas un look un peu glamour ? commente-t-il avec des yeux émerveillés.

— Moi, glamour ? Mon Dieu, Ian, tu es déjà ivre ou quoi ?

— Pas une seule goutte d'alcool, rétorque-t-il tandis que je prends place à la table.

— L'alcool ralentit les réflexes, ajoute-t-il, et, avec toi, je ne peux pas prendre ce genre de risque.

— Merci pour le compliment.

À présent, je marmonne. Pendant un moment, nous gardons le silence et nous nous regardons en chiens de faïence.

— Nous devrions vraiment tourner la page, déclare-t-il enfin de manière inattendue, mais sans beaucoup d'enthousiasme.

— Je le sais, dis-je aussi platement, avec l'élan de celle qui a rendez-vous chez le dentiste.

— Hier, les choses ont de nouveau pris un mauvais tour...

— Je sais.

J'ai été moi aussi capable d'arriver à cette conclusion.

— Et nous avons risqué de gâcher notre carrière...

— Ian, est-ce qu'on ne pourrait pas laisser tomber les évidences ? Nous sommes ici parce que nous avons tous les deux décidé de changer. Je t'assure que j'ai compris.

— Tu es donc prête à t’engager ? insiste-t-il en plongeant ses yeux dans les miens.

Je lui rends son regard.

— Si tu l’es aussi.

— Moi, oui, absolument.

Je décèle une lueur dangereuse dans ce bleu soutenu.

— Alors, moi aussi.

— Bien, parce que la secrétaire de Beverly vient de m’envoyer un mémo pour le prochain week-end et il nous sera difficile d’en sortir vivants si nous ne sommes pas sur la même longueur d’onde.

— J’imagine.

Ce que je veux dire, en fait, c’est qu’il était clair qu’il fallait que les choses évoluent.

— Bien, je dirais que cette petite mise au point s’est mieux passée que ce que je pensais, dit-il avec soulagement.

Agacée, je rétorque :

— Écoute, je suis une femme extrêmement raisonnable avec ceux qui veulent bien raisonner.

— Non, tu n’es pas du tout raisonnable, m’accuse Ian en faisant signe à la serveuse.

— Que veux-tu boire, Jenny ? continue-t-il sur un ton courtois comme s’il ne venait pas de m’insulter.

— Un cappuccino.

À présent, je grogne.

— Alors, un cappuccino pour mademoiselle et un verre de vin blanc pour moi, commande-t-il.

— Du vin ? Nous devons travailler !

— J’ai envie de me détendre un peu. Je pense que le pire doit être passé.

— Continue à espérer, dis-je tout en sortant de mon sac un énorme dossier dans lequel j’ai classé tout ce qu’il faut savoir sur Beverly, ses sociétés et sa famille.

— Mieux vaut savoir ce qui nous attend.

\*\*\*

Deux heures plus tard, nous sommes encore penchés sur ledit dossier, moi de plus en plus nerveuse à cause de la quantité massive de caféine que j’ai absorbée, et Ian de plus en plus détendu si l’on en croit le nombre de verres de vin blanc qu’il vient de s’enfiler. Il a l’air plus à l’aise, esquisse même un sourire de temps à autre, voire manifeste un peu de sympathie. Ce qui ne fait que m’agacer davantage.

Je vois qu’il ne se force même pas, ce qui me rend furieuse, parce que je n’arrive pas pour ma part à tourner la page avec une telle désinvolture. Je le voudrais, je le jure, mais c’est plus fort que moi. Sa proximité est dangereuse – je connais bien sa manière d’agir : il attend toujours que tu te détendes pour te frapper au moment où tu t’y attends le moins. Par le passé, il a agi ainsi tellement de fois, lorsque je ne le connaissais pas encore très bien et que je pensais que c’était un type intelligent, brillant, pour découvrir qu’il n’était que vindicatif et autoritaire. Mieux vaut ne pas l’oublier et ne pas baisser la garde. Toutefois, toute cette tension m’a éreintée et je finis par jeter l’éponge.

— Je dirais qu’on peut continuer demain, j’ai la tête qui va éclater, lui dis-je en levant les yeux d’un plan de titrisation des dettes sociales.

Je sens que Ian m’observe attentivement.

— En fait, tu n'as pas bonne mine. Trop de stress.

D'un mouvement incroyablement vif, il pose ses pouces sur mes tempes et commence à me masser. Je demeure stupéfaite quelques secondes avant d'être en mesure de me reprendre.

— Mais que diable fais-tu ? dis-je avec davantage de brusquerie que je ne l'aurais voulu.

— Je cherche seulement à soulager ce stress, dit-il comme si c'était absolument normal.

Comme brûlée par son contact, j'éloigne ses mains.

— Pour l'amour du ciel, ne viens pas envahir mon espace. Ne t'approche pas de moi et, surtout, ne me touche pas ! Tu es la cause d'une bonne partie de mon stress actuel, alors, je préfère que tu restes en dehors de mon espace vital !

Je suis plutôt menaçante, mais Ian éclate de rire. Il peut penser que je suis folle, je m'en fiche. Totalement.

— OK, alors, allons-y, dit-il en se levant et en faisant signe à la serveuse qu'il veut régler.

— Mais que fais-tu ? dis-je quand il sort sa carte Platine.

— Je paie, répond-il ironiquement.

— Non, c'est moi !

— Il n'en est pas question, rétorque Ian.

— Pour des raisons d'éthique, Beverly est mon client, fais-je remarquer.

— Pour le moment, Beverly est *notre* client, précise-t-il en tendant sa carte.

Que je lui arrache pour la reposer sur la table tout en sortant deux billets de mon portefeuille pour les donner à la serveuse qui a du mal à réprimer son rire.

— Aucune femme ne paie lorsqu'elle est avec moi ! lance-t-il sèchement.

— Je ne suis pas une femme, mais une collègue pour toi. On m'a parlé de toutes tes belles aventures et, vu que la nuit est encore jeune, tu as encore tout le temps de sortir avec l'une de tes habituelles beautés, qui n'aura certainement aucun mal à te laisser payer la note.

Ian a le visage aussi tordu que s'il venait d'avaler un citron. Peut-être ai-je un peu exagéré. Peut-être.

La serveuse comprend au vol la situation et s'empare de la carte de crédit de Ian sans lâcher mes billets. Au bout de quelques minutes, elle revient avec la carte et ma monnaie.

Nous nous levons et, Ian dans un silence offensé, nous dirigeons vers l'entrée. Avant de partir, je me tourne dans sa direction et je lui effleure le bras pour attirer son attention.

— Je tiens à m'excuser. J'ai dit des choses que je n'aurais pas dû dire.

Il ne confirme ni n'infirmes mon propos.

— Sérieusement, que sais-je, moi, des mannequins et des chargées de com, même s'il est normal de se comporter ainsi dans ce milieu ?...

Ian me serre le bras pour m'empêcher de poursuivre. Une scène d'un comique achevé.

— N'aggrave pas la situation, finit-il par dire. La manière dont tu t'excuses est déjà assez nulle comme ça.

— Manque d'expérience, admetts-je. En général, j'ai toujours raison.

Étrangement, mon commentaire le fait rire et se détendre.

— D'une manière plutôt perverse, tu ne manques pas d'humour, je dois l'avouer.

— Tu en doutais ? Un humour mordant, mais de l'humour quand même, non ?

Après un peu de réflexion, Ian répond :

— Eh bien, puisque nous sommes sortis vivants de cet apéritif, que dirais-tu que nous mettions la

barre plus haut et tentions un dîner demain soir ? J'ai désespérément besoin de me nourrir correctement.

Et moi de me mettre au régime. Mais je peux toujours commander une salade.

— C'est une idée, mais pas dans un endroit trop en vue, s'il te plaît. Comme je sais que tu n'en connais pas, demain, ce sera mon tour de choisir.

— Je te donne l'impression de fréquenter les endroits à la mode ? demande-t-il avec humour.

Je pense que mon regard est suffisamment éloquent.

— D'accord, d'accord. Choisis donc l'endroit, paie aussi et, si ça ne suffit pas, choisis le vin, dit-il en levant les mains en signe de reddition.

Je me montre donc compréhensive :

— Pas de vin, uniquement de l'eau. Le vin te rend bizarre. Et chacun paie sa part ou, au pire, on divisera par deux.

— Très généreux de ta part ! lance-t-il en haussant les sourcils.

— Maintenant, j'y vais, dis-je en le saluant avant de me diriger vers la station de métro.

— Je te proposerais bien de te raccompagner, mais tu me ferais remarquer que tu n'as nullement besoin d'escorte et que tu es parfaitement capable d'atteindre le métro toute seule. Donc, comme tu le constates, je m'abstiens !

— J'apprécie ton abstention.

— Bonne nuit.

— Je ne te dis pas bonne nuit parce que tu n'es pas encore couché ! Salut.

Et avec un signe de la main, je file.

\*\*\*

Vera et Laura me sautent dessus dès que je franchis le seuil de l'appartement.

— Alors ? me demandent-elles à l'unisson.

— Alors, quoi ? Nous ne nous sommes pas trucidés, si c'est ce que vous voulez savoir, fais-je, un peu sur la défensive.

Je m'installe entre elles deux sur le canapé.

— Je ne peux dire qu'une chose. Ça fait des heures que j'imagine des scènes truculentes. Toi en train de lui jeter le contenu de ton verre à la figure et lui qui riposte avec une volée de cacahuètes... Bref, tu vois le genre..., ricane Laura.

— On peut dire que la soirée fut des plus *étranges*, admetts-je en insistant sur le dernier mot. Je ne sais pas que dire d'autre. C'est vrai.

— Étrange dans quel sens ? demande aussitôt Vera.

— Eh bien, moi aussi je m'attendais à davantage d'animosité. Je vais être claire : il y en a eu, mais nous avons réussi à nous contenir d'une manière ou d'une autre. Et nous avons beaucoup travaillé. Bref, je dirais que tout s'est bien passé.

— Je suis contente. Alors, je propose une soirée de filles demain soir pour que nous fêtions ton célibat. C'est vrai, il faut bien avouer qu'il vaut mieux perdre Charles que le trouver, non ? Et nous pourrions aussi trinquer à la paix avec David ! s'exclame gaiement Laura.

Tous ces événements ont au moins eu le mérite de ne pas me laisser le temps de penser à Charles et de m'apitoyer sur mon sort. En général, je suis toujours prête à trouver une excuse pour faire la fête, mais, cette fois, j'ai bien peur de devoir me défilier.

— Et si on prévoyait ça pour après-demain ? Demain soir, je dois encore travailler.

— Avec Ian, dit Vera.

Pas de question, elle l'affirme et c'est tout en ricanant.

— Oui, avec Ian. Mais je te vois venir, ma belle...

— Qui aurait dit que notre chère amie ici présente nous aurait snobées pour un comte ? se moque

Laura.

— C'est quelque chose, quand on pense aux valeurs que ses parents lui ont transmises... Regarde ce que la City en a fait..., enchérit Vera.

— Eh ! vous deux ! Vous n'avez pas fini ?

Mais elles rient de plaisir.

— Il faut dire que le sujet ne manque pas d'intérêt, ajoute Laura. Tu as vu le journal sur la table basse ?

Vera s'en empare et se met à le feuilleter à toute allure.

— Voilà ! s'écrit-elle, triomphante, en me montrant les photos où l'on voit Ian avec le même genre de fille tout en jambes et sans cervelle.

— Franchement, continue-t-elle peu après, il a du potentiel, ce garçon.

— C'est là que tu te trompes, ma chérie, parce qu'il a déjà largement développé son potentiel, ainsi que sa suffisance et son antipathie.

Je jette un œil blasé aux photos, mais je dois admettre que l'une d'entre elles au moins lui rend justice.

— Tu dirais que c'est à cause de son titre, de son argent ou de son allure ? demande Laura d'un ton très sérieux.

— Sans doute un mélange des trois. Tu sais, selon le terrain plus ou moins fertile dans lequel tu pousses, tu peux finir par tout avoir.

— Dommage, commente Vera un peu plus tard.

— Vraiment dommage, confirme Laura.

Je saisis la télécommande pour changer de chaîne, parce que je suis vraiment lasse de parler de Ian.

Mieux vaut penser à autre chose.

Je suis installée à la table du restaurant bondé : rien de trop m'as-tu-vu, une pizzeria ordinaire dans un quartier pas particulièrement exaltant. Je suis sûre que Ian va détester, ce qui ne va pas sans me procurer un petit frisson de satisfaction. Petit, toutefois, car je suis toujours absolument politiquement correcte. Profitant de son retard, j'appelle ma mère.

— Allô, maman, dis-je en l'entendant répondre à la première sonnerie.

— Jenny, ma chérie, nous étions justement en train de parler de toi, m'informe-t-elle solennellement.

Génial !

— À propos de quoi ?

— Ton père et moi étions en train de nous dire que nous espérons beaucoup voir Charles samedi prochain. A-t-il aimé mon minestrone ? demande-t-elle avec empressement.

— Bien sûr, mens-je avec impudence. À propos de samedi, je vais devoir vous faire faux bond cette fois.

— Mais pourquoi ? interroge ma mère sèchement.

— Je dois aller en Écosse pour le travail.

Au moins, ce voyage aura un aspect positif en me sauvant de la routine familiale.

— Vraiment, Jennifer ? Tu vas aussi travailler pendant le week-end ? Arrête un peu de faire l'enfant ! Tu nous avais assuré que cela n'arriverait que les premières années, mais, désormais, cela fait des siècles que tu nous sers la même histoire.

Mille mercis, ma chère maman, de me rappeler que les années passent à toute vitesse.

— C'est vrai, ça n'arrive pratiquement *jamais*. Il s'agit d'un cas exceptionnel.

Agacée, j'insiste parce que Michael peut faire le tour du monde et ne pas se montrer à la maison pendant des mois entiers alors que moi, je n'ai pas le droit de sauter un seul rendez-vous hebdomadaire.

— C'est toujours un cas exceptionnel, me fait-elle durement remarquer.

Je préfère surseoir à ma réponse ; je risquerais de l'envoyer au diable !

— Mais Charles peut venir quand même, me propose-t-elle d'une voix enthousiaste.

— J'ai besoin de lui aussi..., dis-je d'un ton nerveux.

Ce bobard commence à prendre des proportions astronomiques. C'est exactement le meilleur moment pour que Ian fasse son entrée. Il se dirige droit sur moi et, à peine arrivé à notre table, se penche avec l'intention nette de me donner un baiser sur la joue.

Il est dingue ou quoi ? Je parviens à me reculer juste à temps pour voir l'expression moqueuse qu'il m'adresse.

— Bonsoir, je suis désolé d'être en retard, me dit-il pour finir avant de s'asseoir en face de moi.

— Qui est avec toi ? demande aussitôt ma mère, la femme à l'ouïe la plus fine et la plus sélective de toute la planète.

— C'est le serveur, dis-je d'un air peu convaincant.

— Tu dînes dehors ? insiste-t-elle, de plus en plus soupçonneuse. Avec qui ?

Ma mère, c'est la nouvelle Hercule Poirot en jupe.



— Avec Vera et Laura.

Nouveau mensonge.

— Tu me les passes ? me demande-t-elle comme si c'était la chose la plus normale du monde.

— Mais pourquoi ?

— Comment pourquoi ? Parce que je veux leur dire bonjour ! Tu poses de ces questions, Jennifer... Tu es vraiment bizarre ce soir.

D'un regard, j'intime à Ian de la fermer. Il pourrait ruiner mes excuses.

— Alors, tu me les passes ?

— Non, elles sont aux toilettes, dis-je encore en fermant les yeux de désespoir.

— Ensemble ? demande-t-elle, de plus en plus incrédule.

— Ben, oui, ensemble ! Mais c'est quoi, ce troisième degré ? Allez, salut, maman. Bonne soirée.

Je raccroche en me demandant pourquoi j'aurais eu des scrupules à lui parler de Ian. Quelle idée j'ai eue de passer un coup de fil à la femme la plus curieuse de la planète à un tel moment ! Ian est en train de tenter de réprimer son fou rire, mais il n'y parvient pas du tout.

— Ris, vas-y, éclate-toi. J'adore donner des spectacles aussi divertissants, dis-je en brisant d'un coup net un gressin et en me le fourrant dans la bouche.

Au diable le régime, je ne perdrai pas un gramme au cours de cette période. Autant manger comme il se doit.

— Un seul doute m'assaille : pourquoi mentir ? demande-t-il en s'installant confortablement.

— Parce que, lorsqu'elle insiste sur le fait que je travaille trop, elle devient vraiment stressante.

— Tu aurais dû dire que tu étais avec moi. Les mères m'adorent, déclare-t-il pompeusement.

Sans oublier de dévoiler son célèbre sourire.

Je le fixe d'un air grave.

— Pas la mienne.

— Crois-moi, toutes ! J'ai trente ans d'expérience dans le domaine, insiste-t-il avec cette assurance agaçante qu'il a.

— Crois-moi, pas la mienne !

J'ai répondu avec autant de dédain que possible et je vois une lueur de défi s'allumer dans ses yeux bleus.

— Tu veux parier ? propose-t-il.

Bien sûr, avec joie ! Comme si ma vie ne comportait pas suffisamment de désastres !

— Je dirais qu'il vaut mieux que non.

C'est quoi le nouveau scénario ? Je suis la martyre à sacrifier sur l'autel des présomptions de Ian.

— Je suis dans le genre têtu, dit-il d'un ton très net de défi.

Comme si je ne l'avais pas encore compris...

— Crois-moi, je le dis uniquement pour ton bien, dis-je d'une manière prévenante qui me donne l'impression d'être extrêmement généreuse.

Là, je crois que j'ai tout faux, parce que je vois bien que, pour lui, c'est un défi. Je le vois jusque dans l'expression de bourrique qui voile son visage. Malgré moi, j'ai appris à en reconnaître tous les signes.

— Tu veux vraiment parier ? demande-t-il en se penchant dangereusement dans ma direction.

Seigneur, vous m'êtes témoin que j'ai vraiment fait tout ce que je pouvais pour éviter une chose de ce genre. Tu sais ce que j'ai envie de te dire, Ian St John ? Fais à ta guise ! Et l'idée me paraît

tellement comique que je ne parviens pas à réprimer un éclat de rire très net.

— D'accord, dis-je en jetant l'éponge. L'un des week-ends prochains, tu pourras passer à la ferme familiale, un samedi après le déjeuner.

— Je pourrais parfaitement venir déjeuner. Les dames plus âgées adorent mes manières affables.

Viens, mais viens donc ! La famille va te faire ta fête, ça oui ! L'idée me paraît soudain si alléchante que j'en engloutis un autre gressin. Fêtons ça, me dis-je.

— OK, puisque tu y tiens.

Je veille à ce que mon expression ne révèle pas le piège dans lequel il est en train de se fourvoyer. Et tout seul, c'est clair.

— Parfait ! s'exclame-t-il en me tendant la main pour sceller notre accord.

Je la lui serre aussitôt en m'étonnant de la sensation de chaleur et de fermeté que j'éprouve. Tout comme j'éprouve un léger sentiment de culpabilité que je chasse sur-le-champ de mon esprit : cet homme mérite absolument tout ce que ma délicieuse famille antimonarchique aura à lui offrir.

Le vol entre Londres et Édimbourg est plutôt calme. Ian et moi sommes chacun immergés dans notre propre paperasse et nous n'avons pas le temps de papoter ou d'échanger des politesses. Excellent.

Le trajet en voiture pose nettement davantage de problèmes, parce que nous commençons par nous disputer pour savoir qui doit conduire (et je l'emporte après des négociations exténuantes), lire la carte (c'est lui l'heureux élu) et que, lorsque nous sommes enfin complètement perdus, le débat aborde le point essentiel de la responsabilité. Qui est l'heureux coupable : la conductrice ou le navigateur ?

Deux heures plus tard, nous voici enfin devant la demeure de Beverly, une grande villa d'un goût douteux. Il paraît que Beverly serait le fils d'un marquis qui a épousé la fille d'un duc, mais, apparemment, aucun des deux époux n'a hérité de très vieux châteaux (ni de goûts aristocratiques). Uniquement de grandes baraques de styles hétéroclites.

Le jardin, immense, est parfaitement manucuré et, devant la bâtisse, le lac est digne de la meilleure version de la BBC de la demeure de Darcy. En revanche, l'allure de la maison elle-même est très discutable. Et je suis gentille...

Ian sort de l'auto en secouant la tête.

— Hum, bougonne-t-il en faisant une grimace.

— Tu peux le dire, fais-je d'un air perplexe.

Nous n'avons pas le temps d'élaborer, car voici que, de nulle part, apparaissent au moins cinq domestiques qui nous réservent un accueil des plus chaleureux. Au moins pour l'un d'entre nous.

Comme dans la meilleure tradition britannique, le majordome est là aussi. Quelqu'un devrait expliquer à Beverly qu'il s'est écoulé au moins deux siècles depuis que l'Empire régnait sur le globe. Si ma mère était là, je suis sûre qu'elle aurait un infarctus.

— Lord Langley, saluent-ils tous avec grand respect.

Je suis surprise qu'ils n'aient pas prévu le tapis rouge pour éviter que la poussière n'abîme ses jolis mocassins italiens.

Pour moi, c'est un simple « Miss Percy » avec une emphase beaucoup plus contenue.

Le majordome se permet même de me regarder de haut en bas : OK, je ne suis pas une aristo, et alors ?

Quelques instants plus tard apparaît lord Beverly en personne, majestueux, sur le perron, le regard comme à l'accoutumée satisfait et pompeux. Comme c'est agréable de ne pas être surprise ! C'est exactement le genre d'accueil auquel je m'attendais de la part de mon client.

— Ian, mon cher ! Avez-vous fait un bon voyage ? demande-t-il d'un ton prévenant tout en serrant la main de mon collègue tout en m'ignorant avec maestria.

— Parfait, merci, lord Beverly.

— Bien, étant donné que vous allez vous occuper officiellement de la gestion de mon patrimoine et de mes sociétés, vous pourriez m'appeler Charles, dit-il d'un ton affable.

Personne ne pense à moi. Même aux chiens, on leur donne à boire d'habitude, non ?

Pour la petite histoire, le fait qu'il porte le même prénom que mon ex-fiancé est extrêmement

significatif et je sens venir sur mes lèvres un petit sourire de dérision.

Beverly lance de rapides instructions à son personnel de maison pour que nos bagages soient déchargés de la voiture pendant que Ian s'approche de moi.

— Quelque chose d'amusant ? demande-t-il à voix basse pour ne pas se faire entendre.

Je lui retourne un regard éloquent.

— Je voulais dire : quelque chose d'autre que la maison, les domestiques et l'atmosphère ? insiste-t-il avec aigreur.

Ian est certainement une personne insupportable, mais si je devais vraiment lui trouver une qualité, ce serait son humour. Il possède une manière très directe et acérée de se moquer des choses, et je dois admettre qu'il s'agit souvent de choses qui méritent d'être tournées en dérision.

— Il porte le même prénom que mon ancien fiancé, dis-je dans un murmure. Tu ne trouves pas qu'il y a trop de Charles dans ce monde ?

Le visage de Ian s'anime d'une lueur malicieuse. Il voudrait peut-être ajouter quelque chose, mais il se retient quand il voit Beverly revenir vers nous.

— Laissez-moi vous montrer le chemin. Ma gouvernante vous conduira à vos chambres.

Nous pénétrons donc dans la maison-cathédrale (je ne sais pas comment la qualifier autrement). Une absolue schizophrénie de styles et d'époques mêlés par un architecte auquel il faudrait retirer sa licence.

Comme on dit, *honoris causa*, pour avoir érigé ou au moins permis d'ériger une telle horreur.

Le hall d'entrée est plus qu'imposant ; de moi à moi, il est tout simplement dément. Il en part deux immenses escaliers de style néoclassique qui se rejoignent au premier étage, juste devant une statue pour laquelle je n'ai d'autre mot qu'« intéressant ». Tout ça parce que je suis une personne bien élevée.

Ladite « gouvernante », une femme d'une soixantaine d'années aux cheveux gris et au regard méchant, s'arrête devant la sculpture.

— Elle a été sculptée récemment et elle représente miss Elizabeth, la fille de lord Beverly, déclare-t-elle fièrement.

OK, tout est clair désormais.

Je me tourne vers Ian pour constater qu'il a un air perplexe, à tout le moins. D'ailleurs, il ne dit rien du tout, ce qui est suffisamment inhabituel pour être remarqué.

— Miss Elizabeth doit être d'une grande beauté, dis-je sans savoir très bien quoi inventer.

Il est clair qu'il s'agit d'un mensonge, mais il est tout aussi clair que ces gens n'attendent rien d'autre.

— Vous n'en avez pas idée. Toutefois, vous aurez la chance de la rencontrer ce soir et vous pourrez juger en personne. Une beauté rare, dit la gouvernante avec des yeux rêveurs.

Ian et moi échangeons un regard inquiet.

La gouvernante, alias miss Rottenmeir, se lance dans un couloir à moitié caché derrière les escaliers et, au bout de quelques mètres, elle s'arrête devant une porte et m'indique la pièce :

— Miss Percy, voici votre chambre.

Elle se tourne ensuite vers Ian.

— Pour vous, lord Langley, nous avons pensé à un appartement au premier étage. Par ici, je vous prie.

Et paf, elle me largue sans plus d'explications devant ma porte pour s'en retourner vers les

marches.

Pendant une seconde, je vois bien que Ian est aussi stupéfait que moi et qu'il ne sait pas s'il doit m'abandonner dans ce couloir sombre et courir derrière la gouvernante ou bien attendre pour voir si la chambre qui m'a été assignée est une sorte de pièce comme celle où Barbe-Bleu entrepose ses épouses.

Résignée, je lui conseille :

— Suis-la ! Si tu la lâches, tu es perdu !

— J'en ai bien l'impression, dit-il d'un air soucieux.

— À plus !

Je saisis courageusement la poignée de la porte et je l'ouvre.

— OK, à plus tard, dit-il, enfin décidé à me laisser entrer.

Certes, je ne peux pas qualifier la pièce de « laide » ni d'« inconfortable », mais, ce qui est sûr, c'est qu'elle ne comporte que l'essentiel. Elle est aussi fonctionnelle qu'une chambre d'hôpital et aussi grise. Bon, OK, dans tout un camaïeu de gris différents.

De prime abord, ma première pensée est que Beverly l'a fait sciemment. Cela fait probablement encore partie de la punition qui sanctionne mon retard d'une heure de la semaine dernière. L'idée même me fait sourire. Ne suis-je pas une combattante-née ? Lord Beverly ne sait pas encore à qui il s'attaque !

\*\*\*

Quelques heures plus tard, me voici assise dans un majestueux canapé du plus pur faux style Louis XVI, concentrée sur mon apéritif que je dois siroter sans l'avaler goulûment, dans l'attente de l'arrivée de la très attendue fille de Beverly, qui, comme de fait, est en retard. Trop scandaleusement en retard, même pour une beauté si rare.

J'ai dans la main mon troisième martini et, si je continue à boire l'estomac vide, ma lucidité risque de me faire rapidement défaut.

Ian doit penser comme moi parce que, assis sur un canapé à côté du mien et tout aussi horrible, il ne cesse de me lancer des regards tendus.

Je relève un sourcil en essayant de lui faire comprendre qu'il ferait mieux de garder son calme, mais le message n'a pas l'air d'arriver à destination.

Beverly est en train de nous divertir par un monologue de son cru sur la chasse et sur ses conquêtes. À partir du moment où je suis totalement opposée à la chasse, je tente de me concentrer sur Ian pour ne pas entendre les détails les plus truculents. Après tout, ne suis-je pas la fille d'écologistes et pacifistes convaincus ?

Ian, qui s'est aperçu de mon regard vide, m'observe, tendu comme une corde de violon. Je ne l'envie pas du tout : d'une part, Beverly, de l'autre, l'odieuse miss Percy. Il a dû passer des tas de week-ends plus agréables que celui-ci.

Finalement, lorsque nous avons épuisé tous les sujets et que nous ne pouvons « parler de travail l'estomac vide », pour citer le maître de maison, la star de la soirée fait son entrée. J'ai nommé Elizabeth Beverly.

Il me suffit d'un regard pour comprendre pourquoi Beverly a tant insisté pour avoir Ian comme conseiller.

Il ne s'agit pas du tout de méfiance à mon égard ou en mes capacités. Au fond de lui, lord Beverly doit savoir parfaitement que je suis très compétente dans mon travail.

Non, il a prétendu vouloir que Ian travaille aussi pour lui parce que, ce qu'il veut, c'est mettre la main sur un futur duc comme gendre.

Je sais que mon visage arbore, et pour la première fois depuis de nombreux jours, un véritable, un large, un sourire béat. Les amis, je commence vraiment à m'amuser.

Elizabeth est d'une beauté plutôt spectaculaire, je dois l'admettre. Très spectaculaire. Les cheveux vaporeux, rouge feu (pas naturels), des yeux azur dont les cils ploient sous le mascara qui lui a demandé sans doute deux heures pour le poser, le reste de son maquillage à l'envi (lourd, genre appliqué à la truelle, trop lourd même pour un banquet – mais je ne crois pas qu'il soit question de banquet ce soir). Quoi qu'il en soit, elle fait mouche, on ne peut pas dire le contraire.

Toutefois, ce qui nous étourdit le plus, c'est sa tenue, faite d'une robe léopard en sorte de voile qui laisse découvrir des kilomètres de jambes toniques et bronzées à point. À moitié nue, elle a complété son look par des sandales très spectaculaires aussi, mais décidément estivales.

On ne peut pas dire que l'ensemble soit tout à fait adapté au climat de l'Écosse, où la température qui règne à l'intérieur avoisine les 18 °C (5 °C à l'extérieur). Pour la petite histoire, je suis pour ma part vêtue d'un pantalon, d'une chemise et d'un tricot noir (large et chaud). Il suffit d'un battement de cils pour que Ian blêmissse. Bien fait pour lui.

— Elizabeth, ma chérie, viens ici que je te présente nos hôtes. Voici le comte de Langley, déclare son père.

Je comprends subitement que celle qui porte la culotte dans cette famille, c'est la fille prodige (pour ne pas dire prodigieuse).

Elizabeth s'approche de Ian qui, entre-temps, s'est levé du canapé et, d'un mouvement de diva, lui serre la main. Une poignée assez peu ferme, me dis-je malicieusement en les observant.

— Je suis honorée, lord Langley, j'ai tellement entendu parler de vous, lâche la demoiselle avec une fausse pudeur.

Comment une fille vêtue de cette manière peut-elle prétendre à une quelconque pudeur ? Ça me dépasse.

— J'imagine qu'il suffit d'ouvrir les pages d'un tabloïd ou d'un journal people, dis-je en me levant à mon tour.

Je lui tends la main et annonce du ton le plus décidé qui soit :

— Jennifer Percy.

Elle me tend une main molle que je me fais un plaisir de serrer avec emphase (bon, OK, peut-être un peu trop).

— Pardon, implore-t-elle d'un air consterné, mais je ne sais pas si c'est à cause de la poignée de main ou à cause de ma répartie.

Ian est déjà à mes côtés.

— Jenny aime plaisanter, dit-il sans desserrer les dents et en me lançant un regard d'avertissement.

Bon Dieu, comme si c'était ma faute qu'il se laisse photographier dans sa tournée des grands-ducs en compagnie de certains phénomènes de foire.

— Que cela doit être agréable d'avoir des relations aussi amusantes et sincères avec ses collègues de travail, commente-t-elle.

— Oh ! Jenny est la sincérité incarnée, confirme Ian avec un ton aussi tranchant qu'une dague.

— Et Ian n'est pas en reste, dis-je.

— Oh ! Et vous n'utilisez même pas son titre ! s'exclame Elizabeth, émerveillée.

— Pas du tout !

Je ne vois d'ailleurs pas ce que je devrais faire : lui donner du lord et faire la révérence sur son passage ?

— Pour ma part, je ne l'utilise jamais non plus, assure Ian.

On dirait qu'il en fait une concession et non une décision de ma part.

— Certes, mais ça ne changerait rien à mon attitude, dis-je d'un ton insistant.

— Jenny est, comment dire ?...

Voilà que notre petit comte est tout coincé !

— Je suis ? dis-je par curiosité.

— Un tantinet insolente, finit-il par clamer en s'en tirant par un faux sourire pour le public.

— Exact, et bien d'autres choses, dis-je, sûre de moi sous les yeux suspicieux d'Elizabeth.

Lord Beverly n'a pas du tout l'air captivé par notre petit échange de tirs.

— Si nous passions à table, propose-t-il.

— Avec plaisir, intervient-je rapidement.

Que l'on nous serve enfin quelque chose sans alcool !

Beverly me tend le bras, et Ian accompagne la demoiselle Elizabeth. C'est ainsi, en grande pompe, que nous rejoignons la salle à manger où nous nous asseyons devant un tiercé d'argenterie et de plats anciens qui brillent sous la lumière de l'imposant candélabre. J'espère vraiment que Beverly a pensé à consolider le plafond avant d'y suspendre un tel truc.

Cela doit peser des tonnes, et j'ai encore beaucoup de choses à faire avant d'être étouffée par les fastes de l'opulence.

— Alors, Ian, commence Beverly, comment se porte ton grand-père ?

— Relativement bien malgré son âge. Il est toujours l'homme que tout le monde craint.

— Bien sûr, puisque c'est un duc, fait remarquer Elizabeth en ricanant bêtement.

Je vous jure que je ne comprends pas ce qu'il y a de si rigolo. Alors, je réplique :

— En effet, c'est un duc, et non une divinité égyptienne.

Pendant un moment, tout le monde me dévisage comme si j'avais dit une bêtise.

— Non, mon grand-père n'aimerait certainement pas être comparé à une momie égyptienne, affirme Ian en éclatant franchement de rire à mon observation.

Sa répartie semble détendre l'atmosphère générale.

Pendant ce temps, la table se couvre d'une série de plats qui se succèdent sans que j'y déniche un seul mets végétarien qui pourrait me convenir. Une hésitation que semble remarquer la maîtresse de maison accomplie qu'est notre Elizabeth.

— Tout va bien, miss Percy ? demande-t-elle.

— Absolument, c'est seulement que je n'ai pas très faim.

Faux, archifaux, je suis en train de mourir de faim, mais je n'ai pas été si mal élevée que je puisse annoncer à mon hôtesse que rien de ce qu'il y a sur sa table ne peut me convenir.

— Appelle-moi Jenny. C'est ce que tout le monde fait, dis-je en souriant pour éloigner le sujet de la nourriture.

— Volontiers, Jenny.

Elle a l'air vraiment heureuse.

Bouleversant. Cette fille qui paraît si voyante est, en fait, une créature banale et peu sûre d'elle.



Pas d'argutie, pas d'ironie coupante. Pire : une absence totale d'humour... Mais comment est-il possible qu'elle veuille un type aussi cynique et impitoyable que Ian ?

— Qu'est-ce que tu fais comme boulot ?

J'essaie de faire la conversation.

— Je suis chargée de communication ! s'exclame-t-elle avec fierté.

— Vraiment ?

Après un coup d'œil significatif à Ian, j'ajoute :

— Et dans quel secteur ?

— Je suis chargée de l'organisation d'événements et de soirées, tu sais, ce genre de choses, explique-t-elle de manière très expéditive, comme si elle ne savait pas bien elle-même.

Peu importe, me dis-je méchamment. Moi, je le sais.

— Et ton travail te laisse un peu de temps libre ?

— Mais oui, des heures et des heures, que je peux utiliser pour faire du shopping, heureusement, me confirme-t-elle, ravie.

Mon Dieu, c'est vraiment trop facile ! Je jure que je n'en tire aucun plaisir.

— D'ailleurs, je sais que je ne vais pas travailler toute ma vie. Lorsque je me marierai, j'arrêterai, se hâte-t-elle de préciser en lançant un regard des plus éloquents à Ian.

— C'est normal. Et quel âge as-tu ?

Je fais preuve d'un intérêt sincère tout en grignotant un petit pain. Enfin un ingrédient sans viande !

— J'ai vingt-quatre ans et je travaille déjà depuis au moins neuf mois ! soupire-t-elle comme si elle avait déjà hâte de prendre sa retraite.

Ian reste un instant la fourchette suspendue dans l'air. Ses yeux bleus sont plutôt troublés.

— Et toi, Jenny, depuis combien de temps t'occupes-tu de ces trucs de patrimoine ? demande-t-elle plus par politesse que parce que cela l'intéresse.

C'est d'un air virginal que je réponds :

— Neuf ans.

— Mon Dieu ! Neuf ans, c'est beaucoup ! Si je peux me permettre, quel âge as-tu ?

Elle a l'air bien décidée à me blesser à tous les coups.

— Bien sûr, pas de problème. J'ai trente-trois ans, dis-je d'un ton serein.

Après tout, je n'ai aucun problème avec mon âge.

— Et tu n'es toujours pas mariée ?

Là, l'intonation me paraît un peu trop alarmiste.

Aussitôt, Ian réprime un éclat de rire qui se transforme en toux. Je lui lance un regard furieux tout en constatant qu'il en a les larmes aux yeux.

— Non, jamais mariée.

— À ton âge, j'espère que je serai mariée ou au moins que je l'aurai déjà été une fois, nous explique la future douairière.

— Je ne suis pas du genre à me marier, dis-je sans perdre mon calme.

De toute évidence, la nouvelle bouleverse Elizabeth, au point que son père se sent obligé de s'empressement de la rassurer.

— Bien sûr que tu te marieras, ma chérie, affirme-t-il en réussissant cependant seulement à lui faire reprendre, en partie, ce sourire vide qu'elle avait auparavant.

Je suis sûre que ce contact avec une trentenaire plus soucieuse de sa carrière que du mariage va la

perturber jusqu'à la fin de ses jours. La pauvre. Sauf qu'elle doit se rappeler brusquement la mission qui lui a été confiée et se remet à jeter des œillades séductrices en direction de son comte, futur marquis et futur duc. À ce stade, personne ne peut plus ignorer que c'est ce soir son seul et unique objectif, même si Ian, de plus en plus mal, fait mine de ne se rendre compte de rien.

Le reste du dîner se poursuit cependant tranquillement, sans autre tension, jusqu'au moment où il nous faut aborder la question des affaires. En fait, nous essayons de l'aborder, mais Beverly semble n'en avoir aucune intention.

— Ce week-end doit d'abord nous permettre de mieux nous connaître, affirme-t-il tandis que nous retournons au salon. Nous nous occuperons des affaires à notre retour à Londres.

Quoi ? Et qu'est-ce que nous sommes venus faire dans ce coin paumé et glacial d'Écosse ? Je lance un regard lourd de sens à Ian qui a l'air de penser la même chose.

— Je vais vous laisser à vos bavardages, les jeunes, dit-il finalement en nous congédiant.

Il s'en va en me jetant un regard des plus éloquentes. Visiblement, je suis censée laisser les deux tourtereaux en privé. Ian l'a compris aussi parce que, tout à coup, alors que nous sommes assis sur le canapé, il me prend la main et se penche vers moi.

— Tu me laisses tout seul ici et je te le fais payer, marmonne-t-il d'un ton menaçant que dément la panique dans son regard.

Je me dégage et je me lève d'un bond déterminé. Je m'approche alors de lui comme si j'allais lui poser un baiser sur la joue et j'en profite pour souffler :

— La prochaine fois, je te conseille de ne pas me menacer, mais plutôt de me supplier. Ça pourrait marcher.

Et, après une grimace de pure méchanceté, je m'achemine vers ma pauvre petite chambre.

\*\*\*

Assise toute seule devant l'immense table du petit-déjeuner, je me dis que je vais en profiter pour me faire un festin, mais les seules choses que je peux manger sont du pain et du beurre : les grillades dégoulinent de graisse et il vaut mieux encore ne pas évoquer les saucisses aux lentilles.

Il y a bien des muffins, mais ils sont salés, et le bacon remplace les myrtilles que j'espérais. Pas même un œuf à la coque à se mettre sous la dent. Plongée dans mes réflexions gastronomiques, je n'entends pas Ian entrer dans la pièce et je sursaute lorsqu'il me touche l'épaule. Il l'a certainement fait exprès en entrant sur la pointe des pieds.

— Holà, je ne voulais pas te faire peur, dit-il en s'installant à côté de moi.

— J'étais perdue dans mes pensées, dis-je pour me justifier en regardant son visage épuisé. La nuit a été mauvaise ?

— Disons que oui, confirme-t-il sans plus en s'étirant.

— Moi qui pensais que tu avais trouvé de la compagnie...

— Je t'en prie... Et, pour mémoire, tu me le paieras, commente-t-il en se servant des grillades.

Je lui jette un regard plein d'innocence.

— Que veux-tu dire ? Vraiment, je ne comprends pas...

— Par pitié, je n'ai jamais réussi à m'en dépêtrer. Ensuite, j'ai passé toute la nuit à craindre qu'elle vienne se glisser dans mon lit. Comme par hasard, ma chambre est la seule qui ne possède pas de clef. J'ai donc dormi d'une seule oreille, ce qui n'est pas vraiment très reposant, se plaint-il

en frissonnant à la seule idée de ce qui aurait pu se passer.

— C'est pas si grave ! Tu dois avoir l'habitude des nuits blanches...

Son regard est nettement exaspéré, mais il retourne vers mon assiette à moitié vide.

— Tu veux bien m'expliquer pourquoi tu ne manges rien depuis notre arrivée ? demande-t-il d'un ton plus sérieux.

— Parce que je suis végétarienne, et ici, on ne parle que de chasse et on ne mange que de la viande, dis-je d'un ton sec.

— Ah ! s'étonne-t-il. Je ne l'avais pas compris.

— Ce n'est pas ta faute, la perspicacité n'a jamais été le fort des hommes.

Nous continuons à manger dans un certain calme, en lançant seulement des commentaires sur la beauté de la campagne écossaise ou sur le temps, lorsque mon téléphone sonne. En le sortant de ma poche, je constate que l'appel vient de Vera.

— Salut, ma chérie, comment va à Londres ?

— Où as-tu dit que tu allais ? demande-t-elle d'une voix fébrile.

— Quelque part en Écosse, pourquoi ?

— De toute évidence, tu n'as pas encore lu le *Sun* du jour ! s'exclame-t-elle.

— Hmm, non, d'autant que je ne lis *jamais* les feuilles de chou de ce genre.

Pourquoi ai-je besoin de le lui rappeler ? Je ne lis que les journaux financiers ; je croyais que tout le monde le savait.

— Par chance pour toi, nous, nous les lisons, m'informe Vera.

Agacée, je pose mon morceau de pain sur mon assiette.

— J'aimerais bien continuer à parler de tout et de rien comme ça avec toi, Vera, mais je préférerais que tu en viennes au fait...

— Il y a des photos de toi dans la rubrique people ! s'exclame-t-elle enfin.

Biiien sûtûr... Et pourquoi pas !?

— Qu'est-ce que tu as bu, hier soir ?

Je suis inquiète parce que, en général, Vera semble toujours avoir repris ses esprits dès le dimanche matin, mais, de toute évidence, il s'agit d'un dimanche exceptionnel.

— Je n'ai rien bu, rétorque-t-elle d'un ton offensé. Je suis restée à la maison parce que j'avais mal au ventre.

Alors, il doit vraiment s'agir de quelque chose d'étrange.

— Eh bien, il est clair que ça ne peut pas être moi. Ça doit être quelqu'un qui me ressemble, dis-je d'un ton plein d'assurance.

— Jennifer, crois-moi sur parole, c'est bien ta photo. Une photo avec Ian.

Je lève aussitôt les yeux vers le sujet en question, qui me rend un regard interrogateur.

— OK, je dénicher un journal et je te rappelle, dis-je en sentant monter la crainte en moi.

— D'accord, mais reste cool, OK ? me recommande Vera.

Ce qui a pour résultat de me faire paniquer encore plus.

L'expression de Ian est préoccupée.

— Mauvaises nouvelles ? demande-t-il.

— Je n'en sais rien. Mon amie dit que nous sommes en photo dans la rubrique people du *Sun*, mais il est clair qu'elle doit se tromper.

— Oui, sans doute...

Cependant, à la manière dont il le dit, il n'a pas l'air totalement convaincu.

Je me précipite en quête de la gouvernante, que je trouve dans le hall avec Elizabeth. Un journal à la main, la pauvre semble bouleversée. Damnation !

— Bonjour, leur dis-je à toutes les deux.

La gouvernante grommelle une sorte de réponse tandis qu'Elizabeth me jette un regard égaré et répond d'une voix presque inaudible :

— Bonjour.

— Tu viens déjeuner avec nous ? Ian est déjà là et il est impatient de te voir.

Mais elle ne pipe mot : l'heure est grave.

Elle termine de descendre les marches et tend le journal à la gouvernante. À présent, il ne me reste plus qu'à l'arracher au rottweiler qui me considère comme s'il était sur le point de me mordre. Quelque chose me dit que ce ne sera pas facile, facile. Ian apparaît brusquement à la porte.

— Ah ! le journal. Justement ce que j'étais en train de chercher ! s'écrie-t-il sournoisement.

La chienne de garde ne peut donc faire autrement que le lui remettre, mais elle ne dissimule pas sa désapprobation. Loin de là. Ian s'empare de l'édition dominicale et commence à grimper les marches en direction de sa chambre.

Sans plus me soucier des visages amers des deux femmes, je le suis sans hésiter pour aller lui arracher le journal.

— Si tu permets, j'ai besoin de voir ça, dis-je dans une grande agitation.

— Non, tu permets, je veux le voir d'abord, répond-il en me reprenant le *Sun*.

Nous continuons à nous chamailler jusqu'au seuil de sa chambre. Ian entre, moi sur ses talons.

— Et moi qui pensais ne plus devoir affronter de telles agressions de votre part, miss Percy, se moque-t-il.

Je lui arrache à nouveau le journal des mains.

— Arrête un peu de dire des âneries !

Tout en essayant de se défendre de mes coups, Ian esquisse un sourire étrange.

— Allons, regardons ensemble ces pages outrageuses, dit-il en s'asseyant devant la table.

Sa chambre ressemble davantage à un appartement de luxe, quelque chose de saisissant. Par exemple, la table est une véritable pièce Louis XVI.

— Où se trouve la rubrique people ? demande-t-il tout en commençant à feuilleter le journal.

— Comment veux-tu que je le sache ?

S'il croit que c'est mon genre de lectures !

Ian étouffe un rire.

— En théorie, tu es un exemplaire du genre féminin, et quelle est la femme qui ne lit pas les ragots ?

— Je suis une femme, mais je ne lis pas les ragots, c'est tout. Il en existe des tonnes, tu sais.

— Je suis abasourdi, dit-il seulement.

— Oui, j'imagine à quel point.

Nous finissons par trouver la fameuse rubrique, et oui, c'est nous, un peu flous, mais c'est bien nous. Le titre de l'article est éloquent : « *La nouvelle flamme de l'héritier du duc de Revington.* » La photo a été prise juste devant l'établissement du premier soir, au moment où je lui agrippe le bras et qu'il me tient la main.

— Sainte-Mère ! dis-je en laissant échapper un profond soupir.

Ian ne fait aucun commentaire.

Je commence à lire l'article à haute voix :

— « Une mystérieuse jeune femme que personne ne connaît, et qui n'appartient de toute évidence pas au cercle du comte... » Que Dieu me protège. « ... bien qu'elle n'ait pas la fascinante beauté des conquêtes habituelles du comte, celui-ci en semble très épris... »

Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire, un rire sonore et, à dire vrai, qui manque totalement de grâce.

— Quoi ? s'exclame Ian d'un ton nettement irrité.

— Ils racontent que tu me regardais d'un air rêveur...

Je continue à rire comme un bossu. J'imagine que, d'habitude, en sa présence, les demoiselles n'osent jamais se laisser aller à adopter des manières aussi disgracieuses. Ian continue à lire l'article en essayant de ne pas se laisser distraire.

— Rien de bien compromettant, conclut-il enfin.

— C'est clair. La seule chose compromettante que nous pourrions leur offrir serait l'une de nos disputes, dis-je en essayant de reprendre mon sérieux.

— Je n'aurais jamais cru que tu l'admettrais, mais, par chance..., lâche-t-il d'un ton cryptique.

— Moi non plus, j'aurais préféré ne pas finir dans le journal. Tu sais bien à quel point il est difficile pour moi, avec une carrière et une crédibilité à défendre, à la différence des « demoiselles » que tu fréquentes généralement, suis-je poussée à préciser.

— Je ne les fréquente pas, rétorque Ian. Il s'agit seulement d'un dîner de temps en temps. Au fond, je suis un célibataire dans l'âme.

Je l'interromps en levant la main :

— Je me fiche pas mal de ce que tu fais et avec qui tu sors. Ce sont tes oignons. Ce qui me déplaît, c'est qu'une simple séance de travail fasse la une des journaux.

— Tu mesures désormais ce que je suis obligé de supporter sans cesse ? s'exclame-t-il.

Je lui lance un regard sérieux.

— Et toi, tu comprends bien que c'est toi qui te mets dans de telles situations ? Tu peux continuer à te plaindre, avec moi, ça ne marche pas.

— Mais oui, Miss fiancés-parfaits ou Miss cohabitation-sérieuse, réplique-t-il, piqué au vif.

— Jamais cohabité !

— Justement ! insiste-t-il en croisant ses bras sur sa poitrine.

— Heureusement, il n'est rien arrivé de grave cette fois. Ce n'est qu'un torchon du dimanche, dis-je à haute voix pour m'en convaincre.

— Le *Sun* ? Un torchon du dimanche ? Cette photo en couleurs occupe une demi-page, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué ! insiste-t-il en me la montrant du doigt.

Dans quel camp est-il exactement ?

— Ferme donc ce maudit journal, dis-je d'une voix de plus en plus agacée. D'ailleurs, jette-le !

Je le lui arrache des mains et je le roule soigneusement en boule avant de le lancer dans la corbeille. Et je marque !

— Toutefois, il y a là quelque chose de positif quand même, commence Ian, plus sérieusement.

— Vraiment ?

— Elizabeth a dû croire à ces fadaises et elle aura décidé de me laisser tranquille.

Damnation ! On dirait que cette constatation illumine sa journée !

— Certes, le fait d'avoir offensé la fille de notre client procède d'une tactique géniale... Je me demande pourquoi je n'y avais pas pensé.

Je suis cynique, certes, mais, bien qu'Elizabeth ait été insupportable, Ian ne doit absolument pas s'imaginer que je pense comme lui.

— Ah oui ? Ben, il fallait y penser avant ! s'écrie le comte en ignorant totalement mon ironie.

— Oh ! je t'en prie !

J'essaie de le ramener à la réalité, mais je vois bien qu'il n'y a rien à faire. Je me lève dans l'intention de quitter cette chambre, non sans ajouter solennellement :

— Maintenant que les choses sont claires, je souhaiterais que nous abordions le travail avec Beverly. Nous avons déjà perdu suffisamment de temps.

Ian décide de me suivre.

— Je ne croyais pas que je le reconnaîtrais un jour, mais je suis d'accord avec toi.

Et il ouvre la porte.

\*\*\*

Quelques heures plus tard, Beverly est en train de nous saluer, avec toute la satisfaction possible, tandis que nous grimpons dans la voiture pour reprendre la route d'Édimbourg et notre vol pour Londres. Étonnamment, nous avons réussi à travailler pendant deux bonnes heures avant de nous trouver à nouveau entraînés par les discours mondains et vides habilement conduits par Elizabeth. Beverly s'est montré ravi de nos propositions et, à notre retour, nous pourrions peut-être déterminer un plan d'action convaincant.

Je suis sur le point de refermer ma portière quand j'entends Elizabeth se tourner vers son père et s'exclamer tristement :

— Pourtant, je n'arrive pas y croire. Elle est si vieille, papa !

Euh, qui est-ce qui est vieille ?

Au bureau, il est évident que tout le monde a lu le journal du dimanche, même si personne n'ose nous en parler en face. Personne sauf George, le type célèbre pour mettre toujours les pieds dans le plat. C'est ainsi que, lundi matin, alors que nous sommes enfermés dans mon bureau pour travailler sur un dossier, mon assistant attaque le sujet.

— Au fait, je n'ai pas encore eu l'occasion de te le dire, mais je suis content que toi et Ian, vous ayez pu... éclaircir..., commence-t-il sans réussir à réprimer un petit sourire narquois.

Il essaie de garder son sérieux, en vain. Je lui lance un regard sévère.

— Nous n'avons rien éclairci du tout, dis-je en cherchant à ne pas me laisser distraire.

— Et les photos, alors ? insiste-t-il en éclatant cette fois franchement de rire.

Il a dû se souvenir en même temps de notre gigantographie.

— Mais oui, éclate-toi, ne te gêne pas pour moi, dis-je en soupirant. Vraiment, je ne comprends pas comment tu peux être aussi cruel avec ton supérieur...

— Excuse-moi, mais quand je suis tombé sur cet article, j'ai failli m'étouffer avec mon café, hier matin ! m'informe-t-il comme si c'était ma faute.

— Je n'ai pas de mal à te croire, dis-je sincèrement. Alors, raconte-moi un peu ce qui se dit à ce sujet dans le coin.

J'ai décidé de changer de tactique : si quelqu'un sait prendre le pouls de la situation, c'est bien George, et il vaut mieux être au courant, non ?

Il se détend sur son siège.

— Alors, tu es inquiète ? lance-t-il avec une satisfaction inattendue.

— Non, très cher, je suis seulement agacée. C'est tout simplement ridicule, d'autant que c'est Colin qui nous a obligés à aller bosser à l'extérieur pour éviter de troubler les âmes fragiles de cette banque avec nos querelles. Au fait, troublerions-nous vos âmes ?

— Tu n'as pas idée à quel point, confirme-t-il avec son ironie coutumière. Alors, ce n'est que du boulot ? insiste-t-il.

Il a l'air déçu.

— George ! Mais bien sûr ! Qu'est-ce que tu veux que j'aie d'autre à voir avec quelqu'un comme St John ?

Je suis outragée, d'autant que George commence à me sourire d'une manière qui ne me plaît pas du tout.

— OK, d'accord ! dit-il en levant les mains. Pas la peine de te mettre en rogne. Je devais te poser la question parce que, très chère, je peux te dire que ça va être le sujet du mois devant la machine à café. Sans compter qu'il est célibataire et que, désormais, toi aussi tu es célibataire... Tu sais bien comment sont les gens, insinue-t-il.

— Vraiment, vous n'avez rien de mieux à débattre dans ce maudit bureau ?

Je me rends compte que j'aurais dû tourner l'affaire en dérision et feindre de ne pas m'y intéresser, mais, je ne sais pas pourquoi, je n'y arrive pas.

— Non, c'est parce qu'il ne se passe pas grand-chose en ce moment. Et puis, tu sais bien que vous faites toujours la une ! m'annonce-t-il.

Ça, je l'avais compris moi aussi.

— Bien sûr que nous faisons la une, et depuis au moins cinq ans, mais dans le sens opposé à ce que vous croyez tous. Nous pourrions nous trincer à force de rivaliser et de nous chamailler !

Là, je crois que je réagis un peu trop furieusement pour lui faire croire que je m'en fiche.

— Oui, mais, tu sais : « Qui aime bien, châtie bien », etc., rappelle George, mine de rien.

On dirait que, ce matin, mon assistant s'est levé dans la peau de Sigmund Freud soi-même ! Je lui jette un regard capable de geler sur place les pingouins du pôle Sud (qui, comme chacun sait, sont en fait des manchots) et George capte enfin qu'il est grand temps de changer de sujet.

— Dommage, ajoute-t-il en se levant. Les secrétaires avaient tellement envie de voir un peu de mouvement, si tu vois ce que je veux dire...

Tout cela en accompagnant son discours d'un geste peu raffiné s'il en est. Sidérée, je rétorque vertement :

— Si tu n'avais pas un cerveau aussi brillant, George, je me trouverais un autre assistant. Tu n'es vraiment qu'une concierge !

Nullement troublé par ma petite menace, il éclate de rire.

— Mais c'est justement ce qui fait mon charme !

— Du charme ! Tu parles !

Alors qu'il est sur le point de sortir, voilà que Ian se pointe, et les deux hommes se saluent sur le seuil de mon bureau d'une manière un peu empruntée. Ouf, George finit par filer, non sans m'avoir adressé un clin d'œil. Tandis que Ian vient se placer à côté de mon bureau, je me lamente :

— Mais qu'ont-ils donc tous, aujourd'hui ?

— Tu vas bien ? me demande-t-il.

Je dois avoir l'air d'une folle, le visage rouge et les cheveux en bataille.

— Bien sûr que oui ! Pourquoi poses-tu la question ?

Je tiens à garder un ton ultra-professionnel pour éviter qu'il ne s'aperçoive de mon trouble.

Nier avant tout, envers et contre tout et pour tout, tu devras.

Sans compter que Ian ne m'a jamais demandé comment j'allais depuis que nous nous connaissons, ce qui explique que je suis d'autant déstabilisée.

— Je ne peux pas te poser la question ? demande-t-il, imperturbable.

— Ce n'est pas que tu ne peux pas, c'est que tu ne le fais jamais. Pourquoi commencer maintenant ? dis-je d'un ton un peu rageur.

Ian décide sagement de ne pas donner trop de poids à mon humeur.

— Mieux vaut tard que jamais, non ?

— Non, pas avec toi. Pourquoi me le demandes-tu maintenant, alors ?

J'ai des doutes qui se confirment lorsque je regarde ses yeux. De toute évidence, il a une idée derrière la tête. C'est clair comme de l'eau de roche.

— Je peux t'offrir un café ? J'ai quelque chose à te demander, jette-t-il soudain comme si tout était parfaitement normal.

Cela n'augure rien de bon.

— Écoute, Ian, la journée n'a pas très bien commencé. J'ai vraiment besoin de garder mon calme, tu comprends ?

Je l'implore, même si je sais parfaitement qu'il doit me prendre pour une dingue.

— Mais oui, je comprends, dit-il avec la tête du mec qui ne pige rien à mon comportement bizarre.



— Donc, s'il te plaît, Ian, ôte-toi cette expression coupable du visage parce qu'elle ne te va pas du tout.

Il me regarde comme si je l'avais insulté et je me trouve à poser mon stylo, bien involontairement, et à me lever de mon siège.

— D'accord, un café, mais à la machine. Après cet article dans le journal, je ne vais même plus chez Starbucks avec toi.

Tandis que nous longeons le couloir, je ne peux m'empêcher de constater que toutes les têtes se tournent dans notre direction. Dans le hall, où règne habituellement un vacarme infernal, le silence est total. Parfait ! Juste ce dont j'avais besoin aujourd'hui. Nous nous approchons de la machine à café, où Ian glisse automatiquement les pièces dans la fente prévue à cet effet et sélectionne nos deux cafés sans se soucier une seule seconde de me demander ce que je veux. Le fait qu'il le sache déjà m'indispose encore plus... si c'était possible.

— Bien, je suis tout ouïe, dis-je en tenant mon gobelet bouillant dans la main, comme d'ailleurs tout le monde dans ce bâtiment.

Je ne peux m'empêcher d'ajouter un zeste d'acidité à mes propos. C'est terrible !

— C'est justement de cela que je veux te parler. En fait, je voudrais te parler seul à seule, chuchote-t-il d'une voix vraiment basse.

Derrière nous, on entend comme un bruit sourd. Je crois que la secrétaire de Colin vient de tomber dans les pommes.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, fais-je sèchement.

Je vois d'autres oreilles se tendre, et pas seulement au sens figuré. Certaines dépassent !

— Je pourrais également t'en parler ici, mais, alors, tout Londres serait au courant ! insiste Ian.

Il se penche en avant et, d'une voix persuasive, il ajoute :

— Allez, Percy, je te défie d'accepter ma proposition.

Le bâtard ! Il sait bien que je ne résiste jamais à un défi !

Je réfléchis un moment : qu'y a-t-il de pire ? Fournir un peu plus de matière pour alimenter les commérages des vipères du bureau ou rencontrer le sieur Ian quelque part ailleurs ?

— Je pourrais y songer, mais, cette fois, pas question d'un lieu à la mode, dis-je d'un ton déterminé.

Il a l'air d'accord.

— Absolument, c'est toi qui choisis. Un endroit anonyme, l'un de ceux que tu serais la seule à connaître.

Est-il en train de se moquer de moi ? L'idée ne m'effleure même pas !

— D'accord, je pense à un pub qui convient exactement à notre affaire, dis-je en optant pour la voie de la raison.

Je lui indique l'adresse et, il me faut lui rendre justice, le comte de Langley n'a pas un seul battement de cils en m'entendant nommer un quartier de la ville non seulement excentré au possible, mais de renommée plus que douteuse.

— OK, dit-il en haussant les épaules. J'y serai à huit heures.

Et il me plante là pour retourner dans son bureau, suivi par tous les regards curieux.

Assise au comptoir du pub, je sirote un whisky en essayant de me détendre. Je sens que, ce soir, je vais avoir besoin de toute l'aide possible et imaginable. Je suis fatiguée, stressée et, sincèrement, Ian est la dernière personne que j'ai envie de retrouver ce soir. L'ultime dernière personne. Je crois que je préférerais même voir ma mère, ce qui est tout dire. Paul, le serveur, me raconte ses habituelles histoires pour essayer de me distraire de mon humeur manifestement lugubre.

— Pourquoi fais-tu une tête pareille ? me demande-t-il, poussé par la curiosité.

Paul connaît bien Vera, Laura et moi parce que nous vivons à quelques pas du pub où nous venons souvent passer un moment. C'est un endroit sombre, anonyme, absolument pas branché et donc parfait pour se détendre. Parfait pour nous trois.

— Stress, stress et encore stress, dis-je d'un ton résigné en observant le verre à demi vide d'un air rêveur.

— Alors, il te faut un autre verre, déclare-t-il en me servant une double rasade.

J'ai donc l'air désespérée à ce point ?

— Merci.

Je lève le verre à sa santé tout en faisant descendre une nouvelle gorgée de liquide ambré dans ma gorge.

— Les filles vont arriver ? demande-t-il.

— Hmm, non, désolée.

Paul admire Vera depuis des siècles, mais il n'a pas encore trouvé le courage de lui demander de sortir avec lui.

— Ce soir, j'ai rendez-vous avec un collègue. C'est une sorte de rendez-vous de travail, dis-je pour tenter d'expliquer l'absence de la dame de ses pensées. Paul me lance un regard de celui qui en sait long.

— Ma chère, si ton « rendez-vous » est le type qui vient d'entrer, je ne comprends pas pourquoi tu fais la tête.

Je me tourne vers l'entrée pour découvrir Ian en train de franchir le seuil. Il balaie la salle du regard, mais la pénombre ne doit pas lui faciliter la tâche.

— Oui, c'est lui.

En soupirant, j'ajoute :

— J'espère qu'il va se perdre en route. Il me saoule.

— Bon sang, Jenny ! s'exclame Paul sans même terminer sa phrase.

Ce n'est d'ailleurs pas la peine tant son insinuation est claire.

— Mais si...

Je comprends tout à fait sa stupéfaction. D'ailleurs, comment lui donner tort ? Ian est vêtu de sa tenue de travail, sans la cravate, et il tient sur son bras un manteau qui coûte sans doute plus de cinq fois le salaire ordinaire d'un serveur londonien. Et on peut dire que ça se voit ! Heureusement qu'il ne voulait pas se faire remarquer, ne puis-je m'empêcher de songer sèchement. Il finit par m'apercevoir, me fait un signe de la main et avance dans ma direction.

— Bonsoir, Jenny, commence-t-il.

Je le trouve un peu raide ce soir, pas vraiment à son aise dans cet endroit.

— Qu'est-ce qu'il y a au menu de ce soir ?

Je m'adresse à Paul comme si Ian n'était pas là. Au diable la courtoisie, ce soir !

— Si nous prenions une table ? propose-t-il en regardant dans la direction de Paul.

C'est clair, il ne veut pas de public du tout.

— Si c'est vraiment nécessaire, dis-je en me levant du tabouret le verre à la main.

Ian commande rapidement une bière et me suit à la table que j'ai choisie.

— Allez, je suis morte de fatigue et je voudrais rentrer le plus vite possible. Si ça ne t'ennuie pas, dépêche-toi d'en venir au fait.

— Oui, bien sûr.

Il est d'accord, c'est déjà ça !

— Mais, d'abord, une petite question : crois-tu qu'il soit sûr de se garer dans ce quartier ?

Alarmée, je lève les yeux vers lui en lui demandant d'un ton mêlé de nervosité et d'irritation :

— Pourquoi ? Tu es venu en Rolls ou quoi ?

— En fait, j'ai pris la Porsche, répond-il d'un ton coupable.

— Ian ! Mais pourquoi faire un truc aussi stupide ?

De colère, je frappe mes deux mains sur la table. Il m'adresse un regard un peu agacé.

— Et alors, tu crois que j'aurais mieux fait de prendre la Bentley de mon grand-père ? J'ai une Porsche, alors, je roule en Porsche ! déclare-t-il, furieux.

Un grand classique : vous pouvez tout critiquer chez un homme, sauf sa voiture. Jamais.

— Tu n'as jamais entendu parler des transports en commun, mon petit lord ? Tu n'as jamais pris le métro ?

— Bien sûr que si, mais je n'étais pas sûr d'arriver jusque dans ce no man's land sans voiture et sans GPS, ma chère Madame je-sais-tout, se défend-il.

J'en remets une couche :

— Excuse-moi si nous ne sommes pas plus près de Regent's Park.

Pendant quelques minutes, le silence qui nous sépare ravive l'habituel antagonisme et ne semble jamais se terminer.

— OK, évitons de dérailler, finit-il par dire en passant nerveusement une main dans ses boucles noires.

— Comme toujours. Et vu que la diatribe risque de durer longtemps, je ferais mieux de commander quelque chose à manger, dis-je d'un ton résigné en faisant un geste à Paul qui me répond en hochant la tête.

— Manger ? Ici ? Tu en es sûre ? demande Ian en scrutant tous les recoins d'un air circonspect.

— Absolument sûre. Je mange, tu parles. Donc, tu disais...

— Mais moi aussi, j'ai faim, rétorque-t-il en me coupant la parole.

Il a dit ça comme s'il s'agissait d'une décision incroyablement courageuse. Je tape du poing sur la table en geignant :

— Est-ce que cet enfer prendra fin un jour ?

Je fais un nouveau signe à Paul en indiquant Ian, et notre serveur hoche la tête en ricanant. Je me marrerai bien, moi aussi, lorsque Paul invitera Vera à dîner, me dis-je, vindicative.

— OK, à présent que la question de la bouffe est réglée, pourrions-nous courtoisement passer à la raison qui nous amène ici ?

J'ai un peu trop haussé le ton, mais peu importe. Au cas où il ne l'aurait pas compris, je suis vraiment irritée.

— La raison qui nous amène ici est que tu refuses de te laisser voir dans un lieu fréquenté par les VIP avec moi, réplique notre pédant comte de pacotille en battant des cils comme la meilleure diva

du monde.

Je jure que, s'il continue, je l'abats sans hésitation. Exaspérée, je marmonne :

— Seigneur, donnez-moi la force...

Ian sourit : on dirait que je me suis fait avoir ! Alors, en secouant mes cheveux pour les dégager de mes yeux, je m'enfonce :

— OK, revenons-en à nous.

— Alors, c'est à propos de l'article..., commence Ian.

— Ah non ! Pas l'article !

Je suis au bord de la crise de nerfs et j'ai encore donné un coup sur la table.

— Excuse-moi, vraiment, mais comment puis-je aborder le sujet si tu ne me laisses pas parler ? demande-t-il avec la certitude, j'en suis sûre, d'être du côté de la logique.

Je me rends compte que nous en sommes à nouveau au point mort lorsque Paul arrive avec notre commande.

— Et voilà ! dit-il en posant mon assiette habituelle de légumes grillés et un steak frites pour Ian.

Il goûte aussitôt son plat et hoche la tête d'un air satisfait et surpris à la fois. Il suffit de le regarder une seconde pour comprendre que c'est un carnivore, ceux qui aiment le bœuf bleu, et Paul n'a eu aucun mal à deviner ses goûts.

— C'est vraiment bon, murmure-t-il en mastiquant.

Il n'en revient toujours pas, ça se voit.

— Ravie de constater que le royal palais approuve l'humble souper.

— J'approuve, j'approuve, même si je ne sais pas comment je pourrais survivre à l'absence de couverts en argent, se moque-t-il.

Pour une fois, je décide de ne pas relever et de faire mine de rien, d'autant que je ne tiens pas à ce que la soirée se prolonge davantage. Mieux vaut éviter d'aggraver les choses.

— Donc, sans vouloir me montrer répétitive, pourrions-nous revenir au sujet qui nous réunit ce soir ? Je veux dire, l'excellente compagnie mise à part...

Ian éclate carrément de rire.

— Nous pourrions, même si c'est vraiment dommage, car je m'amuse beaucoup.

Déconcertée, je le fixe en lui faisant remarquer :

— Ian, tu devrais te trouver une vie. Je comprends bien que la haute société puisse s'avérer un peu ennuyeuse, mais j'ai autre chose à faire que de te divertir en dehors de mes horaires de travail. Je ne suis pas payée en heures supplémentaires, tu sais.

Il me lance un regard des plus ambigus, dont je n'arrive pas à saisir la signification.

— OK. Revenons-en donc à nous. Je dois admettre que le fameux article m'a permis de me rendre compte d'une chose extrêmement intéressante, c'est-à-dire que le fait d'être photographié avec une femme normale a relâché la pression des autres filles de manière non négligeable... Le fait de me présenter avec la beauté en vogue n'est plus si crédible, mais avec une jeune femme qui n'est pas excessivement attirante..., oui, ça, c'est génial ! Les autres croient que, si je te fréquente, c'est pour une raison sérieuse, forcément.

Je ne suis pas sûre qu'il ait conscience à quel point son raisonnement est tordu. La fourchette suspendue en l'air, je vois mon morceau de poivron piqué dessus commencer à glisser dangereusement pour aller choir dans mon assiette. Si je me suis tachée, je jure que je le décapite.

— Je te demande pardon ? dis-je en espérant avoir mal compris.

Il semble cependant que Ian soit en veine de discours inutiles.

— Au cours de ces derniers mois, c'était devenu insupportable. Je me suis fait quasiment agresser par toutes les célibataires de Londres, continue-t-il inexorablement sans déceler mon expression.

Pour la chronique, j'arrive d'habitude à choisir des mimiques faciales expressives (c'est-à-dire que mon langage non verbal est généralement parfaitement éloquent).

— Mon pauvre, ce doit être dur d'être irrésistible...

— Exact, je n'y suis pour rien, c'est très clair. C'est à cause de cette connerie de titre, conclut-il.

Je pense que, non, ce n'est pas seulement « à cause de cette connerie de titre ». Je me demande s'il s'est regardé dans un miroir dernièrement. Le jour où je pourrai ne serait-ce que faire allusion à ce genre de chose, les Martiens auront débarqué sur notre planète, mais le fait demeure : Ian est péniblement, vicieusement, objectivement attirant.

Malgré mes réticences, je demande :

— Et donc ?

— Et donc, tu serais parfaite ! Vraiment ! s'exclame-t-il d'un ton absolument convaincu.

Pendant un moment, j'ai été jusqu'à espérer que l'épilogue allait être intéressant. Je dois avoir compris de travers. Il est clair qu'il ne peut être en train de me demander ce que je pense qu'il est en train de me demander.

— Aurais-tu commencé à te droguer, Ian ?

Mais oui, il n'y a pas d'autre explication. Ouf, c'est peut-être juste une amnésie provisoire, un trou de mémoire, un malaise vagal. Il ne peut pas être délibérément en train de me demander de faire comme si nous étions ensemble. Non ?

Il rit en dévorant une frite couverte de ketchup, une vision proprement déstabilisante.

— Le smog de Londres est la seule substance qui peut m'avoir influencé, admet-il. C'est certain que cette pollution ne fait pas de bien, mais je ne crois pas qu'elle brouille les facultés mentales. Pourquoi ? Mon idée te paraît tellement insensée ?

Est-ce qu'il croit vraiment que sa manière de présenter les choses le rend sympathique ?

Je crois que mon estomac est fermé pour la journée.

Je repose donc ma fourchette sur mon assiette pour adresser à Ian un regard sévère.

— Pourrais-tu répéter ce que tu viens de dire, parce que je suis sûre que je n'ai pas compris. Tu ne peux pas me demander, jamais, ce que je crois que tu es en train de me demander.

Le fourbe me lance un sourire tellement innocent que je manque presque me faire prendre. Oh ! J'ai dit *presque* et je ne suis pas née de la dernière pluie.

— Vraiment, aussi choquant que ce soit, je dois admettre que tu es la seule femme avec laquelle je pourrais feindre d'avoir une relation sans désirer l'avoir vraiment. De plus, comme on nous a déjà photographiés ensemble...

Je m'empare du verre de whisky qui se trouve encore devant moi et j'en avale une gorgée particulièrement décidée.

— Quoi ?

C'est tout ce que j'arrive à dire, et je suis d'ailleurs heureuse d'être un peu étourdie par l'alcool.

— Absolument. Et comme tu n'es pas le genre de beauté habituelle, ce plan serait vraiment ingénieux.

Je pense que je dois avoir l'air particulièrement furieuse.

— J'aurais dû éviter de dire ça, non ? demande-t-il, enfin conscient de mon expression.

En serrant les dents, je siffle :

— Probablement...

— Mais, sinon, ce serait parfait ! insiste-t-il sans donner beaucoup de poids à l'affirmation précédente.

OK, les meilleures blagues sont les plus courtes. Et là, je pense qu'il a dépassé toutes les limites de longueur.

— Je n'aurais rien à gagner d'un tel accord, fais-je remarquer en tentant, avec moult difficultés, de garder mon calme. Et ceux qui me connaissent savent parfaitement que j'ai généralement beaucoup plus de goût...

Ce n'est pas tout à fait vrai, mais la phrase sonnait si bien que je n'ai pu résister. Pendant un instant, le visage de Ian arbore une expression découragée, mais il reprend vite son air neutre. Il ne s'est agi que de cinq secondes tout au plus, mais je vais chérir ces précieuses secondes un bout de temps.

— Mais non, Jenny, penses-y sérieusement. Tu pourrais ainsi être vue en compagnie du plus beau parti de Londres, et ça pourrait certainement relancer ta cote...

Bien sûr, comme si j'en avais besoin.

— Et je suis sûr que je peux me rendre sympathique même aux yeux de tes amis et de ta famille. Quand je le veux, je sais me faire apprécier, continue à blâter le crétin patenté.

Je l'arrête d'un regard assassin et je lui décoche ma plaidoirie en partant d'une sorte de compliment pour asséner la sanction.

— On dit que tu es une personne plutôt intelligente (voilà le compliment), alors, dis-moi, tu pensais vraiment que j'allais t'aider ? Que je *devrais* t'aider ?

Je dois lui parler comme s'il était un enfant, mais j'ai surtout un ton incrédule.

— Et pourquoi pas ? ose-t-il quand même demander comme si de rien n'était.

— Ian ! Arrête de me provoquer !

J'espère ne pas avoir à m'embarquer dans d'autres justifications, car, alors, je ne suis pas sûre de pouvoir répondre de mes gestes.

Je vais être claire : il se présente comme si de rien n'était après avoir fait de ma vie un enfer pendant des années et il croit que je peux lui venir en aide ? Que j'accepte de me montrer en public avec lui ?

— Qu'aurais-tu à perdre ? insiste-t-il en changeant de tactique.

Il tombe mal, parce que je sais désormais repérer tous ses petits jeux. Je pense que je maîtrise à fond la stratégie ianesque.

— Mon amour-propre, ma réputation, ma dignité ! Tu veux que je continue la liste ? Je t'assure que je pourrais durer jusqu'à minuit !

— Tu es exigeante, constate-t-il après une petite pause de réflexion.

Alors, je me penche et plonge mes yeux dans les siens.

— Et c'est là que le bât blesse : moi, je ne suis pas en train de jouer, à la différence de toi.

Pendant un moment, nous ne faisons que nous scruter et ni l'un ni l'autre ne veut baisser le regard le premier parce que ni lui ni moi ne voulons nous avouer perdants. Toujours la même barbante histoire.

— OK, que veux-tu ? demande-t-il tout à trac.

Il a dû se dire que ses yeux bleus ne suffiraient pas à m'amadouer. Dommage ! Il aurait suffi de

quelques minutes de plus pour que je sois prête à capituler. Au fond, je suis humaine, moi aussi !

— Je voudrais que tu sortes de ma vie. Tu crois que c'est possible ?

Devant ma suggestion, il lève les yeux au ciel, sans doute agacé qu'il est par mon absence de collaboration.

— Je voulais parler de quelque chose de réaliste. Et puis, je te serais reconnaissant d'éviter les sarcasmes.

— Moi, sarcastique ? Mais pour qui me prends-tu ? dis-je d'un air innocent.

— Ne fais pas semblant et n'essaie pas de changer de sujet. Que veux-tu en échange de cette petite faveur ? insiste-t-il.

Petite ? Ah ça, non ! Certainement pas !

— Si tu crois que je peux accepter une telle idée, c'est que tu es vraiment tordu, dis-je à voix forte et claire.

Il ne se décompose pas pour autant.

— Seulement déterminé, et prêt à négocier. Je suis sûr que nous pouvons trouver un terrain d'entente.

— J'en doute.

— Allez, pense-y. Il doit y avoir quelque chose d'important pour toi. Quelque chose comme une approbation totale de ma part pour l'affaire que nous suivons ensemble. Tu sais, je pourrais devenir extrêmement pointilleux si l'on m'en donnait l'occasion.

Si ce n'est pas une menace, ça !

— Je ne veux pas t'avoir entre les pattes. Tu comprends le concept ? Le dossier Beverly est *mon* dossier et je m'en occuperai comme je le déciderai. Ta présence n'est qu'une question de force majeure, mais nous devrions nous limiter à ça. Je ne veux pas entendre ton avis, ni tes conseils, et je ne veux pas discuter avec toi.

J'ai débité toute ma phrase d'un seul trait, comme c'est souvent le cas avec moi : ça sort comme ça et je n'arrive pas à m'arrêter.

— Tu vois ? Toi aussi tu veux quelque chose. Tu veux pouvoir travailler sans que j'interfère. Et moi, je serais ravi de t'accorder ça en échange d'un petit, minuscule, négligeable effort de ta part.

Je préfère ne rien ajouter parce que j'ai bien peur de finir par aller me pendre toute seule. Ian m'observe attentivement et, après un long moment de réflexion, il poursuit :

— Je sais que, par le passé, nous avons eu de nombreux désaccords, mais je pensais que tout ce que l'on racontait sur toi était vrai.

On dirait qu'il a laissé tomber le ton moqueur pour devenir sérieux.

— À savoir ?

— On dit que tu es *aussi* une personne agréable qui tente toujours d'aider les autres.

— J'ai parfaitement entendu le « aussi ».

Je ne sais plus à quel saint me vouer. Il y a même une part idiote de moi qui me pousse inexplicablement à accepter (je n'ose même pas chercher pourquoi).

— Oui, mais j'ai dit « agréable ». Et je parlais bien de toi. Je voudrais que tu tiennes compte de la bonne volonté dont je fais preuve à ton sujet.

Je lève les yeux pour constater qu'il est en train de m'adresser le genre de sourire qui fait généralement craquer tout le monde. Je l'ai vu faire ce sourire des milliers de fois, mais toujours à d'autres. Se retrouver la cible d'un tel sourire, c'est comme recevoir un coup de poing à l'estomac.

— Je t'en prie..., murmure-t-il d'un ton suave en baissant dangereusement la voix – dangereusement pour ma résistance.

Incrédule, je cligne des paupières en tentant de refouler cette chaleur que je sens m'envahir. Je dois interrompre cette scène ridicule coûte que coûte.

— OK.

Malédiction ! C'est sorti comme ça de ma bouche. Totalement involontaire. OK ? Sérieusement ? Serais-je devenue folle ? La panique me coupe le souffle.

Satisfait, Ian se détend et va jusqu'à me prendre la main.

— Je te suis vraiment, vraiment reconnaissant ! s'exclame-t-il en me donnant le KO décisif.

— Assez ! Par pitié, assez ! Je n'en peux plus.

Je retire ma main dans un geste un peu brutal, mais indubitablement efficace.

— Alors, c'est un oui définitif ? demande-t-il d'un ton solennel.

Dois-je vraiment me répéter ?

— Ai-je le choix ? dis-je avec l'expression du condamné à mort prêt à monter à l'échafaud.

— Bien sûr que non ! Tu sais bien que je ne te laisserai aucun répit ! Je suis capable d'insister jusqu'à la fin des temps.

— Génial, c'est tout à fait ce que j'imaginai.

— Tu ne le regretteras pas, précise-t-il.

— Ouf ! Ça fait déjà trente secondes que je le regrette, exactement quand j'ai accepté de t'aider.

Je tiens à préciser que je ne ferai que le minimum indispensable. Pas de photos dans les journaux ! préviens-je avant qu'il ne puisse lui venir d'autres idées farfelues.

— Mais les photos sont utiles !

— Bon, alors, seulement quelques-unes !

— Le minimum indispensable, d'accord.

— Et pas de noms à la presse.

— Sauf si les journalistes les découvrent...

— Dans mon cas, ils ne découvriront rien.

Je suis très sûre de moi et je ne comprends pas pourquoi Ian est en train de rire.

— Et très peu, le minimum de rendez-vous en public.

— Absolument, confirme-t-il d'un ton solennel que dément son sourire satisfait qui continue d'orner son visage.

— Et, en échange, tu te tiens loin de mes projets et tu me laisses carte blanche sur le portefeuille Beverly.

Je vois bien qu'il souhaiterait continuer à discuter toute la nuit des conditions de notre accord, mais il décide de lâcher prise et met la main sur son cœur.

— Conformément à notre accord.

— Bien, nous pouvons donc clore la séance pour ce soir.

Heureuse de pouvoir en finir, je repousse mon assiette encore pleine de légumes, et il me demande donc d'un air surpris :

— Tu n'as plus faim ?

— Je ne sais pas pourquoi, mais tout cela m'a coupé l'appétit. Je ferais mieux de rentrer, dis-je en me levant.

— Je te raccompagne. Ce quartier est un peu isolé.



Je crois que c'est le moment ou jamais de préciser quelques détails.

— C'est *mon* quartier et, pour la petite histoire, je ne cours aucun risque à parcourir seule cinq cents mètres...

— J'insiste, cependant...

Odieux ! Il soupire, sans doute parce qu'il comprend enfin que sa compagnie n'est absolument pas souhaitée.

— Attends-moi, juste le temps de payer.

Je suis irritée au-delà du possible à l'idée qu'il se charge aussi de payer mon repas, mais, en même temps, c'est à cause de lui que je n'ai pas pu manger et il me paraît soudain logique qu'il paie. Après tout, s'il y tient tant !

Du coin de l'œil, je le vois tendre des billets à Paul. Grâce au ciel, il n'a pas sorti sa carte Platine (là, j'aurais eu la honte de ma vie).

— Je suis prêt, allons-y, déclare-t-il en revenant vers moi.

En guise de salut, je lève le bras vers Paul qui m'adresse une grimace moqueuse. D'accord, rira bien qui rira le dernier.

— Tu peux laisser ta voiture ici ; il n'y a que deux pâtés de maisons, dis-je, désormais résignée à supporter sa compagnie encore quelques minutes.

— Parfait, une promenade, c'est exactement ce qu'il me fallait.

— Nous devons cependant établir quelques règles avant de poursuivre.

— OK, répond-il en enfilant son manteau ultra-cher.

Incroyable ce qu'il peut montrer comme esprit de collaboration désormais qu'il s'agit de faire comme il l'a décidé.

— Je suis sûre que les autres n'en penseront pas moins, mais, pour le moment, nous devons faire preuve d'une indifférence absolue au bureau.

— Si tu insistes, accepte-t-il d'un air peu convaincu.

— J'insiste. Je préfère éviter d'être le sujet des bavardages de tout le département fiscal de la banque, même si c'est plus un vœu pieux qu'autre chose.

Il hoche la tête. Il est d'accord.

— Comme je le disais, peu de rendez-vous, uniquement les indispensables...

Nous sommes déjà devant mon immeuble.

— OK, me voici arrivée. C'est ici que j'habite.

Je lui montre la porte en sortant mes clefs de mon sac.

— As-tu une tenue de soirée ? demande-t-il alors tout à trac.

— Bien entendu !

Pour qui me prend-il ?

— Parfait. Vendredi soir, je dois assister à une soirée de bienfaisance, où sera présente la jeune femme la plus tenace de toutes. Celle dont je veux absolument me débarrasser.

— OK, vendredi soir.

Je cache plutôt bien mon enthousiasme, mais j'en ai pris mon parti.

— Bien, alors, bonne nuit.

Pourquoi continue-t-il donc de me fixer de cet air bizarre ? Qu'est-ce qu'il veut encore ?

Il se rapproche de moi et, instinctivement, je recule.

— Puis-je te saluer ?

— Mais ce n'est pas ce que tu viens de faire ?

— Je voulais te donner un baiser sur la joue, comme tu l'as fait en Écosse. Je croyais que c'était permis, explique-t-il.

— C'était seulement parce que je voulais te parler sans qu'Elizabeth m'entende.

Il n'en continue pas moins de s'approcher, et moi, de reculer, jusqu'à ce que je me retrouve le dos à la porte. Toutes les issues sont coupées. Il se penche et me donne un rapide baiser sur la joue, mais j'ai le temps de sentir son parfum et, tout à coup, j'ai l'impression d'être ivre. J'espère que ce n'est que le whisky que j'ai bu ce soir.

— Merci pour tout. Et bonne nuit, ajoute-t-il avant de disparaître aussi vite de mon champ de vision.

Je grimpe les marches jusqu'à mon appartement et, en entrant, je découvre Vera allongée comme d'habitude en train de lire sur le canapé.

— Salut, ma belle ! me lance-t-elle comme elle le fait toujours.

Sans la saluer, je m'exclame :

— Houston, nous avons un problème.

Elle lève des yeux interrogateurs vers moi.

— Vera, où diable vais-je trouver une robe de soirée ?

— Bon sang, Jenny, sors donc de cette maudite salle de bains ! hurle Laura de l'autre côté de la porte.

— Non, dis-je, folle de rage. Je me suis enfermée et j'ai jeté la clef !

— Pour quelqu'un qui doit aller à un rendez-vous, elle se comporte bizarrement, tu ne trouves pas ? l'entends-je demander à Vera.

— Elle est tendue, c'est tout, répond l'autre, sûre d'elle.

— Au point d'avoir honte de se montrer ? À nous ? Alors que la moitié de Londres va la voir ? Tu crois qu'elle va y arriver ? demande Laura.

Il est clair que je ne vais pas y arriver, me dis-je en m'observant pour la centième fois dans le miroir. L'image qu'il me renvoie est terrifiante : celle d'une parfaite inconnue.

Je savais bien que je n'aurais pas dû m'en remettre aux mains de mes amies.

— Ne t'avise pas de changer quoi que ce soit ! crie Vera. Nous avons eu un mal de chien à obtenir ce résultat !

C'est clair, elles ont obtenu un résultat. Sincèrement, la seule chose positive de ma nouvelle image est que, quel que soit le nombre de photographies qu'on prendra et quels que soient mes amis ou mes connaissances qui verront lesdites photos, personne, je dis bien personne, ne pourra une seule seconde imaginer qu'il s'agit de moi.

Une vraie bénédiction quand on y pense.

Je suis vêtue d'un truc noir, très court, une sorte de tube moulant sans manches mais recouvert de dentelle, que m'a gentiment prêté Vera. J'ai beau tirer sur l'ourlet, le bas remonte automatiquement.

Certes, je mesure un mètre soixante-dix alors que Vera est un peu plus petite que moi, mais, d'habitude, cela ne compte pas. Là, les quelques centimètres de différence se voient comme si j'avais eu l'intention délibérée de dévoiler le plus de centimètres de jambe.

J'ai également dû enfiler des sandales noires aux talons vertigineux que j'ai achetées il y a des siècles et que, sagement, je n'ai jamais portées. Sinon, pourquoi les aurais-je jetées au fond de l'armoire, hein ?

Je tiens à la main un minisac de soirée noir, essentiel mais très « stylé », gentiment prêté par Laura, qui ne contient que la moitié des choses dont je pourrais avoir besoin. Mais à quoi bon se lamenter ?

Le véritable problème, cependant, c'est le maquillage à la truelle et la coiffure tout en boucles. D'autant que les mèches sont prévues pour me retomber sur les yeux, ce qui me dissimule, certes, mais m'empêche aussi de voir.

Ce n'est pas moi.

Je suis sur le point de fondre en larmes de désespoir quand j'entends sonner l'interphone. Quelques secondes plus tard, Vera lance :

— Sors de là, ton cavalier vient d'arriver !

— Aucun espoir de le mettre en fuite ?

— Ma belle, je t'ai déjà dit ce que je pensais : tu n'aurais jamais dû accepter un truc aussi tordu. Bien fait pour toi. Maintenant, tu assumes les conséquences et tu te bouges ! tonne-t-elle.

Résignée, j'ouvre la porte.

— Il monte ! confirme Laura.

Encore quelques secondes de répit et la porte d'entrée vibre sous ses coups. Mes amies me lancent un regard d'encouragement.

— OK, j'ouvre, dis-je en m'approchant à reculons vers la porte.

J'aurais peut-être dû m'abstenir si j'en crois le sourire stupéfait de Ian.

— Je te préviens, si tu oses dire quoi que ce soit...

Il présente un sacré spectacle, avec un smoking qu'on aurait dit cousu sur lui, des chaussures noires miroitantes (sans parler de leur prix) et les cheveux savamment ébouriffés comme d'habitude, mais en mieux.

— Par pitié, je ne veux rien entendre, l'avertis-je tandis qu'il pénètre dans le vestibule avec une bouffée si puissante de son parfum que j'ai le nez qui me chatouille.

Vera et Laura sont sur le point d'avoir une attaque, ce que je peux comprendre, vraiment, si je n'étais pas si habituée à le voir et, de ce fait, totalement, absolument immunisée contre son charme. Dans le cas contraire, j'aurais sans doute moi aussi eu une crise cardiaque.

— Bonjour ! s'écrient-elles d'un air emprunté.

Il leur rend leur sourire et leur serre la main à chacune. Il faut admettre que, quand il veut, il sait y faire.

Je lance un regard en direction de Vera, qui commence à se mettre à jacasser pour expliquer comment elles m'ont préparée.

— C'est donc vous que je dois remercier. Elle est très belle, merci, mais ne le lui dites pas, déclare Ian en riant et en leur faisant un clin d'œil.

Riez, riez donc, me dis-je en rage contre moi-même d'avoir accepté une comédie pareille.

— Elle est très belle, mais légèrement de mauvaise humeur, le prévient Vera comme si je n'étais même pas là.

Ian se tourne vers moi et répond :

— Ça, j'y suis habitué.

OK, il dépasse les bornes.

— Dois-je te rappeler que, si je suis déguisée comme ça, c'est uniquement pour te faire une faveur ? Alors, on y va oui ou non ?

— Certainement, ma chère, dit-il, imperturbable, en me tendant le bras.

Je le regarde avant de baisser les yeux sur son bras et, ignorant les deux, je sors en saluant les filles.

Il a garé sa Porsche noire dans la rue, juste devant l'immeuble.

— Je vous en prie, mademoiselle, dit-il en ouvrant la portière.

Je lève les yeux au ciel, mais je me décide à entrer en essayant de mon mieux de couvrir mes jambes pratiquement nues. Ces petites voitures soi-disant de sport sont si peu commodes !

Faisant mine de ne pas remarquer mes difficultés, Ian met le moteur en marche et, durant tout le trajet, nous n'osons prononcer une parole. Je vois seulement qu'il me regarde du coin de l'œil en ricanant. Heureusement, il n'y a pas trop de circulation ce soir à Londres et, au bout de vingt minutes de musique de fond, nous arrivons à destination.

— *Showtime*, prévient Ian en sortant de la voiture.

Je n'ai plus qu'à le suivre.

Cette fois, lorsqu'il me tend le bras, je peux difficilement refuser, et avec le sourire, s'il vous plaît. Nous n'avons pas fait dix mètres que l'on a déjà pris au moins dix photos de nous. Génial.

Une fois dans le bâtiment, je pousse un soupir de soulagement.

— Détends-toi, murmure Ian en me guidant vers le bar. Un drink va te faire du bien.

— Je l'espère parce que je suis vraiment nerveuse, admet-je contre mon gré.

— C'est normal, parce que tous ces gens aiment évaluer les autres.

— Que veux-tu dire par ces gens ? Tu en fais partie, non ?

— J'espère réellement que tu ne le penses pas, réplique-t-il en me tendant un verre de vin blanc.

Nous n'avons même pas goûté à notre vin que je vois déjà des hordes de jeunes femmes qui se précipitent dans notre direction. On dirait un troupeau pris de frénésie qui galope vers son auge.

Les remarquant du coin de l'œil, Ian m'entoure aussitôt la taille en cherchant à se protéger derrière moi. Je suis quoi, moi ? Un bouclier humain ?

— Lord Langley ! s'écrie une voix flûtée.

— Ian ! lance une autre qui me paraît plus confiante.

— Bonsoir, mesdames, salue Ian comme si de rien n'était. Puis-je vous présenter mon amie Jennifer ?

Aussitôt, la chevauchée des Walkyries s'arrête net, et les guerrières assoiffées de sang commencent à me scruter. J'entends un « C'est celle de la photo ! » avant que ne s'installe un silence de tombeau.

Sans jamais lâcher ma taille, Ian se fraie un passage dans le troupeau.

— Si vous voulez bien nous excuser, je souhaiterais présenter quelques personnes à Jennifer, déclare-t-il en m'incitant du regard à le suivre.

— Plus facile que prévu, me murmure-t-il à l'oreille au bout de quelques mètres.

Je suis encore un peu ébahie.

— Bon sang, c'est toujours comme ça ?

Je suis consternée ! Pas étonnant que l'ego de ce type soit aussi hypertrophié : il a été littéralement assailli par toutes les plus jolies filles de la soirée.

— Je crois que oui, ricane Ian.

— Je ne t'envie pas du tout. C'était vraiment un groupe impressionnant de jeunes femmes désespérées...

— Pas désespérées. Des femmes avec un objectif, me fait-il remarquer. Allez, viens que je te présente quelques personnes.

Pendant tout le reste de la soirée, je ne fais que serrer des mains et échanger des politesses. Si ma mère me voyait, attifée comme je le suis et entourée de la soi-disant haute société, elle cesserait sans nul doute de me parler pour le restant de mes jours. Et elle aurait raison. Moi aussi, je suis sur le point de me dissocier de moi-même.

Je suis habituée à ce genre de personnes, parce que je les croise tous les jours au bureau. Ce sont elles et leurs sociétés qui sont mes clients. Jusque-là, rien de nouveau, mais lorsque je croise ce genre de personnes, c'est toujours sur mon terrain, dans un milieu qui m'est favorable, pour parler travail et arguments techniques. En revanche, ce genre de bavardage au sujet du temps et de tout et de rien m'agace au plus haut point. En outre, je sais que tout le monde me regarde d'une manière qui ne m'est pas coutumière. Je suis habituée à être évaluée pour mon travail et pas pour mon allure, moi !

Non sans une certaine admiration, il me faut cependant admettre que Ian évolue ici comme un

poisson dans l'eau. Gentil avec tout le monde, il sourit constamment tout en restant suffisamment distant et inaccessible. S'il leur accordait trop d'attention, ils finiraient certainement par l'écrabouiller.

— Ah ! voici quelqu'un que je suis réellement content de voir, finit-il par déclarer en me montrant un garçon blond qui s'avance vers nous.

Les deux hommes se saluent chaleureusement.

— Jenny, je te présente la seule personne saine d'esprit de cette soirée, mon ami Jeremy, dit Ian avec un air ravi.

— Jennifer, enchantée, dis-je en souriant.

Comme Ian a l'air de se détendre, je me sens autorisée à être un peu moins tendue. Jeremy me rend mon sourire et ma poignée de main. Il a une présence que l'on pourrait qualifier de « rassurante », des cheveux blond foncé et les yeux clairs, d'une nuance apaisante. Pas comme les yeux de Ian qui ont toujours l'air de vous transpercer.

— C'est moi qui suis enchanté, dit-il galamment. Vous vous amusez bien ?

Il l'a dit avec une pointe d'ironie et je lui réponds sur un ton blasé :

— Immensément !

Jeremy me dévisage longuement.

— Hum, vous n'êtes pas du tout comme je m'y attendais.

J'espère que c'est en mieux.

— Et vous êtes capable de le comprendre après un seul mot ?

— Mon Dieu, en général, il me faut moins que ça ! s'exclame-t-il, confirmant mes soupçons sur les habituelles fréquentations de Ian.

— Vous avez raison, il vaut mieux que les jeunes filles qui fréquentent Ian St John n'ouvrent pas la bouche.

Jeremy éclate d'un rire retentissant, au point que les personnes des alentours se tournent dans notre direction. Ian nous lance un regard offensé.

— Tu ne peux pas m'en vouloir, mon cher ! C'est toi qui les choisis, lui fais-je remarquer avec un air un peu supérieur.

Ian se contente de hausser les sourcils d'un air interrogateur en signe de reproche et d'avertissement.

— Désolé, mais elle a parfaitement raison, confirme Jeremy. Mais je dirais que tu t'es largement racheté ce soir. Où as-tu donc déniché Jennifer ?

C'est avec un visage absolument inexpressif que Ian répond :

— Jenny est avocate fiscaliste. C'est une collègue, explique-t-il en ne révélant que l'essentiel.

— Ah ! une cérébrale ! Quel choix insolite de ta part ! commente Jeremy en nous dévisageant.

Le seul moment agréable de la soirée est cependant bientôt interrompu par une jeune fille blonde comme les blés qui occupe la scène moulée dans une robe rouge feu des plus succinctes et juchée sur une paire de talons vertigineux – du genre impossible à ne pas remarquer.

— Enfin, je te dénêche ! agresse-t-elle Ian en lui posant un bisou sur la joue.

Il ne recule certes pas, mais on sent qu'il est devenu tout à coup froid comme un glaçon.

— Ça fait une heure que je te cherche ! Vraiment, Ian, tu ne pouvais pas passer me prendre ?

Elle est furieuse, c'est clair, comme si elle n'avait pas l'habitude de voir ses requêtes refusées.

Ian lui adresse un sourire acide.

— Comme je te l'ai dit, ce soir, j'étais accompagné. À propos, Katie, je te présente mon amie Jenny. Jenny, voici Kathrine.

Katie et moi échangeons un regard éloquent d'antipathie réciproque et instantanée, que ni elle ni moi n'avons envie de dissimuler.

— Enchantée, dis-je sans même tendre la main.

Loin de se décomposer, Katie poursuit ses attaques en direction de Ian comme si je n'existais pas.

— Pour te faire pardonner, tu pourrais me faire danser un peu, suggère-t-elle en indiquant la piste de danse.

— Désolé, mais ce n'est pas possible.

Il n'a pas l'air désolé du tout.

— Je dois encore présenter quelques personnes à Jenny, ajoute-t-il, et j'ai promis de danser avec elle.

Sous le maquillage épais, le visage de ladite Katie se contracte en une grimace nette. Il est clair que, pour elle, la soirée prend un tour absolument inattendu.

— Pas de souci. Allez, Jeremy, étant donné que ton ami est, ce soir, engagé par son sens de l'honneur, c'est ton jour de chance. Emmène-moi danser, ordonne-t-elle d'un ton péremptoire au pauvre Jeremy qui ne peut que se résigner.

Encore un autre qui n'a pas le courage de dire ce qu'il pense.

— Et, donc, dis-je en les regardant s'éloigner, c'est elle qui te donne tant de fil à retordre ?

J'espère que c'est elle parce que je ne crois pas pouvoir en supporter une autre.

— C'est elle, oui, confirme Ian, pensif.

— Elle a l'air de savoir ce qu'elle veut ! (l'euphémisme de la soirée !) et je ne crois pas qu'elle se laissera intimider par ma seule présence. Pas comme les autres.

— Mais si, il faudra juste ajouter un peu de fiction en plus, explique Ian en se massant les mâchoires.

— Vraiment ?

— Viens, allons danser ! s'exclame-t-il en m'entraînant sur la piste.

Comme je suis née sous une bonne étoile, les danses de ce soir sont plutôt lentes.

— Tu es sûr que c'est vraiment nécessaire ? La dernière fois que j'ai dansé un slow remonte à quinze ans, et si j'ai laissé passer tellement de temps depuis, c'est qu'il y a une bonne raison, ne crois-tu pas ?

Peu touché par mes réticences, Ian me serre soudainement contre lui et je me sens aussitôt le centre de toute l'attention de la pièce.

— Tu exagères, lui fais-je remarquer en cherchant à rétablir un certain espace entre nous. Tu dois me laisser respirer, quand même !

Je ne parviens cependant à ne m'éloigner de son corps que de quelques millimètres. C'est tout ce qu'il m'accorde.

Katie et Jeremy dansent à quelques pas de nous, mais elle ne cesse de nous jeter des regards pleins de mépris.

Ian se penche à mon oreille et murmure :

— Je crois qu'est venu le moment du coup de grâce.

— Que veux-tu dire ? ai-je à peine le temps de prononcer que je vois son visage indéchiffrable se rapprocher toujours plus du mien.

J'espère qu'il n'est pas en train de penser à...

Pétrifiée, je sens sa bouche se coller à la mienne. Ce n'est qu'un faux baiser, me dis-je. Seulement un baiser fictif. Ce n'est pas un vrai baiser, pas vraiment un baiser d'ailleurs, il ne m'a pas vraiment embrassée...

Mais il faut que nous soyons crédibles, me souviens-je soudain et, lorsque Ian ouvre légèrement les lèvres, je suis le mouvement. Et lorsqu'il me serre dans ses bras, je le laisse faire. D'ailleurs, ai-je le choix dans cette salle pleine de gens qui nous observent depuis que nous avons mis un pied à l'intérieur ?

Non, le véritable problème est que je sens mes genoux flageoler sous moi et les battements de mon cœur s'accélérer, sans compter que j'ai envie d'ouvrir davantage les lèvres. Tout ceci est grotesque !

Encore une seconde et je me détacherai de lui, me dis-je d'un ton de défi. Encore une seconde.

Lorsque je sens la langue de Ian s'enrouler autour de la mienne, je me secoue comme si j'avais été brûlée par un feu. OK, trop, c'est trop. Je lui lance un regard désorienté pour découvrir qu'il a l'air plutôt secoué, lui aussi.

Bon, déjà, je ne suis pas la seule. S'ensuivent plusieurs secondes de grande gêne.

— Je dirais que ça doit suffire, souffle-t-il, les joues légèrement rouges.

— Absolument, fais-je le visage en feu.

À quelques pas de là, Katie a failli s'évanouir. Je dirais qu'elle n'est pas la seule.

— OK, à présent, nous pouvons lever le camp, propose-t-il sans me lâcher la main.

Je hoche la tête en le laissant me conduire hors des salons et en essayant de ne pas prêter attention aux regards curieux et aux chuchotements autour de nous.

Nous nous précipitons vers la voiture que Ian avait laissée dans le parking voisin, esquivant sans grand succès une série de photographes déçus.

— On dégage ? demande-t-il.

— Mission accomplie !



J'ai passé une très mauvaise nuit, entièrement imputable à la haute société londonienne et à cette soirée de gala. Sans compter qu'il m'a fallu au moins une heure pour réussir à retirer tout le maquillage avant de me coucher. Et la journée qui m'attend ne promet rien de mieux.

Laura et Vera observent d'un air préoccupé mon expression découragée devant ma tasse de café.

— Alors, tu as bien fait ton devoir, hier soir ? demande Vera en s'enfilant une biscotte délicieuse.

— Plus ou moins.

Je suis assommée, trop fatiguée pour faire la conversation ce matin.

— Quand même, il faut que je te pose la question parce que je ne comprends pas comment tu fais pour résister à un type pareil ! insiste mon amie.

— Moi, je te jure que je ne sais pas ce que je pourrais lui faire...

La vérité, c'est que ce baiser surprise m'a profondément troublée, c'est clair. Hier soir, j'étais si nerveuse que, une fois arrivée devant la porte de l'immeuble, j'ai quasiment pris la fuite en prenant à peine le temps de le saluer. Quelle honte ! Au fond, pour un homme qui doit embrasser qui sait combien de femmes tous les mois, une de plus ou de moins ne doit pas faire grande différence.

De désespoir, je laisse ma tête tomber sur la table.

— Alors, tu ne veux pas tout nous raconter avant que nous ouvrons le journal ou devons-nous nous contenter des détails croustillants des journalistes ? menace Laura en sortant le journal du jour.

— Ouvre-le.

La tête toujours sur la table, je bougonne. Je n'ai aucune envie de raconter ma soirée.

Laura s'exécute en l'ouvrant devant Vera et elle. La rubrique « événements mondains » comporte une photo de nous, suivie par une autre, plus petite, de la semaine précédente, avec une légende.

— *« Hier soir s'est déroulée la soirée pour la récolte de fonds sur la recherche sur le cancer, lit Vera, et le comte de Langley s'est présenté, élégant comme toujours, en compagnie de la jeune femme avec laquelle il avait été photographié la semaine dernière devant un club londonien connu. L'identité de la jeune femme demeure inconnue, mais certaines sources nous ont affirmé que l'héritier du duc de Revington ne se sépare plus de sa nouvelle compagne et qu'il est même allé jusqu'à l'embrasser au cours d'un slow langoureux. »*

— Quoi ? hurle Laura. Il t'a embrassée ?

Je lève les yeux sur leur expression déconcertée.

— Un baiser de cinéma, dis-je d'une voix empreinte de lassitude.

— Quel « baiser de cinéma » ? Il t'a embrassée, rétorque Vera.

— Alors, insiste Laura qui sait appuyer où ça fait mal, qu'est-ce que ça t'a fait ?

— Je n'en sais vraiment rien... Je ne m'y attendais pas. Et puis, ça n'a pas vraiment été un baiser-baiser...

— Et qu'est-ce que tu appelles un « baiser-baiser » ? me demande une Vera soupçonneuse.

— Ben, un baiser avec la langue, quoi...

— Jennifer ! s'indigne Laura. Je ne croyais pas ça de toi ! La seule chose à laquelle tu penses est la langue ?

— Bien sûr que non !

J'ai l'air déterminée comme ça, mais la vérité, c'est que, au cours des dix-douze dernières heures, j'ai bien trop pensé à la langue. Et ça, ça ne va pas du tout. Je dois penser à autre chose. Je suis une jeune femme sereine, posée et..., il faut bien l'admettre..., un tantinet sexuellement frustrée.

Ce qui, je tiens à le dire, n'a rien de bizarre quand on considère que le dernier homme avec lequel je suis sortie était un prof de philo qui – comment dire ? – était au-dessus de certaines pulsions aussi primaires. Mais pourquoi diable ai-je attendu autant de temps avant de le larguer ? Le pire, quand on y pense, c'est que c'est *lui* qui m'a larguée... Ridicule.

— OK, langue mise à part, comment était-ce ? insiste encore Laura.

À ce stade, je n'ai pas grand-chose à inventer ou, pour une fois, je n'ai même pas la force de mentir.

— Il embrasse fichtrement bien. Et c'est tout ce que je dirai ! fais-je fébrilement.

— Je ne t'en ai pas parlé avant parce que je ne voulais pas te harceler, mais, à présent que je te vois aussi agitée, je me sens obligée de mettre le sujet sur le tapis. Ce garçon ne te plairait-il pas ? demande Vera à brûle-pourpoint en levant les yeux du journal.

— Quoi ? Mais noooooooooon !

Je pense que mon visage n'est qu'un masque de terreur.

— C'est effectivement très bizarre, indique Laura, d'affirmer le détester autant tout en acceptant de faire semblant de sortir avec lui. Tu ne trouves pas qu'il y a quelque chose de pas logique là-dedans ?

Ses paroles me réveillent brusquement de mon état comateux et je me lève d'un bond.

— Mais quelle logique ? Nous avons passé un accord qui est extrêmement avantageux pour moi ! Réfléchissez : nous sortons ensemble une ou deux fois et, en échange, il reste loin du bureau. Sincèrement, je ne vois pas ce qu'il y a de plus censé. C'est justement parce que je ne le supporte pas que j'ai accepté de jouer son jeu.

Ai-je mis assez d'emphase dans mes paroles pour convaincre qui que ce soit ? Au moins moi-même ? C'est tout ce que je demande, vraiment.

Vera m'adresse un regard plein de compassion.

— Si tu le dis...

Je reprends mon café. Aurais-je dû opter pour la camomille ce matin ?

— Alors, tu déjeunes chez tes parents aujourd'hui ? me demande Vera, soucieuse de me faire plaisir en changeant de sujet.

— Hélas.

— Et tes parents auront lu le journal ? hasarde Laura en indiquant la feuille de chou.

Pendant une minute, j'essaie d'imaginer la scène, mais je repousse heureusement l'idée au fond de mon esprit.

— Impossible ! La dernière fois qu'un journal socialement inutile comme celui-ci est entré dans la maison, c'était pendant la Seconde Guerre mondiale. Et j'imagine qu'ils ne l'ont autorisé que parce qu'ils cherchaient des messages codés.

\*\*\*

— Tu te sens bien, Jennifer ? me demande ma mère pour la dixième fois.

Que puis-je répondre ? Depuis deux heures, j'ai littéralement des sueurs froides. Depuis que, dès

mon entrée dans la maison, j'ai aperçu un exemplaire du journal le plus socialement inutile du monde sur la table de la salle à manger de mes parents.

Si c'est un maudit cauchemar, que quelqu'un me réveille ! Tout de suite !

— Tout va bien, maman, je t'assure, dis-je pour la dixième fois.

Et pour la dixième fois, pas moyen de la convaincre. Elle me jette un regard suspicieux sans dissimuler sa déception pour ne pas avoir encore réussi à m'arracher la raison de mon trouble manifeste.

De l'autre côté de la table, Michael n'arrive pas à cacher son agacement. En revanche, Hannah me submerge de sourires d'encouragement.

Dans des moments comme celui-ci, je suis presque disposée à oublier que je suis issue d'une tribu dotée d'une obsession maniaque de la régulation de l'inflation, même au détriment de la croissance de toute la zone européenne !

— Ma chérie, tu es sûre que tout va bien entre Charles et toi ? me demande ma mère. Ça fait des siècles que nous ne l'avons pas vu. Vous ne seriez pas en train de traverser une de ces crises ?

Tout ça avec le ton qu'on réserve généralement aux funérailles ou à l'ébranlement de nouvelles révoltes quelque part dans le monde.

C'est l'occasion ou jamais de leur servir l'information.

— Oui, effectivement, nous nous sommes donné une petite pause pour réfléchir. En ce moment, nous sommes tellement occupés par notre travail...

À ces paroles, tout le monde s'arrête de manger pour m'examiner de plus près. Je laisse passer de longues minutes de silence assourdissant (oui, je sais, c'est paradoxal, mais qu'y puis-je ?).

— Mais il n'y a rien de grave, dis-je hâtivement d'une voix faible.

Comme d'habitude, Stacey ne peut pas s'empêcher de l'ouvrir et d'exposer son opinion avec la plus grande véhémence :

— Mais bien sûr que si ! C'est grave. Charles est l'homme parfait pour toi. Ne le laisse pas t'échapper !

S'il lui plaît tant que ça, elle n'a qu'à l'épouser !

Je décide de ne pas répondre et je continue à déguster la salade d'épeautre (pour la chronique, encore pire que le minestrone de la dernière fois).

Michael ne m'a pas lâchée des yeux.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? lui dis-je à mon tour.

Je vois bien qu'il hésite.

— Non, pourquoi ? répond-il alors que je vois gros comme une maison qu'il est préoccupé par quelque chose de précis.

Après le repas, nous aidons nos parents à débarrasser et à faire la vaisselle. Hannah et moi essuyons les verres.

— Tu sais s'il y a un problème avec Michael ? lui dis-je d'un ton soucieux.

D'après son expression, j'en conclus qu'il y a effectivement un gros problème.

— Oh ! Jenny, c'est entièrement ma faute.

— De quoi parles-tu ?

Je voudrais ne pas avoir l'air aussi alarmée.

— De tes photos dans le journal ! Je lis toujours la rubrique mondaine... Nous, en Allemagne, nous aimons toujours avoir des nouvelles de la famille royale..., commence-t-elle par se justifier. Tu

sais, comme nous n'avons pas de reine...

— Et tu es tombée par hasard sur mes photos.

— Oui, et Michael les a vues avant que j'aie le temps de tourner la page. Tu ne sais pas à quel point je suis désolée.

— Ça n'a aucune importance, dis-je pour la rassurer tout en essayant de réfléchir à ce que je peux faire.

Il ne manquait plus que ça !

— C'est du sérieux ?

Je la regarde sans bien comprendre le sens de sa question, jusqu'à ce que j'aie une lueur de compréhension.

— Bien sûr que non ! dis-je alors.

Je suis sortie avec le parti le plus pourchassé de tout le pays, c'est tout. Bien sûr qu'il n'y a rien de sérieux.

Au moins, je ne mens pas.

Hannah pose un verre sur la table et me regarde de ses superbes yeux verts.

— Je sais que ta famille ne voit pas d'un bon œil les riches et les aristos, mais à moi tu peux le dire. S'il te plaît vraiment et que tu as envie d'en parler avec quelqu'un, je suis là. Michael n'a pas besoin d'être au courant. Je te le promets.

À présent, je comprends pourquoi mon frère est si amoureux de cette fille et j'en ai presque les larmes aux yeux de constater à quel point elle peut être gentille.

— Je te remercie, Hannah, mais il n'y a vraiment rien là de sérieux.

Elle semble sur le point d'ajouter quelque chose, mais, comme si elle avait changé d'avis, elle déclare :

— OK, mais si tu voulais te confier, sache que Michael et moi resterons encore quelques jours à Londres avant de repartir.

— Vraiment, je te remercie, Hannah.

Ensuite, je décide dès que possible de filer en douce au cas où quelqu'un aurait l'idée saugrenue d'ouvrir le journal.

Au bureau, le téléphone sonne d'un air menaçant. Je n'en ai aucune envie, mais il me faut absolument terminer de lire ce rapport sur les nouveautés introduites récemment dans le domaine fiscal.

En période de crise économique, on invente une nouveauté à la minute. Les politiques les fourguent au hasard, pendant qu'ils sont sous la douche ou lorsqu'ils promènent leur chien, et il ne faut pas non plus s'étonner que les lois soient décrétées par hasard.

— Oui ?

Mon interlocuteur doit sentir que je suis irritée, ne serait-ce que parce que je veux donner l'impression que je suis débordée.

— Jenny, quelqu'un qui dit être ton frère t'attend à la réception, m'informe la réceptionniste, nullement impressionnée par mon ton.

— Qui ça ?

Je suis sidérée. Cela fait neuf ans que je travaille ici et jamais personne de ma famille ne s'est présenté au bureau. D'ailleurs, je serais allée jusqu'à croire qu'ils ignoraient absolument où je travaillais, comme s'ils m'avaient gommée de leur monde.

— Ton frère Michael. Je peux lui dire de monter ? demande-t-elle comme si elle parlait avec une triple idiote.

— Bien sûr, je l'attends devant l'ascenseur. Merci, Emily.

Tout en essayant de me reprendre le plus rapidement possible de ma stupeur, je me précipite vers le couloir. En l'espace de quelques secondes, voici mon frère dans toute sa splendeur.

— Salut, Michael !

Je ne peux dissimuler ma surprise dans la mesure où c'est la visite à laquelle je m'attendais le moins.

— Salut, Jenny ! lance-t-il en sortant de l'ascenseur pour me donner un baiser sur chaque joue.

Je me rends compte que tous les regards sont sur nous. Apparemment, depuis quelque temps, je donne du grain à moudre à tous les ragots du bureau.

— Qu'est-ce que tu fais ici, dis-je sans tourner autour du pot.

Mon frère me connaît par cœur et il sait qu'il n'est pas possible de feindre avec moi.

— Nous repartons demain, Hannah et moi, et je ne voulais pas partir sans te dire au revoir.

Michael ne passe jamais dire au revoir à qui que ce soit. Il a toujours trop à faire et trop de vies humaines à sauver.

— Tu veux un café ?

C'est tout ce que je trouve à dire parce que je n'ai aucune envie de poursuivre cette conversation en public.

— D'accord.

Michael qui boit un café ? Cette visite commence à piquer sérieusement ma curiosité.

— Alors, combien de temps allez-vous rester cette fois ?

Nous nous dirigeons vers le coin repos, et Michael hausse les épaules.

— Qui peut le savoir ? Trois ou quatre mois peut-être.

— Ce n'est pas que je n'apprécie pas ta visite, Michael, dis-je tout en appuyant sur les boutons de la machine à café, mais je meurs d'envie de connaître les raisons de ta présence ici. Parce que, si je me souviens bien, nous nous sommes déjà dit au revoir dimanche dernier, dis-je d'un ton badin.

Il me lance un regard gêné. Bien.

— J'ai vu l'article du journal de samedi, dit-il à voix basse comme si cette remarque pouvait expliquer tous les mystères de l'univers.

— C'est bien de prendre le temps de te tenir informé, dis-je d'un air innocent.

Je n'ai absolument pas l'intention de lui faciliter les choses.

— C'est pourquoi je suis inquiet ! C'est normal, non ? Tu es ma petite sœur et voilà que je tombe sur une photo de toi dans le journal... Toi, toute maquillée et vêtue d'une manière que, franchement...

— OK, j'ai compris le concept, mais j'ai quel âge déjà ?

— Trente-trois ans, répond-il sans desserrer les dents tout en sachant parfaitement où je veux en venir.

— Bien, et tu penses qu'à mon âge, je suis encore obligée de donner des explications sur tout ce que je fais ?

Michael a horreur d'être pris à contre-pied.

— Il ne s'agit pas de ce que tu fais ni de la manière dont tu le fais, mais plutôt de la personne avec laquelle tu le fais, dit-il d'un ton déterminé en soulignant chacune de ses paroles.

Il vaut peut-être mieux que je calme le jeu.

— Écoute, je n'ai pas voulu vous inquiéter, mais cela fait des semaines que je suis seule et je pense que j'ai le droit de sortir avec qui je veux.

Je suis un peu sèche, mais c'est parce que je ne peux vraiment plus supporter de nouvelles ingérences de la part de ma famille. Je les adore, oui, mais cela dit, en termes de vie sentimentale, il vaut toujours mieux prendre ses distances.

— Bien sûr, sauf que le type de la photo n'est pas du tout le genre avec lequel tu sors d'habitude. Ce sont des gens qui ne valent pas la peine qu'on les fréquente, déclare-t-il d'un ton soudain attristé.

Et cela me désole vraiment, parce que je sais bien que Michael est venu avec les meilleures intentions du monde. La haute société, il l'a effectivement connue lorsqu'il sortait avec Linsey, la jeune fille dont il était tombé éperdument amoureux pour le restant de ses jours. En fait, l'épilogue fut des plus brefs parce que, en général, lorsque deux mondes aussi différents se rencontrent, cela ne finit jamais bien. Lorsqu'il comprit que l'histoire prenait un tour trop sérieux, le père de Linsey se mit à faire pression sur sa fille qui, entre les factures que payait le père et son amour pour Michael, opta pour la facilité.

D'ailleurs, personne n'en doutait, personne sauf Michael qui en fut dévasté. Je crois qu'il lui a fallu des années avant de s'en remettre et, dans ce sens, Hannah a été un cadeau du ciel. Lorsqu'elle est apparue dans sa vie, mon frère a finalement réussi à panser ses profondes blessures.

Je me souviens encore très bien de Linsey. Vivre de son travail ? Elle pensait que c'était synonyme de pauvreté ! Une perle de sagesse que personne n'oubliera de sitôt.

La tragédie est que les gens de son milieu ne peuvent pas penser autrement. En général, le seul travail auquel ils s'adonnent consiste à gérer leur patrimoine (c'est-à-dire à nous en confier la gestion) et ils prétendent qu'il s'agit d'une occupation difficile et extrêmement pénible.

— Je sais que tu as souffert et que tu ne veux pas qu'il m'arrive la même chose, dis-je sincèrement, mais tu dois avoir confiance en moi. Il n'y a absolument rien entre Ian St John et moi. Je

ne suis pas si bête. À dire vrai, je le trouve très antipathique.

Au moment où je le dis, je le pense réellement, pas seulement pour rassurer mon frère. Le sieur Langley n'entre certainement pas dans la liste de mes personnes favorites uniquement parce que j'ai passé quelques heures en sa compagnie. Contrainte et forcée, en outre.

À peine ai-je fini ma phrase que la tête de Ian se profile derrière le mur. Ian dans toute sa splendeur.

— Tu as une minute, Jenny ? demande le petit lord en dévoilant son plus beau sourire, celui qui lui sert généralement à obtenir tout ce qu'il veut.

Je vois bien l'air dubitatif de Michael.

— Pas maintenant !

J'y ai mis un peu de brusquerie parce que je veux persuader mon frère qu'il peut partir tranquille pour le tiers-monde sans devoir aussi se préoccuper de ce qui m'arrive. Mais aussi parce que Ian devrait à présent me connaître suffisamment pour ne pas adopter avec moi la technique du sourire mielleux.

J'ai dû faire mouche parce que le sourire disparaît.

— OK, alors, quand tu seras disponible, dit-il d'un ton glacial avant de disparaître.

Amusé, Michael éclate de rire dans mon dos.

— J'ai capté quelques intéressantes vibrations, se moque-t-il en continuant à remuer un café qu'il ne boira jamais.

— Je te le disais, frérot. Il n'y a pas de quoi se faire de mouron.

Mais il se plante devant moi pour plonger ses yeux dans les miens, en quête de je ne sais quelle réponse.

— Bah, ça, on le verra avec le temps... Dans quelques mois, lorsque je reviendrai, nous irons dîner et tu me mettras au courant de tout ce que j'aurai manqué. D'accord ?

— Affaire conclue !

Je n'ai pas de mal à accepter vu qu'il n'y aura justement rien à manquer.

Je prends le gobelet qu'il tient encore et, poussée par un élan de générosité, je le jette dans la boîte à ordures. J'étais tentée de le boire, mais je pense que je suis déjà assez énervée comme ça et que je n'ai pas besoin d'augmenter mes doses de caféine. Je raccompagne Michael jusqu'à l'ascenseur et je l'embrasse en lui promettant de lui donner régulièrement des nouvelles. Une fois qu'il est parti, il ne me reste plus aucune excuse pour aller entendre ce que Ian a à me dire. La journée était déjà assez pénible comme ça, mais il y a toujours pire, n'est-ce pas ?

Je passe devant une Tamara stupéfaite pour aller directement jusqu'à la porte du bureau de Ian. J'ai oublié que j'étais en territoire ennemi et qu'il était parfaitement insolite que je vienne jusqu'ici. Je frappe d'un coup décidé et j'entre sans attendre de réponse.

Que voulez-vous, certaines habitudes ont la vie dure !

Le bureau de Ian est une copie conforme du mien, exception faite de la table qui est une antiquité d'une valeur inestimable et qu'il a dû ramener de chez lui.

Comme il est au téléphone, mon entrée l'agace. Ce n'est pas une nouveauté, mais, aujourd'hui, ce genre de petit détail fait un bien fou à mon moral.

D'une main sur le combiné, il me lance :

— La prochaine fois, ne frappe surtout pas, s'il te plaît !

Je lui réponds d'un regard étonné, comme si je n'avais pas compris le message, et je m'installe

sans trop de grâce sur le fauteuil en cuir.

— Je peux te rappeler ? dit-il rapidement au téléphone en esquissant un sourire aigre.

Bien, c'est exactement ce dont j'ai besoin, parce que je ne veux surtout pas penser au baiser et aux sensations qu'il a déclenchées en moi. Il vaut mieux se concentrer sur des émotions plus utiles ; par exemple, la rage.

Il raccroche d'un coup sec. Toujours aussi spectaculaire !

— Tu voulais me parler ?

Bien décidée à ne pas montrer que son comportement ne me touche absolument pas, j'opte pour l'innocence virginale.

Pendant une seconde, j'ai l'impression qu'il va me virer du bureau à coups de pied, mais, au moins pour aujourd'hui, la raison semble l'emporter sur ses désirs.

— Je ne voulais pas exactement te parler, mais c'est nécessaire.

Voilà un type de discours qui me rassure. Il est clair que, ces derniers jours, nos rapports ont été un peu trop amicaux, du moins à mon goût.

— Donc, il était *nécessaire* que tu me parles.

Je n'ai aucune réticence à reformuler ma question. Imperturbable je resterai !

— Oui. Colin t'a déjà mise au courant ?

— Je n'ai pas encore croisé Colin aujourd'hui.

Ian adopte alors un regard plutôt abattu.

— Mais bien sûr, c'est toujours le messenger que l'on envoie se faire trucider par les troupes ennemies, marmonne-t-il.

— Courage, mon brave, je ne suis pas si assoiffée de sang.

— Si le vaudou était encore à la mode, tu serais morte depuis longtemps.

Sans nier, je continue à sourire. Je me sens si parfaitement à mon aise dans ce genre de routine litigieuse que je sauterais presque de joie.

— Quoi qu'il en soit, continue-t-il en changeant de ton, nous avons un engagement pour le week-end. En partie pour le travail et en partie pour notre accord.

Il lève les yeux vers moi et je décide de lui venir en aide en demandant d'un ton cependant soupçonneux :

— De quoi s'agit-il ?

— De travail, parce que Beverly fera partie des invités et qu'il a péremptoirement exprimé son désir de nous voir tous les deux, explique-t-il en reculant dans son siège. Par ailleurs, ce travail aura lieu à l'occasion d'une partie de chasse dans les domaines de mon grand-père et, clairement, je me dois d'être présent.

— Une partie de chasse ? dis-je d'un air épouvanté.

— Oui, la chasse à curre annuelle du duc de Revington, souligne avec ennui celui qui, un jour, devra porter le titre.

— Ne compte pas sur moi pour participer à une partie de chasse...

Peut-être qu'il suffit que je le dise, mais Ian me jette un regard renfrogné.

— Bien sûr que si. D'autant que tu n'as pas le choix.

De toute évidence, je ne me suis pas bien fait comprendre.

— Je suis végétarienne et animaliste. Les animalistes ne participent pas aux parties de chasse. Les animalistes sabotent les parties de chasse.



J'ai dû prendre un air suffisamment menaçant parce que Ian recule son siège.

— Alors, tu peux faire semblant de participer à la partie de chasse, propose-t-il.

Et dire que je le croyais intelligent.

— Tu es complètement dingue ! Ma famille me bannirait si je mettais un seul pied dans ce maudit territoire de la maudite partie de chasse du duc de Revington ! Et elle n'aurait pas tort !

D'un ton sec, Ian, rétorque :

— Tu consens donc que je me charge du dossier Beverly ? *In toto hoc genere* ? Parce que, durant cette maudite partie de chasse, il voudra aussi discuter boulot !

— Tu n'as pas le droit de te charger de Beverly. Tu as promis de me laisser faire en échange de mon aide. Et, bon sang de bonsoir, j'ai même accepté de t'embrasser juste pour que tu me fiches la paix avec mon client !

En me levant d'un bond sous l'effet de ma colère, je me rends compte aussi que la phrase n'a pas vraiment l'allure d'un compliment quant à ses dons de séduction, mais – damnation ! –, quand il le faut, y a pas le choix !

Ian bondit aussi de son siège et se penche agressivement vers moi.

— Il est clair que la répulsion était réciproque !

Durant cet affrontement, nous ne sommes séparés que par l'antique écritoire, et nos mains s'effleurent accidentellement. À cet instant, c'est comme si j'étais traversée de part en part par une secousse d'un million de volts, de la pointe des pieds jusqu'à la nuque. Je regarde mes bras, couverts de chair de poule, et, quand je lève le regard vers Ian, je me sens entraînée dans le maudit bleu de ses yeux. À l'aide ! Pourquoi cet homme a-t-il un effet aussi déstabilisant sur moi ? Il ne me reste plus qu'à retirer ma main et à me reculer. Il faut absolument que je garde mes distances. D'ailleurs, il me faudrait un océan de distance si j'en crois ce que j'éprouve en ce moment.

La seule petite satisfaction de l'affaire est que le visage de Ian trahit également un certain trouble. Bien fait pour lui, me dis-je avec un petit sursaut de joie.

— OK, reprenons en essayant de réfléchir, continue-t-il. Et oublions les dernières paroles, parce qu'il vaut mieux oublier certaines choses. Pouvons-nous revenir au problème concret ? Si tu veux suivre les affaires de Beverly, tu dois renoncer à tes scrupules « animalistiques » et accepter l'invitation de mon grand-père, qui n'est certainement pas un sujet dangereux, d'autant qu'il n'a jamais rencontré un animaliste de toute son existence et qu'il n'a jamais non plus obligé quiconque à participer à une partie de chasse. Tu resteras dans le jardin, à lire un livre ou je ne sais quoi, ce que tu veux, termine-t-il sèchement.

Je peux admettre que, vue sous cet angle, la chose pourrait être faisable, mais je ne tiens pas pour autant à frayer avec la noblesse de la moitié du pays pendant tout un week-end.

— Je pourrais accepter..., mais uniquement si je ne suis pas obligée de participer à la chasse. Et je veux ta parole d'honneur.

Ian paraît rasséréiné par ma réponse.

— Parole d'honneur. Tu peux faire ce que tu veux, souligne-t-il, comme tu le fais toujours.

Coup bas, mais il a certainement raison.

— OK, quel est le programme ? dis-je d'un ton résigné en me rasseyant sur mon siège d'un air las.

— La partie de chasse a lieu au manoir de Revington, à, disons, deux ou trois heures de route de Londres en fonction de la circulation. Je dirais que nous pourrions partir vendredi soir. Certains des hôtes arriveront le vendredi, d'autres le samedi matin, mais je pense qu'il vaut mieux disposer d'un

peu de temps, explique-t-il. Le samedi est consacré à la « socialisation », et Beverly voudrait tirer profit de la journée pour travailler un peu avec nous deux. Le soir, il y a le banquet et le bal.

J'ai mal entendu ou il a encore parlé de « bal » ? Mais pourquoi cela tombe-t-il toujours sur moi ?

— La partie de chasse à proprement parler a lieu le dimanche. Ensuite, il y a une sorte de déjeuner en début d'après-midi et nous rentrons à Londres. D'autres questions ? demande Ian qui, lui, est resté debout à côté de mon fauteuil.

Résignée, je hoche la tête.

— Tout est clair.

Quand, soudain, il me revient une chose qui n'a rien de secondaire.

— Et notre petite mise en scène ? Nous laissons tomber pour le week-end ?

Allez, dis oui ! S'il te plaît !

— Ben, heu... En fait, Katie et ses parents font partie des invités et...

Ian est certes en difficulté, mais je me demande ce que j'ai fait de mal pour mériter tout cela ! Je laisse tomber ma tête entre mes mains sur sa table de travail.

— Tu ne serais pas en train de penser à te jeter dans la Tamise ? demande Ian avec humour.

— Exact. Comment as-tu deviné ?

Je grommelle sans pouvoir relever la tête.

— Allez, ça pourrait être pire, chuchote-t-il en riant.

Je lève aussitôt la tête.

— Là, tu te trompes ! Et n'essaie pas de me contredire ! dis-je en levant le doigt.

— Je n'oserais pas.

— Bien sûr que si, tu oserais tout. Je te connais bien désormais. Maintenant que tu m'as mise KO, je retourne travailler.

Je me lève et me dirige vers la porte.

— C'est toujours un plaisir ! dis-je avec ironie.

— Mais tout le plaisir est pour moi, dit-il en riant.

Et le crétin va jusqu'à me faire une petite révérence.

— Allez, les filles, un petit effort ! Nous devons absolument fermer cette maudite valise !

— Ma chérie, si tu avais pris moins d'affaires..., me fait remarquer Laura d'un ton sec.

Je lui adresse un regard indigné.

— Mais c'est vous deux qui m'avez obligée à prendre tous ces trucs !

Véra ose éclater de rire.

— C'est vrai, tu n'as pas tout à fait tort.

Cela n'a pas l'heur de convaincre Laura.

— Nous n'avons sélectionné que les vêtements indispensables, c'est toi qui as ajouté ce tas de bricoles inutiles.

— Par exemple ? dis-je d'un ton peu convaincu.

— Avais-tu besoin de ton fichu code fiscal ? Et de tous tes dossiers ?

— C'est vrai, on dirait que tu as emporté tout ton bureau, confirme Vera la traîtresse.

Je lève les mains en signe de défense.

— Ce sont des dossiers indispensables. Allez, on la ferme !

— Les vêtements sont indispensables, mais les dossiers pouvaient rester au bureau, insiste Laura.

Elle me paraît bien nerveuse aujourd'hui, et je ne pense pas que ma valise explique toute cette rage réprimée ; alors, je lui demande :

— Tu t'es disputée avec David ?

— Bien sûr que je me suis disputée avec David ! répond-elle d'un air sombre. Quand est-ce que je ne me dispute pas avec David ?

Donc, tout va bien.

Au bout de longues et pénibles minutes, nous parvenons enfin à fermer mon bagage.

— Ouf, enfin, soupire Vera en s'asseyant par terre pour se remettre de l'effort. Je pense que tu devrais t'acheter une plus grosse valise.

— Cette valise m'a toujours suffi et elle continuera à me suffire !

Mais Laura semble d'accord avec elle.

— Non, elle ne suffira plus si tu continues à fréquenter le comte de Langley et à aller au manoir de Revington.

— Premièrement, je ne fréquente pas du tout Ian !

— Non, tu ne fais que l'embrasser, me coupe Vera.

Je lui jette un coussin à la tête en cherchant à reprendre le fil de mon discours :

— Bien, comme je le disais, je ne fréquente pas Ian. Deuxièmement, quel genre de manoir voulez-vous que soit Revington ? C'est juste une maison de campagne un peu grande.

Laura se met à rire à gorge déployée.

— Fais-moi une faveur, ô femme qui n'ouvre jamais une seule revue people de sa vie et qui s'obstine à ignorer la réalité : lorsque tu arriveras et que tu découvriras le manoir de Revington, sois gentille de me donner un coup de fil pour me transmettre tes premières impressions !

Juste ce qu'il fallait pour me rassurer.

— Tu veux dire que c'est un véritable château ?

— C'est un immense château, me confirme mon amie non sans un certain sadisme.

Mon visage se contorsionne en un masque de douleur.

— Si ma mère vient à l'apprendre, je crois qu'elle renoncera pour une fois à la règle qui l'empêche de manger de la viande parce qu'elle risque de me passer directement à la casserole.

— Et que lui as-tu dit pour justifier ton absence ? demande Vera.

— Que voulais-tu que je lui dise ? Que j'allais travailler, point barre. À propos, si elle téléphone pour vous poser des questions, vous n'êtes au courant de rien, d'accord ?

— Mais nous ne sommes au courant de rien ! Sois tranquille.

— C'est une promesse... Si vous saviez comme je suis tranquille ! Pour quelque étrange raison, j'ai un mauvais pressentiment en ce qui concerne ce séjour. Comme si quelque chose de vraiment très, très grave allait m'arriver ! Pour être sincère, il y en a déjà eu assez et je ne serais pas contre une petite trêve.

Je continuerais à me lamenter si mon téléphone mobile n'avait pas émis sa petite sonnerie.

— « *Suis en bas. Descends* », lis-je à voix haute. Vous ne croyez pas qu'il aurait pu ajouter « s'il te plaît » ou un truc du genre.

Même ses textos réussissent à me mettre en rogne. Ça promet !

— N'en fais pas toute une affaire, me prévient Vera qui se lève pour m'accompagner à la porte. Il a grandi comme ça et il est habitué à donner des ordres.

Comme si cela pouvait l'excuser. À mes yeux, cela ne fait qu'aggraver son cas.

— Essayez de ne pas vous chamailler, OK ? commence Laura.

En voyant mon expression, elle se hâte d'ajouter :

— ... pas trop. Ne vous chamaillez que ce qu'il faut.

— Je verrai, dis-je, peu convaincue, tout en embrassant mes deux amies.

Dès que je referme la porte de l'immeuble, je constate que Ian est venu avec sa Porsche.

— Si tu étais une femme normale, je te donnerais un coup de main avec ta valise, mais étant donné la situation, débrouille-toi, déclare-t-il en appuyant sur un bouton qui ouvre automatiquement le coffre.

J'y dépose rapidement ma valise à roulettes et je grimpe à bord.

— Pas de souci, je me débrouille toujours toute seule, dis-je en attachant ma ceinture.

— Prête ? demande-t-il en enfilant ses lunettes de soleil à la dernière mode.

— Pas du tout, mais allons-y quand même.

\*\*\*

À l'heure où nous arrivons à destination, il est près de minuit. Le voyage a été relativement épuisant, pas tant à cause de la circulation que de la compagnie.

Trois heures de conversation non-stop avec Ian devraient être interdites par décret spécial.

Nous nous sommes querellés sur pratiquement tout, ce qui n'est pas peu étant donné que nous avons seulement abordé des thèmes comme la santé publique ou la réforme de l'école ! Pour le retour, je crois qu'il vaudra mieux opter pour des arguments plus neutres, du genre la paix dans le monde ou la musique, même si je pense que nous pourrions également nous étripier sur ce genre de sujet.

— Soyez la bienvenue, miss Percy, m'accueille un majordome très prévenant en ouvrant la

portière.

Bien sûr, il est parfait.

Nous avons à peine le temps d'arrêter le moteur que nous sommes déjà pris en main et je vois dans mon dos quelqu'un qui a pensé à retirer ma valise du coffre sans que j'aie besoin de bouger le petit doigt.

— Merci.

Je ne suis pas vraiment habituée à ce type de traitement et je suis tellement embarrassée que je ne vois rien d'autre à dire.

— Je suis James, miss, se présente le majordome.

— Merci, James, ne puis-je que répéter tant je suis ébahie.

Me voici devant l'un des plus grands châteaux que j'aie jamais vus : des tourelles et des tours, des murailles et une entrée de marbre blanc qui évoque une cathédrale. Bon Dieu, je crois que je vais me sentir mal.

— Bonsoir, James, s'empresse de saluer Ian.

— Lord Langley, c'est toujours un plaisir de vous avoir à la maison.

C'est vrai ! Pour Ian, ce n'est que la maison (ce qui est sans doute la chose la plus déstabilisante qui soit).

— Merci. Les hôtes sont-ils déjà arrivés ?

— Certains, mais la plupart d'entre eux ne sont attendus que demain matin, confirme diligemment le domestique.

— Vous n'auriez pas dû nous attendre si vous devez vous lever à l'aube, James. J'aurais pu me charger des honneurs de la maison, ajoute Ian en me guidant dans l'immense hall du « manoir ».

— Toujours la même chambre, je suppose ? Où avez-vous installé Jennifer ? demande-t-il en se tournant vers James.

Il se produit alors une chose étrange, comme un hic dans le scénario, car le majordome stylé devient rouge comme une tomate et s'arrête net.

Pas moyen de le louper. Je n'aurais jamais cru assister à une chose pareille tellement il avait l'air impassible.

Embarrassé, il explique :

— Nous avons toute une aile du manoir en pleine rénovation et, euh..., il y a eu un terrible orage ces derniers mois qui nous a obligés à fermer plusieurs chambres. Euh..., et avec tous ces invités que nous attendons, le duc a pensé qu'il n'y aurait aucun problème si vous partagiez la même chambre, euh..., avec miss Percy.

— Quoi ?

Je n'ai pas pu trouver de réaction plus gracieuse.

Tout le monde se tourne vers moi, et Ian me lance un coup d'œil d'avertissement. Très clair. Je reprends, d'une voix plus basse et distinguée :

— Pardon ? voulais-je dire.

— Cela pose-t-il un problème ? Comme le duc a vu vos photos dans la presse, il a pensé que vous préféreriez..., explique un James de plus en plus rouge et de plus en plus nerveux.

De toute évidence, pour un majordome de plus de soixante ans, il est absolument contraire à l'étiquette d'aborder la question des chambres.

— Aucun problème, confirme Ian en me foudroyant du regard.

Bien sûr, s'il dort par terre, me dis-je.

— Alors, si nous sommes tous deux installés dans ma chambre, il n'y a plus aucune raison de vous priver de repos. Allez vous coucher, James, le congédie Ian.

Le majordome et son assistant silencieux remercient le maître et disparaissent avec empressement, me laissant seule avec Ian qui, nullement surpris, se dirige vers l'escalier.

Cela doit être la sortie la plus rapide à laquelle j'aie jamais assisté. Pauvre James ! Pour lui, c'était sans doute trop.

— Tu viens ou tu veux dormir dans le hall ? me demande Ian sans même me regarder.

D'un geste rageur, je m'empare de ma valise et le suis en soupirant.

— Oui, j'arrive !

Au premier étage, nous traversons un long couloir digne de Downton Abbey jusqu'à une porte ancienne toute blanche.

— Bienvenue dans mon humble demeure, déclare ironiquement Ian.

Humble, il n'y a rien d'humble là-dedans. Même l'air n'est pas humble.

Sa « chambre » est aussi grande que mon appartement, sans compter que les murs sont une véritable exposition de stuc et d'or. L'ensemble est certes néoclassique, et mon attention est aussitôt attirée par le parquet le plus beau du monde, en partie recouvert d'un immense tapis. Je n'oserai jamais poser mes pieds dessus !

En outre, le plafond doit rivaliser avec le château de Versailles, et, en tout cas, me dis-je, il doit y avoir une certaine ressemblance.

Au centre de la pièce trônent deux canapés antiques et une table marquetée. Je remarque aussi dans un angle une table de travail en cristal, très moderne, avec un ordinateur et une imprimante. De toute évidence, c'est là que notre petit lord travaille.

De l'autre côté de la pièce est installé un lit immense, ancien mais simple, et, au fond, à droite, on aperçoit une porte qui doit donner sur la salle de bains.

Je crois que Ian n'aime pas le luxe ostentatoire. La chambre est stupéfiante, mais, d'une certaine manière, elle reste fonctionnelle, et la décoration est relativement sobre.

— Cela te plaît ? me demande le maître de maison.

— Bien sûr. Je suis surtout ravie du canapé sur lequel tu vas dormir.

Je préfère prendre les devants et ne pas perdre de temps avec les politesses.

Je pense que l'heure tardive a pu anesthésier mes capacités de rébellion, mais ce n'est pas pour autant que j'oublie que nous sommes sur le point de faire chambre commune. Même si, honnêtement, l'espace peut accueillir deux familles entières.

— Et moi qui pensais que tu y dormirais, toi ! me lance Ian.

— Tu pensais à tort, dis-je d'un ton tranquille. C'est ta faute si nous avons fait les honneurs de la presse. Par conséquent, c'est toi qui remportes le canapé.

— Du calme, Ian, soupire-t-il. OK, je vais prendre une couverture dans l'armoire. Je tiens néanmoins à préciser qu'obliger quelqu'un de mon rang et de ma taille à dormir sur le canapé constitue une entorse scandaleuse à l'étiquette.

Je m'arrête au beau milieu de la pièce en me demandant où je vais ouvrir ma valise.

— Tu crois vraiment que tu vas m'apitoyer ?

Ian ne répond que par un ricanement.

Je m'assieds sur le lit et je commence à ouvrir ma valise.

— Où puis-je mettre mes affaires ?

Ian ouvre la penderie et m'indique les étagères.

— Voilà où tu peux poser tes affaires et, si tu as quelque chose à suspendre, tu peux l'accrocher là.

— Je n'ai qu'une robe longue, dis-je d'un air rassurant.

— Pas de problème. Ce n'est pas l'espace qui manque. Je ne laisse pas grand-chose ici parce que j'y viens le moins possible. Vu l'atmosphère, je préfère rester à Londres.

Observation trop intéressante pour ne pas pousser l'investigation !

— Pourquoi donc ? dis-je, mine de rien.

— Parce que je finis toujours par me disputer avec mes parents ou avec mon grand-père. Donc, j'évite.

La réponse me laisse bouche bée.

— Mais pourquoi ?

Aïe, je n'ai pas pu me retenir !

Ian ne peut s'empêcher de rire.

— Mais oui, ma chère, tu n'es pas la seule à me faire perdre patience. Toute ma famille semble vouée à cette mission. Ma vie est *extrêmement* difficile.

— Oui, j'imagine. Même les mineurs chinois sans aucun droit social seraient d'accord pour dire que ta vie est la pire qui soit au monde !

Je voudrais bien en savoir plus, mais il est minuit et je commence à être vraiment, vraiment fatiguée. D'ailleurs, lui aussi a l'air d'avoir besoin d'une bonne nuit de sommeil.

Peu après, en rangeant mes affaires dans l'armoire, je propose :

— Si nous laissons tomber les sujets épineux avant de dormir ?

— Pour une fois, on dirait que tu as une bonne idée, consent-il en bâillant.

— Je n'ai que de bonnes idées.

— Je vais faire comme si je n'avais rien entendu. Allez, tu peux utiliser la salle de bains la première.

Il m'incite à m'installer en m'indiquant la porte du fond de la pièce. Je m'empare de mon pyjama, qui, par chance, est un modèle masculin à deux pièces, et je me dirige vers la salle de bains. Je me lave les dents et me change sans perdre de temps. Lorsque je reviens dans la chambre, Ian s'est déjà changé et il est vêtu d'un pantalon de pyjama à carreaux avec un tee-shirt ordinaire en haut. Je me demande pourquoi il a l'air si sexy !

— Pas de dessous en dentelle ? demande-t-il en me voyant avec mon pyjama des plus banals.

— Tu crois que j'ai l'air d'une fille à dentelle ?

J'écarquille les yeux pour exagérer le côté stupéfait, mais Ian paraît réfléchir un moment avant de hausser les épaules.

— Non, c'est vrai. Mais on peut toujours espérer ! ricane-t-il.

— Bien entendu.

Je ne sais pas pourquoi je suis vexée par son affirmation. Je me dirige vers le lit et, d'un bond, je me glisse sous les couvertures. Je crois que cette nuit je dormirai bien, et ce, malgré la présence encombrante de Ian, qui est cependant installé sur un divan à distance respectueuse.

Le petit lord sort de la salle de bains et va éteindre la lumière.

— Bonne nuit ! me lance-t-il du fond de sa pénombre.

— Bonne nuit.

Une minute plus tard, je suis dans les bras de Morphée.



— Ce n'est pas pour insister, Jenny, mais il est déjà dix heures, entends-je une voix masculine m'avertir.

Étrange, je sais que le lit moelleux dans lequel je suis n'est pas le mien, mais je suis si bien, au chaud, que je n'ai aucune envie de bouger.

— Allez, Jenny, si tu ne te décides pas à te lever, nous n'aurons bientôt plus rien à manger.

Comme cette voix est agaçante ! Elle ne m'est pas totalement inconnue, mais je ne parviens pas à l'associer à la situation. Je finis par ouvrir péniblement une paupière, puis l'autre, mais la lumière est trop vive et je referme aussitôt les yeux. Au bout de quelques clignements, le brouillard finit cependant par se dissiper pour me laisser découvrir, penché sur moi, un homme magnifique, aux cheveux noirs et aux yeux intensément bleus. J'ai déjà vu ce regard à plusieurs reprises, me semble-t-il...

Bon sang, c'est Ian !

En un battement de cils, je comprends où je suis, mais surtout la raison pour laquelle je suis en train de me réveiller dans le manoir de Revington.

— Tout va bien ? demande Ian qui a l'air très inquiet devant mon expression égarée.

Je me frotte les yeux en demandant d'une voix rauque de sommeil :

— Pas trop. Quelle heure as-tu dit qu'il était ?

— Dix heures, répond-il en me jetant un regard suspicieux.

Je dois avoir l'air complètement déboussolée.

— Quoi ?

Je suis soudain secouée et parfaitement réveillée.

— Il ne peut pas être dix heures ! dis-je. Je n'ai jamais dormi jusqu'à dix heures de toute ma vie.

— Ben, il est quand même dix heures, rétorque Ian en croisant ses bras sur sa poitrine et en profitant du spectacle.

Je n'ose même pas imaginer l'allure que je peux avoir à cet instant. Sans doute les yeux bouffis de sommeil, les cheveux en bataille, pas de maquillage.

Je me demande comment il se fait que Ian ne se soit pas encore enfui en hurlant. Promis, je ne lui en aurais même pas voulu. Mieux, j'aurais pensé qu'il était intelligent.

— Je ne sais pas si je dois être vexé ou amusé, dit-il en éloignant son visage de ma face.

— Pourquoi ? dis-je en marmonnant et en me redressant dans le lit.

— En général, les femmes font tout pour se montrer sous leur meilleur aspect devant moi, notamment le matin lorsqu'elles se retrouvent dans mon lit, susurre-t-il d'un air chafouin tout en fixant avec insistance l'encolure de mon pyjama.

Classique : à peine suis-je réveillée qu'il est déjà en train de m'agresser. Sans compter que je ne supporte rien l'estomac vide.

— Je vais être claire : ceci est *mon* lit pour le week-end, et l'allure que je peux avoir avant d'avoir mis le premier pied à terre ne m'importe absolument pas !

— Tu es toujours aussi nerveuse au réveil ?

Je lui lance un regard éloquent, mais il se contente de rire et de continuer à me dévisager.

— Ne te méprends pas, c'est un agréable changement. Sans compter que, sans maquillage, tu as un air nettement plus gamine.

Les hommes pensent-ils *réellement* qu'il s'agit d'un compliment ?

— Tu veux bien te déplacer pour que j'arrive à sortir du lit ?

Je suis furieuse, mais il ne s'écarte qu'à peine pour que je puisse me lever et me précipiter droit vers la salle de bains.

— Je t'attends en bas, dans la salle à manger, l'entends-je me crier lorsque je me suis enfin enfermée, à l'abri, dans les toilettes.

Dieu soit loué ! Enfin, une minute de paix ! Quelle manière terrible de commencer la journée ! J'ai l'impression de sortir d'un film d'horreur alors que lui, il est parfait, pas un cheveu de travers et vêtu de pied en cap.

Comment diable ai-je pu dormir aussi profondément tout en sachant que je me trouvais dans son lit ? Une petite voix me dit que c'est justement parce que j'étais dans son lit, mais je repousse vite cette pensée.

En l'espace de quelques minutes, je me suis lavé les dents et habillée, optant pour un pantalon noir, confortable mais assez élégant, et un pull bleu à col ample. Pour finir, je me coiffe en laissant mes cheveux flous, sans doute un peu encore ébouriffés par la nuit, et je me maquille un poil plus que d'habitude. Je n'ai plus du tout l'air d'une gamine !

Une fois que je suis sortie de la chambre, mon premier problème vient de ce que je ne sais pas où aller. Je décide de descendre l'escalier que nous avons monté hier soir et de partir en quête de nourriture. Par chance, je retrouve au pied de l'escalier James avec une dame très élégante en train de saluer des hôtes qui viennent d'arriver.

— Bonjour, miss Percy, me salue formellement James.

— Bonjour. Je vous en prie, appelez-moi Jenny, dis-je cordialement.

En m'entendant, la dame se retourne aussitôt.

— James, voulez-vous bien nous présenter ? demande-t-elle comme si elle n'était pas capable de se débrouiller toute seule.

Je crois que certaines personnes prennent ce manoir pour le château royal.

— Bien sûr, lady St John. Voici Jennifer Percy qui est arrivée hier soir avec votre fils. Miss Jennifer, permettez-moi de vous présenter lady St John.

Ah ! du coup, je comprends tout !

La mère de Ian est une femme grande, maigre, impeccable, aux cheveux châtons éclairés par des reflets cuivrés et aux yeux verts. Son allure est parfaite, et elle a la peau d'une jeune fille, tandis que les bijoux qu'elle porte doivent coûter un petit patrimoine. Pour conclure, disons que c'est une femme qui ne passe pas inaperçue.

Elle commence par me lancer un regard de défi avant de passer à la curiosité. J'imagine que je ne corresponds pas exactement à ce qu'elle attendait.

— Enchantée, dit-elle en me tendant la main, même si je ne suis pas sûre qu'elle le soit.

Je la lui serre d'un mouvement décidé. Après tout, il n'est pas facile de m'intimider, et la dame semble l'avoir compris si j'en crois son sourire désormais plus sincère.

— J'étais en train de chercher la salle à manger, dis-je dans le but de me sortir de cette situation gênante le plus rapidement possible.

Ce n'est pas comme si la compagnie m'était désagréable, mais, comment dire ?... J'ai connu

mieux.

— Mon fils aurait dû vous faire les honneurs de la maison, déclare lady St John d'un ton irrité.

— C'est ce qu'il a fait.

Pourquoi ai-je l'impression de devoir le justifier ? J'ai aussitôt envie de me mordre la langue parce que le fait de défendre Ian devant sa mère n'entre absolument pas dans mes clauses.

— C'est moi qui suis en retard ce matin.

Elle me regarde comme si elle en savait plus long que moi.

— Je vais vous accompagner et j'en profiterai pour vous montrer la maison.

Tout en parlant, elle me guide d'une manière déterminée vers l'entrée de la première pièce.

— Jennifer, je ne voudrais pas être impertinente, mais j'aimerais savoir ce que vous faites dans la vie.

C'est parti pour la série de questions. Un interrogatoire l'estomac vide, un véritable défi.

— Pas de problème, lui dis-je en souriant.

Après tout, ce genre de petit jeu m'est habituel.

— Je suis avocate, avocate fiscaliste.

La mère de Ian stoppe pour m'observer de plus près, comme si elle venait de me découvrir.

— Vraiment ? demande-t-elle d'un ton déconcerté.

— Absolument. En tout cas, c'est ce qui était écrit sur mon diplôme la dernière fois que je l'ai lu ! dis-je en riant pour minimiser mes paroles.

Ce qui semble faire mouche parce que lady St John rit aussi, d'une manière détendue qui me rappelle celle de son fils – quand il est spontané.

— Je dois vous demander pardon parce que..., en général..., heu..., les fréquentations de Ian sont plutôt...

Mais elle ne parvient pas à terminer.

Je décide de l'aider à oublier son embarras de la manière la plus magnanime qui soit.

— Plus spectaculaires ?

— Oh ! Pas seulement, confirme-t-elle d'un air soulagé. Si j'osais, je dirais... plus vides.

— J'imagine que le fait de passer des top-modèles aux chargées de com constitue un beau pas en avant, non ?

Suis-je en train de pousser le bouchon trop loin ?

La mère de Ian doit trouver que j'ai de la répartie parce qu'elle éclate sincèrement de rire. Et je suppose que cela arrive rarement à ces gens-là.

— Depuis combien de temps connaissez-vous mon fils ? demande-t-elle.

Selon toute évidence, j'en ai déjà trop dit ; alors, autant continuer : la vérité toute crue s'impose.

— Depuis le jour où il a été embauché à la banque, c'est-à-dire depuis sept longues années.

— En fait, vous êtes collègues ? s'étonne-t-elle.

— Exact, dis-je simplement.

Je sais, je parle trop. Et je me demande ce que j'aurais pu lui avouer encore si Ian n'avait pas fait son apparition !

— Vous avez donc fait connaissance ? s'exclame-t-il.

En nous voyant rire, il a un regard insolite, comme s'il était réellement surpris.

— Bien sûr, mon chéri, confirme sa mère. Ta *collègue* est une femme extrêmement amusante.

Il est évident qu'il pense exactement le contraire. Après tout, je viens juste de sortir de sa

chambre, non ? Sauf que le futur duc ne va pas se risquer à manquer de courtoisie *avant* le petit-déjeuner !

— Uniquement lorsqu'elle le veut, lui confirme-t-il. Et, en général, elle n'en a guère envie.

Que veut-il dire ? Pour ma part, je préfère clarifier :

— Uniquement avec ceux qui le méritent.

— Je suppose que vous vous entendez comme deux larrons en foire. Vous avez des caractères très semblables, commente sérieusement Ian.

Je ne suis pas sûr que ce soit un compliment et je préfère prendre ça comme une critique. Mieux vaut être prête à tout.

En revanche, sa mère n'a pas l'air blessée par l'insinuation et son sourire ne flanche pas.

— Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas là pour nous amuser, précise Ian. Nous sommes venus pour travailler. Beverly est notre client et nous voulons profiter de l'occasion de la partie de chasse pour discuter avec lui.

La mère de Ian se tourne dans ma direction.

— Lord Beverly ? Je suis vraiment navrée pour vous, ma chère.

— Il n'y a vraiment pas de quoi.

— Par ailleurs, j'imagine que vous êtes habituée à évoluer dans de tels cercles. Peut-être bien que votre famille...

Comme prévu, l'interrogatoire se poursuit et nous allons bientôt aborder mon arbre généalogique.

— Pas vraiment. En fait, on ne pourrait trouver plus différent, même si, à leur manière, toutes les familles finissent par se ressembler, exception faite des châteaux et de la chasse à courre.

Touché, coulé. La mère de Ian pâlit légèrement, mais elle se reprend à temps pour s'excuser et aller saluer une invitée qui vient d'arriver.

— Tu es un peu lourde, parfois, se moque Ian en me conduisant enfin vers la salle à manger, dont l'immense table supporte tout ce que Dieu a créé.

Je me contente de me verser du café bouillant dans une tasse (qui a bien deux cents ans d'âge) et de garnir une assiette d'œufs brouillés et de pain.

— Comme je n'avais reçu aucune consigne pour ta mère, je me suis contentée de la vérité. Jusqu'à présent, personne ne m'a vraiment interrogée sur la nature de notre relation, mais je suppose que ça ne va pas tarder. Vraiment, Ian, ce n'était pas la meilleure idée du siècle de m'emmener ici.

Cynique, il rétorque :

— C'est là que tu te trompes. Il y a une demi-heure, j'ai réussi à grand-peine à me libérer de Katie et de sa mère. Ta présence dans ma chambre m'a été d'une immense aide, c'est certain.

Comme le café est excellent, je n'hésite pas à m'en verser une seconde tasse.

— Pourquoi ne l'épouses-tu pas ? dis-je à brûle-pourpoint.

— Tu plaisantes ? Quand je pense que tu l'as rencontrée !

— Justement, et je le dis parce que je l'ai rencontrée. Tous les deux, vous êtes si pleins de suffisance, si fiers de votre sang bleu et si convaincus d'être supérieurs au monde entier. Ça me paraît former d'excellentes bases pour un mariage solide.

Peu satisfait de mon portrait, Ian s'agite nerveusement sur le siège à côté de moi et plonge ses yeux dans les miens.

— Qu'est-ce qui te laisse penser que je suis aussi élitiste ? demande-t-il sèchement.

Je continue à mastiquer ma tartine beurrée, mais son regard intense – un peu trop intense à mon

goût – ne manque pas de me troubler.

— Si nous reportions ce fascinant débat à un moment plus opportun ? J'ai horreur de me gâcher le petit-déjeuner.

Ian hausse les épaules.

— Comme tu veux.

— Où se trouve le reste de la famille ?

— Mon père s'est absenté pour son travail et mon grand-père est sorti vérifier les chevaux pour la chasse à courre de demain. Je te le présenterai ce soir au bal. Attention, je te préviens, il est plutôt formel.

Son avertissement sonne plutôt comme une menace. Toutefois, nullement troublée par son insinuation venimeuse, je rétorque simplement :

— Tu sais, je sais me tenir !

Il n'en lève pas moins un sourcil dubitatif qui m'oblige à insister.

— Vraiment, je t'assure.

Il laisse alors échapper un soupir résigné et paraît sur le point d'ajouter quelque chose quand Elizabeth Beverly et Katie font leur entrée. Ah ! que voilà un parfait duo !

Cette fois encore, Elizabeth est plus dénudée que vêtue, mais, au moins, le sourire qu'elle nous adresse paraît sincère.

— Bonjour, Ian ! Bonjour, Jennifer !

En revanche, Katie a tout de la statue de cire, voire de glace. Il serait trop peu de dire qu'elle n'est pas contente de me voir. Son visage est voilé d'une telle hostilité que j'en suis inquiète pour elle. La colère a une manière de vous faire vieillir si vite ! Elle arbore une tenue qui me paraît plus adaptée à un cocktail qu'à un petit-déjeuner à la campagne, mais si c'est ce qu'elle pense être à la mode...

Peu importe, si elle a l'intention de m'ignorer, libre à elle.

— Bonjour, Elizabeth ! s'écrit Ian avant d'adresser un sourire à Katie.

J'avais oublié qu'ils s'étaient déjà vus un peu plus tôt. Pendant un moment, personne n'ose parler, et Ian se contente de nous observer. Katie me fixe sans jamais baisser le regard, et Elizabeth a tout l'air d'avoir envie de prendre la fuite. Quant à moi, je continue de mastiquer le plus lentement possible en prenant tout mon temps. Si cette blondasse pense pouvoir m'intimider, elle devra revoir sa copie.

Avec un geste apparemment spontané, je pose une main sur la cuisse de Ian qui confirme par son regard qu'il a compris mes intentions.

— J'ai terminé, dis-je tranquillement. Nous pouvons retourner dans notre chambre, si tu veux.

Les yeux de Ian brillent d'amusement, mais on dirait que Katie va se trouver mal. Je le jure, elle est tellement antipathique et hautaine que je suis en train de me demander comment prolonger son agonie. Sans compter que j'ai changé d'avis : personne ne mérite une épouse pareille, même pas Ian.

— Mais oui, allons-y.

Il se lève et me tend la main, que je prends sans faire trop de manières.

Nous saluons les deux jeunes femmes et nous dirigeons vers notre chambre. En chemin, je me rends compte que ma main est toujours serrée dans la sienne et j'essaie de me libérer, mais Ian ne veut pas en entendre parler.

— Elles pourraient nous voir. Supporte encore un moment.

Moi, la reine des objections, je ne trouve rien à dire face à une phrase aussi censée.

Lorsque nous entrons enfin dans la chambre, encore secouée par le contact, je retire vivement ma main. Ne suis-je pas une femme adulte de trente-trois ans qui ne se laisse généralement pas troubler par un contact aussi banal ? Pourtant, lorsqu'il me tenait la main, le contact me paraissait tout sauf banal.

\*\*\*

Cette soirée sera l'une des plus intéressantes qui soient (si j'arrive vivante au bout, ce que je n'espère guère vu le déroulement de la journée).

Nous avons effectivement profité du samedi pour travailler calmement avec Beverly et nous sommes d'accord pour nous retrouver vers le milieu de la semaine suivante au bureau afin de conclure l'affaire une fois pour toutes.

Katie a disparu de la circulation, mais j'imagine qu'elle s'est cloîtrée dans sa chambre afin de se préparer pour le grand gala. Au fond, c'est ce soir qu'elle joue son va-tout, et il lui faudra être au sommet de sa splendeur.

Pour le reste, le château grouille de gens, bien que les jeunes soient rares. Ici, tout le monde est lié d'une manière ou d'une autre au duc de Revington, et l'âge moyen en est un signe révélateur.

Quant à moi, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour me préparer à la soirée, et j'ai dû me contenter de prendre une douche rapide. J'ai quand même appliqué la crème hydratante que Vera m'a obligée à emporter et j'ai enfilé une tenue (encore une fois tirée de la garde-robe de Laura) qui, je dois l'admettre, fait son effet : elle est noire (il paraît que je suis une femme « noire »), longue et décolletée devant, le dos entièrement nu ; mes cheveux sont rassemblés en chignon qui, miraculeusement, paraît parfait (je ne me fais aucune illusion, c'est juste une question de hasard). Pour le maquillage, j'ai opté pour des nuances vives et un rouge à lèvres feu.

En d'autres termes, ce n'est pas du tout moi. La fille qui me regarde dans le miroir ne me ressemble même pas de loin.

C'est d'ailleurs ce que doit penser Ian parce que, lorsque je sors de la salle de bains, il affiche l'air le plus déconcerté possible, comme si une inconnue s'était glissée dans « nos » appartements. Lui, il est élégamment vêtu d'un smoking à pantalon-cigarette et, de le voir ainsi, je me demande si je ne suis pas en train de rêver.

— Tu es... bien.

Voilà la seule chose qu'il arrive à dire.

— Toi aussi, fais-je remarquer pour dissimuler mon embarras.

Pour deux as de l'argutie, on dirait que nous manquons un peu d'entraînement question compliments. D'autant que nous restons plantés là, comme deux idiots, à nous regarder sans dire mot.

— On y va ? finit par proposer Ian.

Je hoche la tête, je m'approche de lui et il me tend le bras... sur lequel je m'appuie en essayant de ne pas trop réfléchir à la signification de ce geste.

Plus que jamais, j'ai ce soir besoin d'un appui, moral et physique ! Je suis dans un milieu qui n'est pas le mien, dans une robe qui n'est pas la mienne, au bras d'un homme qui n'est certainement pas le mien. Rien de tel pour passer une soirée mémorable ! Nous longeons une succession de couloirs avant d'arriver à ce qui doit être le joyau du château, c'est-à-dire la salle de bal. Rien à dire, c'est

vraiment splendide, et les invités sont des plus élégants. Jusqu'ici, tout va bien, pas de mauvaises surprises et rien ne m'étonne.

Pendant un moment, je pense à ce que Kate Middleton (même si elle ne m'est pas franchement sympathique) a dû éprouver lorsqu'elle a mis le pied à la cour. J'imagine sans peine sa gêne, voire sa panique (disons que c'est ce que j'éprouve, là, tout de suite).

Pour me donner du courage, je sirote du champagne tandis que Ian me présente à toute l'aristocratie anglaise. J'ai l'impression que personne ne manque à l'appel, même pas le plus simple des baronets.

— Maintenant, courage, il ne manque plus que le gros poisson, me prévient-il en m'indiquant un homme âgé à quelques mètres de nous.

La ressemblance est tellement évidente que je n'ai même pas besoin de lui demander de qui il s'agit.

— Grand-père, puis-je te présenter Jennifer Percy, dit solennellement Ian.

Personne ne s'attend à ce que je fasse une révérence, non ?

— Bonsoir, monsieur le duc, dis-je d'un ton très formel.

Il m'observe un long moment avant de me tendre sa main droite que je serre fermement en espérant ne pas être moite de sueur.

Je comprends d'où Ian tient ses yeux, parce que son grand-père me scrute avec la même intensité de bleu que le petit-fils.

— Inutile de se montrer aussi formel, miss Percy, me dit-il (à la vérité, il pense exactement le contraire). Nous lisons tous les journaux et, au fond, à vos yeux, je ne suis que le grand-père de votre actuelle passade.

De toute évidence, il a de l'humour et il aime plaire. Je ris sous cape en pensant qu'il ignore que son petit-fils essaie d'être aussi drôle que lui et qu'il est tout aussi soucieux de plaire !

— À chaque occasion sa forme, n'est-ce pas ? fais-je en souriant.

Je n'ai pas l'intention de me laisser intimider.

— Probablement. Mon épouse m'a confié que vous étiez avocate ?

Très net, il cherche à changer de sujet.

— Avocate fiscaliste, ce qui n'est pas réellement comparable à un avocat.

Je n'ai absolument rien à cacher.

— Eh bien ! Ian n'est pas vraiment économiste et vous n'êtes pas vraiment avocate. Quel couple parfait ! commente-t-il avec ironie.

— Un couple parfait, c'est exact.

J'ai décidé d'ignorer son sarcasme, et Ian me jette un regard fasciné, comme s'il n'avait jamais vu quiconque tenir tête à son grand-père.

— Je vous prie d'excuser ma franchise, mais, pensez-vous que ce couple va durer ? me demande le duc.

Non, mais, quel goujat ! Certes, cela fait tellement de générations qu'on leur pardonne tout, à ces maudits ducs, qu'il serait difficile de blâmer cet exemplaire spécifique.

— C'est vrai, je pourrais trouver un héritier plus intéressant, dis-je d'un air malicieux.

Revington répond par un rire nerveux.

— Ne soyez pas bête. Vous ne trouverez jamais meilleure occasion.

J'ai réussi à le faire tomber dans mon piège en quelques secondes.

— Il ne s'agit pas de remettre en cause les qualités de Ian, lui fais-je remarquer.

Si quelqu'un l'a fait, c'est bien lui.

— Clairement, d'autant qu'il sera duc un jour.

— C'est dommage de juger les gens uniquement sur ce qu'ils deviendront. Je préfère pour ma part largement me concentrer sur ce qu'ils sont déjà.

Presque troublé, Revington me dévisage longuement.

— Votre position est certainement différente, admet-il, parce que, pour la plupart, Ian n'est que mon héritier. Rien d'autre.

— Alors, je suis contente de ne pas faire partie de « la plupart ». Je le connais depuis si longtemps que je sais de quoi je parle.

Voyant que Ian vire au rouge écarlate, j'imagine que la situation est plutôt inhabituelle. J'espère seulement que son ego généralement démesuré supporte cette conversation bizarre pendant encore quelques minutes.

— Alors, on m'a dit que vous étiez collègues de travail, ajoute-t-il presque avec mépris.

— Et cela ne vous plaît pas ? dis-je d'un ton un peu sec.

Sincèrement, j'ai eu ma dose d'amabilités pour la journée.

— C'est son poste qui ne me convient pas. Je suis impatient qu'il démissionne pour venir travailler dans l'une de nos nombreuses sociétés familiales. Il aurait l'embarras du choix.

Si quelqu'un m'avait prédit un jour que Ian pouvait démissionner, j'aurais certainement fait des bonds de joie, mais, là, devant ce type prétentieux, je ne suis soudain plus sûre de rien.

— Assez, grand-père, nous interrompt Ian. Jennifer est mon invitée et je te serais reconnaissant de la traiter avec respect.

L'avertissement est clair et net.

— Mais bien sûr. Je ne sais comment je me suis laissé entraîner sur un tel sujet. Je vous demande pardon, miss Percy, mais la carrière professionnelle de mon petit-fils me rend toujours très nerveux.

En réalité, je pense que, ce qui l'agace, c'est qu'il se rend compte que ledit petit-fils n'exécute pas aveuglément ses ordres, mais je décide de garder mon avis pour moi.

— Je vous en prie, j'ai apprécié cet échange d'opinions.

Nous le saluons et nous dirigeons du côté du bar.

— On ne peut certainement pas dire de toi que tu as la langue dans ta poche, commente-t-il en riant et en me tendant un verre.

— Comme si tu ne me connaissais pas ! dis-je en engloutissant d'un trait le vin.

J'ai l'air forte comme ça, mais, en fait, je suis un peu secouée.

— Je commence sérieusement à penser que, si tu m'as demandé de venir, ce n'est pas tant pour tenir au large tes admiratrices parce que, là, tu as l'air de pouvoir te débrouiller tout seul, que pour prouver quelque chose à ta famille. Quelque chose du genre « ou vous respectez mon choix sans vous en mêler ou j'épouserai quelqu'un que vous ne pourrez pas traiter comme un paillason ». Donc, pour que tout soit clair, je joue le rôle d'une sorte de menace... Ou ne vaudrait-il pas mieux dire d'« avertissement » ?

Ian me regarde un moment avant d'éclater de rire.

— Je n'avais jamais songé à cette possibilité, mais, à présent que j'y pense, ça pourrait être intéressant...

— Bien sûr que tu y as pensé. Je peux comprendre que le milieu dans lequel tu as grandi a saccagé



ta cervelle, mais il ne faut pas te sous-estimer, très cher, dis-je d'un ton railleur.

— Pourrions-nous trinquer à notre estime de soi réciproque ? propose-t-il.

— Absolument, mais tu ne crois pas que ça fait un moment que nous buvons ?

Je lève mon verre vide pour lui prouver à quel point que suis sérieuse.

— Laisse-moi te révéler un secret : dans ce genre d'occasion pompeuse, on ne boit jamais assez.

Toujours trop peu, en fait.

— Je crois cependant que je suis déjà en train de perdre toute ma lucidité, fais-je remarquer avec un zeste d'inquiétude.

Lui, en revanche, a l'air d'avoir adopté la sagesse caractéristique de l'ébriété totale.

— Rien d'inquiétant. Lorsque nous serons vraiment ivres, nous nous échapperons, c'est tout, répond-il en haussant les épaules d'un air désinvolte.

D'ailleurs, l'idée de me soustraire à cette cohue ne me déplaît pas.

— Si nous allions prendre l'air ? propose-t-il en montrant une porte au fond de la salle.

— Mais oui, je veux faire le tour des jardins comme une véritable héroïne des romans de Jane Austen !

Je suis enthousiaste, d'autant qu'il me semble que ma limite alcoolique personnelle a déjà été dépassée depuis un moment. Ian m'offre à nouveau son bras, et nous nous dirigeons vers les jardins illuminés et magnifiques malgré le froid glacial. Je dois frissonner, parce que Ian s'en aperçoit et retire sa veste pour m'en couvrir les épaules.

— Ce n'est pas la peine.

Mais ma protestation sonne faux.

— Tu es pratiquement nue, me fait remarquer mon compagnon.

Je me sens, en effet, beaucoup mieux enveloppée dans sa veste encore chaude, ce qui fait que je ne bronche pas.

— Si tu insistes, mais je le fais uniquement pour ne pas te contrarier.

— Et moi qui croyais que ta mission sur Terre était de me contrarier.

À présent que nous sommes loin des regards de ses proches, Ian me paraît beaucoup plus détendu.

— Tu as raison. Dernièrement, il y a eu des événements très insolites... Des banques américaines qui sautent en l'air, des pays développés qui s'écroulent, la notation des États-Unis qui se trouve menacée et, pour couronner le tout, toi qui ne veux pas me contrarier. Il doit y avoir quelque chose de singulier dans l'air.

Pendant que nous nous promenons dans le parc, j'entends le rire clair de Ian.

— Katie à douze heures, me dit-il soudain à voix basse.

La jeune fille a, en effet, endossé un vêtement rouge feu qui ne passe pas inaperçu, même dans la pénombre. On dirait que cette fille n'a que des vêtements rouges !

— Tu veux lui parler ? dis-je tout en cherchant un moyen de changer rapidement de direction.

— Je ne veux même pas y penser, confirme Ian.

Je dois admettre que, sur ce point, je suis d'accord avec lui.

— Mais elle nous a vus, lui fais-je remarquer en observant la manière déterminée avec laquelle elle se dirige dans notre direction.

— J'ai un plan, me chuchote Ian à l'oreille en se rapprochant de moi.

J'ai comme l'impression que c'est un plan qui ne va guère me plaire.

— Toutefois, il me faudra te demander un peu plus de collaboration que la dernière fois, insiste-t-

il, très sérieux.

Voilà qu'il colle sa bouche contre la mienne sans que j'aie le temps de dire ouf.

J'ai déjà trop bu, parce que je sens que la tête me tourne. Je me serre contre lui afin de ne pas tomber et je ne peux m'empêcher de fermer les yeux et de me laisser aller. Ma conscience n'est même pas capable de me dire que c'est uniquement la proximité de Katie qui exige ce baiser convaincant. Il suffit qu'il pose ses lèvres sur les miennes et, lorsque sa langue m'envahit, je ne peux faire autrement que de le laisser faire. Nous avons tous les deux un instant d'hésitation, mais nous le surmontons rapidement. J'ouvre la bouche avec un enthousiasme sorti d'on ne sait où et je me laisse totalement aller. Il est probable qu'il s'écoule plusieurs minutes parce qu'une fois que je rouvre les yeux, il n'y a plus aucune trace de Katie. Volatilisée. À la vue du spectacle, elle a dû trouver plus sage de se retirer. Au moins, ce baiser avait un sens, me dis-je pour me rassurer. J'ai l'impression que mon corps se réveille d'une longue période de léthargie. Dans l'ensemble, c'était certainement un baiser scandaleux. J'en rougis tout en me rappelant que je ne suis pas du genre à embrasser les gens comme ça. D'ailleurs, je suis certaine que mon dernier baiser aussi passionné remonte au moins à l'époque du lycée.

Je pense que Ian aussi a de quoi cogiter parce qu'il lui faut également quelques minutes avant de parler.

— Hmmmm...

Voilà le seul commentaire que je suis capable de sortir. Premier prix d'originalité ! Mais j'ai l'impression que mon cerveau a manqué d'oxygène pendant un temps.

— Exact, confirme Ian comme si entre nous venait de se dérouler une entière conversation non verbale.

— Je crois que nous avons un peu trop bu, dis-je en espérant amortir l'effet du baiser.

Or, je n'ai qu'une seule idée en tête, une idée extrêmement dangereuse, mais qui dit que je voudrais un autre baiser comme ça. Qu'est-ce qui me prend ?

— Sans doute, dit-il en glissant ses mains dans ses poches, peut-être pour échapper à la tentation de me toucher encore.

— Quelle heure est-il ? Il doit être tard et nous ferions peut-être mieux d'aller nous coucher, dis-je en imaginant déjà un plan de fuite.

Je pense effectivement que, à ce stade, la seule solution consiste à nous séparer avant que quoi que ce soit ne le fasse changer d'avis (ou ne *me* fasse changer d'avis).

— Alors, bonne nuit, dis-je en lui rendant sa veste et en retournant vers l'allée par laquelle nous sommes arrivés.

— Bonne nuit, dit-il dans mon dos.

J'aimerais me retourner une dernière fois, mais je pense qu'il vaut mieux aller de l'avant. Vraiment mieux.

— Jeeeeny...

Je sors brusquement de mon sommeil en cherchant à déterminer la provenance du bruit. La porte de la chambre claque avec un son à réveiller un mort. Dans la pénombre, j'entends comme un bruit sourd, comme si un gros paquet venait d'atterrir sur le parquet.

Désormais pleinement réveillée, et plutôt alarmée (faut-il le préciser ?), j'allume la lampe de chevet pour découvrir Ian, sa face contre le si précieux tapis ancien. L'alcool a dû avoir raison de lui depuis que je l'ai quitté, il y a plusieurs heures de cela, dans le parc.

Je me lève pour lui porter secours.

— Allez, Ian, fais un effort. Aide-moi à te mettre au lit.

On dirait qu'il ne m'entend même pas. J'essaie de le secouer, mais son corps ne laisse échapper qu'un gémissement de douleur. Sans pitié aucune, je m'exclame d'un ton de net reproche :

— Bien fait pour toi. Boire jusqu'à ne plus savoir qui tu es. Bravo ! Félicitations ! Très mature de ta part.

Ian réussit à se soulever à demi du tapis.

— Toi aussi, à ma place, tu aurais bu... si ton grand-père avait répété sans cesse la même chose, marmonne-t-il.

— Je comprends que tu ne rendes pas souvent visite à ta famille. Tu mourrais de cirrhose avant quarante ans à ce rythme ! dis-je d'un ton sec.

Ian réussit l'exploit de ricaner, mais ce n'est qu'un ricanement affreux d'ivrogne qui ne joue aucunement en sa faveur.

— Ne sois pas méchante avec moi, implore-t-il en s'asseyant enfin.

— Tu le mérites.

Mais, en voyant son visage douloureux, je lui tends à nouveau la main qu'il prend cette fois, avant de s'arrêter pour observer l'encolure de mon pyjama.

— As-tu fini de m'observer ? dis-je d'un ton un peu trop strident.

— C'est comme ça que je me sens mieux.

Il finit par décider de se relever, mais il a du mal à garder son équilibre.

D'une manière tout à fait inélégante, je parviens à le traîner jusqu'au lit, où nous atterrissons avec un bel ensemble. Enfin, façon de parler.

— Tu es ivre mort, dis-je, stupéfaite.

Il grommelle un truc incompréhensible.

— Ian, tu as encore ton smoking. Tu ne peux pas dormir comme ça.

— Mais si, je peux, soupire-t-il en fermant les yeux.

— Allez, je t'aide.

Je commence à lui retirer sa veste et je vois bien qu'il cherche à collaborer du mieux possible, mais l'entreprise n'en est pas moins très ardue. J'essaie d'ignorer l'étrange picotement qui me réchauffe le bout des doigts pendant que je déboutonne sa chemise et que je fais glisser ses manches. Il a un corps parfait (mais, ça, je le savais déjà parce que l'on ne porte pas un pantalon-cigarette quand on n'a pas un cul d'enfer.

— Le pantalon, se souvient Ian.

Non, là, je bloque.

— Seulement si tu défais ta ceinture tout seul, fais-je remarquer en élevant la voix.

Pas question d'aller promener mes mains sur sa ceinture. À la seule pensée d'un tel geste, je suis envahie par une chaleur tout à fait anormale.

— Trop pudique ! lance le mort, mi-accusateur.

Il n'en réussit pas moins à se dégager du vêtement tout seul. Quant à moi, il ne me reste qu'à tirer une jambe, puis l'autre, pour terminer le travail.

Je sais bien que je ne devrais pas, mais je ne peux m'empêcher de vérifier s'il est plutôt slip ou boxer. OK, boxer. Moulant. Mon Dieu. Pas de commentaires.

— Allez, mets-toi sous les couvertures, dis-je en essayant de le recouvrir du mieux que je peux.

Bien décidée à m'octroyer le canapé, je m'empare de mon oreiller lorsqu'une main plutôt ferme m'arrête.

L'espace d'une seconde, je me retrouve sur le torse nu de Ian en lâchant un gémissement de pure stupeur.

— Que fais-tu ?

Je suis plutôt terrorisée de ma réaction que de sa proximité.

— Chhhuut, se contente-t-il de dire en me rapprochant de lui.

— Ian, tu dois me prendre pour quelqu'un d'autre, dis-je en essayant de me dégager.

Pour un type dans le coma, il a une poigne de fer.

— Ian !

Cette fois, je crie parce que je commence à être sérieusement en panique.

— Tu ne veux pas rester tranquille deux minutes ? me murmure-t-il dans l'oreille.

J'ai la chair de poule à un point vraiment gênant.

Et là, perdue dans ses bras, je me rends brusquement compte que je n'ai ni la force physique ni la force psychologique pour m'éloigner de lui. Alors, je me laisse aller et je ferme les yeux.

— Brave fille. C'est mieux comme ça.

Il doit avoir senti ma reddition. Quelques minutes plus tard, sa respiration régulière et légère m'informe qu'il s'est endormi. Malgré l'alcool, l'odeur de cet homme est merveilleuse, et mes sens sont plus qu'en éveil. Comme si la moindre cellule de mon corps était incroyablement vivante.

Ce qui ne va pas du tout.

J'essaie de penser à quelque chose d'autre, mais c'est vraiment difficile.

— Tu vas me le payer très cher, dis-je alors à voix basse à la momie qui dort béatement dans mes bras.

Pour finir, après un temps qui me paraît interminable, je parviens moi aussi à me détendre suffisamment pour m'endormir.

\*\*\*

Ce week-end est vraiment le top du top en matière de ratage, me dis-je alors que je suis réveillée par une série de coups secs frappés à la porte de la chambre.

— Ian ! appelle la voix de l'autre côté.

Je ne l'ai rencontrée qu'hier, mais la mère de Ian a une de ces voix que l'on ne peut confondre à

aucune autre. Le fiston en question, qui n'a pas l'air de l'avoir entendue, continue de dormir du sommeil du juste à mes côtés. Pour le moins, la scène est grotesque.

— Ian, dis-je pour le réveiller tout en essayant de me dégager. Ian, c'est ta mère.

Depuis la porte, la voix se fait de plus en plus forte.

— Nous arrivons tout de suite ! dis-je en désespoir de cause.

Encore un coup de coude et je parviens à échapper à l'étau de ses bras. Le cadavre émet alors un gémissement de douleur.

— Désolée, mais j'avais du mal à te réveiller.

Ian ouvre finalement les yeux. Il a le visage verdâtre comme je ne l'ai jamais vu, une nuance qui ne lui sied guère, me dis-je avec une pique de colère qui résume les vingt-quatre dernières heures les plus absurdes de toute ma vie.

Il tente de se relever et de s'asseoir dans le lit, mais, au bout de quelques secondes, je vois bien qu'une vague de nausée déferle en lui. De mieux en mieux. Encore totalement nu, exception faite du fameux boxer, il se précipite vers la salle de bains. Génial ! À présent, c'est moi qui vais devoir me taper la mère !

J'ouvre la porte avec l'air le plus naturel et le plus calme possible en me disant qu'il vaut mieux ne pas agacer lady St John.

Ses yeux verts sont écarquillés d'inquiétude et j'ai le temps de remarquer que ses cheveux sont étrangement décoiffés.

— Bonjour, Jennifer ! lance-t-elle presque en haletant.

— Bonjour, dis-je en m'écartant pour la laisser entrer.

— Comment va Ian ? demande-t-elle en examinant la chambre en quête de son précieux rejeton.

La réponse nous parvient sous la forme de gargouillis peu ragoûtants provenant de la salle de bains. Lady St John pâlit aussitôt.

— Pas trop bien ? s'enquiert-elle.

— Je dirais que non.

Que dire de plus subtil dans un tel moment ?

Élevant la voix pour qu'il m'entende, je lance :

— Ian, tu as besoin d'aide ?

— Non ! réplique-t-il aussitôt.

D'ailleurs, s'il avait répondu par l'affirmative, je jure que j'aurais envoyé sa mère à ma place.

— Au moins, il a encore la force de répondre, dis-je en essayant d'alléger l'atmosphère.

— Alors, que faisons-nous ? insiste-t-elle d'un ton toujours plus inquiet.

— Attendons qu'il sorte, dis-je en courant le risque de paraître sarcastique.

— Non, ce que je voulais dire, c'est ce que nous devons faire avec mon beau-père. Hier soir, il s'est encore disputé avec Ian et, à présent, nous sommes en retard sur le programme. Tout le monde n'attend plus que lui.

Pendant ce temps, les bruits qui continuent de provenir de la salle de bains n'ont rien d'encourageant.

— Je pense qu'il est exclu que Ian puisse participer à la chasse.

J'espérais que ce serait évident, mais, avec ces gens, on ne sait jamais ce qu'ils ont derrière la tête. Mieux vaut être parfaitement explicite.

— Doux Jésus ! s'exclame la lady, plutôt secouée.

Au fond de moi, j'espère qu'elle est plus perturbée par l'état de son fils que par sa fichue chasse à courre.

— Alors, c'est vous qui allez venir ! s'exclame-t-elle avec une lueur de supplication dans les yeux.

— Moi ? À la chasse ? Je suis contre, absolument contre la chasse ! dis-je en frissonnant.

La mère de Ian paraît être au bord des larmes.

— Son grand-père va en faire tout un drame, implore-t-elle.

De toute évidence, s'il y a une chose que cette famille réussit parfaitement, c'est de me forcer à participer à des entreprises auxquelles je n'aurais jamais cru prendre part. Jamais.

— Son grand-père ne peut pas faire un drame parce que Ian ne se sent pas bien ! fais-je remarquer dans une tentative vaine d'échapper au pire.

— Bien sûr que si ! Il est capable de tout ! rétorque-t-elle comme si la chose allait tellement de soi que je ne pouvais que l'admettre.

De toute évidence, le duc de Revington aurait besoin qu'on lui ouvre un peu les yeux et on dirait que ce « on » ne peut être que votre servante, c'est-à-dire moi.

— OK, lady St John, dis-je d'un ton résigné. Je ferai comme vous voudrez. Je viens.

Mais pourquoi cela tombe-t-il toujours sur moi ?

C'est à ce moment qu'un Ian gris-vert apparaît sur le seuil de la salle de bains. Il a l'air tellement mal en point qu'il ne semble aucunement gêné de se présenter à demi nu devant sa mère et moi. Il se traîne en chancelant jusqu'au lit et s'y jette sans plus de cérémonie.

— Ian, mais que t'est-il donc arrivé ? lui demande sa mère d'un air bouleversé.

— Ne pose pas de questions dont tu ne veux pas connaître la réponse, marmonne-t-il en se couvrant la tête d'un drap. Je vais mourir, ajoute-t-il en gémissant.

— D'accord, si ça pouvait être aussi facile de se débarrasser de toi.

Je m'approche du lit et je tire le drap pour me rendre compte de la situation. Dans son visage blanc de craie, ses yeux paraissent encore plus bleus que d'habitude.

Sa mère nous contemple d'un air un peu embarrassé.

— Jennifer, vous devriez vous préparer. Si nous ne nous présentons pas dans les minutes qui suivent, je pense que ce sera la fin du monde.

Je me lève et je me dirige vers la penderie pour prendre des jeans et une veste dans les tons marron.

— Je n'ai pas apporté de bottes.

— Je vais vous en prêter une paire, offre-t-elle aussitôt. Dites-moi seulement votre pointure.

Ainsi, après avoir découvert que je mettais du 39, elle s'empresse de sortir de la chambre en me laissant seule avec le moribond.

Avant d'entrer dans la salle de bains pour me changer, je lance un regard chargé de toute la haine possible à l'homme qui a été capable de me mettre dans une telle position.

— Je vais être claire : c'est la dernière chose que je fais pour toi. Tu me le paieras. Et cher ! Pour une fois, tu vas regretter d'être si riche !

Sur cette magnifique répartie, j'entre dans la salle de bains en claquant la porte le plus bruyamment possible.

Le superbe cheval noir sur lequel est majestueusement juché le duc de Revington suscite autant de crainte que son maître. Et c'est peu de le dire : on sent que ces deux-là se sont trouvés.

Du coin de l'œil, je perçois parfaitement que ledit duc m'observe avec un zeste d'inquiétude mêlée d'une nette désapprobation pendant que j'essaie de grimper sur le cheval qu'on m'a gentiment confié, une femelle qui répond au nom de Luna. J'espère d'ailleurs de tout mon cœur qu'elle n'a rien de lunatique. Certes, elle a un museau plutôt doux, mais j'ai appris avec le temps à quel point les apparences pouvaient être trompeuses.

Grimper en selle s'avère plus compliqué que prévu. La dernière fois que je suis montée à cheval, j'avais à peine dix ans et je me prends à espérer que le cheval, c'est comme le vélo, à savoir qu'on n'oublie jamais. Sauf qu'on ne peut pas dire que j'aie jamais vraiment *appris* à monter à cheval.

— Allons, miss Percy, tout le monde vous attend, me jette le duc d'un ton menaçant.

Juste ce qu'il fallait dire pour que je me détende. D'ailleurs, tout le monde a les yeux fixés sur moi, ce que je note dans mes tablettes avec un coup de colère, maudissant Ian pour une énième fois. S'il ne meurt pas entre-temps des conséquences de sa cuite, je pense que je me ferai un plaisir de le tuer moi-même – en admettant que je rentre vivante de cette absurde expédition.

À la cinquième tentative, j'arrive à me mettre en selle et j'en profite pour lancer un regard noir au duc qui a l'air proprement déçu que j'aie réussi un tel exploit.

— Je vois que vous êtes une cavalière hors pair, se moque-t-il en provoquant un éclat de rire général.

Rira bien qui rira le dernier, mon cher duc.

— Certes, l'équitation n'est pas l'un de mes passe-temps favoris.

Je tends les rênes, et ma Luna semble aussitôt comprendre qu'elle a affaire à une pauvre ignorante puisqu'elle ne moufte pas. Solidarité féminine.

— Ne vous éloignez pas de moi, m'ordonne le grand-père de Ian. En l'absence de mon bon à rien de petit-fils, je suis responsable de vous.

— Et moi, bête que je suis, je croyais pouvoir être responsable de moi-même, lui dis-je avec le plus grand sérieux. Quand on pense que je croyais que nous étions au XXI<sup>e</sup> siècle et que je me découvre soudain au XVIII<sup>e</sup>.

Ma répartie s'accompagne d'un sourire si sincère que n'importe qui d'autre pourrait s'en amuser, mais pas le grand-père de Ian. Non, personne n'a probablement jamais osé faire de l'ironie en sa présence. Dommage.

— Je persiste à m'étonner du choix de mon petit-fils, avoue-t-il alors que nous partons.

Nous sommes tous les deux en tête de la course, et les autres doivent suivre à quelque distance.

— Vous n'êtes pas le genre de Ian, ajoute-t-il.

— Vraiment ? dis-je en essayant de le pousser dans ses retranchements.

— En général, mon petit-fils s'entoure de gens qui le vénèrent et n'essaient jamais de le contredire.

Entre vous et moi, je l'ai constaté personnellement.

— Or, vous n'avez pas l'air d'être le genre à vénérer qui que ce soit, poursuit le duc en

m'observant du coin de l'œil, sans doute pour constater l'effet produit par ses paroles.

Nullement troublée, je lui fais remarquer :

— Dans ma famille, nous ne vénérons que Gandhi.

Le duc éclate franchement de rire.

— En revanche, vous ne m'avez pas l'air non plus d'être le genre adepte de la non-violence, finit-il par préciser.

— Ouais, c'est un de mes défauts. Ma famille est très engagée, mais, moi, je suis plutôt sanguinaire. Et vous comprendrez que, dans une famille de végétariens..., c'est un véritable problème.

J'ai opté pour la sympathie en espérant que ma stratégie fonctionne.

— Vous êtes végétarienne ? Vraiment ? me demande-t-il comme si je venais de tomber de Mars.

— Absolument, dis-je sans me décomposer.

— Et vous participez à une chasse à courre ? demande-t-il aussitôt.

— J'espère que vous appréciez le geste. Cependant, je ne le fais pas pour votre compagnie.

— Ah ! une végétarienne avec le sens de l'humour ! Et moi qui pensais que vous en étiez démunis à force de manger uniquement des brocolis, dit-il d'un ton amusé.

Ce à quoi je lui réplique :

— Cependant, je suis végétarienne et pas végane, ce qui ne me prive pas de tout.

— Je suis fasciné par vos habitudes alimentaires, mais je voudrais cependant aborder une question beaucoup plus intéressante, si cela ne vous ennuie pas.

Il est devenu plus sérieux, presque au point de m'inquiéter.

— Je vous écoute.

— Pourquoi Ian ? demande-t-il sans me lâcher des yeux. Je veux dire, c'est un beau garçon, de sang noble et tout le reste, mais j'ai comme l'idée que, pour vous, cela n'a pas grande valeur.

Qui l'eût cru ? L'homme est doué de perspicacité ! Sa phrase me permet presque de me détendre : enfin, quelqu'un qui comprend.

— Je pense que Ian n'est pas encore arrivé à maturité, dis-je en secouant la tête.

— Il est trop concentré sur lui-même, me révèle le duc.

— Serait-ce une tare familiale ?

Le vieil homme éclate à nouveau de rire.

— Je finirai par réviser mon jugement avant la fin de la journée, miss Percy. Je n'aurais jamais cru cela possible. Si peu de gens parviennent à me surprendre.

— Je vous en prie, ne vous ravisez pas. J'ai une réputation à défendre !

— Vous n'avez quand même pas l'intention de l'épouser ? me demande-t-il brusquement.

Je ne comprends pas comment nous avons pu en arriver à ce qu'il me pose une question aussi improbable.

— Ian ? Se marier ? Parlons-nous de la même personne, dis-je en écarquillant les yeux de stupéfaction.

— Ian est imprévisible, croyez-moi, et une folie de ce genre serait tout à fait dans son style.

— Je n'ai absolument pas l'intention de l'épouser.

Je ne sais pas pourquoi il tient tant à être rassuré sur le sujet, mais, avec lui, je n'ai pas envie de mentir.

— Ne vous méprenez pas ! Je vous trouve extrêmement sympathique et rafraîchissante, mais Ian



n'en demeure pas moins un futur duc et, un jour, il aura besoin d'une épouse accoutumée à un certain mode de vie. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre...

Il est clair que nous en sommes arrivés au nœud du problème.

— Parfaitement.

En réalité, il serait sans doute surpris d'apprendre que je partage pleinement son point de vue.

— Vous n'êtes donc pas offensée ? me demande-t-il, un sourcil levé.

— Pas du tout.

— Bien, alors, vous devriez penser à une manière de vous débarrasser de mon petit-fils, suggère-t-il.

— Pourquoi ?

Ma stupéfaction n'est pas feinte.

Le grand-père de Ian fronce les sourcils. De toute évidence, il est habitué à une obéissance qui n'admet aucune discussion.

— Parce que vous lui plaisez beaucoup et il vaudrait mieux que les choses n'aillent pas trop loin.

Moi ? Plaire à Ian ? Mais c'est dingue ! Je suis sur le point de tout lui expliquer lorsque je me souviens des photos, de notre mise en scène et de notre accord.

— Ian se fiche pas mal des femmes avec lesquelles il sort, fais-je remarquer, et je sais que mon tour viendra.

Tandis que nous chevauchons, le duc continue de m'observer d'un air préoccupé.

— Je pensais que vous étiez meilleure observatrice. Mais j'imagine qu'il est toujours difficile d'être objectif lorsqu'il s'agit de soi-même. Vous me donnerez raison. Mieux vaut briser là !

Le ton est sérieux, impérieux et n'admet aucune réplique. Je me contente donc de répondre :

— J'y songerai.

Sincèrement, je commence à en avoir ma claque de cette conversation.

Pour l'heure, ma réponse semble lui suffire parce qu'il hoche la tête avant de scruter l'horizon.

— Un faisan, chuchote-t-il d'un air enthousiaste en montrant de la main un point devant nous.

Il a parlé si bas que la proie n'a pas encore tenté de fuir. Diable, voilà l'instant crucial !

— Henry, passe-moi mon fusil, ordonne-t-il à un garçon qui a surgi discrètement derrière nous et qui s'exécute aussitôt.

Nous nous approchons au plus près du faisan, et le duc descend de cheval. Je le regarde viser, glisser le doigt sur la détente et, juste à cet instant, je sais ce qu'il me reste à faire. Je le sais, c'est tout. Avant que le grand-père de Ian n'ait eu le temps de tirer, j'éternue de toutes mes forces dans un véritable coup de tonnerre.

Effrayé par le bruit, le faisan prend son envol une seconde avant que les plombs ne l'atteignent.

Également surprise par le bruit, Luna s'effraie à son tour et se redresse sur ses jambes arrière, m'envoyant valser en l'air pour retomber peu dignement sur le sol.

Tout le monde retient son souffle d'épouvante. Personne n'arrive à décider s'il faut me laisser à mon sort (dont je suis la seule responsable) ou me secourir, mais, avant que quiconque ne fasse un geste, je décide de me relever toute seule. Le duc me lance un regard meurtrier.

Tous les efforts que j'ai pu faire pour me rendre sympathique se sont volatilisés en un éternuement.

— Je vous demande pardon, dis-je d'une voix coupable, mais cette allergie me tue.

Et je couronne le tout d'un sourire digne de la créature la plus innocente du monde.

En rentrant chez moi, ce soir-là, je suis éreintée au point de ne pouvoir que m'écrouler sur le canapé. Dommage que je boite à cause de mon arrière-train douloureux, cadeau malvenu de ma longue chevauchée et du merveilleux vol plané qui a eu tant de succès.

— Tout baigne ? demande Laura en relevant un sourcil suspicieux.

— Pas vraiment, mais merci de le demander, dis-je en souriant.

C'est dingue, la chance que j'ai : j'arrive encore à sourire.

— Vera est sortie, mais j'étais impatiente de te voir. Alors, raconte-moi. Je veux tout savoir !

— Je n'en ai pas la force, je te le jure, dis-je, désormais étalée à l'horizontale sur le canapé.

Elle me lance un coussin au visage.

— S'il te plaît ! Je veux savoir ce qui s'est passé ! Il n'y a rien dans le journal ! gémit-elle.

— Heureusement qu'il n'y a rien dans le journal !

En vérité, il ne manquerait plus que la photo de ma théâtrale défaite.

— Allez, qu'est-ce que tu veux savoir ? dis-je pour céder à sa curiosité.

— Absolument tout ! s'écrie-t-elle en trépignant presque d'impatience.

— Je te supplie de ne pas bouger, ça me fait mal aux fesses, fais-je remarquer.

— Mais pourquoi ?

— J'ai fait une chute de cheval, dis-je, penaude.

— Mais qu'est-ce que tu faisais sur un cheval ? me demande-t-elle en riant.

Certes, on ne peut pas dire que je ressemble à une amazone.

— J'étais en train de sauver un faisan, dis-je du ton le plus sérieux possible.

Laura me lance un regard un peu stupéfait.

— Et... tu l'as sauvé ?

Fière de moi, je hoche la tête.

— Certainement. J'ai sacrifié mes fesses, mais ça en valait la peine.

— Ça a dû être un week-end mouvementé, commente Laura.

— Tu n'as pas idée à quel point !

— Allez, raconte-moi un truc intéressant !

— Ma chérie..., ma chute de cheval est un truc extrêmement intéressant !

Laura me lance un regard peu convaincu.

— OK, d'accord ! Je vais te faire un petit topo. Alors, voyons : le château est immense, du jamais vu, et rempli de domestiques en adoration devant Ian. Ah oui... Sa famille n'apprécie pas le fait qu'il ne travaille pas dans l'une de leurs sociétés et, pour conclure en beauté, ils nous ont mis dans la même chambre.

Là, le visage de Laura se voile de stupeur mêlée d'enthousiasme.

— Couché ! Je sens venir l'interrogatoire en règle ! Il ne s'est rien passé, absolument rien. Mais si tu savais à quel point rien, rien du tout.

J'aurais dû m'abstenir parce que cela ne fait que piquer sa curiosité.

— Jenny ! Je veux savoir ! s'exclame-t-elle.

— Il m'a seulement embrassée, dis-je avec empressement, et c'était une urgence.

— Mais oui, bien sûr ! Fais-moi croire que vous n'avez fait que vous embrasser, insiste mon amie avec irritation.

L'air plus sérieux, je me redresse en croisant les bras et je lui demande d'un ton sec :

— Je peux continuer ?

Magnanime, elle acquiesce.

— Alors..., où en étais-je ?... Ah oui ! Un baiser de cinéma. Ensuite, Ian s'est querellé avec son grand-père et a fini par se saouler au point qu'il est resté comateux toute la journée. C'est pour ça que j'ai dû prendre part à la chasse, pour le remplacer et sauver ces pauvres bêtes.

— Il valait mieux que ce soit toi, murmure Laura.

— Il y a encore une chose que je n'ai pas avouée... Euh..., il y a une Porsche garée devant la maison.

— Quoi ?

— Le crétin était tellement mal en point à mon retour de la bataille que j'ai aussi dû conduire sa bagnole jusqu'à Londres.

— Et il t'a laissée faire ?

C'est avec une pointe de satisfaction que je ricane.

— Il n'avait guère le choix : il ne tenait même pas debout. Je dirais qu'il était même trop mal en point pour n'importe quelle discussion ou récrimination. Ce fut un voyage presque agréable, très, très silencieux, au moins. Si l'on ne tient pas compte des ronchonnements et des gémissements de douleur.

— Pauvre Ian..., commente Laura.

— Pauvre mon œil ! Un abruti, je te dis ! Boire jusqu'à se retrouver en pareil état... J'espère qu'il est mort de honte !

J'ai haussé le ton de colère. Il va vraiment falloir qu'il fasse au moins un demi-miracle pour réussir à se faire pardonner ce week-end désastreux.

— Quand même, tu peux me le dire à moi ! C'était comment, le baiser ? me demande-t-elle d'un air rêveur en revenant sur le seul point qui l'intéresse vraiment.

— Laura Durell ! Arrête immédiatement de poser des questions semblables !

Je suppose que ma réprimande est plutôt ferme, mais je ne me sens pas le droit de laisser mes amis imaginer des choses qui n'existent pas.

— Quelle question ne doit-elle pas poser ? lance soudain la voix de Vera depuis l'entrée.

— Elle ne veut pas me parler des baisers ! gémit Laura dans une moue irrésistible.

— En serions-nous déjà au pluriel ? sourit Vera, narquoise. Ma chérie, tu connais les règles ! Pas de secrets sur les baisers !

C'est, en effet, notre habitude que d'analyser dans les détails les premiers baisers de chacune d'entre nous. Nous sommes toutes trois convaincues que les premiers baisers posent l'avenir d'une relation.

Si j'en avais tenu compte, je n'aurais d'ailleurs pas dû sortir avec Charles après le premier rendez-vous : son baiser était affreux, trop de langue et trop de salive.

— Mais la règle ne s'applique pas parce que je ne sors pas avec Ian ! dis-je d'un ton assuré pour mieux les convaincre. Ce ne sont que des baisers de cinéma ; ils ne comptent pas !

— Peu importe, ils entrent quand même dans les cas d'étude, déclare sérieusement Vera.

— Vous n'êtes que deux casse-pieds !

Malgré mes gémissements, je cède en rougissant :

— Alors, disons que, malgré leur aspect feint, ils n'étaient pas mal du tout.

Laura éclate de rire.

— Pas mal ! Ma cocotte, tu es rouge comme une pivoine rien que d'en parler !

— Durée ? s'informe Vera pour revenir à des réactions plus scientifiques.

— De chaque baiser ? Je dirais un quart d'heure environ...

Toutes les deux en sont bouche bée. Je n'aurais peut-être pas dû préciser. Non, vraiment, je n'aurais pas dû.

Tout en serrant le coussin sur ma poitrine, j'admets sans desserrer les dents :

— On s'est un peu laissé entraîner...

— J'imagine les baisers que ça devait être alors... Je veux dire pour rester collés pendant tant de temps..., ironise Vera.

— Dois-je absolument répondre, votre honneur ?

Elles me regardent comme deux vautours.

La coupe est pleine !

— OK, il embrasse très bien. Très, très bien. Contentes ?

Je vais être claire : il embrasse vraiment bien, je n'avais pas besoin de le vérifier. Puisqu'il a embrassé tout Londres, il ne doit pas manquer d'entraînement.

— Quelqu'un devait te le faire admettre, souligne Laura. La vérité avant tout.

— Si vous avez fini de m'analyser, toutes les deux, je vais prendre une douche, dis-je en marmonnant et en me levant péniblement du canapé.

J'avoue que ma sortie n'est pas des plus dignes.

— Alors, pourquoi elle boite ? demande Vera à Laura.

— Elle a fait une chute de cheval en essayant de sauver un faisan.

J'entends un éclat de rire tonitruant. Je jure que, si je ne me sentais pas si courbatue, je serais retournée les tuer.

Je commence sérieusement à haïr les lundis matin. Je commence d'ailleurs aussi à haïr les week-ends qui les précèdent si l'on en croit mes dernières performances. Cependant, ce lundi est sans doute le pire.

Après avoir dormi comme un loir pendant des heures, heureuse d'avoir enfin retrouvé mon intimité et de ne pas devoir partager ma chambre avec qui que ce soit, je me suis réveillée tellement indolente qu'il m'a fallu une bonne demi-heure pour me sortir du lit. Après la chevauchée de la veille, mes muscles hurlaient vengeance et je pouvais voir un magnifique bleu violacé s'étaler au bas de mes reins. Il faut le dire, je n'aurais pu bénéficier de pire traitement.

Le moindre mouvement provoque des douleurs insupportables et je n'aurais pas dû m'asseoir dans le métro. Je crois que je ne vais d'ailleurs pas m'asseoir de la journée.

À mon arrivée au bureau, j'ai déjà une bonne quarantaine de minutes de retard.

— Bonjour ! me salue joyeusement Colin dès que je sors de l'ascenseur.

À dire vrai, ce n'est pas non plus le meilleur jour pour se montrer joyeux devant moi.

— Je suis vraiment ravie que ce jour soit bon au moins pour quelqu'un, dis-je en accentuant mon boitement.

Le sourire disparaît aussitôt du visage de Colin.

— Tu ne te sens pas bien ? demande-t-il en m'offrant le bras pour m'accompagner jusqu'à mon bureau.

J'accepte son aide en grimaçant de douleur et je déclare :

— Je pourrais dire que oui, mais pourquoi mentir ?

Dès que nous entrons, Colin referme aussitôt la porte et me bloque d'une main.

— Que s'est-il passé ce week-end, bon sang ?

— Rien, j'ai juste fait une chute de cheval, dis-je tranquillement.

Son expression se fait encore plus inquiète.

— Ce n'est pas Ian qui m'a poussée, si c'est ce que tu es en train d'imaginer !

Vu son expression, j'ai la sensation de devoir le rassurer, comme si j'avais deviné que ses pensées allaient dans cette direction.

Soulagé, il lâche mon bras.

— Ah ! je croyais que ce serait pire.

Soudain, il semble se souvenir de quelque chose et ajoute :

— Et comment se fait-il que Ian ne soit pas encore arrivé ?

— Pourquoi devrais-je le savoir ? Je ne suis pas sa nounou ! dis-je.

Puis j'ajoute :

— Je le lui ai déjà dit, mais je vois qu'il faut que je te le rappelle à toi aussi : je ne suis pas assez payée pour me charger aussi de ça !

Vu comment il était hier, Ian n'a pas dû se sentir frais comme une rose à son réveil, mais il s'agit là d'une information confidentielle que je n'ai aucunement l'intention de divulguer. Je m'approche de ma table de travail et, là, je suis confrontée à un réel dilemme : s'asseoir ou ne pas s'asseoir ?

Malgré la douleur, l'expression de Colin est d'un tel comique que je pourrais sourire. Selon toute

apparence, son inquiétude pour Ian paraît sincère.

— Je ne l'ai pas tué, promis ! Il va arriver à un moment ou à un autre, peut-être un peu verdâtre, mais bien vivant ! En tout cas, il l'était quand je l'ai laissé chez lui hier soir.

— Tu l'as empoisonné ? demande Colin d'un air tout à fait sérieux.

J'éclate de rire. Mon supérieur pense-t-il vraiment que je suis une sorte de psychopathe ?

Entre deux rires, j'arrive à le rassurer :

— Promis, je n'ai rien fait.

Colin semble se détendre.

— OK, est-ce qu'on peut faire comme si je ne t'avais rien demandé ? lance-t-il dans un état de totale humiliation.

— On peut, on peut...

J'ai l'âme magnanime aujourd'hui. J'en ai tellement marre de rester debout que je fais une tentative extrêmement lente pour m'asseoir. Toutefois, dès que mes fesses touchent le siège, je ne peux réprimer un cri de souffrance. C'est alors que George se précipite aussi dans le bureau.

— Hello, chef ! salue-t-il. Je vois que tout le monde est là.

— On dirait que j'ai une réunion non prévue ce matin, dis-je d'un air dubitatif.

— Ian vient d'arriver ! s'écrie George d'un ton joyeux. Avec une tête ! Jamais rien vu de tel !

Je me demande ce qu'il dirait s'il l'avait vu hier.

George est vraiment gentil : il est venu en toute hâte me communiquer la bonne nouvelle. Dans toute autre circonstance, la vision de Ian arrivant au bureau dans cet état aurait pu constituer un événement, mais, aujourd'hui, je me sens d'humeur indulgente. Sans doute parce que nous partageons une même souffrance.

À peine informé, Colin bondit comme un diable à ressort.

— Je m'en vais voir ça ! Salut ! lance-t-il en disparaissant à toute allure.

— Qu'est-ce qui se passe avec Colin ? me demande George en s'approchant de mon bureau.

— Rien du tout. Il croyait que j'avais assassiné Ian et dissimulé le cadavre quelque part sur la propriété de son grand-père.

— Si l'on en croit la tête qu'il faisait ce matin en arrivant, je pense que tu n'as pas été si loin, se moque mon jeune collaborateur.

Je le foudroie du regard en lui demandant d'un air douloureux :

— Comme je l'ai déjà expliqué à Colin, Ian s'est débrouillé entièrement seul. En outre, si nous voulons entrer dans les détails, c'est à cause de lui que je boite. À propos, tu ne saurais pas me trouver un coussin pour adoucir un peu ce maudit siège ?

Il me répond gentiment :

— Je vais vérifier.

— Merci.

J'ai murmuré en le regardant partir, mais il s'arrête à la porte et s'appuie sur le chambranle.

— Autre chose, Jenny : tu sais que les rumeurs les plus hallucinantes vont commencer à courir sur votre état d'aujourd'hui ?

— George, je peux t'assurer que rien ne dépassera la réalité, mais je te serais reconnaissante de ne pas en rajouter.

— Qui ? Moi ? s'étonne-t-il avec l'expression la plus innocente du monde avant de disparaître définitivement.

Bon, je peux me mettre enfin au boulot (si j'arrive à penser à autre chose qu'à l'insupportable douleur que je sens chaque fois que je fais un geste). Je ne monterai jamais plus sur un cheval, ça, c'est une promesse.

Je commence par lire les e-mails qui sont arrivés en fin de semaine lorsque mon téléphone sonne. Il s'agit d'un numéro interne (pour être précis, celui d'Ian).

Ce n'est pas tant qu'il m'ait téléphoné récemment, mais c'est un numéro qui m'est resté dans la tête, allez savoir pourquoi.

« Connais ton ennemi comme toi-même », dit une phrase intelligente.

— Allô ? fais-je avec un air absolument indifférent.

— Salut, Jenny, m'interpelle une voix qui paraît provenir d'outre-tombe.

Je lui demande spontanément :

— Comment te sens-tu ?

— Mieux qu'hier, admet-il, ce qui me paraît exceptionnel. Et toi, comment vas-tu ? demande-t-il à son tour.

— Disons que j'ai eu autrefois moins de mal à m'asseoir.

S'ensuivent des instants de silence embarrassé. J'ai l'intuition que Ian cherche une manière de s'excuser, mais qu'il est si peu habitué à le faire qu'il ne sait même pas par où commencer. Je perçois un soupir à l'autre bout du fil.

Au bout d'une attente considérable, je finis par m'exclamer :

— Il y a autre chose ?

— Tu ne veux pas venir dîner avec moi un de ces soirs ? demande-t-il.

Ah ! Voilà une question à laquelle je n'étais absolument pas préparée et j'ai l'impression de me sentir mal.

— Tu peux répéter ?

— Oui, je voudrais m'excuser, explique-t-il. J'admets être pour une bonne part responsable de ce qui s'est passé ces derniers jours.

Est-ce que cela suffit ? Ce n'est pas encore tout à fait un aveu de faute, mais cela commence à y ressembler.

— Tu n'as pas besoin de m'inviter à dîner. J'accepte tes excuses. Disons que ce week-end a été suffisamment pesant pour tous les deux.

Or, il semble que Ian n'ait pas l'intention de conclure si vite.

— J'insiste, vraiment, ajoute-t-il. Ça me permettrait de me sentir vraiment mieux si je pouvais m'excuser de manière honorable. En outre, ça me plairait que ce soit loin des yeux indiscrets.

Sur cette question, il n'a sans doute pas tout à fait tort, d'autant que le bureau semble s'être transformé en une saison de *Gossip Girl*.

Contre ma volonté, je rétorque :

— Bon, d'accord. Mais rien de trop alambiqué. J'en ai par-dessus la tête de vos manières de la haute société.

Contrariée, je me dis que j'ai dû me ramollir. Autrefois, je lui aurais raccroché au nez sans plus y penser. Alors, accepter une invitation pour qu'il ne culpabilise pas ! Il doit y avoir dans l'air un virus inconnu qui vous inspire générosité et compassion même envers ceux qui ne le méritent aucunement.

— Super, répond-il dans un rire. Et, à propos, autre chose : ma voiture est encore entière ?

Je commence par me dire que sa bagnole est le truc auquel il tient le plus au monde, mais je me

souviens qu'il a laissé au moins passer deux minutes avant de poser la question. Au fond, on ne peut pas leur demander l'impossible, aux hommes.

— Ce matin, elle était encore garée devant chez moi. J'en déduis que personne n'a eu l'idée de la voler pendant la nuit. Satisfait ?

Rire soulagé à l'autre bout du fil.

— Est-ce que je peux venir la chercher à la sortie du boulot ?

— Tu n'as pas le choix. Sinon, mes voisins vont commencer à se poser des questions à mon sujet.

— Je passerai ce soir, si ça ne te dérange pas.

Sa voix est encore trop désinvolte à mon goût.

— Tu déranges, mais, comme ta voiture dérange encore plus, il vaut mieux que tu viennes la chercher, lui dis-je pour le taquiner.

Autre éclat de rire.

— Qui l'eût cru ?

— Quoi ?

Cette fois, je suis sincèrement curieuse.

— Que le fait de parler avec toi soit aussi thérapeutique, déclare-t-il d'un ton plus sérieux.

En cherchant à maintenir le ton léger, je lui réponds :

— Je vais penser à installer une hot-line payante !

— Je te rappelle, d'accord. Salut.

Nous raccrochons en même temps et je suis envahie par une étrange sensation. Pour quelqu'un qui a les fesses violettes, ces papillons au creux de l'estomac n'ont rien de normal. Et je n'aime pas du tout ça.



Il est déjà dix heures du soir lorsque Ian se décide à se présenter à ma porte pour reprendre sa voiture chérie. Au moment où l'interphone sonne, je me réveille du petit somme que je faisais sur le canapé en l'attendant.

Je me dirige péniblement vers l'entrée, mais Ian ne s'attache guère à remarquer mes pieds nus et mon visage chiffonné.

— Je t'ai réveillée ? demande-t-il tout de go en entrant.

— C'est pas grave. Il faudra bien que j'aie me coucher à un moment ou à un autre. Je ne peux pas dormir sur le canapé entièrement vêtue, maquillée et au risque de devoir en plus me taper un torticolis. J'ai déjà assez mal partout comme ça, dis-je en le conduisant jusqu'au salon.

Ian est vêtu de jeans sombres, d'un pull noir et d'une veste en cuir noir, un look qui, je dois l'avouer, lui va particulièrement bien. Pas son air classique auquel je suis plus habituée.

Il a encore les yeux un peu éteints, mais je vois qu'il est en train de récupérer de sa mégacuïte. Un jour de plus et il paraîtra comme neuf.

Heureux soit-il ! Moi, quelque chose me dit que mes douleurs vont me tenir compagnie encore un moment.

— Tu regardais un film ? feint-il de s'intéresser en s'installant sur le canapé sans se soucier des clefs de voiture que je suis en train de lui tendre.

— Je faisais semblant de regarder un film, dis-je en m'asseyant sur le fauteuil à côté.

Je n'ai aucune envie de faire la conversation, mais je ne suis pas du genre à manquer de courtoisie. Ian me regarde d'un air étrange, et la petite lueur qui danse dans ses yeux est différente.

— Je t'offrirais bien à boire, mais je crois que, après ce qui s'est passé samedi, ce n'est pas une bonne idée.

— Par pitié, après hier, je ne veux plus rien boire ni manger.

— Qu'est-ce qui t'a pris de te mettre dans un état pareil, samedi ? dis-je brusquement, fermement décidée à approfondir la question.

Ian continue de me fixer. Il devait s'attendre à une telle question à un moment ou à un autre, non ?

— Les raisons habituelles. Ne boit-on pas pour oublier les désagréments ?

Son ton sincère détonne largement avec celui auquel je suis habituée.

— Peut-être vaut-il mieux affronter les désagréments.

Je meurs d'envie d'ajouter que son foie lui en serait reconnaissant.

— Ce n'est pas tant que je ne les affronte pas, mais cela fait des années que j'entends la même rengaine. Samedi soir, j'ai eu comme un moment de relâchement, confie-t-il. Pourtant, ça ne m'arrive pas souvent.

C'est une chose que je peux comprendre. Nous avons tous les deux la même manière de paraître forts parce que c'est ce que l'on nous a appris.

Nos familles ne pourraient être plus différentes, mais elles font porter sur nos épaules le même genre de poids.

— Et tu vas mieux, maintenant ?

Nous savons tous les deux que je ne fais pas allusion à sa condition physique.

— Oh oui ! J'avais seulement besoin de m'apitoyer un peu sur mon sort, rétorque-t-il d'un ton à nouveau cynique.

Je ne l'aurais jamais cru possible, mais je sais exactement ce qu'il est en train d'essayer de prouver en ce moment. Je sais combien cela peut être usant de ne pas se sentir approuvé par sa famille. Que ce soit lui ou moi, nous avons travaillé si dur pendant toutes ces années, nous avons essayé de montrer que nous pouvions nous débrouiller par nous-mêmes, mais rien de ce que nous avons réussi ne compte beaucoup aux yeux de nos familles. Ils rêvaient d'autre chose pour nous.

Je ne sais pas pourquoi, mais je pose spontanément la main sur lui, comme pour le rassurer. Un peu surpris, il tourne les yeux vers ma main avant de poser la sienne par-dessus. La touche est légère, juste un effleurement, mais je suis à nouveau traversée par un frisson.

— Je sais ce que tu penses, mais tu ne dois pas avoir de doutes à cause de ta famille. Nous avons notre manière de raisonner, mais nous sommes humains, et le fait de devoir sans cesse justifier nos choix peut nous rendre dingues, dis-je en repensant aux années de récriminations et de prises de bec avec les miens.

Ian lève les yeux vers moi pour me regarder d'un air presque doux. Sans lâcher ma main, il approche lentement son visage du mien.

— Ian, dis-je aussitôt dans un accès de panique. Ça ne me semble pas être une bonne idée.

— Pourquoi ? me demande-t-il en ignorant totalement mes réticences.

— Ian...

Je suis presque en train de le supplier parce qu'une part de moi sait fort bien que, s'il continue de s'approcher, je ne vais pas réussir à le repousser.

— J'aime ta manière de dire mon prénom, Jenny, me dit-il en m'embrassant avec douceur.

Nous restons immobiles pendant quelques secondes, et nos lèvres s'effleurent à peine.

Avant que j'aie eu le temps de revenir à la raison, Ian me serre contre lui et, après m'avoir emprisonnée dans ses bras, il se met à m'embrasser pour de bon.

Mes bras le serrent de manière presque automatique et une de mes mains termine, je ne sais comment, dans ses boucles noires et épaisses.

Je ne me rends même pas compte du temps qui passe, au moins jusqu'au moment où ses lèvres commencent à descendre pour s'arrêter dans mon cou.

Je suis secouée d'un véritable tremblement qui me fait sursauter et oublier toutes les raisons qui devraient m'inciter à demeurer le plus loin possible de cet homme.

Un moment de plus et Ian revient sur ma bouche pour m'embrasser avec passion. OK, j'ai perdu tout contrôle de mon corps, sans parler de ma langue qui se meut avec son autonomie propre, entraînée comme elle l'est dans un étrange ballet. Sa main commence à se glisser sous mon pull juste au moment où nous entendons claquer la porte.

Nous réussissons à peine à détacher nos lèvres avant que Laura et Vera fassent leur entrée.

Leur expression, lorsqu'elles nous voient ainsi enlacés sur le canapé, est presque comique. Ce serait le moment ou jamais de faire une photo pour immortaliser cet instant.

Incrédule, Vera se contente d'un « Salut ! », ses yeux écarquillés rivés sur la main glissée sous mon pull. Une main qui est bloquée, une main brûlante qui n'arrive pas à se détacher de mon ventre.

Ayant repéré la direction de son regard, je décide qu'il est temps de mettre un terme à cette étreinte révélatrice pour me lever. Tout aussi indécis sur la manière de se comporter, Ian me lâche. J'admets qu'il est plutôt embarrassant de se faire surprendre dans une position aussi compromettante

lorsqu'on a dépassé trente ans, surtout quand on ne s'est pas fait surprendre à dix-huit ans.

— Hum, marmonne Laura en imitant l'expression effarée de Vera.

De toute évidence, c'est Ian qui jouit de plus d'expérience en la matière, parce qu'il se reprend en l'espace de quelques secondes et décide que la meilleure solution est la fuite.

— Bien, puisque j'ai récupéré mes clefs, je peux y aller, annonce-t-il en se levant du canapé et en s'emparant au vol de ses clefs de voiture sur la table basse.

Bien entendu, s'il les avait prises lorsque je les lui ai tendues, rien de tout cela ne serait arrivé, me dis-je avec un mouvement de colère. En réalité, je m'en veux à moi, mais, pour l'heure, il est beaucoup plus facile de me défouler sur Ian, d'autant qu'il est la cible de ma colère depuis près de cinq ans. Pour ce qui me concerne, il peut le demeurer pendant au moins les cinq prochaines minutes.

Il a dû repérer mon changement d'humeur du coin de l'œil parce qu'il s'arrête, soudain indécis, sur la marche à suivre.

— Tu me raccompagnes jusqu'à la porte ? demande-t-il avec un regard qui vaut plus de mille paroles.

Je serais tentée de refuser, mais Vera me lance un regard d'avertissement très clair.

— Oui, d'accord, dis-je uniquement pour ne pas créer de tensions supplémentaires.

— Alors...

En fait, je ne sais pas bien que dire alors. Pour lever toute gêne, je m'empresse d'ajouter :

— Je propose de ne pas en parler.

J'ai dû le prendre à contre-pied. Il devait s'attendre à quelque chose de très différent.

— D'accord, se contente-t-il de répondre d'un air peu convaincu.

— Nous sommes sans doute encore sous l'effet de ce week-end désastreux, sans compter que tu es encore un peu gris.

— Vraiment ? Au bout de quarante-huit heures ? demande-t-il d'un air perplexe.

Parfois, je me demande s'il fait exprès de ne rien comprendre.

— Tu te sens absolument remis ? dis-je pour insister.

— Eh bien... Non, mais ça..., commence-t-il.

Je l'arrête d'un geste de la main avant de demander sérieusement :

— Ian, tu as vraiment envie d'en parler ?

Il a l'air plutôt abattu.

— Non, admet-il sans vraiment desserrer les dents, mais, en général, c'est vous, les femmes, qui voulez analyser ce genre d'épisodes.

Bravo ! Il a réussi à ne pas prononcer le mot « baiser ».

— Alors, c'est ton jour de chance parce que, de un, je n'ai pas volé ta voiture et, de deux, je ne tiens absolument pas à en parler.

Plus claire que ça, tu meurs !

— Alors, bonne nuit.

Il se tourne vers moi avant que je ne puisse m'éloigner, il m'embrasse sur la joue, dans un geste vraiment innocent, mais sa proximité me fait tourner à nouveau la tête.

Je devrais peut-être consulter. Qui sait si je ne suis pas atteinte d'une étrange maladie ?

Troublée, je réponds en ouvrant la porte :

— Bonne nuit.

Quelques secondes plus tard, toute trace de sa présence a heureusement disparu. J'ai encore son

odeur autour de moi, mais je la chasse en inspirant profondément.

Pendant que je referme la porte, je me rappelle que la Sainte Inquisition est en train de m'attendre dans le salon. Ce n'est pas que je les en blâme parce que, si j'avais assisté à une telle scène, j'aurais eu à la place de mes amies une réaction encore pire. Il faut leur rendre justice dans la mesure où elles ont au moins réussi à contenir leur interrogatoire devant Ian.

Je retourne dans le salon et je m'installe dans le fauteuil, prête au combat.

— Ça dure depuis quand ? demande Laura en croisant ses bras sur sa poitrine.

— Depuis jamais, dis-je comme si j'avais été piquée.

Après tout, c'est la vérité.

— Ne te moque pas de nous, rétorque Vera. Nous avons toutes les deux vu de nos yeux vu.

— Je sais bien ce que vous avez vu, mes chéries, mais je jure que c'était la première fois.

L'excuse n'est pas très élaborée, mais je n'ai rien de mieux à offrir.

— Vous aviez l'air de bien vous entendre, insiste Laura.

— Ce n'était qu'un baiser.

Quelle histoire ! Après tout, elles ne nous ont pas retrouvés nus sur le canapé de l'appartement, non ?

— Ce n'était pas qu'un baiser, comme tu dis ! s'exclame Vera. C'était l'un de ces baisers qui te font venir la chair de poule, l'un de ces baisers qui t'entraînent directement dans la chambre à coucher !

— Vu comment les choses se déroulaient, il était temps que nous arrivions, ajoute Laura.

— Vous exagérez ! fais-je d'un air offensé.

Laura me lance un regard déterminé.

— Ça fait un certain temps que je suis en couple, mais il y a encore des choses dont je me souviens, ma belle.

Tant mieux pour elle.

Je décide de ne pas commenter son affirmation.

— OK, il ne faut cependant pas perdre de vue l'objectif de cette discussion, intervient Vera. Nous sommes là pour aider Jenny à comprendre un certain nombre de choses.

— Ah oui ? Et moi qui croyais que vous étiez là pour me tourmenter !

Mes sarcasmes ne les troublent aucunement. Elles y sont habituées.

— Il te plaît, oui ou non, Jenny ? demande Vera. Tu peux nous le dire librement à nous. Nous ne sommes pas ta mère !

Elles ont raison, je l'admets, mais m'avouer à moi-même que je suis attirée par Ian est une faiblesse à laquelle j'ai juré de ne jamais céder. Jamais. De toute ma vie. Non.

— Mais non, il ne me plaît pas ! Ce que vous venez de voir est clairement une erreur. Ian est encore un peu confus après tout ce qui s'est passé ce week-end, et moi, je suis encore un peu perturbée par tous ces événements. C'est tout, je vous le jure ! J'étais en train de somnoler quand il est arrivé..., et je n'étais pas prête..., mentalement, je veux dire..., et il n'a fallu qu'une seconde...

J'ai peut-être un peu trop haussé la voix, c'est clair.

Laura me jette un regard attristé.

— En général, tu te *pré pares* avant de le rencontrer ? Par exemple, tu te répètes plusieurs fois qu'il ne te plaît pas et des trucs du même genre ?

— Oui ! Mais non ! Bon sang, je n'en sais rien..., dis-je dans une panique totale.

Je sais exactement où elles veulent en venir et cela ne me plaît pas du tout.

— Écoutez, les filles, je sais que vous voulez seulement m'aider en me forçant à parler, mais je vous assure que, là, tout de suite, tout ce dont j'ai besoin, c'est une bonne nuit de sommeil. Demain, lorsque je serai reposée, les choses me paraîtront moins inquiétantes. Alors, ce n'est vraiment pas la peine de m'aider.

Vera et Laura échangent un regard avant de hocher la tête.

— D'accord, pour le moment, n'en parlons plus, me rassure Vera, mais tu dois savoir que nous attendons que tu éclaircisses du mieux possible le cadre général de la situation. Ça ne te ressemble pas de prendre la fuite devant un problème. Nous ne le faisons que pour ton bien.

Je me lève du fauteuil d'un air décidé pour aller me coucher une fois pour toutes et, en guise de salut, je leur déclare :

— Quand il se passera quelque chose, vous serez les premières au courant.

J'ai très mal dormi. J'ai d'abord eu un mal de chien à trouver le sommeil et, comme si cela ne suffisait pas, je me suis réveillée à l'aube.

Afin d'échapper à toute tentative supplémentaire de réfléchir à la situation, j'ai pris ce que je croyais être une sage décision de me rendre au bureau plus tôt que d'habitude. Encore une de mes idées de génie !

Je suis donc là depuis six heures trente du matin et je n'ai pas du tout le regard heureux et serein qui accompagne généralement mon arrivée.

Devant la machine à café, je retrouve George à l'heure où, pour ma part, j'en suis déjà à ma troisième tasse.

— Bonjour, dit-il sérieusement. Le meilleur qui soit pour toi. Tu as une mine sinistre, ajoute-t-il en confirmant mes soupçons.

Tout en prenant mon gobelet de la machine, je lui demande :

— Rappelle-moi pourquoi j'apprécie généralement ta franchise ?

— Parce que tu apprécies la franchise, répond-il, nullement troublé par mon humour noir.

— Eh bien, pas ce matin !

Je croyais que ce type était plus réceptif.

— Tu devrais sortir plus souvent, ma chère. T'amuser, rencontrer des garçons... Tu es libre, non ?

Résignée, j'acquiesce :

— Oui, je le sais, je le suis...

— Même si les journaux disent le contraire, affirme-t-il en ricanant comme s'il voulait insinuer toutes sortes de choses.

— Ce ne sont que des âneries, dis-je pour couper court en goûtant mon café brûlant.

Pire que d'habitude, mais, aujourd'hui, j'ai d'autres raisons de me plaindre.

— Tu sais, il y a beaucoup de rumeurs qui tournent dans ces bureaux, souvent des inventions totales, mais cette chose entre Ian et toi...

Il s'interrompt pour marquer son effet avant d'ajouter :

— C'est comme si, au fond des choses..., tout était... vrai.

J'ai sans doute pâli visiblement.

— Je ne m'attends pas à ce que tu me l'avoues, poursuit-il pour sonder le terrain, mais je peux t'assurer que, si tu as besoin de te confier, sache que je suis une tombe. Et si tu me demandes de ne pas en parler, c'est motus et bouche cousue.

— Merci.

— Je sais que tu habites avec tes meilleures amies, mais il arrive que le point de vue d'un homme puisse être d'une certaine aide, ajoute-t-il gentiment.

Je dois avoir l'air vraiment désespérée si tout le monde m'offre ainsi un soutien psychologique.

— Sans compter que tu me ferais également une faveur, insiste-t-il en clignant de l'œil.

— De quelle manière ?

Je suis complètement perdue.

— C'est très simple, j'ai des vues sur Tamara, explique-t-il, mais elle n'a d'yeux que pour Ian. Si

tu pouvais le retirer du marché, tu y gagnerais ma plus profonde reconnaissance.

C'est avec une véritable indignation que je m'écrie :

— George ! Qu'est-ce que tu es en train de me dire ? Je n'ai aucunement l'intention de retirer Ian de quelque endroit que ce soit !

Sauf peut-être de mon crâne qu'il paraît avoir envahi contre toute volonté de ma part.

Il m'arrive encore d'être surprise par le culot de George. Penser à de telles propositions !

— Il n'y aurait rien de mal à ça ! s'empresse-t-il de préciser.

— Mais arrête de dire des bêtises ! Au lieu de perdre ton temps ici, pourquoi ne vas-tu pas vérifier gentiment les derniers bilans que t'ont confiés les clients ?

Il me lance un regard suppliant.

— Mais il y en a des tonnes !

— Exactement. Mieux vaut commencer le plus tôt possible, dis-je, nullement apitoyée par sa réaction.

— Tout seul ? J'ai besoin de quelqu'un pour m'aider, fait-il d'un ton implorant.

— Tu sais bien que les autres travaillent déjà sur ceux que tu leur as refilés, mais si tu as vraiment besoin d'aide, il me suffit de demander à Ian si Tamara peut le faire.

Et qu'on ne vienne pas me dire que je ne suis pas la supérieure la plus indulgente du monde !

L'expression de George se transforme en pure joie.

— Tu le ferais ? demande-t-il, plein d'espoir.

— En échange, je ne veux plus entendre sortir de ta bouche ce genre d'affirmations gratuites sur ma vie privée !

— Affaire conclue, consent-il gaiement.

— Ne crie pas victoire trop tôt non plus ! Ian pourrait ne pas être d'accord.

Par le passé, je n'aurais pas même imaginé que Ian St John puisse accéder à n'importe laquelle de mes requêtes, mais les choses semblent avoir évolué. Ne dit-on pas qu'il ne faut jamais dire jamais ?

— Et je m'attends à ce que tu fourbisses tes armes au mieux, ajoute-t-il en ricanant.

— Qu'est-ce que je viens de dire, George ? D'ailleurs, je ne comprends vraiment pas comment de telles rumeurs peuvent paraître ne serait-ce que crédibles. Ian et moi ? Mais vous êtes tous complètement frappés ? En plus, je suis plus vieille que lui ! Il ne sort probablement qu'avec des filles qui ont à peine la majorité et n'ont pas un seul neurone opérationnel dans le crâne !

J'aurais dû éviter le « probablement », me dis-je méchamment.

— En fait, ce n'est pas du tout le cas, précise une voix profonde et sèche dans mon dos.

Je dois vraiment avouer que c'est mon jour de chance.

— Salut, Ian, balbutie George avec un air coupable.

Ian lève la main pour le saluer à son tour et s'approche de moi.

— Tu as une minute ? demande-t-il d'un air grave.

Grave, en fait, son visage exprime plutôt la colère tout en me paraissant étrangement plus vulnérable que d'habitude. Comme je voudrais répondre non !

— Bien sûr, dis-je plutôt sans savoir pourquoi.

— Alors, je vous laisse, lâche George en filant. N'oublie pas de lui demander ce qu'on a dit !

— Me demander quoi ? lance Ian alors que George disparaît sans demander son reste.

— Il veut parler de Tamara. Tu pourrais t'en passer quelques heures pour qu'elle bosse sur les bilans avec George ? Ils viennent de tomber et il affirme qu'il ne va pas s'en sortir tout seul.

Tout d'abord, Ian arbore une expression manifestement déçue, mais il se reprend vite pour me jeter un regard impassible.

— OK, je le lui demanderai.

— Merci. Tu voulais me parler ? À propos de Beverly ?

Je fais de mon mieux pour conserver un ton professionnel, mais l'expression de Ian demeure indéchiffrable.

— Beverly m'a, en effet, contacté pour me demander si nous pouvions déjeuner avec lui la semaine prochaine.

— Pas de problème, dis-je, rassurée de pouvoir maintenir la conversation sur des sujets inoffensifs.

— Mais ce n'est pas ce dont je voulais te parler, insiste-t-il en baissant la voix. Je voulais te demander si tu avais le temps de boire un verre après le boulot.

Il n'y a pas à dire, il sait jouer de ses yeux bleus qui, pour l'heure, me fixent avec une intensité irrésistible. Il ne manque plus qu'il ne batte des cils et je serai vaincue.

— Non !

La sécheresse de mon ton a dû trahir mon épouvante.

— Non ?

Lui, il est plutôt dubitatif.

— Non.

Cette fois, j'ai adopté un ton encore plus ferme. Je pourrais peut-être inventer une excuse ou un quelconque bobard, mais, après tout, je ne lui dois aucune explication.

— Alors, un dîner ? insiste-t-il d'un ton irrité (presque).

— Non !

Toujours le ton ferme.

Incrédule, il plonge ses yeux dans les miens d'un air désormais furieux.

— Seulement non ?

— Exact.

J'ai trop mal dormi pour me lancer dans de grandes conversations avec Ian aujourd'hui.

— Mais pourquoi non ? s'exclame-t-il en me prenant le bras.

Il ne serre pas très fort, mais je sens bien qu'il n'a pas l'intention de me lâcher.

Ce qui ne m'empêche pas de me libérer avant de lui lancer :

— Tu as complètement perdu la raison ou quoi ?

Dans son dos, je vois la secrétaire de Colin qui tente d'épier le moindre de nos mouvements. Elle n'a donc rien de mieux à faire ? Elle n'a donc pas de boulot ?

Ian semble sortir lentement d'un état de choc.

— Je te demande pardon, mais tu es en train de me faire perdre toute patience.

À présent, ça va être ma faute ?!

Je voudrais bien lui dire le fond de ma pensée, mais, j'ignore encore comment et pourquoi, quelque chose me retient.

Je crains fort que nos rapports demeurent tendus jusqu'à ce que nous trouvions le moyen de gérer notre problématique attirance mutuelle.

— Je dois te parler et j'insisterai jusqu'à ce que je te parle. Ensuite, je ne te harcèlerai plus.

Il a une expression tellement déterminée que je me dis qu'il est inutile de continuer à essayer de le



dissuader.

Alors, malgré moi, je cède et je choisis le moindre mal.

— OK, pour dîner alors.

— Vendredi soir, chez moi, propose-t-il. Je crois que je te dois une invitation.

— Je vais être claire : premier et dernier dîner chez toi.

Il hoche simplement la tête.

— Parfait, dis-je en me creusant la cervelle pour trouver une raison de prendre mes jambes à mon cou.

— Jenny, on te demande au téléphone ! crie une des filles de l'open space.

— Transfère l'appel dans mon bureau, j'arrive tout de suite !

Je n'ai jamais été aussi heureuse d'avoir une excuse pour filer à l'anglaise.

Il ne s'agit absolument pas d'un rendez-vous, c'est ce que je me répète sans cesse pour calmer ma nervosité alors que je me regarde dans le miroir. Ce n'est qu'un banal dîner avec un ami. Même si Ian n'est pas du tout un ami. D'accord, ce n'est qu'un banal dîner avec un collègue de travail. C'est plus rassurant. J'aime bien.

— Tu ne vas pas y aller attifée comme ça ? me demande Vera en apparaissant sur le seuil avec une expression de reproche.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Mais tu es couverte de la tête aux pieds ! me fait-elle remarquer en entrant dans ma chambre.

Exact. C'est le but. Convaincue que j'ai fait le bon choix, je confirme :

— Parfait ! Au cas où tu ne l'aurais pas compris, c'est justement ce que je voulais.

En soupirant, elle se laisse tomber sur le lit.

— Tu ne peux pas sortir comme ça, je te l'interdis. Ou tu devras passer sur mon cadavre, menace-t-elle en croisant les bras.

— Si l'on oublie vos habituels désaccords, tu ne dois pas oublier que tu vas dîner avec un homme fascinant, beau comme un dieu, riche et titré de surcroît...

Je la coupe pour poursuivre son catalogue à mon idée :

— Et autoritaire, pervers, égocentrique... Mais il ne s'agit là que d'adjectifs. Quel est l'objectif ?

Je commence à en avoir un peu ras le bol de leur ingérence. Je pensais que, depuis longtemps, je n'avais plus à rendre de comptes à personne sur la manière dont je m'habille.

— Tu ne peux pas aller chez lui habillée pire que ma mère, insiste Vera d'un ton énergique.

— Tu es en train d'insulter ta mère, lui fais-je remarquer, absolument pas troublée par ses accusations.

Vera me jette un regard noir.

— Si tu tiens à y aller en pantalon, sors au moins tes jeans moulants. Et retire-moi cet horrible pull ! Mais qu'est-ce que c'est que cette couleur de bouillasse ? demande-t-elle d'un ton indigné.

— C'est censé être marron.

— Justement ! Marron ! répète-t-elle, exaspérée. Et, selon toi, c'est normal de mettre un horrible pull marron pour un vendredi soir ?

— Il y a une règle qui interdit le marron le vendredi ? Ce n'est qu'un dîner avec un collègue de travail ; alors, je peux mettre n'importe quel pull marron, non ?

— Ma chérie, pour mémoire, tu ne peux même pas mettre ce truc pour aller déjeuner avec ta mère. Même elle y trouverait à redire.

Quel coup bas !

— OK, je conçois que ce pull n'est sans doute pas le meilleur élément de ma garde-robe..., finis-je par admettre en le retirant.

Vera le rattrape à la vitesse de la lumière.

— Voilà. Je m'en vais réserver ce truc pour faire les poussières. Comme je te connais, il va y avoir un moment ou un autre où tu voudras quand même le mettre !

Je tente de lui transmettre ma colère par une grimace bien sentie, mais elle ne me lance pas un seul

regard.

— À présent, enlève ce fichu pantalon ! ordonne-t-elle d'un ton menaçant.

Lorsque Vera est aussi combative, il est absolument inutile d'envisager de résister. Je m'empare donc du jean qu'elle a décidé que j'allais porter et je commence à me changer. Cela fait des siècles que je n'ai pas mis un truc aussi serré et je commence à douter que la soirée soit des plus confortables.

— Je pourrais peut-être mettre ceux que je porte d'habitude ?

— Absolument pas. Ceux-ci sont beaucoup plus adaptés, m'informe-t-elle malgré mes supplications.

— Tant que j'arrive à... respirer.

Malgré mes grognements, mon amie ne cède pas.

— À présent, il nous faut trouver un haut décent.

Elle se met à fouiller dans mon armoire et, quelques minutes et quelques tops plus tard, elle émerge de la pile avec une expression satisfaite.

— Voilà qui est parfait ! s'écrie-t-elle en tenant un haut en maille noir avec des brillants et un décolleté profond.

Déconcertée, je demande :

— Quand est-ce que j'ai pu acheter un truc pareil ?

Vera ricane.

— Nous te l'avons offert il y a deux ans, à Noël.

De toute évidence, je ne l'ai jamais porté.

— Allez, enfile-moi ça !

— Il est beaucoup trop décolleté !

J'ai beau m'insurger, elle ne semble pas s'en troubler.

— Il est assez décolleté. Mets-le ! ordonne-t-elle.

Son ton n'admet aucune réplique et je ne peux que m'exécuter.

— Parfait, dit-elle d'un air satisfait. À présent, tes ballerines noires avec les fleurs.

— Mais il fait un froid de chien dehors !

— Et tu souffriras ! Comme toute la population féminine en a l'habitude !

J'enfile les chaussures d'un air bougon.

— Tu n'as rien d'une bibliothécaire, Vera. Tu es l'incarnation de Cruella De Vil.

Elle me tend enfin un gilet en tricot noir avec lequel j'essaie de me couvrir un peu.

— Je peux quand même mettre ça ? dis-je d'un ton ironique.

— J'ai toujours aimé cette veste ; alors, tu as mon approbation.

Vera se lève et m'accompagne jusqu'à la porte.

— Une dernière recommandation : ne sois pas odieuse avec lui, pour l'amour du ciel ! Quand est-ce que tu as rencontré un homme qui cuisine pour toi ?

Je laisse fuser un éclat de rire.

— Ne sois pas idiote. Un homme de ce genre ne cuisine pas. Il commande tout chez un traiteur, ma cocotte !

De cette répartie qui n'admet aucune réplique, je m'empresse d'aller prendre le métro.

Il me faut au moins une demi-heure pour arriver dans le centre, et, quand je sors du métro, je tombe sur une marée de touristes qui errent en direction de Piccadilly. Transie de froid, je me dirige vers Hyde Park pour me rapprocher de Trafalgar Square. Amusée, je me dis que voilà le pouvoir de l'argent : un appartement en plein centre de Londres !

Évidemment, la porte d'entrée est majestueuse, exactement du genre auquel on s'attend dans un immeuble du quartier.

Cet après-midi, Ian m'a envoyé un e-mail avec son adresse et numéro de code de son entrée.

Peu rassurée, je compose donc le 17 et je sonne. La porte s'ouvre d'un claquement décisif. Je pénètre dans un vestibule tout en marbre, brillant, propre et net, et je monte quelques marches jusqu'à l'ascenseur. Après, je me retrouve au cinquième étage en un éclair et, pour tout dire, j'ai le ventre qui fait des nœuds. Ça promet pour le reste de la soirée !

L'hypothèse d'une éventuelle fuite in extremis s'efface devant la présence tout aussi éclair de Ian qui a ouvert la porte de son appartement pour m'accueillir à la sortie de l'ascenseur.

— Bienvenue, me salue-t-il d'un ton cordial comme si ma présence était l'événement le plus naturel du monde.

Il a l'air extrêmement à l'aise, un aspect si peu normal que j'en suis encore plus irritée.

— Merci, dis-je en m'approchant.

Il s'écarte pour me laisser entrer. Il porte un jean et une chemise bleu ciel (aux manches roulées sur ses bras) qui lui vont à merveille. Pour compléter le tableau, il a une ceinture en cuir et des mocassins qui ont l'air d'avoir coûté un brin. Finalement, je ne regrette pas que Vera m'ait obligée à me changer : au moins, je ne suis pas habillée comme si j'allais à une soirée pyjama et je me sens moins mal à l'aise que prévu.

La première chose que je remarque, c'est que son appartement est extrêmement lumineux, moderne et peut-être plus petit que ce à quoi je m'attendais. Le salon est meublé de manière plutôt basique, avec des nuances de blanc et noir. Les meubles minimalistes sont noirs et brillants, tandis que le canapé est blanc. Si j'avais un mobilier pareil, je suis sûre que j'aurais fait des taches partout en l'espace d'une semaine.

Dans la pièce, il n'y a que le tapis qui est ancien, sans pour autant gâcher ce style moderne. Bon sang, si c'est possible, le tapis adoucit l'ensemble.

Au fond de la pièce, la table est dressée de manière extrêmement élégante, avec des serviettes blanches, des assiettes carrées assorties et des verres en cristal. Ian m'accompagne jusqu'au canapé et me propose de m'asseoir.

— Assieds-toi. Tu veux quelque chose à boire ? demande-t-il comme on pourrait l'attendre d'un parfait maître de maison.

— Vaut mieux pas.

J'ai simplement murmuré tout en me détendant. L'alcool pourrait ne pas être un choix idéal.

— Allez, Jenny, tiens-moi compagnie, dit-il en souriant. Tu ne voudrais pas que je boive seul ?

L'une des raisons pour lesquelles je hais cet homme est qu'il lui suffit d'une expression juste pour obtenir tout ce qu'il veut. Et qu'il le sait.

— Une goutte, alors.

J'essaie de me détendre sur le canapé immaculé, mais je suis plutôt nerveuse. Va-t-il me demander de payer le pressing si je laisse tomber une goutte de vin rouge sur le canapé blanc ? Je caresse l'étoffe blanche d'une main... Il doit s'agir d'un lin d'Égypte extrêmement rare.

Quelques secondes plus tard, Ian réapparaît avec un verre de vin blanc. Ouf, du blanc plutôt que du rouge ! Je le remercie d'un signe de tête et je goûte le vin sec et pétillant, exactement comme je l'aime. Je ne suis pas sûre que ce soit un hasard. Si j'ai appris quelque chose cette semaine, c'est que Ian ne laisse rien au hasard. Il essaie de vous le faire croire, mais c'est uniquement pour avoir un avantage sur vous.

— Excellent vin, et superbe appartement, dis-je d'un ton sincère, même si je m'attendais à quelque chose de plus grandiose de quelqu'un comme toi !

— De quelqu'un comme moi ? répète-t-il en s'asseyant sans me quitter des yeux.

— Bien sûr, grande noblesse, propriétés familiales, le truc habituel, quoi.

— Cet appartement comporte un salon, une cuisine, une chambre et une salle de bains. Je n'ai besoin de rien d'autre, étant donné le temps que j'y passe, confie-t-il. Sans compter qu'il s'agit d'une location.

Je ne peux masquer ma surprise :

— Tu es en location ?

— Oui, même si je loue à mon grand-père, admet-il en rougissant légèrement.

Je lui renvoie un regard dubitatif.

— Alors, tu es locataire, mais, pour dire, un locataire gratuit.

— S'il le pouvait, mon grand-père me ferait payer le double dit-il d'un ton absolument sérieux.

Alors, je ne suis pas mécontent qu'il me fasse payer le loyer qu'il demande aux autres.

— Quels autres ?

— Les locataires des autres appartements.

— Tu veux dire que tout l'immeuble lui appartient ?

Là, je suis impressionnée, et Ian va même jusqu'à manifester une certaine gêne.

— Eh bien, oui, c'est l'une de ses nombreuses propriétés, admet-il.

— Il pourrait donc t'offrir un appartement, fais-je remarquer.

Si j'avais un petit-fils et mille appartements, il me semble que je pourrais au moins renoncer à un loyer !

— Après mon diplôme, il me l'a proposé, mais ses cadeaux ne sont jamais gratuits. Un jour ou l'autre, il réclame son dû. Moi, je préfère payer le loyer et ne rien lui devoir.

Je ne m'attendais pas du tout à ce que les choses aillent jusque-là. Je sais que Ian doit gagner suffisamment pour se payer un loyer, mais cela reste anormal. Je connais peu de gens qui auraient poussé l'indépendance à ce point.

— Toutefois, je n'ai pas l'intention de rester ici très longtemps, dit-il en posant son verre sur la table. Je suis en train de chercher un appartement à acheter avec ce que j'ai pu mettre de côté au cours des dernières années. Et toi, pourquoi es-tu encore en location ? demande-t-il.

— J'ai l'intention moi aussi d'acheter quelque chose, mais, la vérité, c'est que je n'aime pas vivre seule. Et je ne peux certainement pas encore m'offrir un appartement en plein centre, avec trois chambres pour accueillir mes amies. Lorsque nous avons emménagé ensemble, nous y avons pensé, mais la chose n'a pas pu se faire et, pour le moment, j'ai mis l'idée en stand-by.

— Je comprends, commente Ian.

Même si je doute qu'il sache à quoi correspond le fait de devoir se préoccuper d'avoir un toit sur la tête. La réalité n'est-elle pas qu'il a le choix de changer d'avis à tout moment pour se faire donner un logement à son nom ?

— Et, avec ton fiancé, c'est définitivement terminé ? me demande-t-il.

La question me prend par surprise, d'autant qu'elle ne correspond pas vraiment à l'atmosphère de la soirée.

— Définitivement, mais ça, tu le savais déjà, dis-je en le regardant attentivement.

— Il arrive qu'on change d'avis, continue-t-il d'un ton cryptique.

— C'est vrai, mais si ça avait été le cas, tu en aurais été informé. Je veux dire, en tant que *faux fiancé*...

— Quand même, tu es une *fausse fiancée* qui a les pieds sur terre, répond-il.

— Je te l'aurais dit. D'ailleurs, je ne suis pas quelqu'un qui revient sur ses décisions. Jamais. Charles n'était pas l'homme qu'il me fallait. Il m'a fallu un peu de temps pour le comprendre, mais je passe tellement de temps au travail que, lorsque j'en sors, il ne m'est pas toujours facile de raisonner avec clarté.

On dirait que ma phrase le fait sourire.

— Je te comprends.

Depuis la cuisine, la sonnerie du minuteur nous interrompt.

— Je suppose que c'est prêt, dit-il en se levant. Tu veux bien passer à table ?

Perplexe, je m'écrie :

— C'est toi qui as fait la cuisine ?

— Bien sûr. Tu croyais quoi ? lance-t-il en disparaissant dans la cuisine.

On dirait que, pour ce soir, Vera a tout juste.

— Voici les entrées, explique-t-il en s'asseyant en face de moi et en posant sur la table une assiette garnie d'une riche sélection de fromages et de confitures.

— J'espère que tu aimes tous les fromages, ajoute-t-il, les yeux brillants d'inquiétude.

— Mais oui ! dis-je dans un rire devant son expression.

— Ouf ! J'ai pensé t'appeler pour te poser la question, mais je ne voulais pas te révéler le menu.

Il y a également du tofu...

Je suis frappée qu'il se soit souvenu que j'étais végétarienne et qu'il se soit donné la peine de trouver le menu adapté. Je suis tellement déconcertée que je lui tends mon verre pour qu'il le remplisse : mieux vaut boire avant !

— À quoi trinquons-nous ?

— Je ne sais pas..., je balbutie en essayant de trouver une idée... À un travail bien fait ? dis-je en pensant à Beverly.

Le visage légèrement assombri, Ian me reprend :

— Ne pense pas toujours au travail. Trinquons plutôt aux nouvelles possibilités.

La phrase pourrait avoir de nombreuses significations, mais, qui sait pourquoi, il ne m'en vient qu'une seule en tête : l'homme assis en face de moi va-t-il encore essayer de m'embrasser ce soir ? La vision est tellement saisissante que je tente de la refouler sur-le-champ. Ian n'a pas pu manquer ma grimace.

— Tout va bien ?

— Plus ou moins. Mais, à dire vrai, tu me rends plutôt nerveuse.

Voilà encore un truc qui est sorti tout seul de ma grande bouche.

Or, Ian n'a pas l'air d'apprécier ma réponse.

— Je suis désolé parce que j'ai fait de mon mieux pour que tu te sentes parfaitement à l'aise.

Je le sais bien. Justement, c'est parce qu'il est tellement gentil ce soir que je me sens mal.

Il est si différent que je ne comprends pas bien où il veut en venir. Je tente de m'expliquer davantage :

— C'est juste tout ça qui me rend nerveuse. D'habitude, tu n'es pas si..., euh..., disponible.

— Là, je me vois dans l'obligation de te corriger : je le suis, mais uniquement avec les gens qui me laissent la liberté de l'être, rétorque-t-il.

— Pourquoi ce dîner, par exemple ?

J'ai décidé qu'il fallait en venir au but.

Ian lève les yeux au ciel comme s'il cherchait à ne pas perdre patience.

— Ce n'est qu'un dîner ! Détends-toi. Mais ça me paraissait une bonne solution pour parler de tout, de la partie de chasse, de ce que mon grand-père a pu te dire...

— Que veux-tu dire ? Il ne m'a rien dit du tout, fais-je sur la défensive.

Ce qui, bien sûr, ne l'arrête pas.

— Je connais fort bien mon grand-père. Il a été réellement plus présent dans ma vie que ne l'ont été mes parents, qui étaient toujours ailleurs à cause de leur travail ou de leur vie sociale. Alors, ne me raconte pas de balivernes.

Je dois avouer que je n'avais aucunement l'intention de confier à quiconque l'échange d'opinions que j'avais eu avec le duc de Revington.

— Nous ne nous sommes pas dit quoi que ce soit de vraiment important. Nous avons seulement comparé ma personnalité à celle de tes autres « choix ».

— S'est-il montré insultant avec toi ? demande Ian tout en mastiquant nerveusement sa bouchée.

Sous son regard transperçant, je ne peux que lever les yeux au ciel.

— Serais-tu en train de me dire que je suis incapable de me défendre ?

Et dire que je croyais qu'il me connaissait par cœur ! Il sait bien comment je réagis, notamment lorsqu'on me provoque.

Ma phrase paraît le tranquilliser.

— Parmi toutes les personnes que je connais, je sais que tu es celle qui peut le mieux se défendre, confirme-t-il en admettant une vérité évidente.

— Et n'aie aucune crainte ! Je savais aussi à quoi m'attendre et je savais comment répondre. Il ne s'est rien passé, au moins jusqu'au moment où j'ai fait fuir le faisan, dis-je avec une pointe d'humour.

Ian rit franchement, et ses yeux semblent soulagés.

— On m'a raconté ça aussi.

— Je n'en doute pas. En somme, tu as envoyé la protection des animaux à une chasse à courre... Tu t'attendais à quoi ?

— À rien. J'espérais seulement que tu n'allais pas pointer ton fusil contre les chasseurs, déclare-t-il en riant et en coupant un morceau de brie.

— Alors, tu as dû être soulagé que je ne l'aie pas fait, dis-je dans un murmure en m'emparant d'une tranche de pain aux céréales.

\*\*\*

— Tu as terminé ? demande-t-il en indiquant mon assiette.

— Oui, c'était délicieux, dis-je en l'aidant à ramasser les assiettes.

— Maintenant, la pièce de résistance, déclare-t-il d'un air mystérieux sur le seuil de la porte de la cuisine.

— C'est-à-dire ?

Une minute plus tard, il réapparaît avec un plat fumant.

— Cuisine italienne : aubergine à la *parmigiana*, déclame-t-il en posant le plat sur la table.

L'aspect est extraordinaire.

— Tu es sûr que tu n'as pas tout acheté, tout prêt ? fais-je d'un ton soupçonneux.

Ian fait mine de s'indigner.

— Que veux-tu dire par là ?

— Tu ne peux pas avoir tout cuisiné toi-même, quand on sait combien de temps il faut pour préparer un tel plat.

Nous avons quitté le bureau plutôt tard aujourd'hui.

— Je l'ai préparé hier soir, avec l'aide, au téléphone, de ma femme de ménage. Mais c'est moi qui l'ai fait ! dit-il fièrement.

— Tu es sûr de ne pas avoir oublié le poison ? dis-je pour plaisanter tout en me servant une abondante portion.

Il prend sa fourchette et pique directement dans mon assiette pour avaler une bouchée.

— Tu vois ? Je suis encore vivant ! déclare-t-il avec un clin d'œil.

Je goûte à mon tour. Ce truc est absolument divin.

— C'est bon, admetts-je, quelques bouchées plus tard.

— Seulement bon ?

— OK, c'est vraiment bon ! Que veux-tu de plus ?

— Par exemple « exceptionnel », d'autant que « les types comme moi » ne cuisinent jamais, souligne-t-il. Je veux donc des points en plus pour mon engagement et pour la réussite raffinée.

— Comment fais-tu pour savoir que je pense de telles choses ? dis-je d'un ton agacé.

— Je me trompe alors ? La vérité, c'est que tu es toujours tellement prévisible dans tes jugements sur les riches, rétorque-t-il, nullement troublé par mon ton.

Je le fixe un moment d'un regard que je souhaite intimidant.

— Nous nous éloignons de l'ordre du jour, s'interrompt-il. Nous n'avons pas fini de parler de ce que mon grand-père t'a dit.

OK, il ne va pas en démordre. Ce n'est pas tant que je ne m'y attendais pas : au fond, il a toujours eu une certaine détermination.

— Si tu veux vraiment le savoir, dis-je en sirotant mon vin, pourquoi ne lui poses-tu pas la question directement à lui ?

— Je l'ai fait, ma chère Madame je-sais-tout et il ne m'a pas répondu, se plaint-il.

Un homme sage ce duc.

— Ian, vraiment, nous n'avons rien dit d'important. Il a voulu en savoir un peu plus sur moi et j'ai été sincère. Nous avons un peu parlé de toi et, pour finir, il m'a conseillé de te laisser tomber le plus rapidement possible.

J'avais l'intention de dire les choses d'une manière désinvolte, mais je crois que je n'ai pas été très bonne.

— Pourquoi ? insiste-t-il, soudain irrité.

— Parce qu'il ignore absolument que nous faisons *semblant*, fais-je remarquer comme si j'avais



affaire à un enfant.

— Ne joue pas sur les mots, Jenny. Tu sais très bien de quoi je veux parler.

À dire vrai, je suis dans le noir complet.

— Essaie de faire un effort pour me comprendre. Je ne viens pas d'une famille de nobles, et ma famille n'est pas riche. En outre, le rêve de ma vie n'est pas de me marier et de jouer à la petite ménagère. Enfin, je ne suis pas suffisamment attirante pour fréquenter quelqu'un comme toi.

Je n'ai pas de complexes particuliers, mais je sais exactement ce que je vaudrais et l'allure que j'ai. Impossible de nous comparer. J'imagine que, dans sa famille, on opte pour les plus belles femmes du pays, avec une amélioration croissante de génération en génération dans la « cote esthétique » d'ordre général. En revanche, dans la mienne, cela fait des générations que l'on sélectionne les compagnons en fonction de leur cervelle sans se soucier nullement de leur aspect physique.

Je ne m'en plains pas ; je suis seulement en train de souligner des *faits*. Je suis très contente de ma cervelle, merci, et je ne l'échangerais pour rien au monde pour une extraordinaire beauté.

— Tu ne t'aimes pas ? demande Ian, stupéfait.

— Je me plais comme je suis ! Mais je suis une femme ordinaire, de taille ordinaire et de constitution ordinaire !

— J'ai compris, tu es ordinaire. Et moi, je ne suis pas ordinaire ? insiste-t-il en me poussant à bout.

Allons-nous devoir continuer à jouer à ce petit jeu pour faire semblant de ne pas savoir qui de nous deux est le plus attirant ?

— Disons que tu n'es pas tout à fait ordinaire, dis-je simplement.

Ian hausse un sourcil comme s'il n'avait pas compris ce que je venais de dire.

— Mais qu'est-ce que j'ai de pas tout à fait ordinaire ? continue-t-il en me scrutant avec une telle intensité que je ne peux m'empêcher de rougir.

— Les yeux.

Encore des paroles prononcées sans réfléchir, parce qu'il est clair qu'une femme ayant toute sa tête n'aurait jamais dit ça. Je pense qu'il est temps que j'arrête de boire, à moins qu'il ne soit déjà trop tard. Cependant, je vois bien que l'expression de Ian réclame une explication.

— Tu as les yeux les plus bleus que j'aie jamais vus, admetts-je sans desserrer les dents et les yeux baissés sur mon assiette.

Qu'est-ce qui me prend ? J'ai bu le philtre de vérité ou quoi ?

Surpris, il sourit et, d'un coup, son visage s'adoucit.

— Vraiment ?

Il a l'air vraiment étonné, comme si toutes les femmes de la planète ne faisaient pas la queue pour le lui répéter.

— Bof, mais quand on a des yeux d'un banal marron, on est facile à impressionner, dis-je pour tourner mon embarras en dérision.

Je sais que je me suis enfoncée là-dedans toute seule et que je dois absolument trouver un moyen pour en sortir.

— Mais tu as de ravissants yeux noisette ! lance-t-il sans me lâcher du regard. Et ils tirent un peu sur le vert vers le bord, ajoute-t-il en levant la main.

— Laissons tomber les yeux, dis-je en baissant à nouveau les miens.

Cette soirée est en train de prendre une tournure qui ne me plaît pas du tout. Heureusement que je

n'ai pas commencé par parler de sa bouche !

— D'accord, reprenons. Tu te sens moins attirante que moi, c'est ça ?

Concentre-toi ! Tu vas y arriver !

— On ne pourrait pas changer de sujet, s'il te plaît ? Je ne me sens pas du tout aussi attirante que toi, je me sens tellement différente de toi que c'est... différent.

Je suis tellement embarrassée à présent que je n'arrive qu'à jacasser.

Ian rit sous cape.

— OK, nous sommes différents. Pas de problème. Un autre verre de vin ?

Sans attendre ma réponse, il remplit mon verre.

— Tu cherches à m'enivrer ?

— Non, non, je veux seulement que tu te détendes un peu. Tu es un peu tendue depuis ton arrivée.

Si ce n'était que ça ! Je suis encore tendue, extrêmement tendue. L'alcool n'a fait que m'embrouiller, et ma langue n'arrête pas de sortir des trucs que je pense. Terrifiant !

— Tu as terminé ? demande Ian en montrant mon assiette vide.

Je sais que, lorsque je suis nerveuse, je mange et je bois sans même m'en rendre compte.

— Oui, merci. Tout était délicieux, dis-je en lui tendant les assiettes.

J'ajoute :

— Tu veux que je t'aide à faire la vaisselle ?

En le suivant dans la cuisine, je vois qu'il dépose les couverts dans l'évier.

— Ah non ! Quelqu'un d'autre s'en occupera demain ! s'exclame-t-il comme s'il était scandalisé par ma proposition.

Comment ai-je pu oublier que les dames ne faisaient pas la vaisselle ! Même si, pour être sincère, je ne me sens pas du tout gênée. Si la famille de Ian est habituée à se faire servir depuis mille ans, pourquoi Ian serait-il différent ?

Dans son petit monde à lui, il a sans doute l'impression d'être révolutionnaire puisqu'il n'a qu'une femme de ménage et non pas, comme le reste de sa famille, toute une équipe de domestiques vouée à son service.

— En revanche, je dois avouer que j'ai acheté le dessert, admet-il en sortant du réfrigérateur une superbe tarte Sacher et sa crème fouettée.

— Je crois que, pour cette fois, je te pardonnerai, Ian. Toutefois, la crème fouettée...

J'ai envie de me moquer de lui tandis que nous retournons vers la table. S'il s'était agi d'un repas « ordinaire », on m'aurait demandé d'apporter le dessert, mais j'étais tellement occupée à lutter contre la panique que j'en ai oublié jusqu'à l'étiquette. Heureusement, il y a pensé, lui, au dessert ; pas à l'étiquette en tout cas.

— Je sais, je sais, ce n'est pas du tout mon style, admet-il en haussant les épaules.

— Tu vas devoir te faire pardonner, lui dis-je d'un ton amusé en recouvrant d'une montagne de chantilly la tranche de tarte que je viens de me couper.

Je suis sur le point de me rasseoir, mais, alors que je vais poser la bombe de chantilly, je constate que l'expression de Ian est très différente.

— Tu as de la crème sur le bout du nez, me dit-il en m'effleurant le visage d'un doigt tandis que, dans ses yeux, s'allume une nouvelle lueur.

— Laisse, je vais me débrouiller.

Je suis à fleur de peau. Le moindre contact est tellement déstabilisant que je ne peux que

m'empresser de reculer.

Ce qui ne décourage aucunement Ian qui passe légèrement son doigt sur mon nez tout en s'approchant dangereusement de moi. Je constate qu'il y a dans ses yeux une certaine détermination.

— Ian !

J'ai beau avoir pris un ton ferme de réprobation, il n'en répond pas moins ce que je n'espérais aucunement l'entendre me dire.

— Je t'ai déjà dit que j'aimais la manière dont tu prononçais mon prénom ?

— Bien, tu as terminé ?

Je vois bien qu'il n'a pas du tout l'intention de lâcher mon visage, bien au contraire : sa paume s'étale sur ma joue, envoyant les mille frissons habituels dans tout mon corps.

— Je n'ai pas encore commencé, murmure-t-il d'un air sibyllin en s'approchant toujours davantage.

Le fait qu'une seconde plus tard sa bouche se trouve sur la mienne ne doit être une surprise pour personne. J'aurais dû l'arrêter avant, me dis-je, folle de colère, tout en abandonnant mes lèvres aux siennes. J'aurais dû faire quelque chose. Prendre la fuite ou je ne sais quoi. Ce type embrasse quant même divinement, et je ne sais pas si c'est le vin ou le baiser qui m'enivre le plus. J'ai l'impression d'être sensuelle comme jamais et je me laisse totalement aller, jusqu'à l'autoriser à me caresser le cou. Ian me serre encore plus et, si possible, m'embrasse de manière encore plus intense.

Lorsque je sens que sa main s'approche de mon sein, j'ai comme une secousse qui me fait aussitôt reprendre mes esprits.

— Je ne crois pas...

J'essaie de reprendre le contrôle de mon corps en espérant que toute raison n'a pas déserté ledit corps.

Mais Ian me lance un de ces regards.

— Arrêtons là, lui dis-je en m'emparant de mon assiette pour me diriger vers le canapé. Il vaut mieux mettre quelques mètres entre nous.

Je m'assieds profondément et je me mets à déguster ma tarte au chocolat. Je pense qu'il est temps de rééquilibrer ma glycémie qui a été mise à dure épreuve après le baiser.

Pendant quelques minutes, Ian me regarde manger, puis il prend son assiette et vient s'asseoir à côté de moi. Le salaud ricane en me regardant du coin de l'œil. Je me demande s'il vaut mieux en pleurer qu'en rire.

— Je sais que tu me fixes, dis-je d'un ton enragé.

— Et il est interdit de te regarder ? demande-t-il d'un ton narquois. Il n'y a personne d'autre que toi ici ; alors, je ne peux regarder personne d'autre.

— Ben, tu aurais dû inviter d'autres personnes, dis-je, exaspérée.

— La prochaine fois, nous serons quatre alors, commente-t-il, mais nous devons d'abord attendre que George et Tamara finissent par s'accorder.

— Alors, tu l'as remarqué toi aussi ? dis-je, ravie de pouvoir changer de sujet.

— C'est suffisamment évident, convient-il sans cesser de manger, que George a un faible pour elle.

— Oui, mais elle, elle a plutôt un faible pour toi.

Ian hausse les épaules.

— C'est faux.

— C'est évident, dis-je en mordant la croûte de chocolat.

— Elle croit qu'elle a un faible pour moi, mais je ne lui plais pas vraiment.

Il a l'air si sûr de lui que je ne peux que m'empêcher de douter de ce que Tamara a pu me dire.

— Quand même, elle est folle de toi, dis-je aussitôt, comme si c'était la chose la plus naturelle à dire.

— Par contre, je sais que je te plais vraiment à toi ! dit-il d'un ton tellement sûr de me faire douter de mes convictions.

— Pardon ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je crois que je n'ai rien compris.

— Tu veux dire que ce n'est pas vrai ?

— C'est complètement faux !

Folle de rage, j'ajoute :

— Comment fais-tu pour avoir de telles idées ?

— Pourtant, il me semblait..., commence-t-il doucement.

Je crois que je me suis engagée dans la mauvaise voie.

— Il y a des moments où tu peux dire de ces âneries !

— Je peux te le prouver, répond-il avec un nouvel éclat dans les yeux.

Il a l'expression de quelqu'un qui a pris sa décision et qui ne tient pas à tergiverser davantage.

— Comment ça ?

Stupéfaite, je suis en train de me rendre compte que je pose exactement la question que je ne devrais pas poser.

— Pose cette assiette, m'ordonne-t-il en montrant mon dessert.

Par réaction, je serre encore plus mon assiette comme si c'était mon dernier bouclier contre mon ennemi.

— N'y songe même pas.

— Allez, ne fais pas ta trouillardaude ! me provoque-t-il en m'arrachant littéralement l'assiette des mains pour la poser à côté de la sienne.

Sans mon bouclier, je me sens toute nue.

— OK, à présent, tu dois te détendre, dit-il d'un ton prévenant en s'approchant de moi.

Comme si c'était facile !

— Je serai détendue lorsque je sortirai de cet appartement, dis-je dans un élan de franchise.

— Laisse-toi aller contre le dossier, dit-il en me tirant en arrière et en bloquant mes épaules de son bras.

— Qu'est-ce que tu cherches à prouver ?

Je commence à être vraiment inquiète. Ce soir, j'ai l'impression que Ian n'a pas toute sa tête. Je ne le reconnais plus et je n'arrive plus à prévoir ses intentions.

D'une main, il effleure ma joue. Ça y est, je suis perdue.

— Tu le sens ?

Bien sûr que oui, je le sentirais même si j'étais morte tellement c'est puissant.

— Que devrais-je sentir ? dis-je en faisant mine de rien et en essayant de m'éloigner de lui.

— Tes palpitations, répond-il comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Bon, OK, mon cœur doit faire du mille kilomètres à l'heure, mais il n'est pas censé le sentir, lui.

— J'ai un battement cardiaque particulièrement élevé, c'est comme ça. Et alors ?

— Tu aurais dû te lancer dans la carrière de clown au lieu de choisir d’être avocate, rit-il sans me quitter des yeux. Tu as fini tes idioties ?

Mon visage doit lui fournir une réponse suffisante parce que, la seconde suivante, il est en train de m’embrasser à nouveau et avec encore plus de fougue qu’auparavant. Il est clair qu’il veut prouver que je suis totalement en son pouvoir. Et, damnation, je le suis. Totalement.

Encore quelques minutes et je suis allongée sur le canapé, et lui, sur moi. Difficile de s’échapper lorsqu’il faut repousser un poids pareil, me dis-je pour me justifier.

Sans jamais cesser de m’embrasser, Ian commence à soulever mon pull et m’effleure le ventre. À son contact, je ne peux qu’émettre un son incompréhensible. Sa main progresse désormais avec davantage de fermeté et remonte jusqu’à mon soutien-gorge.

— On ne pourrait pas retirer ce pull ? demande-t-il en détachant légèrement ses lèvres des miennes.

— On ne pourrait pas. Absolument pas, dis-je en haletant.

Coûte que coûte, il ne doit pas me déshabiller. Non, non, je ne peux lui céder.

Il se met alors à m’embrasser dans le cou pour descendre vers ma gorge, embrasser mes oreilles en chuchotant :

— Il le faut pourtant, dit-il doucement pendant que je suis à nouveau en train de perdre toute lueur de raison. Quelques minutes plus tard, lorsqu’il fait glisser mon pull, je n’oppose plus aucune résistance.

Je suis sidérée par ma force de volonté !

Pour la chronique, si j’avais gardé mon horrible pull marron au lieu de me changer sur les conseils de Vera, rien de tout cela ne serait arrivé. Aucun homme sain d’esprit n’aurait osé m’enlever mon pull marron.

Je ne sais comment, mes mains se mettent à s’attaquer à la chemise de Ian qui semble apprécier énormément le contact de mes paumes sur sa peau.

Sa bouche se pose sur mon ventre et explore le moindre centimètre de peau tout en continuant à remonter. Cette vision est trop pour moi et je ferme les yeux dans l’espoir d’en chasser l’image, mais ses lèvres et ses mains semblent animées d’un pouvoir magique et je n’arrive à penser à rien d’autre.

En me contorsionnant, j’en suis à l’implorer :

— S’il te plaît, Ian, arrête.

Il s’appuie sur son coude et me sourit malicieusement.

— Je viens seulement de commencer.

Il a une expression que je ne lui ai jamais vue : sensuelle, joueuse, j’oserais presque dire heureuse.

— Seigneur !

Il n’y a plus aucun espoir ; je crois que je me suis mise dans de beaux draps.

— Si on passait dans un endroit plus confortable ? me demande-t-il de ses yeux terriblement bleus.

Je ferme mes paupières pour oublier son regard.

— Sors-toi ça de la tête ! Je ne mets pas les pieds dans ta chambre.

— Toujours les mêmes exagérations, commente-t-il, nullement troublé.

Il se lève et m’emporte dans ses bras comme si j’étais aussi légère qu’une plume.

Attention, les jeunes femmes modernes le savent bien : les hommes du XXI<sup>e</sup> siècle ne vous

prennent plus dans leurs bras, jamais. Voilà pourquoi en me retrouvant brusquement nichée comme un objet précieux entre les bras de Ian je me transforme en poupée de chiffon.

— Ce n'est pas...

OK, mes murmures ne convaincront personne, et Ian se dirige résolument vers sa chambre.

Il me dépose délicatement sur le lit et s'allonge à côté de moi. Dans ses yeux danse une lueur amusée qui n'a rien à voir avec la panique qui doit recouvrir mon visage.

— Ce serait gentil si, pour une fois, c'était toi qui commençais à m'embrasser, dit-il en souriant toujours, au moins pour que je puisse avoir la confirmation que, au fond, l'attirance est réciproque.

Il sourit, mais je décèle dans sa manière de parler un certain manque d'assurance que je n'aurais jamais attendu de sa part.

Je m'approche donc lentement, très lentement, sans quitter des yeux son visage, scrutant le moindre détail.

— Tu me fais faire de ces trucs dingues, dis-je d'un air accusateur.

Ian semble baisser sa garde.

— Tant mieux, rétorque-t-il. Il est temps que quelqu'un t'enseigne à être un peu folle !

Un baiser de plus ou de moins ne devrait pas changer grand-chose au chaos de cette soirée aussi gênante, me dis-je en m'approchant de lui. Lorsque je me décide enfin à l'embrasser, je le vois fermer les yeux d'un air presque rêveur. J'ai à peine le temps d'admirer ses longs cils d'un noir de jais que la pression de sa bouche me force à fermer les yeux à mon tour.

Il me serre dans ses bras et me fait rouler sur lui tout en commençant à me caresser le dos jusqu'au soutien-gorge. Là, indécis, il demande, sans cesser de m'embrasser dans le cou :

— Je peux ?

— J'aimerais mieux pas, réussis-je à marmonner en rougissant.

— Et moi j'aimerais mieux quand même, soupire-t-il en jouant avec l'agrafe.

— S'il te plaît, Ian, non.

Je suis terrorisée à l'idée de lui céder entièrement. Il recommence à me regarder en souriant.

— Nous pourrions conclure un accord : tu gardes ton soutien-gorge pour le moment en échange de ces jeans si gênants.

J'écarquille les yeux.

— Comment ?

Ian me caresse la joue.

— Tu aurais dû mettre une jupe, dit-il d'un ton sérieux. Ça va être infernal d'arriver à retirer ces jeans.

En cherchant à échapper à l'envoûtement de son regard, je réplique :

— C'est vraiment dommage que je n'en porte pas de plus serrés.

— Tu mets toujours des pantalons, même au bureau, observe-t-il.

Je n'aurais pas cru qu'il faisait attention à mes tenues.

— C'est très pratique.

Quelle femme saine préfère mettre une jupe plutôt qu'un pratique pantalon ?

En me prenant par surprise, Ian me fait rouler pour se retrouver sur moi. Les filles ! Quelle vision ! Un homme superbe, torse nu, les cheveux ébouriffés et les lèvres rouges de trop de baisers ! Dommage que ce soit la première et dernière fois que je verrai cet homme-là dans une telle position.

Il se met alors à déboutonner mon jean et, soudain, ce qui était la minute d'avant la pire idée de la

soirée devient absolument géniale. Je me laisse retirer mon pantalon pour me retrouver en culotte blanche.

Aïe ! Culotte simple, normale, blanche, bref affreuse. Et je me souviens tout à coup que mon soutien-gorge est noir.

Pendant un moment, je ferme les yeux de désespoir et je suis prête à parier ma prime salariale de l'année que cet homme n'a jamais posé les yeux sur une femme avec une culotte et un soutien-gorge d'une couleur différente.

— Bon, je suppose que c'est l'heure de rentrer, dis-je en cherchant à me libérer de son emprise pour me relever du lit.

— Maintenant ? demande Ian, stupéfait.

— Vraiment. J'aurais dû rentrer beaucoup plus tôt, mais mieux vaut tard que jamais, non ?

C'est clair : j'ai atteint le fond du fond.

J'en suis sûre, il se souviendra toujours de moi comme la fille qui a osé sortir avec des dessous désassortis, mais qu'importe, au moins, il se souviendra de moi.

Ian m'arrête fermement.

— J'ai fait quelque chose de travers ? demande-t-il d'un air inquiet.

— Toi ? Mais non, ce n'est pas toi ! C'est moi. Je crois que je me suis suffisamment humiliée avec cet embarrassant ensemble.

Ian me regarde comme si je parlais chinois.

— Mais, à ma décharge, je peux seulement dire que je n'aurais jamais cru, et je dis bien jamais, que tu pouvais le voir. Je jure que je croyais que le monde allait d'abord exploser.

On dirait que Ian ne sait trop s'il faut rire ou pleurer.

— C'est le seul problème ? demande-t-il, perplexe.

Le seul ? C'est facile pour vous, les hommes !

— Alors, nous pouvons le résoudre très vite, fait-il en m'attrapant par le dos pour retirer mon soutien-gorge qui, pris à l'improviste, ne résiste absolument pas.

— Ian !

Je suis outragée, mais je n'arrive pas vraiment à me couvrir.

— Je voulais seulement t'aider, prétend-il en tournant les yeux vers mes seins. Ton problème avait l'air grave, et quel gentleman serais-je si je n'essayais pas de venir en aide à une jeune dame en détresse ? À présent que nous avons réglé ce détail, où en étions-nous ? ajoute-t-il d'une voix rauque.

— J'étais en train de partir...

Mais je suis de moins en moins sûre de moi parce que je ne trouve même pas la force de me relever de ce maudit lit.

Ian retire son jean qu'il laisse tomber à terre. Si jamais j'ai un malaise, au moins mourrai-je heureuse, me dis-je nerveusement. J'arrive quand même à balbutier :

— Je crois que c'est vraiment une très mauvaise idée... Nous avons encore le temps de...

Mais Ian se glisse à côté de moi dans le lit et recommence à m'embrasser sans même me laisser respirer. Alors, je me laisse emporter par la vague qui annule toute velléité de résistance.

Quelques minutes plus tard, lorsque le reste de nos dessous se volatilise, je parviens seulement à penser que je suis en train de faire la plus grosse connerie de toute mon existence.

Mais, pour une fois, qui en a cure ?

Loin, très loin, je perçois la sonnerie impérieuse de mon téléphone mobile. Pendant un instant, j'imagine qu'il peut s'agir d'un rêve, mais je ne parviens vraiment pas à me souvenir quand j'ai entendu sonner un téléphone avec autant d'insistance dans un rêve.

Lorsque je soulève finalement une paupière, j'essaie de me concentrer sur la chambre dans laquelle je me trouve.

Une certaine anxiété commence d'ailleurs à déferler en moi tandis que je scrute la pénombre pour observer une chambre que je n'ai jamais vue avant hier soir.

Je pourrais certes oublier le problème de la chambre si ce n'était le corps qui est étendu à côté de moi. Ce matin, j'ai vraiment besoin d'avoir les nerfs en acier pour me rendre enfin compte que je suis dans le lit de Ian. Avec Ian. La nuit dernière est ce qui ressemble le moins à un rêve. Non, rien que la pure réalité, hélas. Bon, pas hélas. Pas tout à fait.

Bref, je ne sais que penser. Mais le téléphone continue à hurler : un début de journée qui n'est guère prometteur.

L'individu qui est allongé à côté de moi dort profondément. J'envie sa tranquillité et je ne sais pas comment il peut dormir comme ça alors qu'il doit savoir que je suis allongée à côté de lui. Ou peut-être est-il tellement habitué à dormir avec des gens différents tous les soirs qu'il ne se pose même pas la question. Moi, je ne suis jamais allée au lit avec un homme lors du premier rendez-vous. J'ai un peu de mal à raisonner de manière lucide sur les dernières heures de ma vie. En fin de compte, je me retrouve dans le lit d'une personne avec laquelle je ne suis jamais sortie. Une vraie catastrophe.

Certes, je dois admettre que ce fut la nuit la plus incroyable de toute ma vie, mais fallait-il vraiment que cela se produise avec Ian ? Alors que je sais que, là dehors, il y a au moins trois milliards d'hommes parmi lesquels je pouvais choisir.

Sans faire de bruit, je sors du lit et, sur la pointe des pieds, je commence à récupérer mes vêtements jetés çà et là sur le sol. Je ne trouve pas mon pull quand je me souviens que je l'ai perdu dans le salon, bien avant d'arriver dans la chambre à coucher. Bon sang, la honte ! Avant de me rhabiller, je me décide à répondre à mon fichu téléphone qui s'est remis à sonner.

— Allô ?

J'essaie de parler à voix basse pour ne pas réveiller Ian, mais il se contente de se retourner dans le lit et continue à dormir.

— Alors, tu es encore vivante ! s'exclame Vera comme si elle venait d'être soulagée d'un énorme poids dans la poitrine.

— Je suis vivante, dis-je en souriant presque.

— Laura et moi, nous étions mortes de trouille lorsque nous avons vu que ton lit était vide ce matin ! Franchement, tu aurais pu nous prévenir ! crie-t-elle comme ma mère ne m'a jamais hurlé après de toute ma vie.

— Désolée, mais ce n'était pas dans mon programme de passer la nuit ici.

C'est d'ailleurs la dernière chose au monde que j'avais l'intention de faire. Ne me demandez cependant pas de m'exprimer sur mes désirs inconscients. Ce n'est pas le jour.

— Où ça ? demande-t-elle, bien qu'elle sache exactement où je me trouve.



— Chez Ian. Et j'apprécie sincèrement que tu m'obliges à le dire à haute voix.

— Ce n'est pas la question. J'imagine que vous n'avez pas passé la nuit à jouer à la belote ! lance-t-elle en riant.

— Au bridge, ma chérie.

Elle éclate d'un rire sonore.

— Si tu crois que quelqu'un va avaler ça...

— Je serai bientôt à la maison, dis-je en espérant couper court à cette pénible conversation.

— Tu sais, à présent que nous sommes rassurées sur ton sort, tu peux rester là où tu es, suggère Vera.

— Je préférerais rentrer.

Et le plus rapidement possible.

— Comme tu veux, mais sois prête à nous raconter tout en détail, ma belle.

Je lâche un soupir résigné.

— Vous me voulez vraiment du mal ou quoi ?

— Non, mais, tu sais, nous sommes de vraies commères. Bye ! conclut Vera.

Je raccroche à mon tour. Une fois résolu le problème du téléphone menaçant, je reprends ma séance d'habillage : j'enfile mon jean, je récupère mon pull qui s'est glissé entre les coussins du canapé et me voilà prête à sortir.

En théorie, je devrais faire un tour par la salle de bains, mais je risquerais de réveiller Ian et je n'ai aucune envie de lui parler ce matin. Par conséquent, je me dis que je ferai ma toilette à la maison. Au fond, qu'est-ce donc qu'une vessie pleine comparée à la conversation la plus embarrassante de toute mon existence ? Certes, il doit être largement habitué aux séances de sexe désinvoltés, mais moi, j'ai couché avec cinq hommes en l'espace de mes trente-trois années d'existence, Ian compris, et j'ai un peu de mal à considérer la chose comme « normale ».

J'ouvre la porte d'entrée et, sans faire plus de bruit qu'une souris, j'enfile mon manteau pour me diriger vers le vestibule.

C'est une attitude de lâche, j'en suis absolument consciente et j'en ai même un peu honte, mais j'ai besoin de quelques heures de réflexion, seule, avant d'être en mesure d'affronter ce qui vient de se passer. D'autant que je n'ai aucun moyen d'opérer l'ablation du souvenir. Dans le métro, lors de mon retour à la maison, je n'arrive pas à ne pas me sentir bouleversée rien que de penser à la nuit dernière. Ian a été si différent de ce à quoi je m'attendais et, ce qui est vraiment inquiétant, il avait l'air littéralement épris de moi. Ce qui est faux, absolument faux, je le sais bien, mais l'illusion de la veille est encore imprimée sur ma peau et difficile à gommer. Je sens sur moi son odeur, et la moindre parcelle de mon corps se rappelle encore trop vivement la manière dont il m'a longuement caressée et embrassée. Mes anciens petits copains n'ont jamais été particulièrement mémorables et il ne faut pas s'étonner que, ce matin, je ne sois pas tout à fait moi-même.

À mon arrivée à la maison, je suis accueillie par deux visages impatients (il fallait s'y attendre).

— On va déjeuner dehors ? propose Laura devant mon visage blême.

L'idée est excellente, juste ce qu'il me faut, et, cinq minutes plus tard, nous voici en route vers un salon de thé voisin. J'ai un besoin désespéré d'adoucir ce matin.

Une fois assises et après avoir commandé, nous attendons patiemment nos plats qui ne tardent pas à arriver. J'apprécie le fait que mes amies se soient retenues de poser des questions pendant tout le trajet, mais nous y voici.

— Alors, que s'est-il passé ? commence Laura en reculant dans son siège.

Je m'agite sur le mien en implorant avec des yeux de biche :

— On pourrait éviter les détails ?

— Ne nous agresse pas ! Toute la faute revient à l'homme ! lance une Vera sérieuse, voire encore un peu furieuse.

— Je n'ai pas d'homme !

— Quel que soit le terme que tu utilises..., dit-elle avec un regard qui en dit long.

— Je n'utilise aucun terme ! C'est justement le problème ! dis-je en frappant de la main sur la table.

J'espérais que mes amies au moins seraient capables de comprendre la situation.

— OK, ajoute Vera, pas la peine de s'échauffer. Jenny, tu dois savoir qu'à cause de toi nous avons passé une très mauvaise matinée. Nous étions très inquiètes de ne pas te trouver dans ton lit. Sachant bien que tu n'avais pas l'intention de passer la nuit chez Ian, nous avons imaginé que tu avais été agressée par un psychopathe sur le chemin du retour.

Je dois admettre que, présenté ainsi, cela paraît tout à fait raisonnable.

— Je suis désolée (et je suis sincère) parce que je n'avais vraiment aucune intention de rester chez lui. Ce fut un concours de circonstances. J'ai été prise par surprise, dis-je en soupirant pour me justifier.

Devant mon air égaré, mes amies prennent une expression plus douce.

— Par surprise ? demande Laura d'un air perplexe. Prise par quelle surprise exactement ? Par son aspect physique ? Bon sang, ma fille, je croyais qu'au bout de tant d'années, tu l'avais remarqué !

— Ne pense pas tout de suite à des trucs obscènes ! dis-je nerveusement avant de m'emparer du croissant qui vient de se matérialiser dans l'assiette devant moi.

— Mais à quoi devrais-je penser ? rétorque-t-elle en ricanant.

J'ai horreur de ce genre de rire insultant.

— Écoute, ma chérie, intervient Vera. Passons plutôt au comment et laissons tomber le pourquoi. Tu as couché avec lui ou non ?

— Oui, admetts-je en mastiquant bruyamment.

— Et ça a été dément ? insiste Laura.

Je demeure un moment frappée de stupeur.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Tu as cet air..., souligne Vera. Tu sais, le genre d'expression « Je viens de m'envoyer en l'air comme jamais et je ne sais pas quoi faire à présent ».

Je soupire et marmonne d'un ton sec :

— Puisque je suis transparente à ce point...

— Allez, ne sois pas démoralisée, dit Vera en cherchant à me consoler. Nous y sommes toutes passées. Bon, toi, il t'a fallu un peu plus de temps...

Laura hoche tristement la tête. On dirait que toutes les femmes ont leurs squelettes dans le placard.

— Et maintenant ? dis-je avec un regard un peu brouillé.

— Qu'est-ce que vous vous êtes dit ce matin ? demande Laura.

Je m'éclaircis la voix avant de répondre parce que je sais qu'elles ne vont guère apprécier mes explications.

— Hum, à dire vrai, nous n'avons pas vraiment parlé ce matin.

Vera me jette un regard dubitatif.

— Dans quel sens ? demande-t-elle d'un ton animé.

— Ben, quand je suis sortie, Ian dormait encore.

— Quoi ? explose Laura de manière tout à fait inattendue.

— Mais oui : quoi ? fait écho Vera, les yeux écarquillés.

— Ian dormait et je n'avais pas le cœur à le réveiller. Et il fallait vraiment que j'y aille...

— Tu n'avais pas besoin de partir, coupe Laura d'un ton brusque.

— Crois-moi, il fallait que je parte, je n'avais pas le choix, dis-je avec emphase.

Elles, elles n'étaient pas là ce matin et ignorent totalement ce que j'ai pu éprouver au réveil.

— Il va se mettre en rogne, Jenny, prévient Vera. Et il a toutes les raisons du monde pour cela.

Quelle exagération !

— Je ne crois pas. Il est probablement en ce moment en train de me remercier de ne pas l'avoir dérangé.

Aucunement convaincues, Vera et Laura me lancent un de ces regards sceptiques.

— Tu crois ça ?

Naturellement, c'est juste le moment où mon téléphone se met à sonner. Je suis tellement perturbée que je n'ose pas regarder le numéro de mon appel.

— Allez, m'intime Laura d'un ton péremptoire.

— C'est sans doute ma mère, dis-je sans faire le moindre geste pour ouvrir mon sac.

— Ce n'est pas ta mère ! Réponds à ce maudit téléphone !

Visiblement secouée, je fouille mon sac à la recherche de mon mobile. Ce n'est pas ma mère, bien sûr ! Incroyable, la seule fois de toute l'histoire où j'espérais que ce serait elle.

— Allô ? dis-je d'une voix faible.

— Où est-ce que tu es passée ? braille la voix de Ian à l'autre bout du fil.

Visiblement, son réveil n'a pas été des plus doux.

— Allô ? Allô ? Je n'entends rien !

Paf, je raccroche.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'indigne Laura.

Je la foudroie du regard.

— Je raccroche, si ça ne te déplaît pas ! D'ailleurs, je n'aurais même pas dû répondre.

Le téléphone recommence à sonner d'un air menaçant. Sans réfléchir, je m'en empare pour l'éteindre. Je me sens trop faible pour affronter une telle chose à dix heures du matin.

Deux secondes plus tard, c'est mon BlackBerry professionnel qui se met à sonner d'un air impérieux. Quand on dit que c'est un type tenace ! De plus en plus nerveuse, j'attrape celui-là et je l'éteins aussi. Je m'exclame, agacée :

— Voilà. Voyons s'il est capable de faire sonner autre chose.

— Tu crois que c'est une bonne idée que de faire l'autruche ? me demande Vera d'un air inquiet.

— C'est la meilleure idée du monde, que tu le veuilles ou non !

Au moins, la rage que je viens de ressentir m'a permis de récupérer un peu de ma lucidité.

— Alors, le plan génial, c'est... justement de faire comme si rien ne s'était passé ? me demande-t-elle d'un ton sarcastique.

— Je n'ai aucun plan ! Et pour le moment, faire comme si rien ne s'était passé est une nécessité. J'ai la tête qui va exploser ! Bon Dieu, vous pourriez au moins essayer de m'aider ?...

— OK, ne le prends pas mal, d'accord ? Nous sommes de ton côté, mais nous voudrions simplement savoir pourquoi, déclare Laura, un peu plus douce.

Je dois avoir une expression clairement malheureuse.

— Pourquoi quoi ? dis-je en tentant de me reconforter un peu.

— Tu pourrais commencer par nous expliquer comment les choses en sont arrivées là ! suggère délicatement Laura.

À vrai dire, j'apprécie son tact. Je lève les yeux au ciel en essayant de trouver une réponse censée.

— Si je le savais ! Bref, il y a eu une combinaison mortelle de trop de vin, un estomac vide et un... Comment dire ?... Un empressement trop empressé ! Mais c'est complètement absurde, non ? Ian n'a pas pu... être empressé ?

— Que veux-tu dire ? Absurde que tu puisses lui plaire ? Pour moi, c'est une évidence... Il faut juste voir comment il te serrait sur le canapé de la maison l'autre jour, déclare franchement Vera.

— D'accord, je ne peux pas dire que je ne m'y attendais pas vraiment. Au fond, nous sommes en train de parler d'un type qui se balade avec toi, t'embrasse et te présente comme sa fiancée...

Vera me parle comme si j'étais une demeurée.

— Sa *fausse* fiancée !

— Fausse ou non, je n'ai pas l'impression qu'il y ait eu quoi que ce soit de faux ce soir-là sur le canapé ! rétorque Vera.

— Devons-nous vraiment évoquer cette scène du canapé ? dis-je d'un ton implorant.

Vraiment, ça me gave de penser à ce genre de trucs.

— OK ? même si cela n'a aucun rapport avec ce qui s'est passé hier soir ? insiste Vera tandis qu'à ses côtés Laura hoche la tête.

— Bon sang, hier soir..., dis-je d'un ton désespéré. Ben, hier soir, je me suis laissé entraîner comme une crétine. Parce que Ian est odieux, agaçant, insupportable, autoritaire et snob, mais, quand il le veut, il sait absolument comment me prendre.

— Et alors, où est le problème ? Vous pourriez vous fréquenter comme deux personnes adultes ? propose Laura, sans doute avec les meilleures intentions du monde.

Ce à quoi je ne peux que lui renvoyer une expression d'horreur.

— Tu es folle ou quoi ? Aucune femme saine d'esprit ne pourrait affronter une telle situation. D'autant que Ian ne sort jamais sérieusement avec personne, sans compter qu'il change de femme comme certains changent de chemise. Croyez-moi, j'ai trop de respect pour moi-même et je ne vais pas perdre la tête pour un type pareil. Ça ne m'est jamais arrivé et ce n'est pas maintenant que ça va commencer.

Tout en parlant, je ne peux m'empêcher d'avoir dans la tête la vision de Ian qui me regarde comme si j'étais la personne la plus importante du monde.

Je secoue la tête pour tenter de chasser cette vision. Le regard de Laura n'a pas l'air tout ce qu'il y a de plus convaincu. Il est évident qu'elle pense que j'ai déjà perdu la boule.

— Alors, essaie de m'expliquer précisément quel est ton plan, dit Vera.

— Très simple ! Aujourd'hui, vous m'aidez à ne pas penser à ce qui s'est passé. Allons faire du shopping et allons voir un film au cinéma, puis nous irons nous détendre au pub. Demain, je vais chez mes parents et, lundi, lorsque je vais retourner bosser, je ferai en sorte de lui parler rapidement pour lui dire que tout ça n'a été qu'une terrible erreur et qu'il vaut mieux faire comme si rien ne s'était

passé.

— Tu as envisagé l'hypothèse qu'il ne soit pas d'accord ? demande Laura.

— Crois-moi, il sera d'accord, dis-je d'un ton absolument convaincu.

Nous quittons la table, bien décidées à nous rendre jusqu'à Oxford Street. Je ne suis pas du genre à soigner mes problèmes avec le shopping, mais il semble que, ce week-end, j'ai besoin d'un tas de trucs neufs. Cherchons à prendre les choses de manière positive. Une carte de crédit allégée est sans doute le moindre de mes maux.

Je suis assise dans la cuisine de ma mère en train de peler des pommes de terre à dix heures du matin. Ce n'est pas tout à fait mon passe-temps préféré, certes. D'autant que ma sœur Stacey est en train de me scruter et qu'elle ne fait rien pour le cacher.

— Comment ça se fait que tu sois arrivée si tôt ? demande-t-elle d'un ton soupçonneux. En général, tu as horreur de rester ici longtemps.

Son observation est si exacte que j'ai du mal à la récuser.

— Je suis un peu stressée en ce moment, plus que d'habitude, beaucoup plus, et j'avais besoin de faire quelque chose de différent, admetts-je en décidant de ne pas trop m'éloigner de la vérité.

Moins de bobards et moins j'aurai de possibilités d'être prise en *flagrante delicto*.

— Et à quoi est dû ce stress supplémentaire ? demande ma mère en nettoyant les carottes.

— Le travail, dis-je de manière générale.

Après tout, Ian est bien mon collègue de travail.

— Ma chérie, nous sommes tous très inquiets pour toi, commence ma mère. D'abord, tu laisses sombrer une relation que nous espérions être enfin la bonne, puis tu te mets à travailler comme une folle. Tu n'as vraiment pas bonne mine... Regarde-moi un peu ces cernes...

On ne peut pas dire que j'aie passé une nuit très sereine, certes, et le maquillage ne pouvait pas faire de miracles. Hier soir, j'ai pris mon courage à deux mains pour rallumer mon téléphone professionnel et vérifier mes messages, et je me suis retrouvée submergée d'e-mails de la part de Ian qui m'ordonnait de le contacter. Oui, qui m'ordonnait ! Comme si j'étais une de ses domestiques !

Je ne lui ai pas répondu du tout et j'ai aussitôt coupé de nouveau le téléphone. Je pense que je pourrai m'en passer jusqu'à lundi. Il aura bien le temps demain de me dire que je ne suis que la nième des folles qui se sont mises à ses pieds.

Mais si c'est arrivé une fois, cela n'arrivera plus ! Jamais. Jamais plus. C'est une promesse solennelle.

— Maman, Charles et moi n'étions pas du tout assortis, dis-je pour la millième fois. Et en ce qui concerne le travail, je fais les mêmes heures depuis près de neuf ans ; alors, je ne pense pas être sur le point de mourir parce que je vais continuer de la sorte pour les quatre-vingt-dix prochaines années.

— Mais n'as-tu pas envie d'avoir une famille ? Des enfants ? me demande Stacey d'un ton inquiet. Et c'est reparti pour le vieux sermon barbant.

— Je n'en veux pas à tout prix. Si je devais rencontrer la personne qu'il faut, j'y penserais peut-être, mais je ne veux pas absolument des enfants de manière..., disons, abstraite.

J'ai beau expliquer chaque fois, je sais que mes paroles vont entrer par une oreille pour sortir aussitôt par l'autre.

— Je sais bien que les hommes comme mon Tom sont rares, mais nous pourrions peut-être te présenter certains de nos amis, annonce ma sœur.

Prudemment, je me hasarde :

— Tu es gentille, mais je ne crois pas.

Quelque chose me dit que nous n'apprécions pas le même genre d'hommes.

— Et pourquoi pas ? intervient ma mère.

Je l'aurais parié !

— Tu vois quelqu'un ? insiste-t-elle d'un ton plus soupçonneux.

— Bien sûr que non.

Je suis sincère, n'est-ce pas ? Je ne vois personne, dans les *faits*, je veux dire.

— Alors, tu devrais faire la connaissance d'Eliott, le meilleur ami de Tom. Lui aussi, il vient de se séparer. Je pourrais lui donner ton numéro ! me propose ma sœur, toute contente de son idée. Eliott n'aime pas trop les filles qui se teignent les cheveux, poursuit-elle, mais j'espère que, pour toi, il fera une exception. Je n'ai toujours pas compris pourquoi tu voulais être blonde.

Je décide de ne pas céder à la provocation. J'aime beaucoup être blonde et je me fiche carrément de savoir si Eliott aime ou non les femmes « naturelles ». Au bout de trente ans de « nature », j'ai décidé d'être artificielle si cela me suffit pour me sentir plus attirante.

— Je serais vraiment ravie que ta sœur te présente un homme digne de ce nom, approuve ma mère, toute souriante. Lorsqu'il t'appellera, essaie d'être un peu moins grossière que d'habitude.

Seigneur ! Comment ai-je pu croire que venir éplucher des pommes de terre avec ma mère était une bonne solution thérapeutique ?

Mon désespoir grandissant est interrompu par un nuage de poussière qui masque la route devant la fenêtre de la cuisine. Apparemment, une voiture s'approche à grande allure de la maison.

— Nous attendions quelqu'un ? s'étonne ma mère qui a remarqué la voiture et s'est approchée de la fenêtre. Je ne suis pas au courant, poursuit-elle, mais il est possible que ton père ait invité un copain à passer.

Or, les amis de mon père ne sont pas du genre à arriver sur les chapeaux de roue dans notre allée. Je suis soudain envahie par une sensation fort désagréable, sensation confirmée par la vision d'une Porsche noire qui envoie mon cœur battre la chamade à cent mille à l'heure.

Non ! Ce n'est pas possible.

Je laisse échapper une pomme de terre qui roule à terre avec un bruit sourd.

— Une Porsche ? s'étonne ma sœur à voix haute et en s'approchant de ma mère.

À ce stade, il ne me reste qu'à les rejoindre pour observer la scène sans cependant me laisser voir. Je crois qu'il suffirait de le regarder pour que je me trahisse.

Je constate que ma mère et ma sœur ont la même stupéfaction peinte sur le visage lorsqu'elles voient Ian sortir de l'habitable. Bon sang, il est en jeans avec un polo bleu ciel au col relevé et un pull noué autour de la taille.

Il soulève ses lunettes noires, comme pour vérifier le numéro de la maison, avant de verrouiller sa voiture avec sa télécommande et se diriger sans hésitation vers la porte d'entrée. Encore une minute et voilà que la sonnette résonne. Je suppose que mon beau-frère est allé ouvrir la porte.

Bon, et qu'est-ce que je fais, moi ?

La question n'est pas encore claire dans mon esprit que Stacey se tourne vers moi.

— Quelqu'un que tu connais ? souffle-t-elle d'un ton suspicieux.

Je sais que je suis déjà toute rouge.

— Un collègue de travail, dis-je parce que je ne sais pas quoi inventer d'autre.

Peu après, Tom pénètre dans la cuisine en annonçant :

— Il y a là un collègue de Jenny qui dit qu'il veut lui parler de toute urgence.

— Et le téléphone, ça sert à quoi ? s'insurge ma sœur en croisant ses bras sur sa poitrine.

C'est encore plus drôle quand on sait à quel point elle déteste ces machines.

— Je crains que ma batterie soit déchargée.

À présent, je pense que je dois être rouge comme un poivron au grill.

— Et, il ne pouvait pas t'appeler sur ton téléphone personnel ?

— Heu..., je crois que la batterie est également déchargée, dis-je en baissant sensiblement la voix.

Qu'est-ce qu'elle croit ? Que je suis la nouvelle reine des télécommunications ?

Stacey me foudroie du regard. Elle sent qu'il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark et elle cherche à comprendre de quoi il s'agit.

— Je vais voir, dis-je enfin pour éviter toute investigation familiale supplémentaire.

À mon entrée dans le salon, je vois que Ian s'est installé sur le canapé comme si sa présence chez mes parents ne suscitait aucun embarras. Il a peut-être le visage un peu tendu, mais, dans l'ensemble, il paraît tout à fait à son aise. Lorsqu'il m'aperçoit, son expression devient cependant un peu plus grave.

— Tu n'as pas réussi à fuir par la fenêtre ? demande-t-il avec ironie en me lançant un regard de défi.

— Qu'est-ce que tu viens donc faire ici ? Chez mes parents ? dis-je d'un ton furieux en m'approchant du canapé.

La scène est d'autant plus grotesque que le décor campagnard du salon de mes parents ne convient absolument pas à un type tel que Ian.

Cynique, il déclare d'un ton rageur :

— Puisque tu as décidé de couper tous tes téléphones, j'ai eu l'idée de passer.

Comme s'il y avait quoi que ce soit de normal dans tout ça !

— Comment as-tu fait pour savoir où j'étais ?

— Je suis allé chez toi ce matin et, vu que tu n'étais pas là, je leur ai extorqué l'adresse de tes parents.

Elles vont me le payer, Vera et Laura.

— D'accord, à présent que tu es là et que tu as attiré l'attention de toute la famille, dis-moi ce que tu as l'intention de faire.

Je n'ai pas le temps d'entendre la réponse que ma mère a décidé de faire son entrée dans la pièce, mon père sur ses talons.

Je dois leur rendre justice : ils ont patienté au moins deux minutes entières avant de venir satisfaire leur curiosité. J'aurais parié plutôt sur trente secondes !

Dès que Ian voit entrer mes parents, il change totalement de registre. Il bondit pour se lever et tend la main à ma mère.

— Ian St John, annonce-t-il en laissant se déployer son habituel sourire.

Ma mère lui serre la main et semble frappée d'enchantement. Après tout, c'est aussi une femme, et je sais qu'un tel regard peut mettre KO n'importe quel membre de la gent féminine, ma mère comprise. Et le polo de la même couleur que les yeux (très malin, Ian, je pourrais parier mes prochains congés).

— Enchantée. Cassandra Percy, répond-elle, un peu intimidée.

Puis, c'est le tour de mon père qui lui rend une poignée de main énergique.

— J'espère qu'il n'y a rien de grave, demande ma mère à Ian, qui lui renvoie un regard rassurant.

— Non, vraiment. Il ne s'agit que d'une petite urgence.



Il n'y a pas à dire, il ment d'une manière irréprochable.

— Alors, lorsque vous aurez résolu cette urgence, vous pourrez peut-être vous joindre à nous pour le déjeuner, propose-t-elle comme si c'était la chose la plus normale du monde.

Blanche comme un linge, je me rends compte de la signification de ce gentil échange : Ian à table avec mes parents ? Non, il faut que j'empêche cela !

— Maman, Ian est assez pressé, dis-je en lui donnant un coup de coude en signe d'avertissement.

— À vrai dire, non, répond-il en me lançant un regard glacial.

Mon Dieu, aidez-moi, je vous en supplie. Ian ne sait pas à quoi il s'expose. Je sais que mes parents ont l'air inoffensifs comme ça, mais je sais qu'ils sont déjà en train de jauger le mec et qu'ils ne mettront guère de temps à le réduire en miettes. Sans compter que, lorsqu'ils comprendront qu'ils ont en face d'eux un véritable représentant de la noblesse anglaise, ce sera la fin de tout.

Mon père n'a pas quitté des yeux la montre de Ian (qui doit coûter un petit capital à elle toute seule) et, même s'il n'est pas habitué aux articles de luxe, il sait reconnaître quelqu'un qui est siglé de la tête aux pieds.

Sans compter que ce quelqu'un s'est présenté chez lui sans y être invité, à bord d'une Porsche flambant neuve, et qu'il est encore capable d'additionner deux plus deux.

— Tu vois ? Il n'est pas du tout pressé ? insiste ma mère d'un air très satisfait. Faites comme chez vous, Ian, le repas sera prêt dans une petite demi-heure, ajoute-t-elle.

Comme si la scène n'était déjà pas assez vaudevillesque comme ça, voilà qu'entre ma sœur Stacey.

— Bonjour, je ne me suis pas encore présentée, mais je suis Stacey, la sœur de Jenny, dit-elle en tendant la main avec un sourire de circonstance.

Il lui rend son sourire et se présente à son tour.

— St John ? hoquette Stacey. Comme les célèbres St John ?

Merci à ma sœur et à sa passion pour l'histoire.

— Je ne sais pas ce que vous entendez par « célèbres », mais si vous parlez des St John du duché de Revington, alors, c'est exact, confirme-t-il avec un brin de fierté.

Pauvre crétin !

— Le duc de Revington ? lance ma mère avec une voix horrifiée – enfin, c'est ce qu'elle devrait être.

— Oui, c'est mon grand-père, dit Ian comme s'il s'agissait d'une information banale.

— Votre grand-père ? répète maman en blêmissant.

C'est sans espoir : la journée est destinée à se transformer en authentique drame.

Même Stacey paraît saisie d'horreur.

— Et vous, alors, vous seriez ?

— Le comte de Langley, confirme Ian d'une voix moins vaillante face à l'expression de mes parents.

— Hum, à présent que nous avons parcouru tout l'arbre généalogique de ta famille, Ian, que dirais-tu de faire le tour de la ferme ?

Je ne vois rien d'autre pour fuir l'interrogatoire, et c'est d'un mouvement décidé que je lui prends le bras.

Ian, qui a dû comprendre que son annonce n'a pas produit les effets espérés, décide sagement de me suivre.

— Volontiers, répond-il, imperturbable.

— Alors, allons-y !

Mes parents ont dû réaliser que nous étions en train de prendre la fuite, mais, par chance, ils nous laissent sortir sans ajouter quoi que ce soit. Il va leur falloir quelques minutes de récupération avant de commencer à lancer leurs flèches.

Une fois dehors, je lâche un soupir de soulagement et j'en profite pour le réprimander :

— Qu'est-ce qui t'a pris d'avoir la pire idée de tout le siècle ?

— Pourquoi ? me répond-il, un peu gêné.

— Tu demandes pourquoi ? Tu te pointes un dimanche, à l'heure du déjeuner, chez mes parents ! Et en plus, tu viens leur expliquer que tu fais partie de l'aristocratie ! Mon Dieu, Ian, je pensais que tu étais un peu plus intelligent !

Il me regarde d'un air vaguement offensé.

— C'est vrai que j'étais un peu fâché, et je n'ai pas vraiment réfléchi avant de prendre le volant. Mais c'est ta faute, tout ça ! Ça fait vingt-quatre heures que je cherche à te joindre !

Je sais qu'il a raison, sans doute. Je lui reprends le bras pour lui faire passer l'angle qui va enfin nous dissimuler à la vue de la fenêtre, où, j'en suis sûre, toute la famille est réunie, l'oreille tendue au maximum.

Le contact de son bras me rend encore plus nerveuse et j'essaie de relâcher la prise dès que je suis sûre d'être à l'abri des yeux indiscrets.

— OK, nous devrions maintenant être en sécurité, dis-je tandis que je vois bien qu'il continue d'attendre une justification plausible.

— Que veux-tu que je te dise ? poursuis-je. OK, j'admets que ce n'était pas vraiment malin de filer comme ça, hier matin, mais j'étais en pleine panique, comme tu dois t'en douter, dis-je d'un air agité.

Il a l'air, lui, d'apprécier ma « confession » parce que son visage abandonne son expression irritée.

— Au moins, tu l'admets.

Je cherche à me la jouer moqueuse.

— Je jure que je n'avais pas l'intention de prendre la fuite pour toujours. Je suis une très mauvaise fugitive. Demain matin, je serais venue te parler.

— Alors, on dirait que je t'ai prise de court.

Il s'appuie sur la barrière avant d'ajouter :

— Mais tu peux maintenant me parler. Je veux dire que nous n'avons qu'à profiter de l'occasion.

— Je n'ai pas encore préparé mon discours ! lui fais-je remarquer.

— Grâce au ciel, rit-il, je ne suis pas du tout l'un de tes admirateurs auxquels tu réserves tes discours sur l'estrade ! Autant y aller carrément !

— Mais je suis la reine des discours sur l'estrade !

Mon air indigné rencontre l'expression « Passons aux choses sérieuses » de Ian.

— OK, alors, revenons-en à nous... Enfin, je voulais dire... Pas nous, mais, heu... Revenons-en au sujet...

De toute évidence, je ne suis pas très à l'aise.

— ... je veux dire... Ce qui est arrivé est clairement une erreur et il serait certainement plus sage de l'oublier et de ne plus jamais en parler du tout.

Ian observe mon embarras sans rien faire pour m'aider.

— Oui, je m'attendais à quelque chose du genre, dit-il comme si j'étais la femme la moins surprenante du monde. Je te connais suffisamment bien pour savoir ce qui trotte dans ta petite tête.

J'aimerais bien en dire autant, mais je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il pense.

— Parfait, je suis ravie que tu sois d'accord, dis-je en essayant d'interpréter son « Je dis, mais je ne dis rien ».

— Aurais-je déclaré que j'étais d'accord ? me demande-t-il en me regardant d'un air narquois.

— Tu ne l'as pas vraiment dit, alors, j'ai pensé...

— Tu as toujours la sale habitude de penser les choses, coupe-t-il.

— Je ne le ferais pas si tu me donnais clairement ton point de vue.

— Comme si tu pouvais en tenir compte..., commente-t-il d'un air polémique devant mon irritation.

Dans un signe de désespoir, je me prends la tête entre les mains.

— Seigneur, donne-moi la force..., dis-je en soupirant.

Après avoir péniblement compté jusqu'à dix sans avoir rétorqué par une pique à mon tour, je me reprends :

— OK, bon, étant donné ce qui me préoccupe, est-ce que tu peux mettre de côté tes royales pensées ?

— Ben..., commence-t-il en s'arrêtant aussitôt. Alors, heu..., en toute sincérité, je ne sais pas ce que tu penses.

Je jure que je m'attendais à tout sauf à ça. Du coup, je demande, un peu stupéfaite :

— Tu ne le sais pas ?

Il m'adresse une sorte de sourire.

— Bizarre, n'est-ce pas ? Mais, lorsque je me suis réveillé hier matin, j'étais vraiment content, jusqu'au moment où je me suis aperçu que tu t'étais fait la malle, ajoute-t-il un peu sèchement. Pour toi, c'était une bonne soirée ? poursuit-il plus sérieusement.

Je pourrais lui donner une réponse sincère au moins sur ce point :

— Oui, ce fut une belle soirée, mais, si je pense à nous, je n'arrive pas à imaginer quoi que ce soit de positif. Je pense seulement à toutes les répercussions. Ian, je ne suis pas vraiment une femme qui se lance dans des relations d'une seule nuit. Cela ne fait pas partie de mon caractère et, à vrai dire, je me sens vraiment mal. Sans compter qu'à mon âge, je devrais aspirer à des choses tout à fait différentes.

— Même les histoires les plus sérieuses peuvent commencer ainsi, affirme-t-il.

— Certes, mais notre cas est différent. C'est arrivé, mais ça n'arrivera plus, dis-je fermement.

Est-ce qu'il serait en train de me brouiller l'esprit ?

— Tu peux exclure toute possibilité ? demande-t-il.

— Que veux-tu dire ?

— Je peux t'en donner une démonstration.

Et sans attendre de réponse de ma part, il m'attire vers lui pour m'embrasser. Je suis tellement stupéfaite que je ne parviens pas tout de suite à me libérer de son emprise. D'ailleurs, à son seul contact, j'ai une telle secousse d'adrénaline que je ne peux que répondre à son baiser.

Au bout de quelques minutes, c'est Ian qui s'éloigne.

— Tu vois ? dit-il d'un ton léger que dément la couleur rouge de son visage. Attraction il y a.

Pas la peine de faire le fier ! J'étais déjà arrivée à cette conclusion en me réveillant samedi matin.

— Et alors ? Tu es attiré par toutes les femmes.

— En vérité, il y a peu de femmes qui m'attirent, réplique-t-il d'un ton vexé.

Est-ce qu'il est en train de me prendre pour une abrutie ?

— Bien sûr, tu ne couches qu'avec des gens qui te plaisent !

L'air sombre, Ian me répond d'un visage extrêmement tendu :

— Ça ne te regarde pas vraiment, mais oui, je sors souvent pour dîner, souvent avec des femmes différentes, mais je retourne chez moi. Seul. Tout seul.

Bien sûr, je vais te croire comme je crois encore au père Noël.

— Tu as raison, ça ne me regarde pas. Tu peux faire tout ce que tu veux.

— Ce n'est pas ce qu'il me semble, rétorque-t-il. Il me semble que le sujet te tient particulièrement à cœur.

Pendant quelques minutes, nous gardons les yeux dans les yeux presque comme si nous allions nous jeter dessus. Puis, Ian tend le bras et me serre à nouveau contre lui.

— Tu veux laisser tomber ? demande-t-il d'un air choqué tout en s'approchant, bien décidé à m'embrasser encore. C'est vraiment amusant de voir ton visage quand tu es dans mes bras, ajoute-t-il dans un mélange de défense et d'excitation. Je n'ai jamais vu personne réagir comme ça à un baiser.

Et il éclate de rire, le salaud. Je suis contente qu'au moins l'un des deux trouve une raison de rire.

— Tu veux te détendre un moment ? demande-t-il d'un ton très doux.

— Pas du tout.

Mais je fais l'erreur de plonger mon regard dans ses yeux bleus et voilà que j'ai à nouveau l'impression de m'y noyer.

— Ne fais pas ce que tu es en train de faire, le préviens-je.

Il réagit en mimant l'innocence la plus totale.

— Mais que suis-je en train de faire ?

— Tu le sais très bien ! Lâche-moi ! Damnation !

Mais il me serre davantage et insiste :

— D'accord, en échange d'un baiser.

Je ne peux pas le croire.

— Mais qui diable es-tu ? Non, parce que le Ian que je connais est légèrement différent.

— Le frère jumeau de Ian que tu as devant toi souffre d'un manque net d'affection, dit-il en riant.

— Un seul baiser et tu me fiches la paix, d'accord ?

Je suis tellement exaspérée que c'est tout ce que j'ai trouvé.

— Si tu le fais bien, je te promets de te libérer, déclare-t-il d'un air solennel.

À contrecœur, je lève mon visage vers le sien. Il ferme les yeux, me serre contre lui et m'embrasse. On ne peut pas dire que ce soit un type qui perd son temps.

Pas plus que ma sœur qui fait irruption sur la scène quelques minutes plus tard et se trouve choquée devant notre étreinte, qu'heureusement elle n'interrompt pas avant qu'elle soit terminée.

— Dieu du ciel ! s'exclame-t-elle en scandant ses paroles et en me regardant comme si j'étais une Martienne.

Je suis sur le point de dire quelque chose, mais, après tout, cela ne la regarde pas du tout.

— Tu cherchais quelque chose ? dis-je d'un ton très détendu (au moins en apparence, nul doute que mon allure est beaucoup moins convaincante).

— Oui, le repas est prêt, nous informe-t-elle en continuant à nous regarder de ses yeux stupéfaits. Elle n'a jamais vu personne s'embrasser avant ou quoi ?

— Merci. On y va, Ian ? dis-je comme si de rien n'était.

Lorsque je dépasse ma sœur, elle n'a pas encore réussi à bouger. J'espère qu'elle va arriver à se reprendre avant que nous ne commençons à manger !

Me voici devant ce qui sera sans nul doute le pire repas de toute mon existence. La nourriture est à vomir et la compagnie n'est pas des plus relaxantes. D'ailleurs, le mot est faible : autour de cette table se trouvent les personnes les plus stressantes de toute la planète.

Ma sœur ne fait que me lancer des coups d'œil foudroyants et ma mère se refuse à me regarder en face. J'ai l'intuition qu'elle est en train de s'abstenir de toutes ses forces de prononcer un commentaire critique, parce que devoir nourrir un représentant de la noblesse doit certainement la rendre folle de rage. Pour ma part, j'apprécie vraiment ses efforts.

— Alors, Ian, commence ma sœur. Quelles sont tes activités ?

La question pourrait paraître innocente, mais, vu qu'elle a assisté à une scène particulièrement embarrassante, je n'ai aucun doute sur ses intentions.

— Je suis l'expert financier du département dans lequel travaille Jenny, explique Ian patiemment, sans doute parfaitement conscient de l'équilibre précaire de la situation.

— Et tu aimes ton boulot ? insiste Stacey.

— Oui, beaucoup, confirme Ian.

Tiens, Stacey n'a pas l'air très contente de la réponse.

— Alors, en fait, tu ne fais pas la même chose que ma sœur...

— Exact. Elle est juriste et nous sommes, si on peut dire, complémentaires.

Ça, il aurait peut-être pu l'éviter.

Stacey lui lance un regard perçant avant de déclarer :

— À part le travail à la banque, on pourrait dire que toi et ma sœur, vous êtes très différents. Trop différents, peut-être.

C'est bon, Stacey Percy est nommée pour le prix de la délicatesse ! Je décide de m'en mêler et coupe d'un ton dur :

— Ian est un collègue, c'est clair ?

Ma sœur laisse échapper un rire moqueur qui ne passe pas inaperçu du côté de ma mère. Génial, juste ce qu'il nous fallait.

— Vous avez aimé la soupe ? demande ma mère à Ian qui s'efforce d'avaler quelques cuillerées de plus.

Un effort que j'apprécie à sa juste valeur.

— Excellente, répond-il avec un sourire tellement rayonnant que, pendant quelques instants, ma mère semble céder à son charme.

— Et tu ne t'occupes pas des affaires de ta famille ? demande Tom.

Pourquoi mon beau-frère ne s'est-il pas contenté de somnoler comme il le fait d'habitude ?

— En fait, non. Mon père et mon grand-père suffisent largement, je suppose.

— Et, donc, tu dois gagner ta vie..., ajoute Tom avec ironie.

— Comme n'importe qui, confirme sereinement Ian.

— Pas tout à fait comme n'importe qui, précise ma sœur. Ici, personne ne gagne de telles sommes.

— Ta sœur, si, répond Ian sérieusement.

— Ian, tu sais, la famille cherche à oublier ce détail, intervient-je en essayant d'alléger

l'atmosphère.

Mais il ne va pas lâcher prise pour autant, je le connais trop bien.

— Et pour quelle raison ? Tu es très compétente et je suis sûr que ta famille le sait et l'apprécie.

— Jenny est très compétente pour aider les riches à devenir encore plus riches. Où est donc la valeur ajoutée ? s'insurge très sèchement ma mère.

— Parce qu'un travail n'a de valeur que s'il ne s'intéresse qu'aux pauvres ? ironise Ian.

Tout cela annonce un combat entre titans.

— Bien sûr qu'il a plus de valeur ! s'exclame ma mère qui n'a jamais eu honte d'exposer ses idées.

En lui jetant un regard dubitatif, Ian déclare comme si de rien n'était :

— Eh bien, j'ai l'impression qu'il s'agit là d'une conception extrêmement discriminatoire.

Aïe ! Personne n'ose jamais contredire ma mère. Jamais. Tout le monde, y compris mon père, s'en garde bien.

En outre, le coup est suffisamment inattendu pour que ma mère reste bouche bée un instant, choquée, mais il ne lui faut pas tant de temps pour se reprendre.

— Je ne m'attends pas à ce que vous soyez en mesure de comprendre les problèmes qui affligent les roturiers. N'êtes-vous pas le petit-fils du duc de Revington après tout ?

Elle l'a dit comme s'il s'agissait d'un péché mortel.

Ian ne fait pas partie de la liste de mes meilleurs amis, mais je me sens obligée d'intervenir.

— Maman, tu pourrais te souvenir que Ian est notre invité et que c'est toi qui lui as proposé de rester déjeuner. Le moins que nous puissions lui offrir est un repas paisible, avec quelques sujets de conversation légers, qu'en penses-tu ?

Je tente de dédramatiser, d'autant que j'aurais pu ajouter que la nourriture et la compagnie font vraiment suer, mais, sagement, je m'abstiens.

Mon père me lance un regard perplexe.

— Mais nous ne parlons jamais de sujets légers, explique-t-il.

Je lui souris de la manière la plus innocente possible.

— Nous devrions peut-être commencer.

— Ce n'est pas nécessaire, intervient Ian. Je sais me défendre et je trouve ce genre de discussions très stimulant. J'ai été élevé de la même manière, dit-il pour me rassurer.

— Je sais parfaitement, merci, mais je tiens à rappeler à tout le monde ici présent que nous partageons un repas du dimanche qui devrait nous permettre de nous détendre. Je ne sais pas ce que vous en pensez, vous, mais je ne suis pas du tout détendue en ce moment.

On dirait que ma mère a enfin compris.

— Je vais vous proposer un sujet moins polémique ! s'écrie-t-elle fièrement. Que pensez-vous des nouvelles coupes budgétaires du Parlement pour l'éducation nationale ? Un tel scandale...

Exactement ce que j'avais en tête comme sujet léger, me dis-je tristement.

\*\*\*

Quelque deux heures plus tard, on peut dire que le déjeuner est terminé et que ma tête est sur le point d'exploser.

Je crois d'ailleurs que je vais sécher le déjeuner familial de la semaine prochaine. Il ne faut jamais exagérer avec les expériences merveilleuses.

— Certes, vous savez défendre vos idées, dit mon père d'un ton presque complaisant à Ian alors que nous nous levons de table.

Je pense qu'il ne reste plus qu'à ce qu'ils expriment leur sympathie mutuelle. Ils pourraient même décider de monter une coalition contre moi.

— Je vous remercie, monsieur Percy, mais je ne peux que vous rendre le compliment, répond Ian.

— Des années de militantisme ! commente fièrement ma mère.

— Ça se voit, madame, dit Ian en lui adressant un sourire presque sincère.

Il semblerait que seule Stacey soit restée insensible à son charme et qu'elle continue de le regarder d'un air plein de méfiance. Sachant que je ne vais pas pouvoir échapper à un interrogatoire de sa part, je décide de partir en même temps que Ian pour me sauver.

— Revenez quand vous voulez, déclare mon père à Ian.

Bien sûr, pourquoi pas ? Et je vous conseille aussi d'abattre le veau gras en son honneur.

— Je vous remercie mille fois pour votre invitation.

Je tente de couper court à cette conversation absurde.

— Papa, c'est bon. Ne cherche pas à l'embarrasser. Ian est un homme très occupé... Soirées caritatives, parties de golf, top-modèles à sortir... Il a une dure vie à mener.

Je suis tellement cynique que tout le monde se tourne vers moi d'un air stupéfait. OK, je pouvais peut-être éviter le dernier détail : on dirait une pique née d'un pur élan de jalousie et, bien entendu, je ne suis absolument pas jalouse. Je n'en ai vraiment rien à fiche de savoir avec qui il sort. Au moins, c'est ce que j'espère.

— Eh bien, si vous passez par ici, pensez à nous faire une petite visite, insiste mon père.

— Avec plaisir, merci.

Ian lui serre la main et salue toute la famille.

— Je vais y aller aussi !

Je me dépêche de rattraper Ian dans la crainte de le laisser filer avant que je puisse en faire autant.

— Tu dois vraiment partir ? demande Stacey d'un air sombre.

— Absolument. Les filles m'attendent pour aller au musée.

Ma sœur m'adresse une grimace qui me fait comprendre qu'elle sait que je viens de proférer un bobard colossal, mais elle n'a pas le courage de me démasquer.

— Salut, tout le monde ! dis-je en m'emparant de mon manteau et en suivant Ian.

— Fuite devant l'adversaire ? ricane Ian dès que j'ai refermé la porte de la maison.

— Exactement.

Je n'ai rien à cacher. Je veux dire : maintenant qu'il connaît ma famille, il devrait être assez intelligent pour comprendre pourquoi je prends la fuite.

— Bonne route, dis-je en me dirigeant vers ma voiture avec un hochement de tête en guise de salut.

— Est-ce qu'on pourrait avoir une conversation à notre retour à Londres, me demande-t-il en m'arrêtant.

— Pourquoi ?

Comme si nous ne nous étions pas déjà dit suffisamment de choses !

— Je voudrais te parler, répond-il sans entrer dans les détails.

Certes, je voudrais pouvoir éviter de parler de quoi que ce soit, mais j'ai encore fait une ânerie monumentale et je dois accepter d'en affronter les conséquences.



— D'accord, mais laisse-moi reprendre mon souffle. Le déjeuner d'aujourd'hui m'a suffi. Je dois digérer. Et je ne parle pas de la nourriture.

Ian éclate de rire.

— Une famille intéressante. Je crois même qu'on peut dire qu'elle rivalise avec la mienne.

— Nous devrions organiser une grande rencontre, dis-je en plaisantant.

— Il suffirait de retirer les couteaux de la table, commente-t-il. Mais dans ce cas, les fourchettes peuvent également être des armes redoutables, me fait-il remarquer sans cesser de sourire.

— Alors, que des trucs à manger avec les doigts. J'adorerais voir ton grand-père manger avec les doigts.

Rien que d'imaginer la scène, Ian éclate à nouveau de rire.

— Exactement, ça ne lui ferait pas de mal.

Pendant une minute, nous échangeons un regard sans savoir trop que dire.

— Alors, je t'attends après le dîner, lui dis-je.

— OK, dit-il simplement avant de monter dans sa voiture.

Il ne me reste qu'à en faire autant.

\*\*\*

Ma sœur me laisse à peine le temps de rentrer à Londres avant de me harceler au téléphone. Cela fait dix minutes que mon portable sonne sans relâche, mais, comme je ne sais que trop lui dire, je préfère pour le moment ne pas répondre.

— Tu n'as aucune compassion pour ce pauvre garçon, me dit Vera en passant devant ma chambre.

Elle croit que c'est Ian qui cherche à me joindre.

— Le pauvre garçon qui, entre nous, a eu le culot de se présenter chez mes parents. Comme tu le sais d'ailleurs, ma très chère, puisque c'est toi qui lui en as donné l'adresse. Pour ton information, ce n'est pas lui qui me bombarde d'appels. D'ailleurs, il va venir après le dîner pour me parler de je ne sais quoi, dis-je d'un ton que j'espère suffisamment léger pour ne pas avoir l'air troublée par la perspective.

— Ne prends pas ce ton avec moi ! Comment pouvais-je savoir qu'il allait se précipiter chez tes parents ! se défend Vera.

— Tu parles ! Tu l'espérais, sinon, pourquoi lui aurais-tu donné l'adresse ?

— Peut-être, mais je n'aurais pas parié dessus, affirme-t-elle. D'ailleurs, si ce n'est pas Ian qui t'appelle, qui donc cela peut-il être ? ajoute-t-elle en reportant son attention sur mon téléphone pris de frénésie.

— Ma sœur, dis-je en soupirant.

— Et pourquoi ? Tu viens juste de la voir.

Et j'espère ne pas la revoir de sitôt.

— Le problème, c'est ce qu'elle a vu...

Vera me regarde avec un air inquisiteur que je connais bien.

— Et qu'a-t-elle donc pu voir de si fascinant ?

— Elle a assisté à un baiser..., dis-je à voix plus basse. Dans la cour chez mes parents.

Vera ouvre la bouche bien grand, mais rien ne sort avant un moment.

— Explique-moi ça mieux. Il s'est précipité jusque chez tes parents, soit une heure de route, et là,

à peine arrivé, il s'est mis à t'embrasser ?

— Pas vraiment ! Et la manière dont tu le dis, ça ne sonne pas juste.

— Mais c'est bien ce qui s'est passé, non ? Il a dû perdre la tête pour toi, déclare-t-elle en entrant dans ma chambre.

— Non, il n'a pas du tout perdu la tête pour moi !

— Oh que si, ma chère. Personne ne se comporte comme ça s'il n'est pas cuit, insiste Vera.

— Non, ce n'est qu'une attirance pour la nouveauté. Il n'y a pas une femme qui ne lui tombe dans les bras avec un air adorateur !

— Exception faite de l'air adorateur, que tu ne manifestes vraiment pas, je me permets de te rappeler que tu lui es tombée dans les bras quand même.

Elle n'avait pas besoin de me le rappeler.

— Je ne suis pas tombée dans ses bras, me défends-je. Au mieux, j'ai trébuché par erreur.

Vera éclate de rire.

— Elle est vraiment bonne, celle-là ! Il te plaît. Alors, où est le mal ? Pourquoi ne pas l'admettre ?

— Il ne me plaît pas du tout !

Mon amie me regarde comme si j'étais soudain devenue folle.

— Vraiment ? Je pensais qu'il te plaisait au moins un peu, si l'on en croit le fait que tu aies couché avec lui.

Je préférerais ne pas donner trop de poids à certains détails.

— Admettons objectivement qu'il soit attirant. Et que, au fond, mais vraiment au fond, il soit une personne intelligente...

— Ah ! intervient Vera. On dirait qu'on en vient enfin au fond des choses !

Je cherche à ne pas me laisser interrompre.

— Le fait demeure que ce n'est pas du tout mon type d'homme.

— Et tu devrais en remercier le ciel ! Ton type d'homme fait suer, c'est clair, non ?

Vera est plutôt lourde, n'est-ce pas ? Je pense que cette réaction participe d'une certaine cruauté de sa part. Pour ce qui est de la mienne, ma part, je suis folle de rage.

— Quoi qu'il en soit, ou tu réponds à ce fichu téléphone ou tu coupes la sonnerie. J'ai la tête qui va exploser.

Elle a raison : je n'ai sans doute pas le droit de casser les pieds à tout le monde.

Je m'empare du téléphone dans un accès de courage et je décide de répondre.

— Allô ? dis-je d'un ton amer en sachant très bien ce qui m'attend.

— Je ne peux pas le croire ! hurle Stacey au bout du fil.

Elle devrait vraiment faire breveter ce ton de voix grotesque.

— Croire quoi ? dis-je d'un air las.

— Que tu sortes avec un aristo ! explose-t-elle. Mais tu as perdu la tête pour fréquenter ce genre de type ?

— Ce n'est pas vraiment tes oignons, mais je ne sors pas tout à fait avec lui.

C'est la pure vérité, non ?

— Ne cherche pas à me mener en bateau ! Quand on pense que tu as quitté Charles pour un mec pareil !

— C'est Charles qui m'a quittée et pas le contraire ! D'ailleurs, je lui en suis reconnaissante, à

Charles, je veux dire. Mais si tu ne me crois pas, tu es parfaitement libre de l'appeler.

Je commence à en avoir assez de toute cette histoire. Après tout, j'ai trente-trois ans, et ma sœur ne devrait pas se sentir en droit de se mêler de mes affaires.

— Quand même, quelqu'un comme Charles ? s'exclame-t-elle pour je ne sais quelle raison.

— Peux-tu me dire quel est l'objet exact de ce coup de fil ?

— Ben, c'est juste pour te dire que tu fais une belle erreur. D'abord, je peux te dire que ta famille le déteste..., se met-elle à se lamenter.

Ce n'est pas tout à fait vrai, en fait. Les miens détestent le monde qu'il représente, mais, d'après ce que j'ai vu aujourd'hui, ils ne le détestent pas, lui, en particulier.

D'ailleurs, si on veut être précis, ils l'apprécient d'une certaine manière.

— ... et puis, il est beaucoup trop riche...

Sur ce point, nous pourrions être d'accord, mais, après tout, ce n'est pas sa faute s'il est né comme ça.

— ... sans parler du fait qu'il va aussi te laisser tomber et que tu vas en souffrir, conclut Stacey.

— Je ne vais pas souffrir parce que, comme je le disais, je ne le fréquente pas.

— Mais vous vous êtes embrassés ! Et je suis sûre que vous ne vous contentez pas de vous embrasser ! insiste-t-elle.

— Vraiment, ça ne te regarde pas.

En ce qui me concerne, ce coup de fil ayant déjà duré assez longtemps, j'ajoute :

— Je raccroche, Stacey. Bonne soirée.

— OK, mais je te supplie de faire attention. Tu sais bien comment sont ces gens.

La référence à la situation de Michael est claire.

— Je le sais. Ne t'inquiète pas.

Après avoir coupé le téléphone, je m'écroule sur le lit.

— Ça pourrait être pire, déclare Vera de l'autre côté de l'appartement.

— Tu crois vraiment ? dis-je en me mettant un coussin sur le visage.

Comment oublier un tel week-end ?

\*\*\*

À vingt et une heures précises, Ian sonne à l'interphone. J'ouvre et j'attends patiemment devant la porte. Je ne suis pas très emballée à l'idée de le voir, mais je me suis préparée mentalement. J'ai enfilé une vieille paire de jeans et un tee-shirt blanc. Un look banal, terne, sans prétention. J'ouvre la porte pour me retrouver en face de lui. Jeans noirs, veste en cuir noir, pull bleu électrique qui met ses yeux en valeur... Il n'y a pas à dire, cet homme sait attirer l'attention.

— Salut, dit-il simplement en entrant.

— Salut, fais-je sans enthousiasme.

J'aurais préféré passer une soirée tranquille toute seule.

— Tout va bien ? me demande-t-il d'un air interrogateur.

Je ne le regarde pas vraiment, mais mon expression doit clairement signifier : « Selon toi ? »

Étant donné que, en apprenant qu'il arrivait, Vera et Laura ont pris la tangente, je le conduis au salon.

— Tu t'es remis de ce mémorable déjeuner ? dis-je en riant nerveusement.

Il s'installe dans le fauteuil.

— Il en faut plus pour me bouleverser. Même si, je dois l'admettre, ta famille est plutôt singulière.

— Ça, tu peux le dire, fais-je en me dirigeant vers le canapé. Tu voulais me parler ?

Je n'ai pas envie que sa visite traîne trop, et mon programme consiste à lui montrer la porte dans les dix minutes maximum.

— Oui, je voulais te parler de vendredi soir, confirme-t-il d'un air vraiment trop sérieux à mon goût.

— Je t'ai déjà dit ce que j'en pensais.

— Oui, mais tout ça m'a paru un peu confus, insiste-t-il.

Confus dans quel sens ?

— Je me suis peut-être mal exprimée, mais le concept demeure le même : nous avons fait une erreur pour des raisons que je préférerais sincèrement ne pas analyser. D'ailleurs, je préférerais tout oublier...

Ian me jette un regard déterminé.

— Au contraire, je tiens à analyser ces raisons.

Depuis le temps, j'ai appris à reconnaître ce regard déterminé et indécrottable. Je laisse donc échapper un soupir résigné avant de concéder à contrecœur :

— Si tu y tiens vraiment.

— Nous sommes attirés l'un par l'autre, et ce n'est pas seulement une attirance physique, commence-t-il en me regardant comme pour me défier de le contredire.

— De ma part, ça a toujours été le cas, dévoile-t-il ensuite.

Aïe ! Voilà que la bombe a explosé et il maintient néanmoins un visage impassible comme si les choses étaient normales.

— Ah !

Bravo ! C'est tout ce que je trouve à dire, d'autant que je ne sais absolument pas ce qu'il attend de moi.

— Et toi ? fait-il d'un ton plus inquisiteur.

Je prends le temps de réfléchir avant de lui répondre sincèrement :

— Je ne crois pas. Mais je n'y ai jamais vraiment pensé.

— Mais oui, tu es capable de nier les choses les plus évidentes.

— Tu peux me dire quel sens a cette discussion ?

Je suis certes un peu sèche, mais c'est parce que je me sens tellement gênée par son affirmation que je n'aime pas du tout. Pas du tout.

— Ce serait notre « moment de vérité », le premier depuis sept ans que je te connais, dit-il sans changer de position d'un iota.

— Ian...

Je voudrais qu'il comprenne que je n'ai aucune envie d'aller dans cette direction.

— Nous pourrions au moins essayer de nous fréquenter, propose-t-il d'un ton presque indifférent qui me donne l'impression claire qu'il est en train de bluffer.

— Pour moi, c'est une idée complètement idiote, dis-je en écarquillant les yeux de stupeur.

Je me trompe ou Ian vient de me demander, de manière tortueuse, certes, de sortir avec lui ?

— Ian, toi et moi n'avons absolument rien en commun.

Je pensais que c'était évident, mais il apparaît que c'est si évident qu'il faut le lui rappeler.

— Là, tu te trompes totalement. Après t'avoir vue avec ta famille, je peux dire que, justement, nous avons beaucoup de choses en commun.

Une part de moi commence à penser la même chose.

— Mais tu as besoin d'un autre genre de personne, dis-je en tentant de changer de tactique, et je ne suis vraiment pas le genre adéquat.

Ian réagit sèchement.

— Est-ce que tu pourrais me laisser décider par moi-même de ce qui est mieux pour moi ?

Je ferme les yeux dans une tentative pour réprimer ma colère.

— OK, alors, disons que tu n'es pas le genre de personne qui me convient.

— Pourquoi ? demande-t-il à brûle-pourpoint. Et ne viens pas me parler de la différence de classe, s'il te plaît.

Il a un ton sévère, mais je n'ai aucunement l'intention de me laisser emporter par ma colère.

— Ce n'est pas seulement une question de classe, même si ça entre en ligne de compte et que tu ne peux pas faire comme si ça ne comptait pas. C'est tout le reste : les attentes de ta famille, le genre de vie que tu devras un jour ou l'autre mener, les journaux à scandale... Tout ça. Moi, je ne veux pas me retrouver dans un tel tourbillon. Je veux vivre une vie calme, avec des relations sereines, et je ne veux pas me sentir constamment en compétition avec le monde entier. Avec toi, ce serait le cas, parce que c'est comme ça que tu es, compétitif jusqu'à l'infini.

Il a l'air proprement offensé et rétorque par une accusation :

— Toi aussi, tu es comme ça.

Je ne peux pas dire qu'il ait tout à fait tort.

— Je le sais ! Et c'est justement pour cette raison que je suis en train de te le dire !

Tout agitée, je me lève du canapé et je me mets à faire les cent pas dans la pièce avant de lui lancer :

— Ça ne te ressemble pas de tenir de tels discours !

Le regard de Ian paraît chargé de haine.

— Tu ne connais absolument rien de moi. Ni ce que je suis ou que je ne suis pas. J'aimerais que tu cesses de faire des suppositions sans queue ni tête !

— Mais que veux-tu de moi ?

Je suis éreintée par cette querelle et je sais qu'il ne faut qu'un cheveu pour que je cède (ce qui me fiche une trouille de tous les diables).

— Juste te fréquenter, réplique-t-il comme si c'était la chose la plus évidente du monde.

En y réfléchissant, je pourrais éventuellement considérer l'idée, mais je pense qu'il est plus raisonnable d'oublier totalement une éventualité de ce genre.

— La réponse est non. En avons-nous terminé ? dis-je en essayant de me sentir plus sûre de moi que je ne le suis en réalité.

Ian se lève du fauteuil et s'approche de moi.

— Non, nous n'en avons pas terminé, dit-il en m'embrassant.

Il le fait de manière totalement inattendue et je suis tellement surprise que je ne parviens pas à le repousser à temps.

Je ne veux pas qu'il m'embrasse, je vous jure que je ne le veux pas, mais une fois qu'il a posé ses lèvres sur les miennes, je n'ai plus la force de le repousser. C'est comme si vous mangiez quelque chose dont vous savez parfaitement que cela va vous filer une crise de foie, mais qu'il vous est

impossible de résister. Les lèvres de Ian sont d'une telle détermination qu'elles parviennent à convaincre aussi les miennes, c'est tout. Je ne sais faire autre chose que de le serrer dans mes bras et de me laisser entraîner dans son sillage. J'espère que je ne vais pas en plus me noyer. Quelques minutes plus tard, nous émergeons avec le même souffle court.

— Où se trouve ta chambre ? demande Ian qui semble avoir oublié toute raison.

Mais je ne connais pas ce Ian-là ! Je ne sais pas comment me comporter avec ce Ian-là !

— N'en parlons même pas !

C'est tout juste ce que j'arrive à dire en essayant de me libérer de son étreinte.

Ian prend le couloir en m'entraînant avec lui.

— Alors, ça veut dire que nous utiliserons la première chambre disponible.

Puisque c'est un homme né sous une bonne étoile, la première chambre est la mienne. Il le comprend lui aussi dès qu'il voit mon sac posé sur la chaise.

— Bonne pioche, on dirait, se contente-t-il de dire avant de me reprendre dans ses bras.

— Éloigne-toi de moi, lui dis-je d'un ton menaçant. Je refuse que tu m'approches !

Il répond par un rire.

— C'est de moi que tu as peur ou de toi ?

Il est clair que, ce que je crains le plus, c'est ma propre faiblesse face à lui, mais j'aurais préféré que la chose soit moins évidente.

— Je n'ai peur de rien, dis-je en essayant de mettre les points sur les i. Alors, à présent que nous avons eu cette discussion, est-ce que tu pourrais t'en aller, s'il te plaît ?

D'un geste des plus éloquents, je lui montre la porte, mais il se comporte comme si je n'avais rien dit.

Au contraire, il promène son regard dans toute ma chambre, qui est plutôt désordonnée : le fauteuil est recouvert d'une montagne de vêtements, et le petit bureau peine sous une pile de documents à classer (ce qui n'est pas étonnant vu la fin de semaine que je viens de passer).

Après avoir noté le moindre détail, il s'installe comme si de rien n'était au pied de mon lit.

— Qu'est-ce que tu fais ? dis-je d'un ton plutôt alarmé.

— Je m'assieds. Pourquoi ne viens-tu pas me rejoindre ? demande-t-il avec un regard très éloquent.

— Ian, je t'en prie, dis-je en murmurant et en tentant de ne pas perdre patience. Si tu ne sais pas que faire ce soir, tu peux composer n'importe quel numéro de ton répertoire. J'imagine que tu n'as que l'embarras du choix.

L'ignoble va jusqu'à paraître amusé.

— Ah ! c'est le problème ? demande-t-il. Cet exubérant nombre de femmes à mes pieds ?

— Je n'ai pas du tout parlé d'exubérant !

Mais je vois que cela ne fait qu'augmenter sa satisfaction.

— Pourtant, je crois que c'est là le problème, insiste-t-il en s'allongeant sur le lit et en m'invitant à le rejoindre.

Je ne vois pas comment sortir de cette discussion stérile autrement qu'en allant m'installer à côté de lui et lui dire d'un ton résigné :

— Pourquoi ne veux-tu pas comprendre ?

Il me lance un de ces regards intenses.

— C'est justement parce que je veux te faire comprendre que, au fond, si je suis là, et que si

j'insiste à ce point, c'est qu'il y a une raison parfaitement cohérente. Et crois-moi, je suis plutôt habitué à un tout autre genre d'accueil.

Bien sûr, je n'ai aucun doute là-dessus.

— Ce n'est pas le problème, vraiment.

Je suis en train d'essayer de reprendre le fil du discours, je le jure.

— Il y a mille problèmes, mais, d'abord, nous sommes bien trop différents pour nous fréquenter. D'ailleurs, pour toi, ne s'agit-il pas que d'un caprice ? Puisque toutes les femmes tombent à tes pieds, pour toi, je ne suis qu'un défi ! Ne va pas le nier !

Je suis tellement énervée que j'ai haussé le ton jusqu'à hurler. Lorsque je m'en rends compte, j'essaie de reprendre une voix normale.

— Ian, moi, je veux être avec une personne normale, qui ne fréquente personne d'autre que moi, qui connaît le genre de famille d'où je viens, qui partage mes combats animalistes, qui me comprend et qui ne se sent pas obligé de faire des sacrifices pour faire partie de mon monde.

— En bref, tu veux quelqu'un qui soit exactement comme toi ? interroge-t-il d'un ton dubitatif.

— Non, je veux quelqu'un qui soit l'exact opposé de moi.

— OK, mais en attendant que tu trouves ce fiancé parfait, tu pourrais sortir avec moi sans vraiment penser à t'engager, non ? insiste-t-il comme si c'était aussi simple.

— Tu as la cervelle qui déraile ou quoi ?

— Ce serait parfait ! Rien de forcément sérieux. Nous pourrions nous voir quand tu en as envie, et, entre-temps, tu pourrais continuer à chercher le mari idéal que tu auras envie d'épouser.

Je croise mes bras sur ma poitrine et je grogne :

— Je ne veux épouser personne.

— Ou alors avec lequel tu voudras cohabiter, ajoute-t-il sans vaciller.

Il doit avoir plus d'un tour dans son sac, me dis-je d'un air résigné.

— Tu n'as pas seulement envie de me voir, tu veux aussi coucher avec moi !

— Et alors ? Est-ce un crime ? demande-t-il en levant les bras. Mais j'ai aussi envie de te voir. Je suis plutôt amusant quand je le veux. Et, en toute certitude, tu es vraiment différente des femmes que je vois d'habitude.

Ça, je n'ai aucun mal à l'admettre.

— Et si, ajoute-t-il, à la fin de la soirée, tu ne veux pas coucher avec moi, je ne m'en formaliserai pas.

— Je ne crois pas que je sois très bonne dans ce genre de relation informelle, dis-je très sincèrement. Je suis plutôt une fille qui préfère les petits copains réguliers et ce genre de choses.

— Peut-être, sauf si on considère notre relation...

Certes, certes, je dois admettre qu'il n'a pas tort.

— En outre, le fait de changer d'angle de vue te permettra peut-être de faire un meilleur choix la prochaine fois, insiste-t-il.

J'ose à peine répondre :

— Peut-être...

Il doit interpréter ma réponse comme un acquiescement parce que, aussitôt, il m'entraîne vers le lit et m'allonge contre lui, prisonnière de ses bras.

— Heu..., qu'est-ce que tu fais ? dis-je en rougissant.

— Ce que je voulais déjà faire hier matin, réplique-t-il simplement avant de se mettre à

m'embrasser.

OK, je fonds. En général, je vous assure, je suis une fille très résolue, mais là, je n'ai absolument pas la force de volonté nécessaire pour le chasser de ma chambre.



Deux semaines se sont écoulées depuis cette fameuse soirée où Ian est parti de chez moi à deux heures du matin. Deux semaines plutôt particulières, me dis-je, assise dans mon bureau, un lundi matin ennuyeux comme la pluie. Il est clair que j'ai fait une monumentale erreur en acceptant cette relation « informelle ». Pour tout dire, si je continue comme ça, je ne risque pas de trouver mon futur mari.

En général, je n'aime pas trop y penser, mais, si je le faisais, je réaliserais que Ian et moi passons beaucoup trop de temps ensemble. Cela ne va pas du tout, d'autant qu'il me plaît vraiment, même si j'ai horreur de l'admettre.

Au bureau, nous continuons à faire semblant de nous ignorer, mais, dès que nous sommes dehors, nous n'arrivons pas à passer une seule minute sans nous voir. Apéritifs, dîners, *after* et *before*, chez lui ou chez moi, la totale, quoi !

Ce week-end, pour la première fois, Ian a refusé de rentrer dormir chez lui. Il s'est simplement retourné et s'est endormi dans mon lit jusqu'au matin sans ajouter quoi que ce soit.

Ignorant ma colère, Vera et Laura l'ont accueilli au petit-déjeuner comme si de rien n'était.

Je croyais avoir fixé les règles : ne jamais passer toute la nuit ensemble et ne jamais passer tout notre temps libre ensemble. En réalité, c'est tout à fait le contraire. Ian est en train d'envahir tout mon espace à moi, et je ne sais pas du tout comment faire pour l'en empêcher. En outre, comme le petit lord continue à refuser à aborder le sujet et persiste à minimiser les risques que nous courons, il ne me reste qu'à me débrouiller toute seule.

Ce lundi, je suis tellement absorbée par mes pensées que je n'ai pas vu que George s'est présenté sur le seuil de mon bureau.

— Tout va bien, chef ? m'interpelle-t-il.

— *Grosso modo*, dis-je d'un air peu convaincu. Je vois que toi, en revanche, tu es frais comme une rose.

Il est effectivement tout souriant et détendu. Si je pouvais en être autant.

— Excellent week-end, me révèle-t-il en me faisant un clin d'œil. Je suis allé dîner avec Tamara.

— Je suis vraiment ravie pour vous, dis-je sincèrement.

Au moins, voilà quelqu'un qui sait (et qui obtient) ce qu'il veut.

— Tu as eu une fin de semaine agréable ? me demande-t-il en s'asseyant en face de moi.

— Mon week-end a été *trop* agréable, mais ne fais pas attention à ce que je dis, je suis de mauvaise humeur.

Je me rends compte que je suis totalement irrationnelle. Si George me trouve complètement dingue, il a au moins le bon goût de ne pas le montrer.

— Alors, tu ne t'es pas disputée avec Ian ? se lance-t-il comme si c'était la chose la plus normale à dire.

— Je ne vois pas ce que Ian vient faire là-dedans.

— Sois tranquille, répond-il, personne n'est au courant de rien.

— D'autant qu'il n'y a rien à savoir, dis-je d'un ton décisif.

— Si tu le dis... Mais, tu sais, si tu as besoin d'en parler avec quelqu'un...

Il ne termine pas sa phrase, mais il est clair qu'il ne va pas laisser tomber le sujet. C'est peut-être le moment ou jamais de clarifier les choses.

— Qu'est-ce que tu crois savoir ? dis-je d'un air apparemment désinvolte.

— Rien. Sauf que je sais que vous êtes ensemble.

Il a dit ça comme si c'était parfaitement normal.

— Nous ne sommes pas du tout ensemble !

J'ai crié au point de le faire sursauter, et George me lance un regard perplexe.

— Nous nous voyons de temps en temps, c'est tout.

Voilà, cela me paraît parfaitement cohérent.

— De temps en temps ? ricane George.

— OK ! Nous nous voyons, mais nous ne sommes pas ensemble ! Absolument pas ! Ce n'est pas une relation à proprement parler !

George ne me lâche pas du regard.

— Je vois que tu es en train de chercher à résister de toutes tes forces.

— À quoi exactement ?

— À qui plutôt ? À Ian ! Tu es en train de résister de ton mieux pour ne pas tomber amoureuse.

Si le ton est naturel, la phrase me frappe de plein fouet.

— Je n'ai pas besoin de résister à quoi que ce soit. Tu es en train de parler d'un truc complètement illogique, fais-je, rouge comme une pivoine.

Il hausse les épaules.

— Peut-être, mais j'ai vu des choses bien plus étranges. Personnellement, j'ai toujours pensé que vos disputes étaient le résultat d'une attirance réprimée.

Comme je ne sais que dire, je me contente de le fixer.

— Je dirais que, désormais, vous l'avez exprimée, ajoute-t-il d'un ton amusé sans doute destiné à me faire sourire.

— Et je dirais que, puisque nous l'avons exprimée, nous pourrions la mettre au placard.

— Pourquoi ? Tu n'aimes pas être en sa compagnie ? demande-t-il d'un ton curieux.

Je secoue la tête.

— Je crois que tu n'as rien compris du tout. J'aime *trop* être avec lui.

— Je ne vois pas le mal ! réagit-il d'un air perplexe.

Les hommes ne réussiront jamais à comprendre la gent féminine... Il n'y a aucun espoir.

— Une femme ne peut pas se sentir bien avec quelqu'un comme Ian, parce que quelqu'un comme Ian a besoin de voir une femme différente chaque soir.

— Il voit quelqu'un d'autre ? demande George sans un battement de cils.

— Je ne crois pas, mais cela ne signifie pas...

— Je t'en prie, ne me raconte rien, s'il te plaît, coupe-t-il.

— OK, je ne dis rien.

Après un sourire nerveux, j'ajoute :

— Je te dirai en revanche qu'il a besoin d'être adoré de manière inconditionnelle et que je ne fais donc pas l'affaire.

— D'après ce que je constate, il a l'air tout à fait entiché de toi, déclare-t-il d'un air entendu.

Je réponds sèchement :

— George, tu es prié de te taire.

Loin de se vexer, il insiste.

— Ne te mets pas en rogne ! Vous êtes tous les deux si coincés, et, à présent qu'il y a quelque chose de plus cool entre vous, je commence à me dire que ça va être plutôt amusant.

Tout ça sans aucun signe de culpabilité !

— Quoi de plus cool ?

— Des petites choses. Ne monte pas sur tes grands chevaux, mais elles existent. Au cours des dernières semaines, je vous ai vus vous croiser dans le couloir, et il te regarde souvent en dessous, tout comme tu le regardes en dessous, l'air de rien. Et tu sais ce qu'on dit, quand on se regarde comme ça, en dessous ? Certains regards signifient davantage que beaucoup de paroles...

Il a un ton mi-ironique, mais, d'un certain côté, je réalise que ce qu'il est en train de me dire est tristement vrai. J'en suis parfaitement consciente.

— Merci, George, j'apprécie ta sincérité.

J'espère qu'il a compris que le sujet était clos. Mon ton a dû être du genre à n'admettre aucune réplique parce que mon cher assistant réagit dans le bon sens.

— Pas de problème. Si tu as besoin de moi, tu sais où me trouver.

\*\*\*

Quelques heures plus tard, j'en suis encore à réfléchir aux paroles de George. Comme pour me remettre les pieds sur terre, voilà qu'arrive un mail de Ian qui, en apparaissant sur l'écran, me fait sursauter. Cet homme est en train d'envahir ma vie, mon esprit et, à présent, mon ordinateur !

« *Déjeuner ?* » a-t-il seulement écrit.

Il pourrait au moins dire bonjour. Je réponds : « *Pas dispo. Désolée.* »

Je suis disponible, mais je n'ai pas envie d'aller déjeuner avec lui, parce que, ce que George a dit est vrai : nous nous enfonçons de plus en plus. Je suis en train de perdre la tête pour la personne qui me convient le moins au monde et, si je continue dans cette voie, je vais me prendre la volée de bois la plus verte de toute mon existence. Je dirais que j'ai déjà eu ma dose et de la part de personnes certainement moins attirantes que Ian. Je n'ai pas envie de tenter l'aventure.

Je dois prendre une décision, n'importe quoi. Mais quoi ?

À force de me presser les méninges, je finis par avoir une idée géniale. Je m'empare de mon portable pour appeler ma sœur Stacey qui me répond au bout de quelques sonneries seulement avec un ton de voix surpris.

— Salut, Jenny, dit-elle. À quoi dois-je l'honneur ?

Depuis la fameuse scène du baiser, nos rapports ont été un peu tendus et nous n'avons jamais expressément abordé le sujet. Ce qui ne signifie pas qu'elle ne m'a pas envoyé force piques, sans parler de ces regards de critique honoris causa qu'elle adore me lancer.

— Je pensais à ta proposition de me faire rencontrer l'ami de Tom.

— Qui, Elliott ? demande-t-elle d'un ton surpris.

Je décèle dans sa voix une pointe de gaieté, mais elle fait de son mieux pour la dissimuler.

— Ben oui, pourquoi pas ? dis-je comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

— Clairement, cela n'a pas dû marcher avec Ian, grommelle-t-elle d'un ton de reproche.

— Écoute, Stacey, il n'y a jamais rien eu entre Ian et moi.

Elle ne dit rien pendant une minute, comme me signifier son incrédulité, avant de revenir sur le

sujet qui lui tient à cœur.

— Peu importe à présent. Pensons à Elliott ! Je pourrais lui donner ton numéro et lui dire de t'appeler si ça te va.

Je laisse échapper un soupir de soulagement. Je suis tellement convaincue d'avoir pris une décision d'une grande sagesse.

— Je pense que c'est parfait.

— Bon, je l'appelle tout de suite. Écoute, *sister*, je pense que tu as enfin pris une décision intelligente.

Il ne me reste plus qu'à l'espérer de tout mon cœur.

\*\*\*

Elliott m'appelle le soir même, sur mon trajet de retour à la maison, et sa voix cordiale est plutôt sereine et rassurante.

Nous bavardons pendant quelques minutes au sujet de ma sœur et de son mari, puis il finit par m'annoncer qu'il habite dans la banlieue de Londres et qu'il serait ravi de m'emmener dîner dans le centre. J'accepte et nous nous mettons d'accord pour samedi soir.

Après avoir précisé que nous nous rappellerions pour confirmer l'heure et le lieu, je raccroche.

Je suis enfin arrivée chez moi lorsque mon téléphone sonne de nouveau. Quand je vois le nom qui apparaît sur l'écran, je réponds d'un ton un peu brusque :

— Que veux-tu, Ian ?

Je tente aussi de refouler les papillons qui dansent soudain au creux de mon ventre, une réaction infantile s'il en est, qu'il me faut corriger le plus rapidement possible.

— Je voulais juste te parler puisque je n'ai pas réussi à te voir aujourd'hui, répond-il, nullement surpris par mon ton.

Au cours des derniers temps, il a pris la mauvaise habitude de ne pas se laisser décourager par mon humeur de chien. Autrefois, la moindre excuse était bonne pour le lancer dans des querelles interminables ; à présent, on dirait qu'il prend le temps de *réfléchir*.

— J'étais assez occupée.

J'ai horreur de me sentir coupable, mais là, je ne peux pas faire autrement.

— Si tu m'avais attendu, nous aurions peut-être pu aller boire un verre ensemble.

— J'avais mal à la tête et envie de quitter le bureau le plus tôt possible.

Dans un certain sens, c'est vrai.

— Je voulais te proposer quelque chose ! lance-t-il d'une voix enthousiaste. Si on allait quelque part pour le week-end ?

Bon sang !

— Et où voudrais-tu aller ?

— Ma famille possède une maison à la campagne, un endroit vraiment enchanteur, et personne n'y va jamais. Je pensais te montrer le coin.

Vaut mieux pas !

— J'ai déjà un engagement ce week-end.

De toute façon, j'aurais dû le lui dire à un moment ou à un autre.

— Quel engagement ? demande-t-il en soupçonnant quelque chose de pas trop agréable.

— Un rendez-vous samedi soir.

— Avec un homme ? insiste-t-il d'un ton sec.

— Oui, dis-je rapidement en essayant de ne pas me laisser intimider.

— Et avec qui ?

Non, mais quel culot, ce type !

— Un ami de Tom et de Stacey, que je n'ai jamais rencontré.

— Et pourquoi le rencontrer maintenant ? insiste-t-il comme si son raisonnement était parfaitement logique.

Comment pourquoi ? Je lève les yeux au ciel. Je suis tentée de raccrocher pour stopper net cette conversation délirante.

— Parce que je te rappelle que je suis à la recherche d'un fiancé qui me conviendrait.

J'espère que c'est assez clair.

— Tu es sérieuse ? demande-t-il comme si j'étais devenue complètement folle.

— Extrêmement sérieuse, dis-je d'un air que j'espère imperturbable.

— Tu veux dire que tu vas sortir samedi soir avec un type que tu n'as jamais vu de ta vie ?

Il est sourd ou quoi ?

— Oui, dis-je simplement parce que je ne sais qu'ajouter.

— Et tu ne veux pas partir en week-end avec moi ?

Ah ! Là, il est enfin fou de rage.

— Exact.

— Mais où est-ce que tu veux en venir ?

Il est sans doute simplement offensé que je lui préfère quelqu'un d'autre.

— Écoute, Ian ! fais-je en hurlant. Ça fait des semaines que je te répète que nous devons cesser de nous voir afin que nous puissions rencontrer des gens qui nous conviennent mieux ! Ben, voilà, je ne fais qu'essayer de rencontrer quelqu'un qui me conviendra mieux ! C'est clair ?

— Très clair ! crie-t-il en me raccrochant au nez.

Quel mauvais caractère ! me dis-je le soir même en me couchant. Quelque chose me dit que cette semaine va être infernale.

Je suis installée sur le tabouret de bar du restaurant qu'Eliott a choisi pour notre rendez-vous, impatiente de faire la connaissance de cet homme dont j'ai tant entendu parler. Je ne peux pas dire que je nourrisse de grandes attentes, mais j'ai traversé dernièrement des journées de pure haine et je dois dire que tout changement serait bienvenu.

Comme je m'en doutais, Ian a été odieux toute la semaine. Il m'a provoquée de toutes les manières possibles, allant même jusqu'à pinailler pour les fournitures de bureau.

Inutile de dire que, dans la banque, toutes les antennes étaient dressées : après le calme des semaines précédentes, voici la tempête du siècle ! Pis, bien pis que d'habitude. Et, pour nous, l'habitude était déjà très orageuse !

Ian est devenu dingue de rage et, dans un cas comme le sien, les murs en tremblent.

Même Tamara s'en est plainte auprès de George. Elle ne comprend pas comment son patron a pu sortir lundi soir en sifflotant pour revenir mardi matin avec une humeur noire, si noire qu'elle s'est demandé si c'était le même homme.

Bien sûr, les hypothèses vont bon train sur les raisons de cette humeur de dogue, mais personne n'a encore trouvé la réponse.

Hier, George est même allé jusqu'à m'envoyer un mail en me demandant, en me conjurant de faire la paix avec Ian pour épargner à sa belle une autre semaine de travail en compagnie d'un fou furieux. Comme si c'était facile ! D'ailleurs, je ne me sens absolument pas coupable. Je n'ai rien fait de mal. Ian a toujours su où en étaient les choses et il n'a qu'à s'en prendre à lui si la manière dont notre « relation » évolue ne lui plaît pas. Si je n'étais pas la femme réaliste que je suis, je pourrais imaginer que sa réaction est un signe manifeste qu'il tient à moi, mais j'ai les pieds bien plantés sur terre et je sais exactement ce qu'il en est. Ian n'aime que lui-même. Tout le reste n'est qu'accessoire, et sa rage n'est sans doute due qu'à son orgueil blessé. Et, en matière d'orgueil, Ian en a à revendre au monde entier.

\*\*\*

Je suis en train de siroter mon martini lorsque je vois apparaître à l'entrée du restaurant un garçon blond et potelé qui m'adresse un grand sourire.

— Bonjour, Jennifer, dit-il de son ton cordial en me serrant la main.

— Bonjour, Eliott, dis-je, un peu étonnée qu'il m'ait reconnue au premier coup d'œil.

— Ta sœur m'a montré une photo de toi, révèle-t-il en constatant ma stupeur. Je ne pouvais pas me tromper.

— Alors, tout s'explique ! fais-je en souriant.

— J'espère que tu n'es pas déçue ? ajoute-t-il plus sérieusement.

Il n'a rien à craindre, c'est exactement le genre de type que j'espérais rencontrer.

— Pas du tout, dis-je en observant ses yeux bruns et brillants, ses cheveux courts, son sourire franc et sa tenue décontractée. Je suis tout à fait prête à apprécier un homme qui ne porte pas une chemise sur mesure de cent livres au bas mot, avec son monogramme brodé à la main par des jeunes

brodeuses grecques vierges.

Quelques minutes plus tard, nous nous installons à notre table.

— Qu'est-ce que tu fais comme boulot ?

— Je suis psychologue pour les enfants. En ce moment, je travaille avec plusieurs écoles, où je suis les cas les plus difficiles, explique-t-il patiemment.

— C'est vraiment admirable !

— Oui, mais ce n'est pas un travail très rémunérateur du point de vue financier, plutôt gratifiant. Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

Je suis sûre que ma sœur lui a déjà tout raconté, mais j'apprécie le fait qu'il fasse comme s'il ne savait rien de moi. En général, Stacey ne s'épanche pas vraiment en louanges sur mon activité.

— Je travaille comme avocate fiscaliste dans une grande banque d'investissement et je suis chargée du conseil de gestion de patrimoine et d'entreprises.

— Waouh ! On dirait que c'est un truc super important ! s'exclame-t-il en provoquant chez moi un éclat de rire.

— Je ne me plains pas, franchement, mais c'est une activité moins importante que ce que tu peux imaginer.

Nous parlons encore un peu de notre travail avant de passer au menu.

— Comme tu connais bien Londres et cet endroit, pourrais-tu me conseiller ? J'ai oublié de te dire que j'étais végétalien.

— Vraiment ? Et moi je suis végétarienne ! dis-je avec un certain enthousiasme.

— D'après ta sœur, nous avons beaucoup de choses en commun, annonce-t-il en me faisant un clin d'œil.

— Cette chère Stacey... Elle a dû te raconter à coup sûr un tas de bobards sur mon cas pour te convaincre de m'emmener dîner au restaurant. Je crains que, une fois que nous aurons mieux fait connaissance, tu doives réviser largement tes attentes.

Il m'adresse un regard empreint de curiosité.

— Pour le moment, je trouve qu'elle n'a pas été assez généreuse question louanges.

Et je vois bien qu'il le pense vraiment, ce qui me fait éprouver une bouffée de gratitude.

— Crois-moi, je suis une femme pleine de défauts, dis-je sincèrement.

Le serveur vient prendre notre commande : poisson grillé pour moi et une jardinière de légumes pour Elliott qui insiste également pour que ce soit moi qui choisisse le vin.

— Excellent choix, commente-t-il quelques minutes plus tard en goûtant son verre.

— Je ne m'y connais pas vraiment, mais je sais qu'un pinot gris est toujours une garantie.

Il me sourit.

— J'essaierai de m'en souvenir la prochaine fois.

Sa première impression doit être positive s'il évoque déjà une prochaine fois, me dis-je avec un soupir de satisfaction.

Suivent une quinzaine de minutes de conversation des plus agréables sur la psychologie et sur ses recherches. Je dois admettre qu'il est plutôt intéressant comme homme.

— À propos, déclare tout à trac Elliott alors que nous sommes en train de manger, il y a un type qui te fixe de manière presque obsessive ; pas besoin d'être psy pour voir ça.

— Quoi ? Qui ça ?

— Derrière toi. Il ne t'a pas lâchée des yeux depuis son arrivée, il y a une dizaine de minutes,

révèle Eliott tout en continuant à regarder au-dessus de mon épaule.

— Tu es sûr que c'est moi qu'il regarde ?

Je suis pour le moins perplexe.

— Quasiment, répond-il sans hésiter.

— Décris-le, s'il te plaît, dis-je en essayant de ne pas me laisser envahir par l'inquiétude.

— Un type brun, les yeux clairs, assez grand, semble-t-il, et sans doute plein aux as, explique Eliott.

Je crains de deviner exactement de qui il s'agit.

Comment diable Ian a-t-il pu deviner que je viendrais dîner ici ce soir ?

— Avec qui est-il ?

— Une jeune femme d'une vingtaine d'années, très blonde. Elle a l'air d'être un mannequin ou quelque chose comme ça.

— Elles sont toutes très grandes et très blondes, je laisse échapper avec un ton amer.

— Tu le connais ? demande Eliott d'un ton curieux.

Avant de dire quoi que ce soit, il vaut mieux que je vérifie de mes yeux. Je me tourne et je me retrouve à fixer le visage sombre de Ian. Étrange, il a beau se trouver là avec l'une des plus belles filles qu'il ait pu trouver dans son répertoire, il a une expression plutôt amère.

Parce que, je dois l'avouer, la jeune femme en question est vraiment d'une beauté qui ne peut passer inaperçue, au point que tous les clients du restaurant ont les yeux rivés sur elle. Ou, mieux, tous sauf Ian qui ne détache pas ses yeux de moi, nullement gêné qu'il est d'avoir été découvert. D'ailleurs, on dirait bien qu'il n'attendait que ça.

Je me retourne vers Eliott et j'admets à contrecœur :

— J'ai bien peur que oui.

— J'avais compris, dit-il en souriant de manière rassurante.

— Ce n'est qu'un collègue de bureau, dis-je en rougissant de plus en plus.

— Sans vouloir être indiscret, je peux dire que son attitude me dit qu'il est plus que ça. Un ex-petit copain qui n'a pas réussi à jeter l'éponge ?

— Ex-petit copain ! Absolument pas ! dis-je un peu trop brusquement, certes. Tu as vu le genre ? Et cette poupée Barbie avec laquelle il se balade ?

Eliott me lance un regard plein de compassion.

— Si ça peut te remonter le moral, il est clair qu'il ne s'intéresse pas du tout à elle.

— Ah ! tu peux...

Non, je ne vais pas me mettre en colère contre Eliott alors que je devrais la diriger contre Ian.

— Attention, homme en approche..., prévient Eliott.

Ce n'est pas possible ! C'est un cauchemar et je vais bientôt me réveiller ! Je dois absolument me réveiller.

Entre-temps, une silhouette menaçante s'est approchée de notre table.

— Bonsoir, tonne Ian comme si la soirée était tout sauf bonne.

Je lui envoie un regard furibond en lui demandant, sans cacher mon mécontentement :

— Qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Je dîne. C'est encore permis, non ? rétorque-t-il d'un ton sec.

C'est le bouquet ! Maintenant, c'est lui qui est en colère !

— Londres ne manque pas de restaurants ! Que fais-tu donc dans celui-ci justement ?



Il hausse les épaules comme s'il n'avait pas compris ce que je voulais insinuer.

— Pur hasard.

Bien sûr, et moi je suis la reine d'Angleterre. Je me lève. Mes yeux lancent des flammes.

— Si tu penses que je vais avaler ça, tu fais une grossière erreur.

— Tu te trompes souvent. Je ne vois pas où est la nouveauté.

— Ne cherche pas à me mettre encore plus en colère que je ne le suis. Qui diable as-tu corrompu cette fois pour avoir accès à mon agenda ?

Il se contente d'une grimace pour toute réponse.

— J'ai compris, tu as extorqué les informations à Tamara qui les a obtenues de George.

Je dois me souvenir de cesser de noter tous mes rendez-vous personnels sur l'agenda du bureau. C'est ma faute après tout.

Les autres convives regardent la scène sans dissimuler leur curiosité et, si son but était d'attirer l'attention, je dirais qu'il l'a parfaitement atteint.

Je constate qu'Eliott se lève à son tour, comme s'il était sur le point de nous séparer.

— Désolé, nous ne nous sommes pas présentés. Eliott Paulson, dit-il en tendant la main courtoisement.

Comment ce type fait-il pour rester courtois en pareil moment ?

Son attitude doit cependant ramener son vis-à-vis à la réalité parce que Ian se reprend sur-le-champ.

— Ian St John, annonce-t-il en serrant la main d'Eliott d'une allure plus posée.

— Je suppose que vous êtes un ami de Jennifer, dit Eliott en supposant bien ou mal (tout dépendant du point de vue).

— Un collègue, dis-je pour corriger avant que Ian n'ait le temps d'annoncer quelque chose de catastrophique.

Eliott et Ian me jettent le même regard sceptique.

— Voulez-vous vous joindre à nous ? demande courtoisement Eliott en voyant que Ian n'a aucunement l'intention de s'éloigner.

Comme s'il n'attendait que ça, il accepte immédiatement.

— Pourquoi pas ? dit-il à sa manière désinvolte avec son sourire désarmant.

Non, mais quel ignoble personnage ! Il va me bousiller l'unique rendez-vous décent que j'ai eu depuis des décennies ! D'un signe au serveur, il indique qu'il souhaite nous rejoindre à notre table, lui et sa compagne de la soirée qui s'exécute diligemment comme un petit caniche obéissant. Elle doit mesurer au moins un mètre quatre-vingts, me dis-je en soupirant quand je la vois s'approcher. Elle a les cheveux d'un blond étincelant, et lisses de chez lisses, les yeux bleus, voilés par d'épais faux cils. Je ne m'attendais pas à mieux !

Ian nous la présente brièvement :

— Voici Dina.

La jeune femme paraît agacée :

— Je m'appelle Donna, précise-t-elle tout en s'installant à notre table et en tirant sur la jupe la plus mini que j'aie jamais vue de ma vie.

Je me demande même comment ils ont pu la laisser entrer dans ce restaurant dans une telle tenue. Et dire que je croyais qu'il s'agissait d'un établissement sélect !

En bon psychologue, Eliott s'efforce de mettre tout le monde à l'aise.

— C'est vraiment joli, Donna, dit-il gentiment.

Bien vu : la Dina-Donna lui rend un sourire radieux. Il lui en faut peu !

— Et de quoi t'occupes-tu, Donna ? dis-je en faisant mine de m'intéresser.

Elle me lance un regard égaré.

— Heu..., je m'occupe de participer à des dîners et à des réceptions, répond-elle d'un ton dubitatif sans bien comprendre, sans doute, le vrai sens de ma question.

— Tu es chargée de com ? dis-je sans cesser de mastiquer nerveusement un morceau de pain.

— Non, je ne fais que participer, explique-t-elle comme si j'étais une extraterrestre. Mon père ne me laisserait jamais travailler, ajoute-t-elle.

La pauvre innocente ! Elle aurait peut-être dû s'abstenir de préciser les choses parce que, à présent, nous la dévisageons tous les trois d'un air consterné.

Même Ian n'a pas l'air très heureux de la réponse, comme s'il regrettait brusquement son choix pour la soirée.

Le seul qui s'amuse, ce doit être Eliott qui doit trouver la situation extrêmement intéressante du point de vue clinique. Je dois lui rendre justice : nous devons être de parfaits sujets d'étude.

— Et toi, tu travailles ? me demande Barbie, ses grands yeux bleus écarquillés.

— Oui, comme mon père est pauvre, je suis bien obligée..., dis-je d'un ton hautement sarcastique.

Raté, elle ne comprend même pas mon humour.

Pendant qu'Eliott éclate de rire, Ian m'observe nerveusement avant de déclarer :

— Jenny est avocate. Ne lui en veux pas, elle est très forte avec les mots, la prévient-il en coupant un morceau de filet de bœuf saignant.

— En fait, je suis avocate fiscaliste et je suis plus forte avec les chiffres, dis-je en jetant un regard agacé à son assiette.

Lorsque nous sortions ensemble, il commandait toujours du poisson pour m'éviter de tels spectacles. Aujourd'hui, s'il avait pu, il se serait fait servir un steak directement prélevé sur une vache au beau milieu du restaurant.

Un peu perdue, Barbie nous regarde sans comprendre. Pauvre petite fille qui n'est pas habituée à ce genre de conversation.

— Vous vous connaissez depuis quand ? demande Eliott à Ian.

— Jenny et moi nous connaissons depuis sept longues années, répond Ian en soulignant ses paroles de manière à informer toutes les personnes présentes que notre relation est rien moins que superficielle.

— Vraiment trop longtemps, dis-je pour confirmer en lançant un regard irrité à Ian.

— En fait, je demandais depuis combien de temps tu connaissais Donna, précise Eliott en réprimant un sourire.

Cet homme est une véritable surprise avec son visage de bluffeur.

— Ah ! s'exclame Ian, pris par surprise. Donna, depuis quand nous connaissons-nous ?

De toute évidence, il ne s'en souvient pas.

— Nous nous sommes rencontrés il y a deux ans, tu sais, à cette soirée de bienfaisance, lui rappelle-t-elle. Même si ce rendez-vous est en fait le premier, ajoute-t-elle comme si elle était finalement fière d'avoir décroché ce dîner.

— On dirait, donc, qu'il s'agit d'une soirée de premiers rendez-vous, dis-je à haute voix.

Le regard de Ian a l'air de signifier : « Premiers et derniers, ma chère. »

Bien sûr, je suppose qu'après une telle soirée, Eliott n'aura plus envie de sortir avec moi. Qui voudrait aller dîner avec une femme qui se traîne un boulet pareil et qui, de surcroît, s'impose dans la soirée ?

Autour de cette table, nous avons beau être quatre, nous ne sommes en réalité que trois. Avec toute la bonne volonté du monde, je ne peux que considérer la présence de Barbie que comme quantité négligeable parce qu'il est évident que, lors de la distribution des cerveaux, dame Nature l'a oubliée. Je suis jalouse de son allure, je dois l'avouer, et mes réflexions en sont d'autant plus méchantes, mais je dois quand même préciser que mon jugement est des plus objectifs.

— Alors, que penses-tu de Jenny ? demande Ian à Eliott.

— Une femme exceptionnelle, à tous points de vue, répond Eliott très calmement.

— Hum, certainement..., confirme Donna sans dissimuler sa perplexité.

Elle aurait peut-être dû continuer à se taire.

— Tu sais, il est parfois fondamental de réussir à aborder un discours complexe en charmante compagnie, dis-je méchamment en guise de commentaire.

— Mais il ne faut pas parler de sujets compliqués à table ! s'exclame la poupée d'un ton absolument convaincu.

Viens donc manger chez moi et tu réviseras peut-être ton point de vue, me dis-je. Ou va dans la famille de Ian et essaie de voir comment les sujets cool sont traités chez eux, me souviens-je avec satisfaction.

Ian a dû penser à la même chose, parce que nous échangeons un regard complice malgré nous.

La conversation se traîne pendant une autre demi-heure, d'autant que, pour gâcher davantage la soirée, Ian n'a pas dit grand-chose. Juste quelques commentaires acides de temps en temps, mais, sinon, silence total.

Quant à Barbie, elle est très enthousiaste, certes, mais sa conversation ne va pas plus loin que les fringues et le reste. Morale de la fable ? Eliott et moi essayons d'animer la soirée, mais il faut avouer que la mission est plutôt coriace.

Je dois dire qu'Eliott se comporte de manière parfaitement remarquable. N'importe qui d'autre aurait piqué une crise et se serait senti en droit de s'en aller devant les insinuations venimeuses de Ian. D'ailleurs, il ne s'agissait pas d'insinuations du tout, mais de déclarations sincères. Que je le veuille ou non, j'étais encore totalement liée à lui. Je m'en suis rendu compte parce que je n'arrivais pas à lâcher des yeux son visage sombre, ses traits plus tendus que d'habitude. Et cela me déplait aussi parce que je n'avais pas l'intention de blesser qui que ce soit. Mais oui, je suis sortie avec Eliott uniquement dans l'idée d'agir dans l'intérêt de tous ! Mais oui ! Quelle blague !

Après le dessert, Ian et Barbie décident finalement de prendre le large. Ian lève la main pour demander la note au serveur.

— Tu ne vas pas payer le repas !

— C'est le minimum, dit-il d'une voix étrangement plate, comme s'il venait d'avoir une crise improvisée de conscience.

Je n'ai aucunement l'intention de le lui permettre, même si je comprends ses remords.

— Excuse-moi, Ian, intervient alors Eliott avant que je ne me mette en colère. Dans la mesure où c'est mon premier rendez-vous avec Jenny, j'aurais l'air vraiment nul si je te laissais payer.

Ian baisse les épaules.

— OK, si tu veux, nous pouvons faire moitié-moitié, accepte-t-il à contrecœur.

Les deux hommes s'éloignent pour aller régler la note en me laissant seule avec Donna. Merveilleux.

— Alors, Ian te plaît ? lui dis-je parce que je suis en manque d'idées.

— Oh oui ! s'exclame-t-elle d'un ton envoûté. À qui ne plairait-il pas ? Un comte aussi riche ! Tu vois ? Et un jour, il sera même duc !

Toujours la même histoire, donc. Mais comment se fait-il que personne ne se rende compte de ce que vaut réellement Ian ? Ian sans ses blasons et ses coffres-forts familiaux pleins de fric ? Comment se fait-il que personne ne comprenne à quel point il déteste être admiré pour ces choses aussi futiles ?

— Avant toute chose, il faut que tu saches que Ian est un homme très compétent dans son travail. C'est aussi quelqu'un de correct, sincère, déterminé. Le fait qu'il appartienne à la noblesse n'est, dans une certaine mesure, qu'un inconvénient pour lui, parce que tout le monde croit que ce qu'il obtient n'est qu'un droit alors que, la vérité, c'est qu'il travaille aussi dur que nous tous pour gagner sa vie.

Je sens que je m'enflamme et que, une fois que je suis partie, je n'arrive pas à m'arrêter.

— Je ne comprends pas pourquoi moi je devrais être considérée comme un génie dans la banque alors que lui, on le considère comme quelqu'un qui a toujours tout eu, servi sur un plateau d'argent ! Ce n'est pas vrai du tout !

Stupéfaite, Barbie observe mon visage rouge comme une écrevisse.

— Ouaille ! se contente-t-elle de dire avant de fixer un point derrière moi, un point qui vient de s'arrêter en entendant mes paroles.

— Je dois aller aux toilettes, déclare Donna en laissant tomber sa serviette.

Ian s'approche lentement en me regardant comme s'il venait d'assister à un miracle.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? dis-je d'un ton sec et furieux.

— Eliott est sorti pour téléphoner... Écoute, Jenny...

Je l'arrête aussitôt en le suppliant à voix basse :

— Je t'en prie, ne dis rien.

Il se contente de me sourire.

— Pas de problème.

Pendant quelques minutes, nous continuons à nous fixer jusqu'à ce qu'il admette finalement :

— Je suis vraiment désolé d'avoir gâché ta soirée.

Je soupire.

— Bien sûr. J'imagine que tu es accablé de culpabilité.

Il continue de sourire.

— Non, je t'assure, je suis vraiment désolé. Je n'aurais jamais dû me comporter ainsi.

— C'est sûr, dis-je d'un air de celle qui se fiche totalement de cette situation.

Il s'arrête, comme s'il était sur le point de me dire quelque chose d'important.

— En fait, dit-il d'un ton très calme, j'étais jaloux. Extrêmement jaloux.

Le ton est doux, et la phrase, plus qu'inattendue. Je lève les yeux vers les siens qui, ce soir, sont plus sombres que d'habitude.

— Et si je le pouvais, je t'embrasserais là, tout de suite, déclare-t-il sans cependant s'approcher.

Éberluée, je reste bouche bée. Enfer et damnation, oui, j'aimerais qu'il m'embrasse.

— Eliott est quelqu'un de bien, ajoute-t-il, mais, même si je ne le nie pas, il est arrivé trop tard. Que tu veuilles ou non l'admettre, nous sommes ensemble désormais. Je ne pensais pas devoir le

préciser comme si nous étions des gamins, parce que je croyais que c'était évident. Toutefois, si tu as besoin que je te le dise, je n'ai aucun problème à le faire. Nous sommes ensemble. Fais-toi une raison.

Dubitative, mais incapable de répondre, je me contente de battre des paupières.

— Tu te sens libre ? insiste Ian. Tu as vraiment la tête à faire d'autres rencontres maintenant ?

— Non, pas vraiment, dis-je sincèrement. Pauvre Eliott, j'ai bien peur que ce ne soit le pire rendez-vous qu'il ait eu de toute sa vie.

— Ne t'en fais pas, j'en ai eu de pires, déclare Eliott en apparaissant à nos côtés. De toute évidence, vous avez besoin d'éclaircir beaucoup de choses, tous les deux, et moi, je suis arrivé au mauvais moment.

Devant son ton plus que sérieux, Ian et moi sommes plutôt mal à l'aise, incapables de répondre quoi que ce soit.

— Je dois raccompagner Donna, finit par dire Ian comme pour s'excuser.

— Je sais, dis-je.

D'ailleurs, cela ne me déplaît pas dans la mesure où j'ai besoin d'être un peu seule pour réfléchir à tout ce que Ian m'a dit au cours des cinq dernières minutes.

— Allez, Jenny, moi je vais te raccompagner chez toi, propose Eliott à son tour.

— Tu es sûr ? Je pourrais prendre un taxi, tu sais.

Sincère, Eliott me rassure avec un sourire si spontané que je me laisse faire.

— Aucun problème.

Nous nous quittons dans un sentiment de gêne général. Le point positif, c'est qu'il y a peu de chances que nous nous retrouvions tous les quatre ensemble.

Donna et Ian se dirigent vers la Porsche de Ian tandis qu'Eliott me conduit en direction de sa voiture, une solide Golf.

— Je voulais te remercier encore, d'autant que tu n'as pas mal pris les choses, lui dis-je pendant que, dans sa voiture, nous traversons les rues de Londres.

— Ça a été une soirée extrêmement instructive, dit-il en riant.

— J'ai vraiment honte, je ne sais comment me faire pardonner. Est-ce que je peux au moins te rembourser le repas ?

Je le regarde, honteuse.

— Mais non, j'ai passé une soirée très agréable, déclare-t-il devant mon expression sidérée.

— Tu es vraiment quelqu'un de trop gentil pour insister, mais j'apprécie, c'est sûr.

— Parfait. À présent, essaie de ne pas trop en vouloir à ce pauvre garçon.

— Qui, Ian ? Pauvre, lui ?

C'est sur un ton extrêmement sérieux qu'Eliott rétorque :

— Je ne parle pas de sa condition matérielle, bien sûr, mais c'est une personne qui mérite une certaine affection.

— Tu es sérieux ? Pour moi, il n'a aucunement besoin d'affection. Et, pour l'heure, j'éprouve surtout de la colère à son égard.

— Tu as tort. Je peux comprendre que tu sois en colère, mais je pensais que vous, les femmes, vous aimiez ce genre de démonstrations...

— Crois-moi, c'est tout le contraire, fais-je d'un ton sec.

— Quoi qu'il en soit, essaie de ne pas être trop dure avec lui lorsqu'il viendra te voir ce soir.

— Mais il ne va pas venir !

Une telle idée me stupéfie.

Eliott rit sous cape.

— Tu vas voir, une fois qu'il aura rangé la blonde chez elle, il se précipitera chez toi. Et il ne faut pas être psychologue pour le comprendre.

— Si tu le dis...

Cela dit, je ne suis pas du tout convaincue.

Lorsque nous arrivons devant chez moi, je me sens encore gênée par tout ce qui vient d'arriver.

— Je vais le répéter pour la millième fois, mais je ne peux faire autrement que de te demander de m'excuser !

— Ça a été un plaisir de faire ta connaissance, me dit Eliott en m'accompagnant jusqu'à la porte. Et si tu devais être vraiment célibataire, tu as mon numéro !

— Affaire conclue !

Eliott avait raison. Un quart d'heure plus tard, voilà que l'interphone sonne. Je sais bien qui c'est.

— Il est presque minuit, Ian. Que diable veux-tu ?

— Te parler, répond-il d'un ton déterminé.

— Tu ne veux pas me parler...

Je laisse le silence s'installer entre nous.

— OK, je ne veux pas *seulement* te parler. Tu veux bien ouvrir avant qu'un de tes voisins ne se mette en rogne.

En lâchant un soupir résigné, je lui ouvre.

La vérité, c'est que ce qu'il m'a avoué au restaurant m'a fait baisser ma garde et que je ne trouve ni la force de l'envoyer balader pas plus que celle de le regarder en face.

— Ce n'est pas vraiment l'heure des visites, dis-je lorsqu'il se présente devant moi.

— Je le sais et je m'en excuse, dit-il sans cependant paraître trop honteux.

— Tu as mis Barbie au lit ?

Il éclate de rire devant mon air agacé.

— Pas la peine de rire, c'est bien toi qui l'as trouvée !

— Tu as raison, Jenny. Mauvais choix. Mais je ne me souvenais pas qu'elle était à ce point écervelée. À présent, je comprends pourquoi je ne l'ai pas rappelée depuis deux ans !

Je tente de le conduire vers le salon, mais, en m'ignorant, il se dirige directement vers ma chambre. J'ai horreur de ça lorsqu'il fait comme s'il était chez lui.

— De quoi veux-tu me parler à cette heure ? dis-je en croisant les bras.

Je sais que mon hostilité est palpable, mais c'est exactement ce que je veux.

— De notre relation, répond-il d'un air paisible.

Je ne peux m'empêcher de lui faire remarquer que nous n'avons aucune relation.

— Je ne suis pas d'accord, réplique-t-il. C'est une relation. Si je veux être avec toi et seulement avec toi, ça signifie que nous avons une relation.

Mais quel type gonflé !

— Non, mon cher, ça signifie que tu es habitué à penser que toutes les femmes du monde meurent d'envie d'être avec toi, mais, moi, je n'en ai pas envie. Donc, nous n'avons pas de relation.

Dubitatif, il se frotte le menton.

— Alors, oui, il y a un problème. Moi j'ai une relation avec toi, mais toi, non... Comment penses-

tu que nous puissions résoudre ce dilemme ?

Je lui lance un regard enflammé.

— La dernière fois que j'ai consulté le dictionnaire, la définition d'une relation exigeait une condition de réciprocité. Ergo, nous n'avons pas de relation.

Je suis surprise de voir son visage se voiler d'une certaine lassitude. Au fond, il est tard et nous venons tous deux de passer une soirée tout sauf détendue. Sans compter la semaine qui vient de s'écouler. C'est pourquoi je lui propose :

— Nous sommes tous deux épuisés. Pourquoi ne reprendrions-nous pas cette discussion demain ?

Ce disant, j'ai quitté ma chaise pour me rapprocher du lit où il s'est assis.

Ian se penche pour me prendre dans ses bras et nicher sa tête au creux de mon ventre.

— Oui, mais, est-ce que je peux rester ?

Pour adoucir ce que je suis sur le point de dire, je caresse ses cheveux ébouriffés.

— Non, Ian, s'il te plaît...

— Je t'en prie, supplie-t-il à son tour en relevant mon haut pour embrasser mon ventre.

— Voilà une méthode extrêmement incorrecte ! fais-je remarquer en essayant, sans cependant trop de conviction, de me libérer de ses bras.

Mais il est tellement doux que je n'en trouve pas du tout la force.

— Je le sais, dit-il en lâchant un rire, mais elle marche !

— Pourquoi pas ? dis-je en laissant échapper un soupir.

— Il y a pire, soupire-t-il en se mettant à poser des baisers sur mon ventre et en remontant vers le haut pour finir par se lever pour me retirer mon pull. J'ai horreur de ça, quand tu es comme ça.

Mais il a les yeux qui brillent d'un mélange d'amusement et d'excitation.

— Toi et moi, nous sommes une erreur.

Voilà tout ce que je trouve à répéter, mais cela ne le décourage pas pour autant.

— Alors, soyons cette erreur et nous penserons au reste plus tard, conclut-il.

Quelques secondes plus tard, sa bouche sur la mienne, je ne trouve plus rien à objecter.

\*\*\*

Je suis encore allongée dans le lit, le téléphone dans la main, et il est déjà onze heures. Mais après tout, c'est dimanche !

— Non, maman, désolée, mais je ne peux pas venir aujourd'hui, dis-je pour la nième fois d'une voix agacée.

— Non, ce n'est pas ta cuisine qui est en cause.

Quelle femme perspicace !

À côté de moi, une tête toute brune se relève en riant.

— Non, maman, c'est juste que je suis encore au lit et que je suis fatiguée. Je pense que, pour une fois dans ma vie, je vais rester couchée jusqu'à midi si ça ne te dérange pas.

À l'autre bout du fil, ma mère continue à se lamenter, mais je ne cède pas.

— OK, dimanche prochain. Salut.

Je raccroche en laissant échapper un soupir de souffrance. Lorsque je me glisse à nouveau sous les couvertures, Ian me serre contre lui. Comment se fait-il que cet homme ait un tel effet sur moi, d'autant lorsqu'il est nu et dans mon lit ?

— Tu y as échappé pour cette fois ? demande-t-il en déposant de petits baisers dans mon cou.

Tous mes sens sont à nouveau en éveil.

— On dirait...

Lorsque sa main commence à me caresser, le son d'un téléphone portable vient à nouveau interrompre la tranquillité matinale.

— Et c'est qui maintenant ? se lamente Ian en se redressant pour s'emparer du téléphone dans la poche de son pantalon. Les couvertures qui glissent de son dos ne laissent que peu de place à l'imagination. Il jette un regard à l'écran et son visage se fait plus sombre.

— Ma mère ! gémit-il.

On dirait qu'on en a tous une.

— Allô ?

Il est aussi formel que s'il répondait du bureau.

— Oui, effectivement, ce n'est pas le moment idéal.

— Non, je ne suis pas chez moi, répond-il en haussant les sourcils.

— Oui, je la saluerai de ta part, ajoute-t-il, mais je ne peux pas te parler pour le moment.

Il écoute un instant.

— Maman, je t'en prie...

Au bout de quelques minutes, il semble se résigner.

— OK, je viendrai dîner ce soir, promis.

Lorsqu'il raccroche, son expression est loin d'être gaie.

— Réunion familiale ? dis-je d'un air innocent.

— Ouais. Si tu veux... Tu es invitée.

Est-ce qu'il serait devenu fou tout à coup ?

— Sans offense, mais je préférerais sécher. La soirée d'hier m'a suffi. Et ta famille est encore pire que la mienne si c'est possible.

Il rit et s'approche pour me donner un baiser chaleureux.

— C'est vrai. Il n'y a aucune raison de soumettre deux personnes à cette torture. Il suffit de moi.

— Tout à fait d'accord.

— Que dirais-tu d'un brunch ? me demande-t-il ensuite.

— Je dirais que, pour une fois, tu as eu une idée brillante.

Nous nous habillons à contrecœur, uniquement parce que nous sommes morts de faim. Ian me convainc de prendre la voiture pour aller jusqu'à un magnifique endroit sur la rive sud de la Tamise.

— Pas mal du tout, admetts-je en m'enfonçant dans un fauteuil confortable. Ian s'installe à côté de moi pour m'embrasser.

— Pas en public, quoi !

Mais cela n'a pas l'air de le repousser. D'ailleurs, il suffit que je le comprenne pour que je me laisse aller à m'abandonner à son étreinte pendant que nous attendons nos boissons.

Il me lance un regard amusé.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? fais-je en prenant l'air contrarié.

— Rien, c'est juste que je me sens tellement bien, avoue-t-il.

— À quel propos ?

— Par rapport au fait que tu peux être convaincue que tu as effectivement une relation avec moi.

Cette « relation » est davantage une relation que tout ce que j'ai eu au cours de ces dernières



années, mais je ne n'ose pas le lui confier.

— Tout ça, c'est du rêve, mon ange ! Je ne céderai jamais, dis-je.

Il me sourit.

— Et tu sais à quel point j'aime les défis.

— Non, tu adores vaincre les défis et non pas les défis en eux-mêmes. Alors, je ne suis pas convaincue que celui-ci te plaira.

Il me regarde comme s'il allait me confier une vérité absolue, mais il ne répond pas à mon constat.

Nous déjeunons en bavardant et en lisant le journal dans une atmosphère sereine et tranquille. C'est une sensation étrange, parce que Ian et moi ne sommes pas habitués à la tranquillité lorsque nous sommes ensemble.

Au cours des années, notre rivalité était si forte que, désormais, lorsque je pose simplement la tête sur son épaule, je ne me sens plus la même.

Le plus difficile, c'est d'oublier qu'il s'agit de Ian, qui m'embrasse comme si j'étais la chose la plus précieuse du monde, et qui n'est pas du tout celui que je connaissais. C'est une personne nouvelle.

Une pointe de terreur m'envahit lorsque je me rends compte qu'il me plaisait aussi, ce Ian querelleur et difficile. Cette nouvelle relation risque de me mettre KO. Et ce n'est pas vraiment génial.

Cela fait désormais six mois que nous vivons ce que j'appelle encore notre « non-relation ». Malgré tout, il y a encore, en effet, des blocages. Ils sont peu nombreux, certes, mais, au moins, je n'ai pas l'intention de céder sur ces points. C'est vrai que ce n'est pas grand-chose, mais ce sont des choses sur lesquelles je n'ai aucunement l'intention de céder. D'abord, nous devons penser à nos familles et, lorsque je vais déjeuner chez les miens, j'y vais seule. Une chose était de faire semblant d'être avec Ian, mais c'est différent désormais que je suis réellement avec lui. Ce serait vraiment embarrassant.

Interdits de même les voyages ensemble, ni week-ends, ni vacances, parce que la planification de telles sorties est une activité de couple et nous ne sommes pas un couple.

C'est quelque chose que nous respecterons jusqu'à ce que nous en soyons étourdis. Ian n'est pas vraiment d'accord avec moi, mais l'important, c'est qu'il sache ce que je pense.

Nous essayons de travailler le moins souvent possible ensemble. Après Beverly, Colin a tenté de nous refiler des dossiers communs, mais je me suis défilée.

Je sais que, lorsqu'il est près de moi, je ne suis pas au mieux de mes facultés et, au moins quand je travaille, je préfère être en pleine possession de mes moyens.

Au cours des dernières semaines, nous nous refusions à cohabiter. Cela signifie que je me refuse à passer la nuit chez lui. Au départ, mon intention était clairement de limiter les nuits que nous passerions ensemble, même si nous n'y avons pas toujours réussi dans la mesure où il dort quasiment toujours chez moi. Une solution qui n'est pas des plus commodes, d'autant que nous ne sommes pas vraiment seuls dans l'appartement.

Je sais que je n'ai pas atteint tous mes objectifs, mais, au moins, je peux dire que j'ai tout fait pour.

En revanche, on peut dire que Ian s'est complètement laissé aller, manifestant une attention et une douceur qui me laissent parfois terrifiée. Il se montre, en outre, tellement protectionniste que j'ai parfois l'impression d'être sa propriété.

— Déjeuner ? m'interpelle George depuis le pas de la porte de mon bureau.

— Et les deux autres ? dis-je en levant les yeux de mon ordinateur.

— Ils sont déjà en bas à nous attendre ! s'exclame-t-il d'un ton impatient.

Il nous arrive souvent désormais de déjeuner avec Tamara et Ian, et le fait d'être tous les quatre donne moins lieu aux ragots. Au moins, en théorie.

D'après ce que George me raconte, ce n'est pas un secret au bureau qu'il y a quelque chose de difficile à définir mais difficilement tangible entre Ian et moi. Pour ma part, je ne suis guère encline à admettre ou nier quoi que ce soit lorsque les collègues cherchent à savoir de quoi il retourne. D'ailleurs, comment puis-je nier quoi que ce soit si je deviens rouge comme une tomate dès qu'on mentionne son nom ? Dès que nous sortons de l'immeuble, je croise le regard de Ian.

— Salut, dit-il tout sourire.

— Salut, fais-je en essayant de garder mes distances.

Avec le soleil qui brille aujourd'hui, ses yeux sont encore plus bleus qu'il peut être possible.

Deux idiots...

— Allez, les amis, soyez un peu plus discrets, nous reprend George tout en ricanant et en s'approchant de Tamara pour l'embrasser à pleine bouche.

Stupéfaits, nous les fixons sans dire mot.

— Vous devriez en faire autant, ajoute-t-il.

— Si je faisais un truc pareil devant le bureau, Jenny me filerait un coup de poing.

— Évidemment ! Vous êtes un couple, et vous pouvez vous embrasser où vous voulez, mais pas nous.

Ian hausse les sourcils en m'adressant un regard de défi.

— Vraiment ? dit-il en s'approchant.

— Toi, tu restes où tu es ! dis-je en levant les mains pour l'arrêter.

Mais il me prend dans ses bras et tente quand même de m'embrasser.

— Ian ! fais-je d'un ton que j'espère suffisamment péremptoire.

Il rit sans tenir compte de mon embarras.

— Tu ne veux pas être gentille ? chuchote-t-il en s'approchant et en m'embrassant.

Il s'éloigne ensuite, satisfait.

— J'ai passé toute ma vie à essayer d'éviter les femmes qui me harcelaient et, pour finir, me voici avec toi ! Tu ne trouves pas que c'est ridicule ? déclare-t-il avec un petit sourire.

— La loi des contraires, déclame solennellement George qui nous observe d'un air bizarre.

— On dirait, confirme simplement Ian avant de me prendre la main pour se diriger vers le restaurant.

Tamara et George nous suivent bras dessus bras dessous.

\*\*\*

C'est vrai qu'on réfléchit mieux l'estomac plein, me dis-je en rentrant de notre pause-déjeuner. Ian me fait un clin d'œil en guise de salut lorsque nous revenons à notre étage, puis, Mary, la secrétaire de la réception, m'arrête.

— Jenny, il y a un monsieur dans ton bureau, m'informe-t-elle avec une certaine agitation. Il a insisté pour t'attendre à l'intérieur et je n'ai pas pu l'en dissuader. Il ne s'est pas présenté et j'ai même failli appeler la sécurité, mais il a un air si important que je me suis dit que c'était peut-être l'un de tes clients excentriques.

Je dois l'admettre, les gens riches sont parfois bizarres.

— Ne t'en fais pas, dis-je pour la rassurer.

Je me prépare donc à affronter un client qui a mauvais caractère.

— N'hésite pas à m'appeler si tu as besoin de quoi que ce soit, rappelle-t-elle avant de disparaître.

Qui cela peut-il bien être ? J'entre sans hésiter dans mon bureau et je me retrouve devant un homme de petite taille, aux cheveux blancs et aux yeux d'un bleu plus bleu que le ciel. Sans doute agacé d'avoir dû m'attendre, il me fixe d'un air ennuyé.

L'inconnu excentrique n'est autre que le grand-père de Ian, que j'ai reconnu sur-le-champ.

— Bonjour, monsieur le duc, je lance d'un air cordial. Vous êtes sûr de ne pas vous être trompé de bureau ?

— Miss Percy, me salue-t-il en se levant de son siège pour me tendre la main. Je suis exactement à

l'endroit où je voulais être.

Dommmage, j'aurais espéré qu'il se soit réellement trompé de lieu.

— Dans ce cas, je vous prie de faire comme chez vous.

Je m'assieds en face de lui et j'attaque :

— À quoi dois-je l'honneur ? dis-je en essayant de conserver un ton très formel.

D'un air pensif, il se contente de constater :

— Vous avez l'air heureuse, déclare-t-il d'un air plutôt positif.

— C'est un mal ?

Il ne répond pas à ma question.

— Et vous avez l'air d'être amoureuse, ajoute-t-il d'un ton encore plus sombre après m'avoir observée pendant quelques minutes.

— J'en doute, dis-je, agacée.

Où diable veut-il en venir avec ces affirmations ?

— Je remarque sans grand plaisir que vous n'avez pas du tout suivi mes conseils.

Cette conversation commence sérieusement à me taper sur les nerfs.

— De quoi sommes-nous exactement en train de parler ? intervins-je, de plus en plus irritée.

— De vous et de Ian, de votre relation, me répond le duc comme si c'était évident.

— Je ne crois pas que cela vous concerne en quoi que ce soit, mais je peux vous assurer qu'il n'y a aucune relation.

Le duc me renvoie un regard de défi.

— Ne vous moquez pas de moi, miss Percy. Vous êtes rusée, très rusée, je dois le reconnaître, je pourrais aller jusqu'à dire fourbe, mais vous pourriez au moins être franche avec moi.

Son ton n'admet aucune réplique. Dommmage pour lui, parce que je suis le genre de personne qui ne se laisse pas intimider par quiconque, d'autant que ce type de comportement aurait plutôt sur moi l'effet inverse et me rendrait encore moins disponible à écouter ses conseils.

— Pourriez-vous m'expliquer exactement à quoi vous faites allusion ?

Là, je suis folle de rage.

— Ian m'a demandé de lui confier l'anneau de fiançailles de sa grand-mère, et il n'est pas utile d'être un génie pour savoir ce qu'il a l'intention d'en faire.

Quoi ? Je n'ai pas dû bien entendre. Je dois être blanche comme un linge. Malgré la tête qui me tourne, j'arrive à répondre calmement :

— Je vous assure qu'il n'a pas l'intention de m'épouser.

En prononçant ces paroles, je me rends compte que je n'en sais rien du tout.

— En êtes-vous vraiment certaine ? insiste le duc avec un dédain manifeste.

Je préfère ne rien répondre.

— Quelque chose me dit qu'il ne vous en a pas encore parlé, dit-il quelques minutes plus tard.

À la seule idée que Ian ait pu entretenir une telle pensée, mon cœur bat à toute berzingue, mais j'arrive à me reprendre pour me concentrer sur la réalité présente. En face de moi, le duc continue de me dévisager d'un air stupéfait.

— Comment puis-je la lui refuser ? se plaint-il. Il a menacé d'aller en acheter une plus belle et plus chère dans le cas contraire ! Et nous parlons là d'un diamant de cinq carats...

Dieu du ciel !

— Je suis sûre de ne pas être la destinataire d'un tel cadeau, ne puis-je que répondre en essayant

de calmer les tourbillons qui me menacent.

Ian ne peut avoir perdu la tête à ce point !

— Apparemment, si nous excluons ses fiancées de l'école élémentaire, c'est la première fois que mon petit-fils considère une relation, la vôtre, comme suffisamment sérieuse, rétorque-t-il, sarcastique.

C'en est trop. Alors, je hurle :

— Mais qu'est-ce que vous avez donc tous ? Ian et moi nous nous fréquentons, mais nous ne sommes pas « ensemble » et il n'est pas question d'avenir ou de quoi que ce soit de sérieux !

— C'est parce que vous ne le laissez pas faire, me coupe le duc.

Comment diable a-t-il fait pour comprendre ça ?

— Mon petit-fils pense, à tort ou à raison, qu'il est amoureux et, comme c'est une chose à laquelle il n'est pas habitué, il réagit de manière impulsive. Mais le mariage est une chose vraiment trop grave, miss Percy.

Là-dessus, je suis entièrement d'accord.

— Vous en êtes amoureuse ? finit-il par me demander lorsqu'il se rend compte que je suis à court de mots.

Or, c'est justement la question que je refuse de me poser depuis six mois au moins, la question qui me donne des sueurs froides.

— Est-ce important ? finis-je par demander.

Déconcerté, il me dévisage.

— Hélas, oui, vous en êtes amoureuse...

Et là, il plonge ses yeux dans les miens...

— Ça aurait été plus facile si ça n'avait pas été le cas.

— On ne choisit pas d'être amoureux ou non.

— Non, j'imagine que non..., confirme-t-il d'un ton pensif.

Pendant quelques minutes, nous ne prononçons aucune parole.

— Toutefois, il est clair que vous ne pouvez l'épouser, finit-il par répéter.

Je soupire sèchement.

— J'en suis parfaitement consciente, vraiment, monsieur le duc. Et je suis persuadée qu'il ne me le demandera pas, jamais. Ce serait pure folie !

Le duc me jette un regard presque rêveur.

— Un jour, quand vous aurez mon âge, vous saurez à quel point l'amour peut participer de la folie. Même moi je m'en souviens.

Il doit avoir raison parce que, depuis que toute cette histoire a commencé, j'ai l'impression d'avoir perdu la mienne, ma raison.

— J'ai donc votre promesse que vous n'accepterez pas ? insiste-t-il en me faisant sursauter.

— Vraiment, il ne me demandera jamais une chose pareille !

— Quoi qu'il en soit, vous me promettez ?

— OK, si ça peut vous faire plaisir, dis-je, exaspérée par son insistance.

Quel homme buté ! Presque autant que son petit-fils.

Satisfait de m'avoir arraché cette promesse, le duc se lève et me tend la main en signe de congé.

— Parfait, je vous laisse donc à votre travail.

— Merci. Bonne journée.

Dubitative, je le regarde sortir de mon bureau.

Vendredi soir, me voici en train de dîner chez Ian. Nous avons fait la cuisine ensemble avant de nous effondrer sur son beau canapé, éreintés par une semaine de travail sans trêve.

— Tu restes ici ce soir ? dit-il comme pour chercher à me convaincre en me massant le dos.

Je suis très tentée, mais je dois résister. D'une voix fortement influencée, je le reconnais, par le toucher de ses mains, je réponds :

— Non, Ian, tu connais mes règles.

— Au diable les règles ! dit-il en m'embrassant.

Il sait bien qu'il y a des choses auxquelles j'ai du mal à résister et il tente toujours de se sortir vainqueur de nos querelles en me faisant perdre la tête.

Malheureusement, il me faut bien avouer que, en général, sa tactique marche à fond.

En temps de guerre, Ian serait un excellent stratège.

— C'est pas du jeu, me plains-je bien plus tard, hors d'haleine.

Il n'a pas du tout l'air coupable.

— Chacun joue avec les moyens à sa disposition, déclare-t-il solennellement.

— S'il te plaît, n'insiste pas.

J'ai pris un ton plus sérieux et il lève les mains en signe de reddition.

— OK, si tu ne veux pas dormir chez ton petit copain, ça voudra dire que ton petit copain viendra chez toi, dit-il en riant.

— Ian...

Je tente de le dissuader par un ton plaintif. Quand il veut quelque chose, il est vraiment tenace.

— Oui ? demande-t-il avec une parfaite innocence.

— OK, alors, autant que je reste ici, mais je vais être claire : tu n'es pas mon petit copain.

Je sais que je dispose de très peu d'armes pour me défendre contre lui et je tiens donc à ce qu'elles restent à ma disposition.

Satisfait, il hoche la tête sans trop jubiler, mais sans tenir pour autant compte de ma précision.

— Est-ce que nous pourrions aborder un sujet plus sérieux ?

J'ai décidé que c'était le moment. S'il capte au vol mon changement de ton, Ian n'a pas l'air très alarmé.

— Pas de problème.

— Nous ne l'avons jamais vraiment évoqué, mais je voudrais savoir ce que tu éprouves exactement pour moi, dis-je, pleine de courage.

De toute évidence, Ian ne s'attendait pas à une question de ce genre.

— C'est le moment de vérité ? demande-t-il en essayant de tourner la question en dérision.

Typiquement masculin.

— Tu peux considérer ça ainsi, dis-je en souriant à mon tour.

— Je te réponds sincèrement et, après, c'est ton tour, dit-il calmement après une brève pause.

— OK, dis-je, même si je ne sais pas comment je vais m'en sortir.

Il me prend la main et se lance dans le jeu.

— Alors..., commence-t-il nerveusement, à partir de quand on démarre ?

C'est une question qu'il se pose plus à lui-même qu'à moi et je garde un silence religieux en attendant la réponse. Croyez-le ou non, je ne sais qu'espérer.

— Eh bien, je crois que je suis amoureux de toi, avoue-t-il au bout de quelques minutes. Je dirais que...

Il laisse échapper un rire nerveux avant d'ajouter :

— Tu veux vraiment me l'entendre dire ? Tu sais bien que j'ai du mal à parler de sentiments, mais...

Le cœur qui bat à mille à l'heure, je le coupe :

— OK, c'est bon, vraiment.

Notre gêne à tous deux est manifeste.

— Et toi ? demande-t-il à son tour en me regardant du coin de l'œil.

Et voilà la question à un million de dollars !

— Vu que tout le monde ne cesse de me le dire, je suppose que je le suis aussi.

Au fond, c'est la vérité : son grand-père en est convaincu, de même que Vera et Laura, et jusqu'à ma propre famille qui entretient des soupçons.

Alors, cela doit être vrai. J'ai perdu la tête pour cet homme bizarre, même si je préfère ne pas trop y penser et que j'évite de l'admettre.

— J'étais en train de penser, dit-il ensuite, que, puisque nous sommes amoureux malgré toutes ces hésitations, nous pourrions envisager de vivre ensemble ?

Ai-je bien entendu ? Incrédule, je le foudroie instantanément du regard.

— Quoi ? Je suis persuadée que tu n'es pas en train de me demander de vivre avec toi, sachant que je ne te considère même pas comme mon petit copain.

— Bien sûr que tu me considères comme ton petit copain, mais, une fois que tu as décidé quelque chose, tu n'aimes pas revenir en arrière. Nous pourrions faire un saut magistral : directement de collègues à colocataires. De cette manière, tu n'aurais pas besoin de me définir, propose-t-il d'un ton mi-sérieux.

— Arrête de dire des bêtises.

Ian change totalement d'expression pour adopter un visage glacial.

— Franchement, tes idées fixes commencent à me taper sur les nerfs. Ça fait six mois que j'attends que tu sois prête à accepter ce changement dans notre relation. J'en ai ma claque ! s'exclame-t-il en fronçant les sourcils.

— Justement ! Et tu voudrais vivre avec quelqu'un comme moi ? dis-je pour apporter de l'eau à mon moulin en essayant de le raisonner. Tu sais bien que j'ai un caractère de cochon.

Toutefois, pour être honnête, il semble que, depuis six mois, Ian a cessé de faire fonctionner son cerveau en ce qui nous concerne.

Il soupire et déclare d'un ton offensé :

— Comme si je n'étais pas au courant... Mais, le sachant et te connaissant comme je te connais, je veux *quand même* vivre avec toi.

— Ian, ce serait l'enfer.

J'ai parlé d'un ton calme parce que je le pense vraiment. La cohabitation exige un réel équilibre là où Ian et moi sommes comme deux éléphants dans un magasin de porcelaine.

— Non, c'est faux.

— Et de quelle manière pourrions-nous arrondir les angles ?



— Quels angles ? Moi, je ne vois pas beaucoup d'angles, déclare-t-il en croisant les bras. Nous ne sommes pas si différents.

Rien que l'idée me plonge dans l'épouvante.

— Nous sommes deux personnes querelleuses, et une éventuelle cohabitation serait, pour dire le moins, plutôt agitée. Sans compter que nous sommes habitués à évoluer dans des milieux socialement différents, que nous avons des centres d'intérêt différents, des loisirs inconciliables...

— Mais de quels loisirs parles-tu ? Nous passons notre temps enfermés dans notre bureau et nous n'avons du temps pour rien ! éclate-t-il.

— Vraiment...

Il ne me laisse pas continuer, s'approche de moi et pose ses mains sur mes genoux.

— Tu peux juste arrêter une minute ? demande-t-il d'une voix douce.

Je hoche la tête en me perdant dans la profondeur du bleu de ses yeux. Paf, me voici envoûtée de nouveau.

— Je comprends que la cohabitation t'effraie, mais nous ne sommes pas des enfants. Tu continueras à être fuyante et à me défier si je ne trouve pas le moyen de te convaincre à venir vivre avec moi. Je te préviens, je n'ai aucunement l'intention de me résigner. Je te harcèlerai, je serai ennuyeux, je ne te laisserai aucune trêve, dit-il en souriant.

Sincère, mais déterminé.

Tout ce que je trouve à répondre, c'est une sorte de hoquet. Comment diable vais-je faire pour me sortir d'une telle situation ?

— Tu es la personne la plus têtue et la plus absurde que je connais.

— Je le sais, répond-il comme si je venais de lui faire le compliment du siècle.

Je vous jure, il a l'air heureux comme un pape !

Peu après, lorsqu'il recommence à m'embrasser et qu'il m'entraîne vers la chambre à coucher, je dois admettre que la majeure partie de ma frayeur s'est étrangement diluée.

À partir de là, je pense que je suis bonne pour la catastrophe.

Michael est de retour en Angleterre pour quelques semaines de congé loin des zones dévastées du globe où il sait se rendre utile. Mon frère, ce héros, me dis-je en regardant défiler sur mon écran un dossier interminable.

J'ai rendez-vous pour déjeuner avec lui et je me sens un peu gênée à l'idée de la manière dont nous nous sommes quittés, il y a quelques mois. Devrais-je plutôt dire à l'idée de tout ce qui s'est passé depuis ?

Je ne peux même pas espérer qu'il accepte sans discuter vraiment ce que je suis sur le point de lui révéler.

J'ai horreur des confessions. Devant mon anxiété, Ian est allé jusqu'à proposer de m'accompagner. Je vais être claire : ce n'est pas que je n'apprécie pas le geste, mais mon frère sait se montrer extrêmement difficile quand il le veut.

Je crains qu'il s'agisse d'un gène qui se transmet depuis de nombreuses générations dans notre famille. Nous avons rendez-vous dans un vieux pub du centre qu'il adore.

— Alors, comment vas-tu ? m'accueille-t-il avec un baiser.

— Super bien, dis-je en souriant.

Il a l'air en pleine forme, serein et heureux.

Nous nous installons rapidement à notre table et passons notre commande.

— Raconte-moi un peu tout ce qui t'est arrivé depuis six mois, demande-t-il sans perdre de temps.

— Comme d'habitude, le travail surtout, fais-je de la manière la plus neutre possible.

Michael n'est pas du genre à tourner autour du pot.

— Je te préviens que Stacey m'a téléphoné et que tu n'as pas besoin de faire comme si de rien n'était. Tu sors vraiment avec ce type ?

Je crains qu'il me faille être sincère, là, mais je peux éviter les détails.

— Plus ou moins.

Michael boit une longue gorgée de la bière que l'on vient de lui servir, puis il se lance dans sa série prévue de reproches.

— Jenny ! Avec tout ce qui m'est arrivé, comment fais-tu pour te retrouver embarquée par une situation similaire ? s'exclame-t-il, quasiment sidéré.

— Tout le monde n'est pas pareil, mon cher ! Je sais bien que, en théorie, vous voulez tous mon bonheur, mais, en réalité, vous n'écoutez jamais mes propres désirs. Qui vous donne le droit de décider de ce qui est bon ou non pour moi ? Moi, je ne me suis jamais mêlée de vos choix et j'aimerais que vous en fassiez autant pour moi.

Michael me lance un regard surpris.

— Je ne voulais pas t'attaquer, se défend-il.

Je hausse un sourcil d'un air de défi.

— Peut-être, mais, en pratique, c'est ce que vous faites tous. Sincèrement, j'en ai assez. C'est *ma* vie.

— Je le sais, crois-moi, j'en suis parfaitement conscient, répète-t-il en souriant pour tenter de m'adoucir.

Pendant un moment, nous nous regardons sans parler.

— C'est donc lui, le bon ? finit-il par demander.

— J'en doute, mais je n'arrive pas à lutter contre lui. Il sait me prendre, c'est certain ! Bientôt, il va réussir à me convaincre d'aller vivre avec lui.

Mon frère lâche un sifflement.

— Nous en sommes déjà là ?

Il a l'air impressionné, mais aussi beaucoup moins agressif.

— Pas nous, mais lui ! Moi, je suis contre, mais je sais qu'il va finir par l'emporter, parce qu'il l'emporte toujours, admets-je d'un ton las.

— J'en déduis que c'est un type déterminé.

— Tu plaisantes ? Lorsqu'il a quelque chose en tête, c'est un panzer. Et pour quelque étrange raison, il s'est mis en tête qu'il était amoureux de moi à présent.

Je le dis comme si c'était une chose totalement absurde.

— Et tu ne le crois pas ? ajoute mon frère en devinant ce que je pense.

— Ce n'est pas tant que je ne le crois pas, c'est que je pense qu'il s'est convaincu tout seul. Si tu veux, je représente la compagne idéale pour provoquer sa famille qu'il déteste. Au lieu de se disputer avec eux, il pourrait ainsi m'envoyer, moi, sur le front. Imagine un peu comme ce serait amusant...

— Bon sang ! ricane Michael.

— Ne ris pas ! Je suis mortellement sérieuse ! C'est l'homme le plus têtu de tout l'univers.

— Au moins, c'est un beau gosse, se moque mon frère.

— Justement ! Tu trouves que c'est le genre de type avec qui je devrais sortir ? Un mec aussi beau et ostentatoire ?

— Il n'est pas du tout ostentatoire. Il est né comme ça, tu ne peux pas lui en vouloir, me fait sagement remarquer Michael.

— Tu parles ! Il est naturellement ostentatoire. Certes, à sa manière, dis-je avec une grimace de souffrance.

— Et alors ? Quel mal y a-t-il ? Il veut te conquérir et il utilise toutes les armes à sa disposition.

— Une seconde, tu le hais et, la seconde d'après, tu es en train de devenir son avocat ? dis-je d'un ton sec.

— Je ne le hais pas, je suis seulement inquiet. Toutefois, il faut avouer qu'une femme qui accorde autant d'importance à la cervelle soit tombée aux pieds du plus beau mec en circulation est assez paradoxal, souligne-t-il comme pour retourner le couteau dans la plaie.

Il faut dire qu'il a fait mouche. Allez, continue de te payer ma tête, mon cher frère !

Résignée, je finis par lui demander :

— Tu sais ce qui est le plus dramatique ? C'est pas pour l'esthétique qu'il me plaît, c'est à cause de sa personnalité. Terrible, non ?

— Je ne m'attendais pas à moins de ta part, me rassure Michael. Alors, tu vas aller vivre avec lui ? demande-t-il en goûtant à son assiette de légumes.

— J'espère trouver le courage de refuser.

Je suis sincère : la cohabitation est vraiment quelque chose que je n'arrive pas à envisager.

— Et pourquoi pas ? demande mon frère d'un ton énigmatique.

— C'est simple : je n'ai pas envie qu'il me brise le cœur. Regarde ce qui t'est arrivé !

Mon frère m'adresse un regard plein de compréhension.

— C'est justement parce que ça m'est arrivé que je me sens en droit de te dire qu'il vaut cent fois mieux se laisser briser le cœur plutôt que de ne pas connaître le véritable amour. Disons que tes précédents copains ne t'ont pas vraiment fait battre le cœur.

— Exact ! Justement ! Ils étaient parfaits.

— Jenny, continue Michael d'une voix douce, tu ne peux pas continuer ainsi, éviter constamment de te mouiller. Un jour ou l'autre, tu vas vraiment tomber amoureuse.

— Je crois que je le suis déjà..., dis-je en me lamentant.

— Il n'y a pas de mal à ça. Pour le reste, essaie de ne pas le faire fuir à toutes jambes ! me suggère le grand sage en matière d'amour.

— Tenir les gens à distance est une des choses que je réussis le mieux, dis-je en m'enfonçant dans mon siège.

— Justement, il est temps de changer de comportement.

— Mais comment faire avec sa famille ? Ces gens ne vont jamais m'accepter ! Je n'ai pas vraiment le sang bleu..., fais-je remarquer avec lassitude.

— Tu dois faire comme si tu t'en fichais. Il n'y a pas d'autre solution. D'ailleurs, je ne pense pas que ça t'ait jamais posé de problème, souligne-t-il en souriant.

La vache ! Je lui jette un regard perplexe.

— Et pourquoi tous ces conseils ? Je croyais que tu étais du même avis que Stacey !

Il répond par un rire.

— Oui, bien sûr. Je suis certain que Stacey déteste Ian. Sincèrement, l'avoir avec nous tous les dimanches midi nous promet de bons moments !

Comme j'aimerais avoir les mêmes certitudes !

\*\*\*

Lorsque je rentre de déjeuner, je découvre Ian confortablement installé dans mon bureau en attendant mon retour.

Il est en train de répondre à des e-mails sur son BlackBerry et il sursaute à mon salut.

— Je ne voulais pas t'effrayer, dis-je en souriant.

— Tu ne m'as pas effrayé, rétorque-t-il.

Mais c'est d'un air inquiet qu'il ajoute :

— Alors, tout s'est bien passé avec ton frère ?

Voilà pourquoi il se trouve là : l'inquisiteur veut des détails sur mon rendez-vous.

— Tout s'est très bien passé. Apparemment, il est devenu l'un de tes fans.

— Tant mieux, ça en fait au moins un. Ta famille me déteste.

Il le dit d'un ton posé, mais ses paroles impliquent des sentiments bien différents.

— Ce n'est pas vrai. C'est ta famille qui me déteste, dis-je en m'installant à ma table de travail.

— Tu dis des bêtises !

S'il pouvait avoir raison !

— Ton grand-père ne me supporte pas, dis-je en le regardant droit dans les yeux.

— Mon grand-père a beaucoup d'admiration pour toi.

Peut-être, mais pas pour les bonnes raisons.

— Il ne veut pas que je te fréquente.

Ian ne contredit pas ma dernière affirmation.

— Moi, ça ne m’importe guère. C’est important pour toi ? demande-t-il en souriant.

— Bien entendu ! C’est ta famille et tu dois entretenir des rapports décents avec elle !

Je suis absolument sérieuse.

— Ça fait près de quinze ans que je n’ai pas de grands rapports avec ma famille. Et, crois-moi, tu n’y étais pour rien à l’époque comme tu n’y es pour rien aujourd’hui.

Je voudrais tant que les choses soient si simples.

— Et, donc, que t’a conseillé ton cher frère qui a déjà eu maille à partir avec les excentriques nobles ?

Je lui ai raconté dans les grandes lignes l’histoire de mon frère. Je voulais qu’il comprenne que la rancœur contre les membres de l’aristocratie est quelque chose de profondément enraciné dans ma famille et que cela ne le vise pas directement. Mais, évidemment, cela le concerne aussi.

— Mon frère a un certain sens de l’ironie, et il m’a donc donné l’idée d’organiser une rencontre entre nos deux familles.

Ian me fixe d’un air fasciné.

— Tu sais, ce n’est pas une si mauvaise idée.

— Tu es devenu fou ?

Pris d’un nouvel enthousiasme, il se lève et s’approche de moi.

— Non, sérieusement, penses-y ! Ce serait parfait.

— Ian, je suis d’une intelligence supérieure à la moyenne, tu dois le reconnaître. S’il te plaît, ne me propose pas des choses pareilles. Accorde-moi un minimum de crédit !

Il éclate de rire et me donne un baiser fugace.

— Tu es vraiment devenu fou, je crois !

Après tout, nous sommes quand même au bureau.

— Maintenant, tu vas me dire que je n’ai pas le droit d’embrasser ma petite amie ? se moque-t-il.

— Non, pas au bureau, non, dis-je d’un air menaçant.

Il hausse les épaules.

— Voilà ce que nous pourrions conclure : tu admets être ma petite amie en public, nous organisons un repas avec nos familles respectives et tu consens à vivre avec moi, et moi, en échange, je me tiens à distance pendant les heures de bureau.

— Tu ne vois pas un petit déséquilibre dans les conditions de cet accord ?

Ian n’est pas touché par mon sarcasme.

— Pense plutôt à l’autre possibilité : je te poursuis à travers toute la banque pour t’embrasser devant tout le monde chaque fois que j’en ai envie.

Rien que l’idée fait briller ses yeux de gaieté.

— Il faudrait que tu réussisses à m’attraper, dis-je pour le provoquer.

Il me dévore des yeux.

Pour finir, j’accepte :

— OK, si tu tiens tant à te faire du mal, organisons un repas en famille.

— Et tu viens vivre chez moi, insiste-t-il.

— Pas question.

— Alors, je te jure que je fais mes valises et que je viens m’installer chez toi. Nous serons un peu

plus à l'étroit dans ton appartement, mais je suis un type accommodant.

C'est ça... Et moi je pourrais m'accommoder de vivre sous une tente en Laponie ! Hélas, Ian est du genre obstiné et il serait capable de supporter n'importe quoi du moment qu'il a raison.

— OK, nous reviendrons sur le sujet de la cohabitation plus tard, finis-je par concéder.

Il me lance un sourire sincère et lumineux.

— Je savais que tu allais céder...

— Je n'ai pas du tout cédé ! dis-je en haussant légèrement le ton.

Mais Ian ne m'écoute déjà plus et se dirige vers la porte.

— Ma chérie, et j'insiste sur le « ma », déclare-t-il d'un air charmeur. Contre moi, tu n'as aucune chance.

Hélas, je l'avais compris toute seule.

— Nerveuse ? me demande Ian alors que nous sommes sur le point d'entrer dans le restaurant français qu'il a choisi pour la grande rencontre familiale.

— Nerveuse, c'est peu dire, dis-je en faisant de mon mieux pour me calmer.

Ian a opté pour un établissement qui pourra contenter tout le monde : rien d'excessivement raffiné, mais pas trop rustique non plus. J'ai la fâcheuse intuition que, dans l'idée de rester neutre, il finira par mécontenter tout le monde, mais j'espère vivement me tromper.

— Ma famille est déjà là, m'informe-t-il en me faisant remarquer la Bentley garée plus loin.

Une excellente manière de mettre tout le monde à l'aise, me dis-je en observant la luxueuse automobile.

— J'adore les gens discrets, dis-je ironiquement.

Mais Ian accueille mon commentaire par un sourire.

— Mon grand-père ne sait pas ce que signifie le mot « discrétion ». Tu as déjà fait sa connaissance, tu devrais le savoir !

L'air est chargé de tension. Ce genre de restaurant ne doit pas avoir l'habitude de recevoir des gens comme le duc de Revington, pas plus que des gens aussi farfelus que mes parents.

— Par ici, je vous prie, nous indique un serveur.

Il a le visage blanc comme un linge et je suis sûre qu'à sa place, je blêmirais aussi. Il nous conduit jusqu'à une grande table dressée de manière irréprochable. Pas d'argenterie, mais tout est sobre et de bon goût.

Les trois personnes déjà installées à table n'ont certes rien de l'incarnation de la sympathie, mais il fallait s'y attendre. Le duc se lève aussitôt et me serre la main.

— C'est toujours un plaisir, miss Percy, déclare-t-il comme s'il le pensait sincèrement.

J'apprécie la courtoisie qu'il cherche à installer malgré tout.

La mère de Ian se lève aussi pour nous saluer et me présenter son mari.

— Enchantée, je suis David St John, dit celui-ci d'un ton plus formel en me serrant la main.

Il m'examine avec attention, mais je suis incapable de deviner dans son regard bleu ce qu'il pense de moi. La ressemblance entre père et fils est plutôt saisissante, bien que le regard de Ian soit plus doux et décidément plus ouvert.

Le petit quartet amical est bientôt rejoint par mes parents. Les présentations faites, tout le monde s'installe dans un silence de plomb. De plomb mêlé d'un embarras volcanique.

— Bien, à présent que nous sommes tous là, que diriez-vous de passer directement au motif qui nous réunit aujourd'hui ? lance le duc.

On ne peut pas dire qu'il fasse dans la dentelle.

— Nous sommes réunis pour faire connaissance, ça me paraît évident, commente Ian sur le même ton.

— Je dirais donc que nous avons fait connaissance, affirme nerveusement la mère de Ian.

Son fils lui jette un regard presque implorant.

— Parfait, parce que Jenny et moi avons une nouvelle à vous annoncer, continue Ian.

— Tu n'es pas enceinte ? s'exclame ma mère d'un ton accusateur.

La phrase met tout le monde en alerte rouge, et l'agitation se fait encore plus palpable.

— Non, maman, je ne suis pas enceinte, fais-je sèchement.

Je voudrais ajouter que ce ne sont pas du tout leurs oignons, mais je n'ose pas.

— Vous en êtes sûre ? ajoute la mère de Ian.

Ils ont attrapé la même maladie ou quoi ?

Les dents serrées, je rétorque :

— Oui, absolument sûre.

— Ce que nous voulions vous dire, tente de poursuivre Ian, c'est que nous allons vivre ensemble.

— Ensemble ? répète mon père comme s'il avait reçu un choc.

— Oui, nous pouvons également parler de cohabitation qui implique une communion de lieu.

Si mon père veut poser des questions stupides, je peux avoir recours à la sémantique.

— Mais pourquoi ? demande la mère de Ian.

Il éclate de rire.

— Comment pourquoi ? Ça vous paraît complètement fou que deux personnes qui sont ensemble décident de vivre au même endroit ?

— Ian, enfin, tu sais bien que, dans notre famille, il n'y a jamais eu cohabitation, fait alors remarquer son père qui, jusqu'alors, avait pourtant eu le bon sens de se taire.

— Il faut toujours une première fois, réplique simplement Ian.

— Et où diable allez-vous vous installer ? s'exclame le grand-père d'un ton qui se voudrait terrifiant.

— Je pensais que chez moi serait parfait, répond Ian.

— Tu veux dire chez *moi*, souligne le duc sans trop d'élégance.

— Je veux dire dans l'appartement dont je paie le loyer. Si cela pose problème, je peux résilier le bail et chercher un autre logement.

Le regard du duc se fait glacial.

— Ce n'est pas le problème, bien sûr. La question est ailleurs.

— Bien, ça me paraissait clair à moi aussi, répond le petit-fils, de plus en plus furieux. Pourrais-je cependant savoir exactement quel est l'obstacle insurmontable ?

Le silence tombe brusquement sur l'assemblée, et personne n'ose souffler mot.

— Alors ? insiste Ian, plus déterminé que jamais.

— Vous ne pouvez pas vraiment imaginer que vous êtes compatibles, déclare sa mère en lui jetant un regard catastrophé.

— Ma chère maman, si toi et papa pensez être compatibles, alors, je serais ravi d'être totalement incompatible avec Jenny.

Lady St John fronce les sourcils, mais elle n'ajoute rien de plus.

En revanche, comme je m'en doutais, le grand-père ne réussit pas à se retenir.

— Ian, je ne pensais pas devoir en arriver là. Miss Percy est une personne extrêmement intelligente et intéressante, personne n'en doute, mais si tu as des intentions sérieuses, tu t'es trompé de genre de personne.

Je craignais que le moment n'arrive où ce genre de phrase sortirait et je savais aussi que ma mère ne pourrait se retenir.

— Je vous demande pardon ? s'exclame-t-elle haut et fort. Vous voulez dire quoi exactement ?

Déconcerté, le grand-père de Ian a comme un hoquet : personne ne lui parle jamais sur ce ton.



— Sans vouloir vous offenser, madame, je tiens à vous rappeler que notre famille est l'une des plus importantes d'Angleterre et que les alliances matrimoniales sont toujours considérées avec le plus grand sérieux.

Mon père éclate de rire.

— Alors, le prince William peut épouser une fille dont les ancêtres étaient mineurs, mais votre famille ne peut pas se mélanger avec des *roturiers* ?

La répartie du duc est encore plus sèche.

— Sans rien ôter à la famille royale, sachez que je vous parle d'une souche allemande dont l'arbre généalogique n'est absolument pas comparable au vôtre. Je vous parle, moi, de quelque chose comme cinq cents années d'histoire de différence.

De mal en pis. Au train où vont les choses, il va finir par faire couler le sang.

— Quelque chose me dit que votre sang trop bleu a réellement besoin d'un peu de lymphe neuve pour reprendre vie. Tous ces croisements consanguins ont dû causer pas mal de dégâts cérébraux, déclare, provocante, ma batailleuse de mère.

Lady St John semble se sentir particulièrement visée.

— Ce n'est pas seulement une question de sang. Sans vouloir vous offenser, il est des qualités incontournables dont une future duchesse ne saurait se passer.

C'est parti !

Je ne peux réprimer un rire nerveux.

— Bien, puisque vous avez tous sorti l'artillerie lourde, nous pourrions au moins parler franchement, dis-je en essayant de ne pas trop me montrer touchée par l'implication des fameuses « qualités de la future duchesse ».

En revanche, ma mère semble avoir été piquée au vif.

— Vous avez peut-être l'intention de dire que ma fille n'est pas assez belle ? Vous plaisantez ? Jennifer est très belle, sans compter qu'elle a plus de cervelle que toutes les jeunes femmes réunies avec lesquelles est sorti votre fils !

Apparemment, il fallait au moins en venir là pour que ma mère me fasse enfin un compliment.

Ian paraît cependant découragé.

— Je crois qu'elles ont raison, maman.

Sauf que, une fois lancée, ma mère ne va pas s'arrêter en si bon chemin.

— C'est plutôt votre fils qui n'est pas digne de ma Jenny ! Un garçon si vide, qui ne se soucie que de son apparence...

— Maman, s'il te plaît, nous voulons éviter les exagérations !

— Jennifer, s'il te plaît, il s'agit d'une chose grave !

Comme si je ne l'avais pas compris toute seule !

— Tu ne peux pas vraiment avoir envie d'aller vivre avec ce Ian en sachant comment il a grandi et quels milieux il fréquente !

Il en faut peu pour que la mêlée devienne générale, où tout le monde hurle sans écouter les autres.

Nous le savions, que cela devait se terminer de la sorte !

Ian peut peut-être continuer à croire que les choses peuvent marcher entre nous, mais, moi, je sais que cela ne marchera jamais.

Nous pourrions quand même vivre ensemble, mais, à la longue, les querelles de nos familles pèseraient aussi sur notre relation. Peu à peu, le fossé se creuserait et le palais finirait par s'écrouler

et ne laisser qu'un champ de ruines.

J'aime Ian. C'est idiot de s'en rendre compte justement à cet instant. Je l'aime tellement que je suis convaincue que ces tensions finiront par le blesser.

Et il vaut peut-être mieux une petite blessure aujourd'hui qu'une blessure mortelle demain. Je voudrais trouver une solution, mais je ne vois aucune porte de sortie.

Je murmure son nom pour attirer son attention dans le vacarme ambiant. Il a toujours son air découragé. Comme je le comprends !

— Ian, je savais que ça se déroulerait comme ça. Si on y avait vraiment réfléchi, on aurait pu l'imaginer depuis le début.

Il ne dit rien, mais hausse les sourcils d'un air interrogateur.

— Nous ne pouvons continuer à feindre que nos familles ne pèseront pas leur poids sur notre relation. Nous ne sommes pas seuls au monde. Ces gens nous ont élevés et ont conditionné nos décisions. Je suis sincère, je pense qu'il n'y a pas d'autre solution que de nous séparer maintenant, avant que les choses n'aillent trop loin.

Ébahi, Ian me lance un regard qui exprime à quel point il s'attendait peu à une chose semblable.

— Mais qu'est-ce que tu veux dire ? demande-t-il durement.

— Je tiens à toi, vraiment, mais il n'est pas possible de continuer.

Son regard doux devient brutalement glacial.

— Si tu laisses tomber à la première difficulté, ça signifie que tu ne m'aimes pas assez.

Sa voix est incrédule et blessée. Je l'aime trop, c'est le vrai problème, exactement l'opposé de ce qu'il croit.

— De nous deux, je crois que ça a toujours été moi la plus réaliste, tu dois bien l'admettre. Alors, si je prends cette décision, poursuis-je calmement, c'est parce qu'il n'y a pas d'autre issue. Nous finirions par ne plus cesser de nous bagarrer, par nous insulter et par nous haïr. Et je ne le veux pas. Alors, il vaut mieux en rester là. Nous savions bien que nous étions trop différents.

De rage, Ian se lève de table avec une telle brusquerie que toute l'assistance se tait pour le regarder.

— Tous autant que vous êtes, vous n'êtes que des ballons de baudruche ! Et vous devriez en avoir honte !

Il quitte le restaurant à une telle vitesse que j'ai du mal à le suivre. Lorsque je franchis le pas de la porte, il s'est comme volatilisé.

J'arrive avec un quart d'heure de retard. Cela ne me ressemble pas, mais ces deux dernières semaines ont été tellement irréelles que je suis surprise de fonctionner de manière presque normale. Disons que je mange (peu), que je travaille (mal) et que j'essaie de dormir sans y parvenir vraiment. Mes cernes gigantesques sont là pour en témoigner.

Je souffre, en effet, d'une maladie qui m'était totalement inconnue, la maladie des cœurs brisés. L'amour que j'éprouve pour Ian est si enraciné en moi que je n'arrive pas à penser à autre chose, à peine à fonctionner, mais pas du tout à raisonner. N'est-ce pas pathétique d'arriver ainsi à trente-trois ans pour découvrir ce que signifie être amoureux ?

J'imagine que cela devait me tomber dessus un jour ou l'autre, mais quand même !

Bref, après avoir pleuré pendant deux semaines, Stacey et mes amies m'ont enfin persuadée de mettre le nez hors de chez moi.

Ce soir, je me trouve dans ce restaurant italien parce que je dois retrouver Eliott. Stacey a fixé le rendez-vous non tant pour me faire sortir avec un homme que pour parler avec un psychologue. Le serveur me guide jusqu'à la table où Eliott m'attend, patient et souriant. Certains ont de la chance de pouvoir encore sourire.

— Bonjour, Jenny ! lance-t-il avec un plaisir manifeste de ma présence.

— Bonsoir, Eliott, dis-je en m'asseyant.

— Je sais que je devrais te dire que tu as une mine éblouissante, mais j'ai bien peur que ce ne soit pas le cas. Je comprends qu'il est bien difficile de dissimuler – même avec le meilleur maquillage du monde – autant de nuits blanches.

— J'apprécie ta franchise, vraiment, dis-je en souriant. Il m'arrive encore de croiser un miroir de temps à autre, et ce que je vois n'est pas exactement rassurant.

C'est la vérité pure et simple ; inutile de tourner autour du pot.

— Au moins, tu es consciente du problème, ce qui est un premier pas vers la guérison, explique-t-il d'un ton professionnel.

Si tout pouvait être aussi simple.

— Je crains que cette maladie dure encore longtemps et fasse encore très mal, admetts-je en sentant mon humeur dégringoler.

— J'en déduis que vous vous êtes quittés en mauvais termes, commente Eliott.

Il est si clair que nous savons tous deux de qui nous parlons qu'il n'est même pas utile de prononcer son nom.

— En mauvais termes ? Il y a peut-être une bonne manière de se séparer ? Disons que, dans notre cas, les causes externes ont largement contribué au problème.

De toute évidence, la blessure est encore à vif.

— Il ne faut jamais mettre les familles au milieu, dit Eliott en saisissant sur-le-champ le problème.

— Je le sais bien, mais les nôtres sont tellement encombrantes que nous n'avions pas le choix. Ne pas le faire aurait été totalement irresponsable.

Il me regarde comme s'il avait un enfant devant lui.

— Et que pense Ian de la question ?

Rien que d'entendre son nom, je sursaute.

— Je ne sais pas. En fait, je n'en ai aucune idée. Depuis deux semaines, admets-je, pas vraiment fière de moi.

— Tu veux dire que vous ne vous êtes plus parlé depuis ? s'étonne Eliott.

— Sincèrement, je me sens trop mal pour lui parler. Je suppose que lui aussi, parce qu'il n'a pas cherché à me contacter et, lorsque nous nous croisons au bureau, nous faisons mine de nous ignorer. Peut-être ne m'aimait-il pas autant qu'il voulait me le faire croire..., dis-je en feignant de ne pas être aussi choquée par l'idée.

Eliott éclate de rire.

— Crois-moi, le type que j'ai vu ce soir-là était un homme très déterminé et très amoureux.

— Je suis d'accord pour « déterminé ».

— Excuse-moi, Jenny, mais si ça te fait tellement mal d'être séparée de lui, pourquoi ne tentes-tu pas de le récupérer ?

Pourquoi pose-t-il une question aussi intelligente ? Je me la suis aussi posée plusieurs fois.

— J'y ai pensé, crois-moi. Ça me fait mal de l'admettre, mais, en général, c'était Ian le plus sûr de nous deux. Sans lui, je ne sais que faire. C'est comme si j'errais à tâtons dans l'obscurité.

Eliott me lance un regard plein de compréhension et de bienveillance.

— Alors, s'il revenait, tu ne le laisserais plus partir ? insiste-t-il.

Tristement, je réponds :

— Je crois que non. Je me suis conduite comme une idiote. Depuis, j'ai compris que nos familles étaient importantes, mais pas autant que nous. Et qu'elles ne pouvaient pas nous imposer leur manière de vivre. Je crains d'avoir appris par la manière dure qu'elles devaient nous accepter comme nous sommes, sinon... qu'elles aillent au diable !

Eliott semble très satisfait de ma réponse.

— Alors, qu'est-ce que tu attends pour le reconquérir ?

Désespérée, je mets ma tête entre mes mains pour cacher mon désarroi.

— Mais comment faire ? Il m'aura déjà remplacée. Il doit avoir un agenda rempli de rendez-vous !

J'entends mon psychologue et ami rire discrètement.

— Quelque chose me dit que non, déclare-t-il d'un ton énigmatique.

Curieuse, je relève la tête.

— Que veux-tu dire ?

Pour toute réponse, Eliott me montre un homme qui vient d'entrer dans le restaurant. Je crains bien d'être capable de reconnaître Ian partout, n'importe où et à quelque distance que ce soit. Tandis qu'il s'approche, je me rends compte qu'il n'a pas non plus très bonne mine : il n'a pas dû se raser depuis plusieurs jours, il est blême et ses yeux habituellement brillants ont perdu leur lumière. En longues enjambées décidées, il s'approche de notre table.

— Ian !

Je me suis exclamée avec un mélange de joie et d'épouvante. Que fait-il ici ? Comment savait-il qu'il allait m'y trouver ?

Il salue brièvement Eliott qui lui rend son bonsoir de bon cœur avant de me fixer avec une intensité effrayante.

— Jenny...

Il l'a dit d'un air tellement déterminé que je cherche à rétorquer quelque chose, mais il m'arrête de la main.

— Je sais que ce n'est sans doute pas la meilleure idée du siècle de venir ici...

— Je ne suis pas...

Il m'interrompt une fois de plus.

— Je te prie de me laisser continuer, dit-il en s'approchant davantage. J'ai révisé mon discours en conduisant pour venir ici et j'ai peur de tout oublier si tu ne me laisses pas terminer. Au fond, ça fait deux semaines que je ne dors plus et que je ne me sens plus moi-même.

— À qui le dis-tu ? dis-je à mi-voix, mais il n'entend pas ma phrase.

Je me lève et il me prend la main. Tout autour de nous, les clients du restaurant observent la scène.

— D'abord, je n'aurais pas dû partir ainsi au beau milieu du repas avec nos familles. J'aurais dû rester et te raisonner, admet-il d'un air décisif. Parce que, pour finir, j'aurais réussi à te convaincre.

— Vraiment...

Mais il m'arrête encore.

— Deuxième point, je n'aurais pas dû te faire ces grands discours sur la cohabitation parce que, la vérité, c'est que je ne suis pas le genre à cohabiter.

Je le scrute sans plus rien comprendre. Alors, pour finir, il ne voulait pas vivre avec moi ? J'essaie de ne pas lui montrer qu'il m'a blessée, mais c'est difficile.

— Jenny, je suis vraiment d'un autre genre. Je suis désolé, mais je veux aller au bout de cette histoire et je veux le faire à ma manière. Après quoi, tu pourras me répondre et m'envoyer au diable pour toujours si ça te chante. Je te jure que je ne viendrai plus jamais interrompre tes dîners et tes rendez-vous.

Je ne vois pas bien clairement de quoi il veut parler.

— Et, donc..., poursuit-il en fouillant sa poche.

Il en sort une petite boîte en velours bleu foncé et prend une grande inspiration pour se donner du courage.

C'est là que je commence à trembler, à trembler sans pouvoir m'arrêter, comme si j'allais avoir un malaise. Sans me lâcher la main, qui est devenue glacée entre-temps, Ian s'agenouille devant moi. Je perçois nettement le soupir de surprise de tout le restaurant.

— Jennifer Percy, je sais que tu me diras d'aller me faire voir et je dois le mériter, mais je dois quand même te le demander.

S'ensuit un instant de pause où l'on entendrait une mouche voler.

— Veux-tu m'épouser ? bredouille-t-il.

Sans me lâcher des yeux, il ouvre l'écrin qui contient le diamant le plus énorme que j'aie jamais vu de ma vie. Ça doit être ça, le fameux cinq carats dont parlait le duc ce jour-là !

Je reste un instant bouche bée sous le coup de la surprise.

Derrière moi, j'entends une femme déclarer :

— Je jure que si elle ne l'accepte pas, moi je l'épouse !

La phrase me fait sourire parce que je me rends alors compte que je ne peux faire autrement que de l'épouser. Moi qui n'ai jamais imaginé faire une telle chose, je suis certaine d'avoir rencontré la seule personne au monde à laquelle je peux dire oui. Un peu embarrassé, Ian continue à me regarder.

— Je comprends que ce soit un choc, mais..., heu..., je me sens un peu gêné devant tous ces gens..., se lamente-t-il d'un air mi-sérieux.

Je lui souris et déclare :

— Après tout, c'est bien toi qui as choisi de faire ça dans un lieu public ! Ian, je pensais que toutes ces années où tu avais été poursuivi par les paparazzis t'avaient appris quelque chose !

Je suppose que mon sourire le soulage un peu.

— J'admets que je n'ai pas réfléchi lorsque ta sœur m'a dit que tu avais un rendez-vous ce soir ! s'écrie-t-il pour sa défense.

— Ma sœur ? Elle a fait quoi ?

Lorsqu'elle m'a convaincue de sortir, le plan de Stacey était bien plus complexe (et diabolique) que je ne l'avais cru.

— Mais ce n'est pas vraiment un rendez-vous.

— C'est vrai, mais elle m'a aussi dit que, depuis notre séparation, tu étais dans un état lamentable. Pire que ça, me dis-je sérieusement.

— OK, maintenant que j'ai joué mon rôle, je peux me lever ? Je sais que tu as besoin de réfléchir un peu et, sincèrement, je préférerais être repoussé en privé à présent que j'y pense.

Je l'arrête au moment où il va se relever.

— Reste où tu es !

— Ce n'est pas très confortable..., se plaint-il en souriant.

— Souffre encore un peu. Combien de fois demanderas-tu encore une femme en mariage ?

— Tout dépend de ta réponse, mais si tu dis oui, je te jure que ce sera la seule fois.

Je fais mine de réfléchir.

— Tu es sûr de toi, Ian ? Notre vie sera un véritable chaos !

Il laisse échapper un soupir d'impatience.

— Ça fait une demi-heure que je suis à genoux devant la moitié de Londres et tu as encore des doutes ?

Il le dit d'une manière adorable qui me fait fondre.

— Non, je suppose que non.

— Jennifer, juste une réponse, s'il te plaît, insiste-t-il, de plus en plus agité.

Je regarde longuement ses magnifiques yeux bleus dans lesquels les étincelles sont revenues.

— Bien sûr que oui, dis-je dans un filet de voix, et tu le savais bien.

Il se redresse enfin et, d'un mouvement soudain, il m'attire vers lui et m'embrasse jusqu'à me faire perdre la raison. Autour de nous, ce ne sont qu'applaudissements et hourras.

— Je ne le savais pas, mais je l'espérais, avoue-t-il, parce que, avec toi, je ne suis jamais sûr de rien.

Il me tient contre lui comme s'il craignait de me perdre. Que croit-il ? À partir de maintenant, même si l'envie lui en prenait, il ne pourrait plus se libérer de moi !

— Dis donc, où est passée cette fameuse bague ? dis-je en riant.

— Elle est tout à toi, déclare-t-il en me l'enfilant sur l'annulaire de la main gauche.

La pierre est si grosse et brillante que je sens que je vais devenir aveugle si je continue à la fixer.

— Elle pèse au moins un quintal !

— Oui, c'est pour que tu n'oublies pas que tu es mienne. Et que les autres ne l'oublient pas non plus.

Je le regarde en essayant de reprendre mon sérieux.

— Tu sais, je t'aurais dit oui même avec un zircon d'un demi-carat.

Il prend délicatement mon visage entre ses mains et, avant de recommencer à m'embrasser, il me souffle :

— Je le sais, Jennifer. C'est bien pour ça. Crois-moi, je le sais.

# - Épilogue -

Extrait du *Daily Mail* du dimanche 13 mai :

*Hier, dans le charmant manoir de Revington s'est déroulé un scénario de rêve. Ian James Henry St John, comte de Langley, a épousé miss Jennifer Percy, avocate fiscaliste d'une prestigieuse banque d'investissement de la City. Apparemment, les deux époux se sont d'ailleurs rencontrés sur leur lieu de travail.*

*Miss Percy, qui conservera son nom après le mariage, a quelques années de plus que son époux et descend d'une famille de roturiers qui se sont toujours intéressés à l'agriculture biologique.*

*De source fiable, la réception a accueilli quelque cinq cents invités triés sur le volet, dont quatre cent cinquante du côté de la famille de l'époux contre cinquante pour la famille et les amis de la mariée.*

*Il semblerait par ailleurs que miss Percy ait obtenu la permission de porter une tenue louée pour l'occasion dans une boutique inconnue de Londres, affirmant que la dépense pour une robe de mariée était « un gaspillage d'une totale stupidité » (que nous citons textuellement de source anonyme).*

*Sur l'insistance de la mère du marié, la marquise de Lotwell, la jeune mariée a cependant accepté de porter le diadème ancien qui appartient aux ducs de Revington depuis plusieurs siècles. Toutefois, en signe de l'évolution des temps, la jeune femme n'a pas ajouté le voile assorti.*

*Les témoins présents à la cérémonie affirment que les deux époux étaient souriants et paraissaient très amoureux.*

*Il semble donc qu'une page se tourne définitivement dans l'aristocratie anglaise : après le mariage du futur roi d'Angleterre avec une jeune femme de sang tout autre que royal, le futur duc de Revington a lui aussi choisi d'épouser une fiancée qui n'a aucune goutte de sang bleu.*

*Le duc actuel, aïeul de l'époux et grand chasseur de son état, a déclaré devant le banquet exclusivement composé de mets végétaliens en hommage à la famille de la mariée : « Cette fille me fiche la trouille à moi aussi. Aujourd'hui, personne n'aurait osé servir quoi que ce soit qui contiennent une miette de viande ! »*

*Les jeunes mariés sont partis en voyage de noces aux îles Seychelles. Dès leur retour, ils iront s'installer dans un double appartement acheté depuis peu à parts égales dans une nouvelle zone résidentielle de Londres. Les rumeurs ont fait état du souhait de l'actuel duc d'offrir en cadeau de mariage un immeuble entier en plein centre de la capitale, mais, selon des informations plus sûres, le cadeau a été gentiment refusé.*

*Une fois de plus, notre noblesse anglaise aura prouvé son excentricité légendaire !*



# - Remerciements -

C'est le hasard qui m'a conduite à l'écriture. Lorsque ma première grossesse m'a causé une anxiété aux limites du supportable, j'ai trouvé en l'écriture un dérivatif excellent. Toutefois, sans mon mari, mes textes seraient restés dans les tiroirs, mais Alessandro a décidé de divulguer ce que j'écrivais, et ce, malgré toutes mes réticences. Sachez-le, tout est entièrement sa faute.

Je tiens à remercier haut et fort ma très chère amie Rossana, lectrice enthousiaste pendant que cette histoire prenait forme dans mon esprit. C'est une amie à part et, je vous jure que, parfois, sa passion pour ce livre a dépassé la mienne.

Je remercie Alessandra Penna, éditrice chez Newton Compton, qui m'a finalement obligée à relire avec attention ce roman en soupesant chaque mot. Personne avant elle n'avait réussi une telle « mission impossible ». Je lui suis également reconnaissante de s'être adaptée à mes horaires singuliers : en tant que maman qui travaille à plein temps, les seuls moments que je pouvais consacrer aux révisions étaient les soirées et les week-ends.

Enfin, je remercie toute ma famille qui m'a aidée à cultiver ma passion pour la lecture depuis ma plus tendre enfance : si je n'avais pas fini par épuiser le choix des livres à lire, je n'aurais peut-être jamais commencé à écrire.